

INCH'  ALLAH

GILBERT
SINOUE

*Le Cri
des pierres*

ROMAN

Flammarion

Le Cri des pierres

Gilbert Sinoué

Inch' Allah

Le Cri des pierres

Flammarion

Gilbert Sinoué

Inch' Allah

Le Cri des pierres

Flammarion

© Flammarion, 2010

Dépôt légal : septembre 2010

ISBN numérique : 978-2-0812-5372-8

N° d'édition numérique : N.01ELIN000132.N001

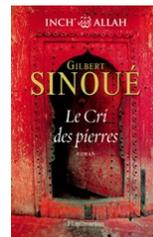
Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-0812-1911-3

N° d'édition : L.01ELIN000155.N001

92 835 mots

Ouvrage composé et converti par PCA (44400 Rezé)



Création Studio
Flammarion
D'après une porte ©
Frans Lemmens /
Stone / Getty Images

1956-2001. Le Moyen-Orient s'enflamme. Les passions s'attisent. Certains choisissent la voie de la paix, d'autres la lutte armée, d'autres encore le terrorisme.

Dans ces années tourmentées, nous continuons de suivre la destinée de quatre familles – juive, palestinienne, irakienne, égyptienne – qui cherchent à survivre et à conserver leur part d'humanité. Mais entre la guerre des Six Jours et celle de Kippour, l'embrassement du Liban et l'intifada, y a-t-il une place pour l'amour ?

Une Syrienne, aussi passionnée qu'insaisissable, et un Égyptien ; une Palestinienne, prête à tous les combats, et un Israélien vont essayer de le prouver, comme un défi à la folie des hommes.

Après le premier volume d'Inch'Allah, fresque remarquable saluée par la critique, Gilbert Sinoué poursuit ici son formidable récit d'un Moyen-Orient plus fragile que jamais.

Du même auteur

Aux éditions Albin Michel

Les Silences de Dieu, roman (Grand Prix de littérature policière 2003)
La Reine crucifiée, roman
Moi, Jésus, roman

Aux éditions Calmann-Lévy

Le Livre des sagesse d'Orient, anthologie
L'Ambassadrice, biographie
Un bateau pour l'enfer, récit
La Dame à la lampe, biographie

Aux éditions Denoël

Avicenne ou la route d'Ispahan, roman
L'Égyptienne, roman
Le Pourpre et l'olivier, roman
La Fille du Nil, roman
Le Livre de saphir, roman (Prix des libraires 1996)

Aux éditions Flammarion

Akhenaton, le Dieu maudit, biographie
Erevan, roman (Prix du roman historique de Blois)
Le Souffle du jasmin, roman (tome I de Inch' Allah)

Aux éditions Gallimard

L'Enfant de Bruges, roman
À mon fils à l'aube du troisième millénaire, essai
Des jours et des nuits, roman

Aux éditions Pygmalion

Le Dernier Pharaon, biographie
Site officiel de Gilbert Sinoué : <http://www.sinoue.com>

Sommaire

[Couverture](#)

[Identité](#)

[Copyright](#)

[Couverture](#)

[Du même auteur](#)

[Dédicace](#)

[Personnages de fiction](#)

[Preliminaire](#)

[Avant-propos](#)

[Partie I](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Partie II](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Partie III](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Partie IV](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

Partie V

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

Partie VI

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Épilogue](#)

[Remerciements](#)

[Bibliographie](#)

Personnages de fiction

Famille palestinienne Shahid

Mourad Shahid, le père.

Mona Shahid, née Loutfi, la mère.

Karim Shahid, le fils aîné.

Soliman Shahid, frère de Mourad.

Samia Abdel Kader, née Shahid, sœur de Mourad.

Hussein al-Husseini, fils de Samia et d'Abdel Kader.

Leïla Shahid, née Tarbush, épouse de Karim.

Feyrouz Shahid, fille de Karim et de Leïla.

Mabrouk, fils aîné de Karim et de Leïla.

Omar, fils cadet de Karim et de Leïla.

Famille égyptienne Loutfi

Taymour Loutfi, le père.

Nour Loutfi, la mère.

Hicham Loutfi, le fils aîné.

Fadel Loutfi, le cadet.

Famille juive Bronstein

Samuel Bronstein, le père.

Irina Bronstein, née Marcus, la mère.

Avram Bronstein, le fils.

Famille irakienne El-Safi

Salma el-Safi, veuve de Nidal el-Safi.

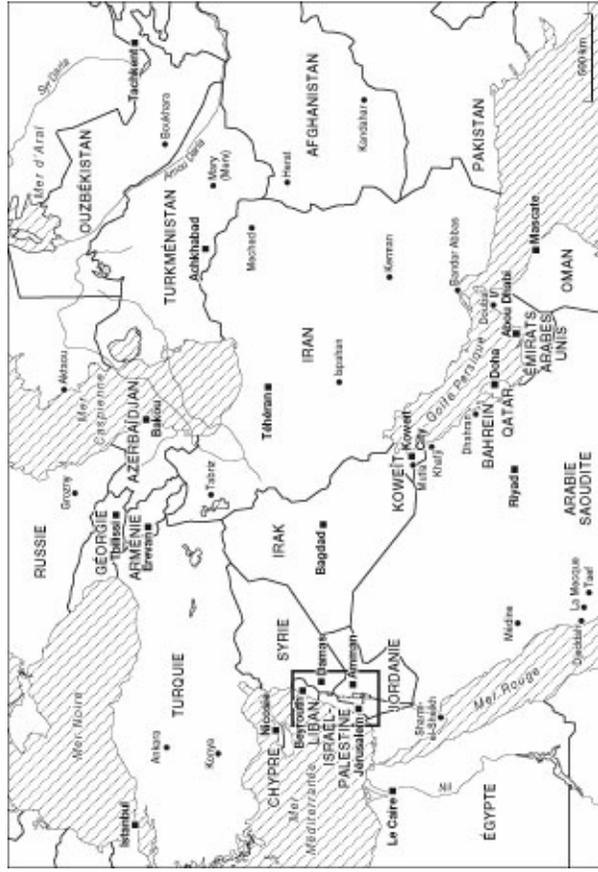
Fawaz, neveu de Salma.

Majida el-Safi, épouse de Fawaz.

Le couple français

Jean-François Levent.

Dounia Levent, née El-Safi. Irakienne.





Avant-propos

La génération de mon père allait créer en à peine vingt-trois mois des frontières artificielles et des nations tout aussi artificielles qu'elles délimitaient.

Le nouveau Grand Liban allait être arraché à la Syrie, le 30 août 1920, jour de sa création, par le général Henri Gouraud. L'existence de la Yougoslavie, le prétendu royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes allait être promulguée le 28 juin 1921. Le traité anglo-irlandais entérinant la partition de l'Irlande était signé moins de six mois plus tard, le 6 décembre.

La ligue des nations approuva le mandat anglais sur la Palestine en incorporant les termes de la déclaration Balfour, le 22 juillet 1922, onze mois après l'intronisation par les Anglais de Fayçal, fils du chérif Hussein, nommé roi d'Irak. [...]

Les Serbes et les Croates entrèrent en guerre presque aussitôt. De farouches émeutes éclatèrent en Irlande pendant que les nationalistes irlandais commençaient à se déchirer entre eux dans une guerre civile. À partir des années 1930, les Anglais en Palestine combattaient une révolte des Arabes, furieux de voir leur pays soumis à une partition et attribué comme « foyer national » aux Juifs. [...]

Tels étaient les cadeaux de la guerre que mon père avait offerts au monde.

Robert Fisk, *La Grande Guerre pour la civilisation*,
traduit par Laurent Bury, Marc Saint-Upéry, Alain Spiess,
© Éditions La Découverte, 2005

Les grands bouleversements de l'Histoire ne sont prévisibles que par les dieux.

Anonyme.

Le Caire, 9 décembre 1956

— Écoute, Hicham ! s'exclama Taymour Louffi en brandissant le journal France Observateur. Écoute, mon fils. L'article est signé d'un certain Claude Bourdet.

— Tout va très bien, n'est-ce pas, monsieur le président du Conseil^[1] ? Le régime du colonel Nasser est plus solide qu'il ne l'a jamais été. Les sentiments des Égyptiens et des autres peuples arabes à l'égard de la France, hier, au pire ambigus, se sont transformés en haine. Dans tout le Proche-Orient, il n'y aura plus un institut français, plus une école française, on n'y achètera plus un produit français, on n'y emploiera plus un seul de nos techniciens. C'est de tous les pays arabes, maintenant, que les insurgés algériens peuvent attendre de l'aide.

« Les Français d'Égypte vont en subir le contrecoup stupide, injuste, mais inévitable. Leurs vies seront brisées. Leurs biens paieront les destructions et le dommage que d'autres ont causés. Tout va très bien. Les États-Unis sont décidés à mettre la France à genoux et en ont les moyens. Le rêve d'indépendance, un instant caressé par M. Pineau^[2], s'évanouit. Même les Russes préfèrent avoir affaire à Eisenhower plutôt qu'à un irresponsable petit Bonaparte d'Arras. Tout va très bien. »

Hicham souleva légèrement les mains et les laissa retomber sur les accoudoirs du fauteuil.

— C'est triste. Triste pour la France et triste pour son image dans les pays arabes. Quelle mouche a donc piqué ce M. Mollet pour qu'il se lance dans cette entreprise ! Passe encore pour l'Angleterre. Nous connaissons l'esprit retors de ces gentlemen. Mais la France ?

Taymour ôta ses lunettes et glissa à plusieurs reprises sa main le long de sa joue parcheminée. Un geste qui, depuis quelque temps, était devenu quasi répétitif. Cherchait-il ainsi à gommer les marques du temps ?

Il se décida à répondre :

— Ils n'ont pas digéré la décision prise par Gamal de nationaliser le canal de Suez et se sont laissé entraîner par cet abruti d'Anthony Eden^[3].

— Nationaliser le canal, oui ! rétorqua Hicham. La belle affaire ! Détail qui n'est pas sans importance : le bail qui liait la France et l'Égypte arrivait presque à son terme^[4]. Alors ? Fallait-il déclencher une guerre dans le vieil esprit colonial du XIX^e siècle ? Pire ! Fallait-il s'allier secrètement avec Israël pour l'entreprendre ?

Hicham prit de sa poche un paquet de cigarettes Lucky Strike, en proposa une à son père qui déclina l'offre.

— Tu fumes trop, mon petit.

— Mon petit ? Je viens d'avoir trente ans, papa !

— Et tu viens d'être promu lieutenant-colonel. Je sais.

— Promu par Nasser en personne, souligna Hicham avec un sourire.

Il craqua allumette.

— En tout cas, ce journaliste français fait preuve d'une grande lucidité. Hier matin, j'ai appris que les autorités avaient ordonné la fermeture des écoles étrangères, et l'on évoque, ici et là, le départ de familles juives et chrétiennes. Des milliers de Grecs et d'Italiens, pourtant nés et vivant ici depuis des générations, s'apprêteraient à plier bagage.

Une lueur sombre passa dans les yeux de Taymour Loutfi.

— C'est logique. Ils ont peur qu'on leur fasse payer le prix de l'inconscience du trio anglo-franco-israélien. Si cet exil est avéré, ce sera une vraie catastrophe. La onzième plaie d'Égypte, celle que Moïse même n'aurait pu imaginer.

Hicham afficha une moue dubitative.

— Baba^[5], tu n'exagères pas un peu ?

— Non, mon fils. Je suis même en dessous de la réalité. Ces communautés ont participé depuis des siècles à la prospérité de notre pays. Elles se sont totalement impliquées. Souviens-toi qu'au milieu du XIX^e siècle, fuyant les massacres déclenchés par les Turcs, c'est ici, en Égypte, que ces minorités chrétiennes se sont réfugiées. Dans cette Égypte où régnait alors un climat de tolérance et d'harmonie entre les trois religions du Livre. À peine installées, elles ont été confrontées à un dilemme : soit demeurer pro-occidentales et chrétiennes, soit se convertir à l'Islam. Eh bien, ces communautés inventèrent une troisième voie : le nationalisme arabe.

— Tu es sérieux ? Des chrétiens, promoteurs du nationalisme arabe ?

— Oui, mon cher ! Parce qu'ils ont choisi de s'intégrer. De faire corps avec leur pays d'adoption, de participer activement à son essor, sans jamais se départir de leur identité religieuse. Ce sont aussi ces mêmes émigrés que l'on trouve à l'origine de la Nahda, le mouvement de renaissance culturelle et politique. Jour après jour, ces chrétiens du Levant ont imaginé des idées novatrices dans lesquelles puisent aujourd'hui la plupart des leaders nationalistes arabes.

— Je suppose que parmi ces chrétiens tu songes à ce Syrien qui a fondé il y a une dizaine d'années le parti Baas^[6] et qui occupe aujourd'hui la fonction de ministre des Affaires étrangères de Syrie. Michel Aflak ?

— Aflak. Parfaitement.

— Mais l'homme n'est pas très objectif. J'ai lu quelque part que, bien que chrétien, il proclamait que l'Islam avait doté les Arabes de la langue la plus noble qui soit, de la littérature la plus brillante. Il affirme aussi que ni les Américains ni les Européens n'atteindront jamais le même degré de spiritualité que, nous, les musulmans. On est loin d'une impartialité.

— Tu oublies de préciser que, malgré son admiration pour notre religion, il a toujours combattu l'idée qu'elle pouvait servir de prétexte ou d'arme dans la confrontation qui nous oppose de plus en plus à l'Occident. Il a toujours défendu l'idée d'un État laïc. D'ailleurs...

— Le déjeuner est servi !

Taymour leva ses yeux vers Nour, son épouse, et un éclair nostalgique illumina son regard. On eût dit que c'était hier qu'elle était apparue dans la villa de Guizeh, accompagnée par son frère, Ahmed Zulficar. Le meilleur ami de Taymour^[7]. Elle avait alors vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Brune, cheveux noirs, belle comme un cœur. Aujourd'hui, une trentaine d'années plus tard, sa beauté demeurait miraculeusement inchangée, mais Nour refusait d'y croire. Lorsqu'il arrivait à son époux de le lui rappeler, elle riait et lui lançait inéluctablement le dicton arabe : « Aux yeux de sa mère, la guenon est une gazelle. »

— Mon frère est-il arrivé ? interrogea Hicham en quittant son fauteuil.

— Il a téléphoné voilà un quart d’heure pour prévenir qu’il aurait un peu de retard.

Hicham s’adressa à son père avec une pointe d’amertume :

— Il va falloir que tu lui parles, papa, n’est-ce pas ?

Taymour éluda la question et marcha vers la salle à manger.

*

Haïfa, au même moment

Hussein el-Husseini se rinça le visage et, tout en s’essuyant, s’observa dans le miroir de la salle de bains.

Traits anguleux, volontaires, une large bouche aux lèvres charnues, une expression farouche et des cheveux noirs comme une nuit sans étoiles. Il ressemblait étonnamment à Abdel Kader el-Husseini, son défunt père, dont le nom resterait gravé à jamais dans les mémoires palestiniennes. Huit ans auparavant, ce héros de la résistance était tombé sous les balles des assaillants sionistes au cours de la bataille acharnée que les deux camps s’étaient livrée pour la prise du village de Castel.

Castel était redevenu un village arabe – guère longtemps –, mais Abdel Kader était mort. Le héros avait descendu la colline de son ultime conquête, sur une civière, escorté par les villageois qu’il avait si souvent conduits au combat.

Hussein demeura immobile un moment, comme s’il cherchait à décrypter dans la glace les lignes de son avenir. Demain, il fêterait ses dix-huit ans. Il avait achevé ses études en dépit de la guerre et des bouleversements ayant conduit une grande partie de son peuple à l’exode. La Nakba, la catastrophe. Tel était le nom que les Palestiniens avaient donné à cette tragédie poussant à l’exil forcé près de sept cent cinquante mille d’entre eux.

Bon élève. Studieux. Les portes de l’université de Naplouse s’ouvraient à lui ; celles du Caire ou d’El-Azhar aussi. Mais était-ce vraiment un choix ? S’enfermer entre des murs, vivre comme si rien ne s’était passé ? Comme si la Palestine ne saignait pas. Oublier ce jour fatidique de 1947 où, dans une bâtisse de New York, à des milliers de kilomètres d’ici, des étrangers avaient fait cadeau aux sionistes de plus de la moitié de sa terre ? Oublier qu’après la victoire qu’il avait remportée sur les Arabes en 1948 l’État d’Israël s’étendait maintenant sur un territoire bien plus vaste que celui prévu par le plan de partage ? Impossible. Autant demander à un homme de renoncer à ses enfants, à sa famille. Dans les veines de Hussein courait le sang d’Abdel Kader. Le sang de la Palestine criait vengeance.

Il récupéra sa montre posée sur le bord du lavabo. Les aiguilles indiquaient midi trente. Il avait largement le temps de se rendre à Gaza, en espérant qu’il ne serait pas intercepté par les militaires israéliens qui contrôlaient à présent toute la bande côtière Ashkelon-Haïfa, Jérusalem-Ouest, la vallée de Jezréel et la haute vallée du Jourdain. Sur le chemin, il passerait prendre Zeyd. Zeyd el-Qassam, son frère spirituel, son confident.

Leur amitié, née dix ans auparavant sur les bancs de l’école, s’était renforcée au fil du temps. Hussein se sentait d’autant plus lié à Zeyd qu’il était lui aussi le fils d’un héros : Ezzedine el-Qassam, l’un des pères de la résistance palestinienne, le premier à proclamer que l’action politique

ne pouvait se différencier de la lutte armée. Né en Syrie, Ezzedine avait combattu l'occupation française de son pays après la Première Guerre mondiale. Condamné à mort en 1921 par un tribunal français, il avait réussi à fuir et à passer clandestinement en Palestine. À peine arrivé à Haïfa, il avait organisé la résistance contre le mandat britannique, ayant compris, bien avant tout le monde, que ce mandat préparait de fait la mainmise des mouvements sionistes sur les terres palestiniennes, et la création d'un État juif. Un visionnaire. Comme tous les héros, il était mort en héros.

Le 19 novembre 1935, lui et ses hommes – environ deux cents – se retrouvèrent assiégés aux alentours de Djénine par plus de cinq cents soldats britanniques, mieux armés, mieux entraînés. On lui fit remarquer que le combat serait inégal, la victoire, impossible. Il se contenta de rétorquer : « Aucune importance, notre mort servira d'exemple à notre peuple. » Et la mort fut au rendez-vous^[8].

Tout naturellement, Zeyd partageait dans sa chair les convictions de son défunt père et n'avait guère eu d'effort à faire pour les transmettre à son ami Hussein. Une semaine plus tôt, alors que tous deux débattaient comme à l'accoutumée du devenir de la terre palestinienne, Zeyd lui avait proposé sur un ton énigmatique :

— Seras-tu prêt à m'accompagner à Gaza le jour et l'heure où je te le demanderai ?

— Gaza ? Tu as oublié que nous n'y sommes plus chez nous ? Que, depuis la guerre, la ville est sous le contrôle de l'Égypte ?

— Précisément, avait répliqué Zeyd, c'est là que se prépare notre futur, grâce aux Frères musulmans.

En effet, depuis la guerre de 1948, c'est dans ce petit territoire surchargé de réfugiés misérables que, sous l'impulsion des Frères musulmans égyptiens, avait commencé à éclore la conscience politique palestinienne. S'ils n'étaient pas la seule force naissante, les « Frères » étaient la plus déterminée, tant dans les camps de réfugiés que dans les élites urbaines. C'est aussi à partir de ce territoire que les premiers feddayin, les commandos palestiniens, avaient amorcé la lutte contre le nouvel État d'Israël.

— De toute façon, avait ajouté Zeyd, la Palestine n'a-t-elle pas été occupée aussi par les Britanniques ? Est-ce que cela a empêché nos pères de se battre ?

— Et les Israéliens ? s'inquiéta Hussein, comment passerons-nous ?

Zeyd avait tapé du poing sur la table.

— Khalass ! C'est fini ! Oublie ma proposition !

Il était ainsi, Zeyd, fait de métal. On suivait ou on ne suivait pas.

— D'accord. Je t'accompagnerai, avait cédé Hussein. Mais peux-tu me dire au moins la raison ?

Zeyd avait gardé le silence avant d'annoncer sur un ton solennel :

— Un homme, je vais te faire rencontrer un homme. Un homme déterminé, qui nous sauvera.

— Son nom ?

Zeyd avait alors posé son index sur ses lèvres.

— N'oublie jamais : Tu es le maître des paroles que tu n'as pas prononcées ; tu es l'esclave de celles que tu laisses échapper.

*

Le Caire, au même moment

Le majordome Sayed, un Nubien de stature impressionnante, drapé dans une galabieh de soie, était en train de servir les premiers plats, lorsque Fadel, le frère cadet de Hicham apparut sur le seuil de la salle à manger.

Aussitôt Nour se tourna vers son fils comme une fleur vers le soleil. Il se pencha pour l'embrasser, elle le serra dans ses bras tout en restant assise.

— Ce n'est pas trop tôt, grommela Taymour.

— J'avais prévu que je serais en retard.

— Comme toujours, ironisa Hicham. Chez toi, le retard est une seconde nature.

Fadel ignora la remarque et plongea sa main dans la corbeille de pain.

Trois ans seulement le séparaient de son frère. Mille ans en vérité, car ils étaient en désaccord sur presque tous les sujets. Au cours des dernières années, Hicham, patriote et nationaliste convaincu, s'était totalement impliqué aux côtés de Nasser et de la junte, désormais maîtresse de l'Égypte. Rien d'autre ne comptait à ses yeux que le renouveau de la grandeur de la civilisation arabe trop longtemps bâillonnée ; autant de rêves et d'idéaux qui étaient à mille lieues des préoccupations de Fadel.

À ces différences intellectuelles s'ajoutait aussi un contraste physique. Hicham était grand, svelte, athlétique, dégageant un magnétisme naturel. Son frère, replet, doté d'un embonpoint bien trop précoce pour un homme de vingt-sept ans, faisait songer à un petit sultan que l'on aurait gavé trop tôt de baklavas.

Au fur et à mesure que le repas s'avavançait, salade de concombres et de tomates, puis le plat de résistance, la molokhiya^[9] épaissie au riz et garnie d'un quartier de poulet, l'évidence s'imposa. Un convive invisible et fâcheux assistait au repas. Impossible de l'ignorer. Les reparties s'espacèrent de plus en plus. La présence de cet invité virtuel devenait écrasante. Nour interrogea son époux du regard et reçut une expression sombre en échange.

Quand le dessert, une mehallabieh^[10], fut servi, l'atmosphère était même devenue suffocante.

C'est alors que Taymour Louffi repoussa brusquement son assiette, et ordonna qu'on servît le café au salon.

— Fadel, déclara-t-il d'une voix sépulcrale, suis-moi, nous avons à parler.

Le fils acquiesça sans paraître outre mesure surpris. On eût dit que durant tout le déjeuner il avait attendu cet instant.

— Je vous laisse, annonça Nour.

Elle fit mine de se lever, mais Taymour l'arrêta d'un geste péremptoire.

— Non ! L'affaire concerne toute la famille. Ta présence est nécessaire.

Ils s'assirent en rond dans le salon de style Queen Ann, pour siroter le mazbout^[11], dédaignant les dattes confites que proposait le serviteur nubien.

Fadel se cala dans son fauteuil.

— Je t'écoute, père. De quoi ou bien devrais-je dire : de qui veux-tu me parler ?

— De cette femme.

— Cette femme, répéta Fadel sèchement, porte un nom. Elle s'appelle Lila Tarabzian. Je l'aime.

Il se hâta de préciser sur un ton déterminé :

— Et je compte l'épouser.

— Nous le redoutions, figure-toi. Si mes sources sont exactes, elle aurait l'intention de quitter l'Égypte pour s'installer à Londres, où elle a de la famille.

Hicham commenta sur un ton sarcastique :

— Tarabzian. Des Arméniens qui ont jugé préférable d'abandonner notre pays, le leur, où ils vivaient depuis la nuit des temps.

— Où est le problème ?

— Bel acte de patriotisme ! Je peux comprendre les craintes des Juifs qui s'exilent depuis l'affaire de Suez. Mais des Arméniens ? Qu'est-ce qu'ils s'imaginent donc ? Que le nouveau régime égyptien a l'intention de les découper en morceaux ? D'en faire des brochettes de kebab ?

— Je préfère ne pas te répondre. Enta hor, ya bey. Tu es libre de ton jugement. Tu...

— Arrêtez ! ordonna Taymour. Revenons à l'essentiel.

Il alluma un cigare.

— Comme je n'imagine pas que tu envisages d'épouser une femme qui serait à des milliers de kilomètres d'ici, j'en conclus que tu as l'intention de la suivre.

Autre hochement de tête.

— Que feras-tu à Londres ?

— La sœur de Lila est lady Foster Westgate, la femme de l'un des gouverneurs de la Lloyd's. Un poste m'y attend.

— Tu nous désertes donc, dit Nour, la voix nouée.

— Je vous déserte ? Ne voyez-vous pas que nous sommes sur un radeau qui sombre dans la tempête ? Je n'ai aucune envie de couler.

— Un radeau ? gronda Hicham. L'Égypte est un radeau ? Mon père et moi, et nous tous nous sommes battus pour atteindre à l'indépendance et tu viens me dire que nous sommes sur un radeau ? Tu oses tenir de tels propos devant ton frère, lieutenant qui a fiché les armées occidentales à la porte ?

— Il a raison, approuva Taymour sèchement. Tes commentaires sont indignes.

Fadel garda un moment de silence, le visage grave.

— Baba, reprit-il, il y a quatre ans, tu étais un seigneur. Tu étais Taymour Louffi bey. Aujourd'hui, tu n'es plus que Taymour Louffi, député du parti unique, l'Union nationale. Un parti unique ! Tout comme dans les dictatures ! Tu possédais des milliers de feddans^[12], de terres héritées de ton propre père, Farid Louffi bey^[13], gagnées à la sueur de son front. Qu'en reste-t-il ? Dis-moi, père ? La réforme agraire décidée par votre Nasser et ses acolytes a eu pour résultat de te priver de la presque totalité de tes biens. Ce gouvernement et ses prétendues idées socialistes vont mener le pays à la catastrophe ! Il n'y a plus d'avenir ici pour nous. Plus d'avenir pour une jeunesse ambitieuse qui se veut indépendante. Plus d'avenir, à moins d'appartenir au cercle de ces illuminés. Keffaya ! Il suffit !

Le constat était raide.

— Tu es odieux ! explosa Hicham. Comment peux-tu affirmer des choses aussi injustes. Tu parles de la réforme agraire comme d'une plaie, alors qu'il s'agit d'un acte de justice et d'égalité. La misère de nos fallahine^[14] a toujours été dénoncée, tant dans la presse égyptienne qu'à la tribune du Parlement. Une misère due essentiellement à la répartition inique du revenu agricole, à l'existence de fabuleux domaines dont les propriétaires tiraient des bénéfices tout aussi fabuleux, alors que le peuple crevait.

Il pointa son index sur son frère.

— Sais-tu ce que tu es en vérité ? Un égoïste ! Tu aurais mérité qu'on t'embarque avec Farouk et sa famille !

Nour rappela d'une voix timide :

— Mon fils, comment peux-tu parler ainsi ? Tu ne t'en souviens pas, car tu avais alors dix ans à peine. Mais moi, ta mère, je n'ai pas oublié. Alors que nous nous interrogeons sur les capacités du roi à sortir notre pays de la crise, sais-tu ce que tu as déclaré ?

Elle n'attendit pas la réponse.

— Tu as déclaré : « Farouk est un karagöz^[15]. Or les karagöz ne sont que des marionnettes, et les marionnettes, des objets manipulés. » Tu as oublié, bien sûr. Plus tard, lorsque ce même roi a décidé un jour de braver l'occupant anglais, toi et ton frère étiez de toutes les manifestations de soutien. Et le jour où nous avons entendu à la radio le discours de Sadate annonçant le coup d'État, tu étais présent. C'était un 23 juillet. Il y a quatre ans, je n'oublierai jamais ton expression : un sourire radieux avait illuminé ton visage et tu t'étais écrié : « Mabrouk^[16] ! Ils ont réussi ! »

Elle conclut avec lassitude :

— Aujourd'hui, voilà que tu t'exprimes comme un étranger ! Comment as-tu pu changer autant, aussi vite ?

— Surtout, rappela Taymour, après la lâche agression que nous avons subie il y a à peine quelques mois. Trois pays venus nous dévorer et pour confisquer notre patrie sous de faux prétextes.

— Et nous avons quand même remporté la victoire sur ces vautours en fichant leurs armées à la porte ! renchérit Hicham.

Son frère afficha un sourire ironique.

— Kalam fadi^[17]. Nous n'avons fichu aucune armée à la porte. Nos soldats qui se trouvaient sur la rive orientale du canal furent massacrés. Les Israéliens ne se sont arrêtés que parce que l'URSS a brandi la menace atomique. Les Anglais et les Français ne se sont retirés que parce que les États-Unis les ont contraints.

— Il n'en demeure pas moins, insista Hicham, que nous avons résisté à Port-Saïd et qu'aujourd'hui Nasser est non seulement un héros, mais une figure emblématique dans tout le Moyen-Orient. Tout le monde arabe a les yeux tournés vers nous.

— La revanche des fallahine, frustrés contre les élites. Ne voyez-vous pas ce qui est en train de se préparer ? La nationalisation des banques et des compagnies d'assurances s'étendra bientôt à toutes les entreprises de ce pays. Il n'y aura plus que les cafetiers et les prostituées de l'Ezbékiah qui y échapperont. Le régime va devenir pire que celui des Soviétiques. Non. Je ne crois plus à mon avenir dans ce pays. Au lieu de me faire des reproches, vous devriez m'encourager à aller bâtir ma vie ailleurs.

Nour baissa la tête. Pleurait-elle ? Retenait-elle ses larmes ?

Hicham se leva d'un seul coup.

— J'en ai assez entendu. Cependant, j'ai une dernière observation à te faire. Il y a quelque chose dans la vie qui s'appelle la fierté. Le nom de Taymour Loutfi est honorable. Celui de Fadel Loutfi ne le sera pas. Ce sera celui d'un Égyptien qui aura rallié les rangs ennemis, parce qu'il aura eu peur d'accompagner et de soutenir l'indépendance de son pays, peur d'affronter les difficultés qui nous attendent sûrement. Tu oublies aussi un détail important : notre tante, Mona, a épousé un Palestinien. Elle a eu le courage de le suivre, de continuer à vivre là-bas malgré la guerre, malgré les drames, malgré les brimades que les Israéliens leur font subir jour après jour. Ni elle ni son mari Mourad n'ont opté pour l'exil et la facilité. Ils s'accrochent à leur terre, eux. Ils résistent. Je te souhaite bon vent, mon cher frère. Qu'Allah t'apporte prospérité et bonheur !

Il quitta le salon, laissant planer derrière lui un silence de glace.

1- Guy Mollet.

2- Ministre des Affaires étrangères entre 1956 et 1958.

3- Cf. tome 1, Le Souffle du jasmin, Flammarion, 2010.

4- L'Égypte avait accordé à la Compagnie du canal de Suez la concession de la voie maritime pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans, entre 1869 et 1968.

5- Papa.

6- Qui signifie : « résurrection, renaissance ».

7- Cf. tome 1.

8- C'est en sa mémoire que, de nos jours, la branche armée du Hamas a adopté le nom de « Brigades el-Qassam », inscrites sur la liste officielle des organisations terroristes de la plupart des nations occidentales.

9- Soupe très prisée en Égypte, à base de feuilles de corète réduites en poudre, de bouillon de poulet, d'oignons, d'ail et de coriandre, généralement accompagnée de poulet et de riz. On la retrouve aussi en Tunisie et au Liban, mais aussi en Jordanie et en Syrie.

10- Crème au lait et à la farine de riz, parfumée à la cannelle et à la fleur d'oranger, et garnie de raisins secs et de pistaches.

11- Café normalement sucré. Al riha, à peine sucré. Soccar ziada, très sucré. Sada, sans sucre.

12- Un feddan = environ 4 200 mètres carrés.

13- Cf. tome 1.

14- Paysans.

15- Personnage imaginaire appartenant au théâtre d'ombres traditionnel turc, que l'on pourrait comparer à Guignol.

16- Expression qui pourrait signifier, « béni, chanceux, qui a reçu la baraka, la bonne fortune. » Elle est généralement utilisée pour féliciter quelqu'un qui a reçu un bienfait.

17- Paroles vides, sans intérêts.

A-t-on vu un seul peuple abandonner son territoire de sa propre volonté ?
De la même façon, les Arabes de Palestine n'abandonneront pas leur
souveraineté sans l'usage de la violence.

Vladimir Jabotinsky ^[1]

Gaza, 21 heures, 9 janvier 1957

La pièce était à peine éclairée par une lampe à huile qui projetait des lueurs jaunâtres sur les traits du quatuor assis en rond, sur des coussins.

Hussein Husseini s'était placé à la droite de son ami Zeyd et gardait l'œil rivé sur l'homme qui leur faisait face et qui devait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans. Un individu imberbe, à l'appendice nasal proéminent, à la lèvre inférieure épaisse et grasse. Au creux des prunelles noires dansait une lueur vivace. Dans un premier temps, Hussein l'avait qualifiée de malicieuse, mais très vite il était revenu sur son jugement : point de malice, c'était l'œil du renard.

D'un geste nerveux, le personnage écarta un pan du keffieh à damiers noirs sur fond blanc qui recouvrait son crâne, et le rejeta à l'arrière de son épaule gauche. Cette coiffe n'avait rien d'anodine, Hussein le savait, même si, traditionnellement, on la retrouvait chez la plupart des Bédouins et des paysans arabes. Mais, depuis 1936, à l'époque des soulèvements organisés par le père de Zeyd, ce keffieh représentait tout un symbole ; celui de la résistance contre la présence anglaise en Palestine. Il servait alors aux combattants à se protéger le visage pour ne pas être reconnu par les soldats britanniques.

Un autre élément aussi avait éveillé l'intérêt de Hussein dès son entrée dans la maison : la pile d'ouvrages alignés sur une étagère. Tous, sinon la plupart, étaient des œuvres biographiques consacrées aux figures sionistes les plus illustres : Theodor Herzl, Vladimir Jabotinsky, Moshe Hess ou encore Nachman Syrkin.

— Tu ne m'écoutes pas, mon frère !

Hussein sursauta. La voix du personnage avait claqué, avec une pointe d'impatiente teintée d'accent égyptien.

— Si, si. Je n'ai rien perdu de tes propos.

— Alors, quelle est ton opinion ?

La question venait d'être posée par celui qui était assis à la gauche de l'homme au keffieh. Il s'était présenté sous le nom d'Abou Jihad. Guère plus de vingt ans.

— J'approuve votre projet, répliqua Hussein. Entièrement.

— As-tu clairement saisi ses fondements ?

Avant que Hussein n'eût le temps de répondre, le personnage au keffieh enchaîna :

— Face aux organisations sionistes qui, elles, sont parfaitement structurées et disposent du soutien inconditionnel de la diaspora juive, personne d'autre que nous ne sera capable de rétablir l'intégrité et la souveraineté perdue des Palestiniens. Par conséquent, le moyen le plus efficace réside dans la création de ce mouvement révolutionnaire que j'ai évoqué et qui sera – je le précise – totalement autonome, indépendant des pays arabes et de toute autre puissance étrangère.

Hussein nota :

— Tu es conscient, bien entendu, qu'en adoptant cette démarche tu inverses l'idée qui prévaut aujourd'hui : à savoir que seule l'union des pays arabes permettrait de libérer la Palestine.

— L'union des pays arabes ? Quels pays arabes ? Quelle union ?

Il énuméra sur les doigts de la main.

— Le Liban de Chamoun et les chrétiens maronites tremblent de se voir dévorer par la communauté musulmane, et mangent comme des moineaux dans la main de l'Occident. Le gouvernement libanais s'est même refusé à condamner l'attaque de Suez, Chamoun se limitant à déclarer : « Je retire mes ambassadeurs, mais je ne romps pas les relations diplomatiques avec l'Angleterre et la France. » En Irak, ce pantin de roi Fayçal II, qui vient à peine de se libérer de la régence de son oncle, est la poupée des Britanniques. L'Arabie Saoudite flotte dans son pétrole, et son roi, Ibn Séoud, n'a d'yeux que pour les États-Unis, qui sont ses premiers clients. Il hait Nasser et meurt de peur de voir la monarchie renversée à son tour. Quant au roi Hussein de Jordanie, il n'a que vingt et un ans, il tremble pour son trône, tout l'oppose à l'Égypte, et je me méfie des princes qui – à l'exemple du roi Farouk – ont fait leurs études en Angleterre.

— Il reste la Syrie de Shukri el-Kuwatli, observa Zeyd, et surtout l'Égypte.

— J'apprécie El-Kuwatli, mais en tant que Président il n'a guère de pouvoir, et son influence se limite désormais à la politique intérieure syrienne. Il est sur un trône de papier. Je te rappelle qu'il a déjà été liquidé voilà sept ans par un coup d'État militaire et contraint d'aller se réfugier au Caire. On l'a exhibé dans un char et promené dans les rues de Damas sous les regards d'une foule qui vociférait : « On s'est débarrassé de toi, ô le tyran Kuwatli ! » Aujourd'hui son régime ne tient qu'à un fil. Quant à l'Égypte, pays que je connais parfaitement pour y avoir fait mes études, bien que je sois né à Jérusalem, elle doit se remettre de soixante-dix ans d'occupation anglaise et ne possède pas d'armée digne de ce nom. Nasser est un grand homme. Batal ! C'est un héros ! Il est certainement le seul dirigeant du monde arabe qui paraisse à la hauteur des problèmes posés –, précisément parce qu'il les pose – mais la tâche qui l'attend est immense.

— Tu comptes donc isoler le futur mouvement du soutien arabe, conclut Hussein.

— Tout ce que nous demandons aux dirigeants arabes est qu'ils entourent la Palestine d'une ceinture défensive et qu'ils se contentent d'assister à la bataille entre nous et les sionistes.

Hussein objecta :

— Tu n'as pas évoqué les détails structurels : qui dirigera ce mouvement ? Toi-même ?

Le personnage au keffieh fit non de la tête.

— Ce sera une direction collégiale qui fonctionnera au sein d'un Comité central dont les membres seront élus démocratiquement.

— Tu n'es pas sans savoir qu'il existe d'autres mouvances. Comme le MNA^[2], fondé par ce chrétien grec orthodoxe, Georges Habache. Qu'advient-il d'elles ?

— Elles nous rejoindront, affirma celui qui s'était présenté sous le nom d'Abou Jihad. C'est à ce prix que nous serons forts. Indestructibles. Au prix de l'union.

— Si elles ne le souhaitent pas ?

Le personnage au keffieh balaya l'air d'un geste dédaigneux de la main.

— Alors elles seront vouées à disparaître. Nos enjeux sont clairs : interpeller les instances internationales sur la cause palestinienne et fonder un État laïc et démocratique. C'est le ciel que nous visons. Un arbrisseau ne peut tenir contre la tempête. Seul un olivier en est capable. Nous serons cet olivier.

Zeyd hocha la tête.

— Cependant, il faut des semences pour planter des oliviers. Tu en es conscient, n'est-ce pas ? Tu viens de préciser que ce mouvement sera autonome. Sans argent, nous serons voués à l'immobilisme. Pieds et poings liés.

— C'est un problème, en effet. En raison du caractère clandestin du mouvement, nos fonds ne pourront provenir que des membres eux-mêmes. Nous ferons appel à leur générosité. Pour l'heure, je ne vois pas d'autre solution.

— Ce mouvement, as-tu songé à lui donner un nom ?

Il y eut un court silence.

— Le Fatah.

— Le Fatah ? répéta Zeyd.

— Oui. Harakat Tahrir Falastine^[3]. Le Mouvement de la libération de la Palestine. Je pars dans quelques jours pour le Koweït où j'ai trouvé un poste d'ingénieur civil. J'espère, une fois là-bas, mettre en place les structures et trouver des fonds. Peu importe le temps qu'il faudra. Un an, deux ans, peu importe !

Le Koweït, songea Hussein. Évidemment. Depuis quelque temps, c'est dans ce pays que la plupart des Palestiniens se rendaient après la fin de leurs études où, grâce à la rente pétrolière, s'étaient développés des emplois bien rémunérés. Loin des déchirements idéologiques des zones égyptiennes, palestiniennes ou syriennes, la région offrait, outre des ressources matérielles, un espace de liberté et une liberté d'organisation. Il n'était pas étonnant donc que l'homme au keffieh optât pour cette destination.

Nouveau silence, rompu par la voix d'Abou Jihad :

— Si nous avons fait appel à vous, c'est parce que vous êtes des enfants de héros. Dans vos poitrines, ce n'est pas votre cœur qui bat, mais celui de vos pères : Abdel Kader et Ezzedine. Pouvons-nous compter sur votre soutien ? Êtes-vous prêts à nous rejoindre ?

Comme un seul homme, Hussein et Zeyd s'exclamèrent : « Oui ! Notre vie pour la Palestine ! »

En quittant la maison, Hussein chuchota à Zeyd :

— Il est brillant. Mais il a un nom bien compliqué à retenir : « Mohamed Abdel Raouf Arafat el-Qudwa el-Husseini. » Est-ce exact ?

— Oui, mais tout le monde l'appelle Arafat^[4].

*

Paris, 10 janvier 1957

Jean-François Levent ouvrit les yeux et grimaça sous l'effet de la douleur. C'était comme si des milliers d'aiguilles s'enfonçaient dans sa poitrine. Il se dressa, front couvert de sueur, et s'adossa contre la tête de lit, cherchant à reprendre son souffle.

Aussitôt, Dounia, couchée sur le côté, murmura la voix ensommeillée :

— Déjà ? Quelle heure est-il ?

Son mari réussit à articuler :

— Cinq heures. Rendors-toi, mon amour.

Il rejeta la couverture et se leva. L'effort lui parut surhumain. La pointe des aiguilles continuait de le torturer. On eut dit qu'elles cherchaient à le transpercer de part en part. De l'air, il avait besoin d'air. Il se dirigea vers le salon, ouvrit l'une des fenêtres. Il faisait encore nuit. L'avenue de Breteuil était déserte. Un chat bondit d'on ne sait où et disparut vers la place Vauban.

Il inspira une goulée d'air. Maintenant, la nausée montait à ses lèvres tandis que l'idée de la mort naissait dans son esprit. Mais non, on ne meurt pas à soixante-huit ans. Il avait tant de projets encore qui vibraient en lui. Tant de rêves non encore réalisés. Tant d'amour encore à offrir à Dounia.

Décembre 1918. C'était à Bagdad. Chez Nidal^[5].

— Mon nom est Dounia.

— Dounia. Le monde. L'univers. Lequel des termes vous sied le mieux ?

— Je vous laisse juge.

Il l'avait considérée un instant comme s'il la jugeait.

— Alors ce sera l'univers.

Ensuite, il y eut Alep, un an plus tard. Dans ce restaurant.

— Je ne veux plus vivre d'histoire médiocre. Je préfère de loin un amour bref, mais qui serait beau au sens esthétique du terme, plutôt que de me faner dans une relation passable uniquement parce qu'elle m'apporterait quelques assurances ou une forme de sécurité.

— « Une forme de sécurité. » Vous parlez de mariage ?

— Oui. Une tradition absurde et inepte. Contraindre deux êtres à passer toute une vie sous le même toit, dans le même lit et à la même table est proche de l'hérésie.

La douleur devenait insupportable. Il essaya de respirer à pleins poumons, mais c'était impossible. Un étau les enserrait.

— Vous, Jean-François, où vous placez-vous ? Du côté des gentils ? Des méchants ? Dans lequel des deux camps vous sentez-vous à l'aise ?

Il ne s'était jamais posé la question jusque-là. Il était diplomate. Secrétaire aux Affaires orientales, nommé par le Quai d'Orsay, il obéissait aux ordres, c'est tout.

Et chez elle, à Alep toujours. Un printemps de 1919.

— Je suis irakienne. Et mon peuple est dans la souffrance. Je suis arabe, et mes frères sont dans la souffrance. Alors ? Comment me partager entre eux et vous ? Vous qui, dans les coulisses, quand ce n'est pas au grand jour, contribuez à faire notre malheur. Vos raisons sont honorables. Je les respecte. Mais ne me demandez pas de faire comme si elles n'existaient pas.

Et puis, enfin, il y avait eu ce jour de guerre, alors que les forces françaises faisaient pleuvoir leurs bombes sur Alep. Un 11 août 1925. Dounia s'était jetée dans ses bras.

— Emmène-moi, avait-elle chuchoté, emmène-moi... Où tu veux, mais emmène-moi.

— Jean-François ! Que se passe-t-il ?

Dounia venait de surgir dans le salon, affolée.

Il essaya de se tourner vers elle. Lui tendit la main comme un naufragé tente de s'accrocher à la vie et s'écroula.

Elle s'agenouilla près de lui, colla sa joue contre la poitrine de son époux. Il respirait toujours. Faiblement, mais il respirait. Alors elle se précipita vers le téléphone.

Istanbul, 15 février 1957

Assise devant la fenêtre qui ouvrait sur le parc des « Petits Champs », Salma el-Safi continuait de contempler la photo jaunie de Nidal^[6], son mari défunt, comme s'il se fut agi d'une image sainte.

Il était parti, discrètement. Installé dans ce même fauteuil, le 28 octobre 1941. Seize ans déjà.

Elle se décida enfin à lever les yeux vers son neveu, Fawaz el-Bagdadi.

— Je ne connaissais pas l'existence de cette photo. Je te remercie de me l'avoir apportée. Il était bel homme, n'est-ce pas ?

— Un grand homme. Comme il n'y en a plus aujourd'hui en Irak, hélas.

— L'Irak... il me semble n'y être jamais née. N'y avoir jamais grandi. N'avoir rien vécu. Le passé s'est effacé de ma mémoire le jour où ton oncle – qu'il repose en paix – m'a quittée.

— C'est peut-être mieux ainsi. Le présent, hélas, n'est guère fréquentable.

— Le petit Fayçal est toujours en place ?

— Le petit Fayçal est aujourd'hui un jeune homme de vingt-deux ans qui s'efforce, tant bien que mal, de moderniser les structures du pays en lançant des projets de construction de barrages, d'hôpitaux, d'écoles, sans parvenir à gagner la sympathie du peuple. Les gens voient bien que les Anglais le manipulent. De plus, son oncle, le prince Abd Illah, l'ex-régent, ne se fait pas à l'idée d'avoir été obligé de lui céder la place : en coulisses, il continue à manigancer ; ce qui affaiblit le pouvoir du jeune monarque. À mon avis, cette situation ne pourra pas durer éternellement.

La vieille dame poussa un profond soupir de découragement.

— Pauvre Irak ! Pauvre pays ! Pourtant, des hommes comme ton oncle se sont battus pour établir un régime intègre et stable, indépendant de toute tutelle. Mais qui peut lutter contre le destin ? Maktoub. J'espérais voir un jour mon pays relever la tête, je ne le verrai pas. Je vais avoir quatre-vingts ans, et la mort est en retard. C'est injuste. Elle aurait dû m'emporter quand elle m'a pris Nidal.

Fawaz s'agenouilla au pied de la vieille femme et lui baisa la main.

— Écarte ces pensées, je t'en prie. Tu vivras encore longtemps, inch' Allah, et tu verras mes enfants.

— Tu t'es marié ?

— Oui, ma tante. Il était temps. J'aurais vingt-neuf ans dans une semaine. Elle s'appelle Majida. Je l'ai épousée voici deux mois.

— Une Irakienne, j'espère ?

— Oui. Sa famille est de Mossoul. Elle a vingt-deux ans. Douce comme du miel, belle comme une fleur.

— Allah karim, ya ebni, Dieu est généreux, mon fils. Qu'Il vous accorde le bonheur. Et toi ? Parle-moi de toi. Que fais-tu dans la vie ?

— Je suis ingénieur pétrolier. C'est d'ailleurs grâce à mon métier que j'ai fait la connaissance de Majida à Mossoul. Son père était en charge d'une exploitation. Dans le même temps, je me suis engagé en politique. J'ai adhéré au parti Baas l'année passée.

Une expression lasse apparut sur le visage ridé.

— Le Baas. Il existait déjà à mon époque. Quelle nouvelle recette miraculeuse propose-t-il ?

— L'unification des États arabes en une seule et grande nation laïque. Une idée qui me séduit.

Les traits de la vieille femme se raidirent.

— Qu'y a-t-il ma tante ? Ai-je dit quelque chose qui t'aurait déplu ?

— La politique, les partis. C'est à cause d'eux que j'ai perdu mon mari et mon fils. Pourquoi ce choix, mon petit ? Pourquoi ? Éloigne-toi de la politique ! C'est un leurre, un poison ! Ils partent tous la tête pleine d'idéaux qu'ils s'empressent de trahir dès qu'ils acquièrent le pouvoir. Sais-tu ce que le pauvre Nidal m'a déclaré un jour ?

Elle cita :

— « L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusqu'aux petites gens du peuple. »

Fawaz se releva. À son tour, il avait la mine sombre.

— Je viens de te décrire la situation de notre pays. Ce pays que nous aimons. A-t-on le droit de ne pas réagir ? N'est-ce pas ce qu'a fait mon oncle Nidal ? Ne viens-tu pas toi-même de rappeler qu'il s'est battu pour son idéal ? Et mon cousin, Chams, n'a-t-il pas sacrifié sa vie pour l'indépendance en jetant sa voiture contre un barrage militaire anglais^[7] ? Je ne peux pas rester les bras croisés. Et je pense à l'avenir des enfants que j'aurai : il faut qu'ils grandissent dans un pays libre et démocratique !

Les lèvres ridées de la vieille dame formèrent un vague sourire teinté d'ironie.

— La liberté... qui d'entre nous est vraiment libre ?

Il mit quelques secondes avant de répondre :

— Ceux qu'on prive de tout, parce qu'ils ne sont plus au pouvoir de personne. Ceux-là sont à nouveau entièrement libres.

Salma ne fit aucun commentaire.

Elle tendit les bras vers son neveu.

— Viens, mon petit. Viens contre moi. J'ai tout à coup très froid. Donne-moi ta chaleur.

¹- Leader de l'aile droite du mouvement sioniste et fondateur de la Légion juive durant la Première Guerre mondiale. Cité par Maxime Rodinson in Jewish People or Jewish Problem.

²- Mouvement des nationalistes arabes.

³- Fatah est l'acronyme inversé partiel de harakat ut-tahrir il-wataniyy ul-falastiniyy.

⁴- Il avait opté pour « Yasser », en hommage à un Arabe tué lors du mandat britannique à l'époque du mandat, « Arafat » étant le mont sacré, appelé parfois Arafah, situé à l'est de La Mecque.

⁵- Cf. tome 1.

⁶- Cf. tome 1.

⁷- Cf. tome 1.

Haïfa, 2 avril 1957

— Je m'appelle Avram Bronstein.

Mourad Shahid chaussa ses lunettes et examina le jeune homme d'une vingtaine d'années qui se tenait sur le seuil. Il était de taille moyenne, les cheveux bouclés, le regard bleu et portait l'uniforme de Tsahal. Le cœur du Palestinien fit un bond dans sa poitrine. La première pensée qui traversa son esprit fut : « Mon frère, Soliman, a encore fait des siennes ! »

Il bredouilla, angoissé :

— Que veux-tu ?

— Mon nom ne te dit rien ? Suis-je bête ! C'est Avram Marcus que j'aurais dû annoncer.

Il répéta en détachant les mots :

— Marcus. Avram Marcus.

Marcus ? D'un seul coup, les souvenirs jaillirent comme un torrent, en flots désordonnés. Marcus ? Celui qui fut l'ami juif le plus proche de son père, Hussein ? Il avait une fille, Irina. Quel âge pouvait-elle avoir aujourd'hui ? Quarante ans ?

Il murmura, incrédule :

— J'ai connu un Josef Marcus.

— Je suis son petit-fils. Le fils d'Irina^[1].

— Bessm Ellah el Rahman el Rahim... Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux. Ce n'est pas possible ! Entre, entre...

Tout en conduisant le jeune homme vers le petit salon, il cria :

— Mona ! Mona !

Désignant un siège, il invita son hôte à s'asseoir tandis que l'épouse de Mourad les rejoignait. En découvrant l'uniforme, elle se figea.

— C'est Avram, la rassura son époux. Avram Marcus ! Le petit-fils de Josef !

— Le petit-fils de Josef ?

Elle le détailla des pieds à la tête.

— C'est vrai que tu as de ton grand-père. Les yeux surtout et ce front large, et...

— Apporte-nous du café, ma chérie, l'interrompit Mourad. Ou une boisson fraîche.

S'adressant à Avram, il s'enquit :

— Que préfères-tu ?

— Je te remercie. Un jus sera parfait.

— Deux jus d'orange, albi^[2], s'il te plaît.

Alors que Mona partait vers la cuisine, il reprit sur un ton fébrile :

— Josef était de notre famille, le savais-tu ? Comment va-t-il ? Dis-moi tout.

— Hélas, mon grand-père est décédé il y a quelques mois. Le 8 novembre. Il allait fêter ses

quatre-vingt-sept ans.

— Inna li Allahi lillah wa inna ilaïhi raji'un. À Dieu nous appartenons et à Lui nous retournerons. C'était un homme de bien. Le cœur sur la main.

— Il m'a beaucoup parlé de vous, de votre père, Hussein Shahid. Il le considérait comme un frère.

— Il disait vrai. Ces deux-là s'aimaient sincèrement. Je les revois passant des soirées entières à débattre et à refaire le monde. Aujourd'hui, malgré tout le temps passé – j'ai cinquante-huit ans – je me souviens de Josef comme s'il nous avait quittés la veille.

Une expression attristée voila les traits de Mourad, alors qu'il poursuivait :

— Malheureusement, les événements les ont séparés. Ensuite, il y a eu la mort de mon père. Josef était présent à son enterrement, tu le savais ? Et ta maman, Irina, et son mari, dont j'ignore le nom.

— Mon père, Samuel. Samuel Bronstein.

— Voici les jus !

Mona traversa la pièce, servit les deux hommes et se glissa à la droite d'Avram.

— C'est vrai, répéta-t-elle, visiblement émue, tu as de ton grand-père.

Un voile nostalgique embruma ses yeux.

— Comme le temps passe, observa-t-elle. Où sont les jours où nous étions heureux ?

— Ils reviendront, madame. Vous verrez. Ayez confiance.

Elle releva le menton brusquement.

— Madame ? Je m'appelle Mona. C'est ainsi que l'on m'appelle.

— Mona.

— Allons, allons ! grogna Mourad. Pas de tristesse ! Aujourd'hui est jour de fête ! Comment se fait-il que tu aies décidé de nous rendre visite après toutes ces années ?

Le jeune homme répondit, mal à l'aise :

— Il s'agit de votre frère, Soliman, et de votre fils, Karim.

Mona porta la main à son front.

— Il leur est arrivé quelque chose ? Ils sont blessés ?

— Non, rassurez-vous. Mais...

— Quoi donc ? s'exclama Mourad.

— Avez-vous entendu parler du Mossad ?

Le couple afficha une moue dubitative.

— C'est une institution qui a été fondée il y a quelques années, chargée d'organiser et de coordonner les services de renseignement et de sécurité.

— Des services secrets... C'est cela ?

— Oui. L'un de mes amis proche y travaille.

À mesure qu'Avram parlait, sa gêne grandissait.

— Je ne devrais pas vous confier ces choses. Mais en raison des liens qui vous unissaient à mon grand-père, je m'en accorde le droit. Je vous avoue que j'ai longtemps hésité à franchir le pas. J'en ai parlé à ma mère. Elle m'a encouragé. Sans hésitation.

— Que Dieu la bénisse, fit Mona.

— Vous devez savoir que Soliman et Karim sont impliqués dans un groupe... (Il chercha le mot)... d'agitateurs. Ils risquent tôt ou tard d'être amenés à commettre des actes répréhensibles.

— Des attentats...

— Certainement. Au risque de mettre la vie d'innocents en péril, et la leur.

Mourad secoua la tête à plusieurs reprises d'un air affligé.

Si l'engagement de son fils Karim avait été prévisible, il n'en fut pas de même de celui de Soliman. Tout au long de sa jeunesse, son frère cadet rêvait de devenir poète, tandis que Karim, à vingt ans, ne souhaitait qu'en découdre avec les sionistes.

Et puis, un matin d'avril 1949, s'était produite la tragédie de Deir Yassine. Un petit village situé sur une colline, à 5 kilomètres à l'ouest de Jérusalem. Quatre cents âmes. À l'aube, une centaine d'hommes appartenant à l'Irgoun et au groupe Stern^[3] avaient fondu sur les habitants. Karim s'y trouvait. Toute la famille de Leïla Tarbush, sa future épouse, fut décimée sous ses yeux, ainsi qu'une centaine de villageois. Comment oublier ?

Ce fut à cette époque que Soliman décida de ranger sa plume et ses poèmes.

— Tu dois leur parler.

La voix d'Avram arracha Mourad à ses réflexions.

— Oui. Je le ferai, mais sache que ce sera en vain.

Mona demanda, la voix vacillante :

— Que risquent-ils s'ils sont arrêtés ?

— Au mieux, l'emprisonnement. Au pire, ils se feront tuer au cours d'un affrontement. Demain, dans une semaine ou un mois.

— Ce serait terrible. Surtout pour mon fils Karim. Non pas que je ne vénère pas mon frère, Soliman, mais il est célibataire. Karim, lui, est père de deux enfants encore en bas âge. Une fillette et un petit garçon. Et...

— Salam aleïkoum... interrompit une voix. Que la paix soit sur vous !

Les trois visages se tournèrent vers l'entrée de la pièce.

Un homme d'une cinquantaine d'années, accompagné d'une femme, sensiblement du même âge, venait d'apparaître sur le seuil. En découvrant l'uniforme d'Avram, le couple resta pétrifié.

— Soliman ! s'écria Mona en bondissant vers son beau-frère.

Elle le serra entre ses bras. Mais lui demeurait immobile, le regard rivé sur Avram Bronstein.

Alors, Mona chercha à entraîner la femme dans la pièce. Elle résista.

— C'est ma sœur, Samia, expliqua Mourad, embarrassé.

Avram se leva et marcha vers le couple, main tendue.

Aussitôt, comme en présence d'un serpent, Samia recula et cracha par terre.

— Assassin ! rugit-elle.

Ses prunelles scintillantes exprimaient toute la haine de l'univers.

— Assassin ! répéta-t-elle.

Elle quitta la maison.

Avram, interdit, se tourna vers Mourad, et l'interrogea du regard.

— Vous avez tué son époux, expliqua Soliman, sur un ton glacial.

— Son époux ?

— Le grand Abdel Kader. Le héros de la bataille de Castel. Notre héros. Celui de tout le peuple palestinien. Il avait un enfant. Hussein. Un orphelin, aujourd'hui.

— Je le regrette. Je regrette tous les morts. C'était la guerre. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Soliman éluda la question.

— Qui es-tu ? Que fais-tu ici ?

— Je suis le petit-fils de Josef Marcus. Je suis venu en ami.

— Tu n'as pas oublié Josef ? s'empressa de souligner Mourad.

— Oui, Josef, surenchérit Mona, fébrile. Il était comme un deuxième père pour Samia et toi.

— Josef Marcus. Oui, je m'en souviens.

La réponse avait été formulée sans chaleur.

— Allez, viens ! dit Mona, assieds-toi avec nous. Nous parlions des jours passés.

Soliman obtempéra à contrecœur.

— Veux-tu boire un jus ?

Il secoua la tête, le regard lointain, ailleurs. Son esprit venait de l'entraîner vers un matin de décembre 1920, à Jérusalem^[4]. Il avait dix-huit ans et se rendait avec sa sœur, Samia, chez leurs grands-parents. Alors qu'ils arrivaient en vue de l'esplanade du Temple, le El-Haram el-Charif des musulmans, des altercations avaient éclaté.

— Fais attention, l'Arabe ! Un peu de respect ! Ne vois-tu pas que je suis en train de prier ?

— Et moi, ne vois-tu pas que je suis en train de passer, étranger !

— Étranger ? Mais à qui parles-tu ?

Soliman et Samia avaient jeté un regard affolé sur les deux hommes qui s'invectivaient.

— Alors, répéta le Juif, en ajustant ses lunettes, à qui parles-tu ?

— À toi ! Voleur de terres ! É-tran-ger !

— Gai in drend arein^[5] ! Je suis chez moi, ici ! Tu m'entends ? Chez moi ! Mes ancêtres vivaient dans ce pays alors que les tiens n'étaient que poussière !

En quelques minutes, la folie s'était emparée du lieu saint.

Samia avait poussé un cri et porté la main à son front. Du sang giclait, maculant sa robe de tâches pourpres et les vêtements de Soliman.

Saisissant le bras de sa sœur, le garçon avait essayé de se frayer un chemin à travers la meute déchaînée. Mais à peine eurent-ils franchi quelques mètres qu'ils s'étaient retrouvés jetés à terre. À quel moment des mains s'étaient tendues vers eux, les aidant à se relever ? Il n'aurait su le dire.

— Suivez-moi ! N'ayez pas peur ! Suivez-moi ! Vite !

C'était Josef Marcus. À ses côtés, Irina, sa fille, tremblait. Jouant des coudes, bataillant, le Juif avait réussi à ouvrir aux enfants un chemin dans la masse des ombres en furie et les avait conduits en lieu sûr, chez un médecin...

— Alors, mon frère, interrogea Mourad sur un ton qui se voulait détaché. Où étais-tu passé ? Nous commençons à nous faire du souci.

— J'étais occupé. La récolte. Les ouvriers.

Il leva les yeux vers Avram.

— Ainsi, tu es le petit-fils de Josef...

— Il lui ressemble, n'est-ce pas ? observa Mona.

Soliman ne parut pas entendre. Il questionna :

— Que nous vaut ta présence ?

Avram échangea un coup d'œil furtif avec Mourad avant de répondre :

— L'amitié.

Une expression ironique apparut sur le visage du Palestinien. Il répéta :

— L'amitié ?

— Celle qui liait ton père et mon grand-père.

— Ils sont morts. Tous les deux.

— Leur héritage demeure.

— Leur héritage ? Wadi Fukin, Abou Gosh, Majdal, Beït Naqquba...

Mourad et Mona réprimèrent un sursaut. Les noms cités étaient ceux de villages dont la majorité des Palestiniens avaient été expulsés pendant les affrontements de 1948.

Avram se contenta de répéter, très calme.

— C'était la guerre.

— Pas pour les habitants d'Abou Gosh. Mais tu es trop jeune pour le savoir.

— En effet. Je n'avais que huit ans. Je ne demande qu'à apprendre.

— Alors sache que, sur la trentaine de villages arabes nichés sur les collines autour de Jérusalem, Abou Gosh fut le seul à demeurer neutre. Ses habitants ont même contribué à garder la route ouverte pour que tes frères sionistes ne crèvent pas de faim et de soif, bien qu'ils fussent encerclés comme des rats dans un quartier de la ville. Ils l'ont fait, le cœur sur la main, alors que tout le monde savait que, depuis cet endroit, il eût été possible d'ouvrir ou de fermer l'accès à Jérusalem.

Il fit une pause avant de conclure, amer :

— Une fois les combats terminés, en guise de remerciements, vos hommes n'ont rien trouvé de mieux que d'expulser les habitants. Certains tentèrent de revenir. On les a repoussés et jetés dans le Néguev comme des chiens. Est-ce l'héritage dont tu me parlais ?

— Mon frère ! gronda Mourad. À quoi sert-il de remuer les cendres ? N'oublie pas qu'Avram est notre hôte. Il est venu en ami. Traite-le comme tel !

Avram l'apaisa d'un mouvement de la main.

— Ce n'est pas grave. Je peux comprendre son amertume.

Il reprit, la voix grave :

— Nous n'avions pas le choix.

— En contraignant au départ plus de sept cent cinquante mille innocents ?

— Que je sache, un partage équitable des terres vous a été proposé. Vous l'avez rejeté.

Le Palestinien bondit, le visage blême. À cinquante-quatre ans révolus, il avait conservé toute son ardeur. Il posa ses deux poings sur la table et se pencha en avant.

— Équitable ? Tu as bien dit équitable ? Un homme débarque un matin et revendique une terre sous prétexte que ses aïeux y ont vécu deux mille ans plus tôt ? Équitable ? Des nations étrangères installées confortablement dans leur fauteuil à des milliers de kilomètres d'ici décident du destin d'un peuple, offrent ce qui ne leur a jamais appartenu, à un autre peuple. Équitable ?

— Tout est encore possible, laissa tomber Avram. Il suffit que vous et vos frères arabes mettiez fin aux affrontements.

— Et donc renoncer à tout espoir de recouvrer notre bien ? Désolé, Avram Marcus, la lâcheté est le propre des puissants. Nous ne sommes pas encore assez forts.

Il partit vers la porte, lorsque la voix d'Avram l'apostropha :

— Il s'agit de ta vie ! C'est elle que je suis venu défendre.

Le Palestinien se retourna, interloqué.

Avram poursuivit :

— Je t'ai dit tout à l'heure que c'est l'amitié qui a guidé mes pas jusqu'ici. Sache que le Mossad vous suit à la trace.

— Nous suit ?

— Toi et ton neveu. Si de vivre ou de mourir t'importe peu, pense au moins à Karim. Ton frère vient de m'annoncer qu'il est père de deux enfants.

— Et, par conséquent, maître de son destin.

Il se retira.

Ville de Tyr, Sud-Liban, octobre 1957

La fillette de treize ans scrute la mer avec intensité. La brise souffle dans ses mèches noires. Elle a un visage d'ange, rassurant, mais, à bien y regarder, on peut apercevoir de temps à autre des éclairs d'acier dans ses yeux. Cherche-t-elle l'apparition d'un navire qui l'emmènerait loin ? Vers une île ou une terre enchantée ? Vers un pays où vivraient des djinns doués de pouvoirs surnaturels capables de la transformer en princesse, de la vêtir d'une autre robe que les oripeaux dont elle est affublée ? Non. Rien de tout cela. Elle rêve de retourner chez elle, à Haïfa, dans sa maison natale d'où des forces obscures l'ont chassée, elle et les siens.

La vie était douce en ce temps, dans la petite maison de Stanton Street, proche du quartier juif de Hadar Hacarmel. Les voisins avaient pour nom Abramovitch, Aronstein ou Eisenberg. L'une de ses meilleures camarades de jeux s'appelait Tamara. Elle était juive. Juive, Arabe ? À quel moment la fillette prit-elle conscience qu'il existait une différence entre l'un et l'autre ? Elle avait toujours cru appartenir, comme l'ensemble des habitants de Haïfa, à la communauté des humains. Et puis était survenu ce maudit 29 novembre 1947, le jour où des étrangers réunis dans une maison de verre et d'acier quelque part dans le monde avaient décidé d'accorder 56 % de la terre palestinienne aux parents de Tamara et à leurs frères sionistes. Lorsque les Arabes se mirent en colère et décidèrent de se battre, Tamara et les siens en furent tout étonnés. Ils ne comprenaient pas pourquoi on refusait ce partage.

Sans doute avaient-ils oublié l'épisode qui s'était déroulé au temps du grand roi Salomon.

Deux femmes qui vivaient dans la même maison se battaient pour la possession d'un nourrisson. Chacune prétendait que l'enfant était le sien. Salomon ordonna alors : « Qu'on tranche l'enfant et qu'on en donne la moitié à l'une et la moitié à l'autre. »

L'une des femmes approuva et s'exclama : « Il ne sera ni à moi ni à toi, partagez ! » L'autre implora le roi : « Monseigneur, qu'on lui donne l'enfant, qu'on ne le tue pas ! »

Alors, Salomon déclara, désignant celle qui venait de s'exprimer : « C'est elle, la mère, qu'on lui donne cet enfant. »

À l'image de la seconde femme, les Arabes avaient refusé qu'on tranche. Seulement, le règne de Salomon était révolu. Point de roi aussi sage et aussi noble dans la grande maison de verre où tout s'était décidé, un funeste jour d'automne.

Près de quatre-vingt mille habitants de Haïfa avaient alors plié bagage, sans livrer combat, sous l'emprise de la peur. L'horreur de Deir Yassine demeurait dans toutes les mémoires. La famille de la fillette faisait partie de cet exil. Elle se souvenait clairement de leur départ. Le 9 avril 1947 était le jour de son anniversaire. Sous le regard éteint de son père, décidé à rester et à se battre pour conserver son petit négoce, sa maman avait rassemblé dans des ballots ce qu'elle pouvait emporter et donné l'ordre aux enfants de la suivre. Au dernier moment, elle se rendit compte que Leïla manquait à l'appel. Nawal, sa sœur aînée, fut envoyée à sa recherche et la découvrit tapie derrière des sacs de pomme de terre : « Viens ! s'était-elle écriée ! Si tu ne pars pas, les Juifs vont arriver et te tuer ! »

Sans ménagement, elle avait saisi Leïla par les cheveux et l'avait traînée jusqu'à la porte d'entrée. Son père leur avait adressé un signe d'adieu. Et ce fut tout. Leur séparation ne dura pas. Quelques mois plus tard, en faillite, il fut contraint de tout abandonner pour rejoindre les siens à Tyr. Brisé. On eût dit un vieillard, alors qu'il n'avait pas quarante ans.

Depuis, la voilà qui survit dans ce camp de Borj el Chemali où s'entassaient depuis la nakba, la

catastrophe, sept mille de ses frères^[6]. Tous les jours, d'autres vagues d'exilés viennent s'y ajouter. Comme eux, il lui arrive d'errer parmi les dédales des ruelles crevassées, parsemées de déchets aux odeurs nauséabondes.

L'eau potable est rare. Pas d'hôpitaux. Pas d'école. Juste un vieil instituteur qui réunit les enfants les plus pauvres dans sa baraque pour leur apprendre à lire et à écrire. Certains jours, elle a du mal à respirer, tant la puanteur lui monte à la gorge. Heureusement que le cimetière n'est pas loin. On peut y jouer entre les tombes, dans le silence définitif des morts.

La fillette se retourne et lève la tête. Dans cet enfer terrestre, les logements anarchiques, composés de caisses et de terre séchée, sont tellement collés les uns aux autres qu'il est parfois impossible d'apercevoir l'horizon. Sept mille âmes agglomérées sur 1 kilomètre carré.

Pourtant, l'endroit aurait pu être paradisiaque. Ici coule la côte sablonneuse la plus belle de tout le pays des Cèdres, et la mer est irisée de couleurs divines.

Nous sommes nés réfugiés, nous mourrons réfugiés. Maktoub.

Combien de fois a-t-elle entendu cette phrase lancinante, répétée à l'infini, par ses parents et les vieux d'alentour ?

Elle n'y a jamais cru, elle n'y croira jamais !

Pourquoi ? Ya Allah ? Pourquoi ?

Comment est-elle née cette aurore où leur vie s'est diluée dans la poudre et le sang ?

Nous sommes nés réfugiés, nous mourrons réfugiés.

Non ! Rien n'est écrit ! Quoi qu'il advienne, elle continuera de s'accrocher à sa terre que des étrangers ont morcelée. La Palestine dans ses veines, et la vengeance dans l'âme, elle ne lâchera pas un grain de poussière.

La fillette s'agenouille sur le sable et murmure les yeux levés vers l'azur :

— Je m'appelle Leïla Khaled. Je viens de là où, un jour, demain, le cri des pierres remplacera les lamentations des hommes. Je m'appelle Leïla Khaled.

¹- Cf. tome 1.

²- Mon cœur.

³- Deux mouvements radicaux, créés en 1940. L'attaque de Deir Yassine fut condamnée avec la plus grande sévérité par Ben Gourion, ainsi que par les principales autorités juives. La Haganah, le Grand Rabinat et l'Agence juive envoyèrent une lettre d'excuses et de condoléances au roi Abdallah qui régnait alors en Cisjordanie.

⁴- Cf. tome 1.

⁵- Va en enfer !

⁶- Aujourd'hui, ils sont environ dix-huit mille. Le nombre total de réfugiés palestiniens présents au Liban oscille entre quatre cents et cinq cent mille âmes, regroupés dans une dizaine de camps. Le plus peuplé étant celui d'Aïn el-Heloueh, à l'entrée de Saïda, avec près de quarante mille habitants. Il s'agit de l'une des principales communautés résidant en dehors des frontières de la Palestine du mandat britannique, derrière la Jordanie et à égalité avec la Syrie.

Ce sont les événements qui commandent aux hommes et non les hommes aux événements.

Hérodote.

Le Caire, 31 janvier 1958, palais de Koubbeh

Gamal Abdel Nasser alluma sa vingtième Craven A et tira une bouffée. Il n'était pourtant que 10 h 30 du matin.

En retrait, dans un coin du salon orné de tentures de brocart, se détachait la silhouette de Hicham Loutfi qui avait troqué son uniforme de lieutenant-colonel contre un costume trois pièces.

Le bikbachi^[1] était silencieux, étudiant de son œil fauve les traits de ses trois visiteurs.

Le premier s'appelait Michel Aflak, fondateur du parti Baas, actuel ministre des Affaires étrangères de Syrie. Figure étonnante que ce chrétien amoureux de l'Islam. Le deuxième était Akram Hourani, leader socialiste, président du parlement syrien. Un personnage ambigu s'il en était. Un pied ici, l'autre ailleurs. Une vraie ballerine. Et le troisième, enfin, n'était autre que Shukri el-Kuwatli, le président de la République syrienne. Un homme que Nasser connaissait bien pour l'avoir rencontré à maintes reprises, dont une première fois en 1949.

À cette époque, après la victoire israélienne de 1948, Kuwatli, renversé par un coup d'État, s'était exilé au Caire dans l'attente de jours meilleurs. Sept ans plus tard, des élections libres avaient permis à son parti, le « Bloc national », de remporter la victoire et de réinstaller le chef d'État déchu dans ses fonctions présidentielles ; des fonctions pour le moins fragilisées. Et la peur viscérale de voir le pays basculer vers le communisme. Récemment, le cabinet syrien avait été informé que les Russes avaient distribué des fusils à des civils par l'entremise du parti communiste syrien dont le nombre d'adhérents grandissait de jour en jour. Tout permettait donc de croire qu'un putsch communiste était imminent.

C'était probablement pourquoi, depuis deux ans, le président syrien pressait Nasser d'accepter d'unir leurs deux pays. « Un seul drapeau doit flotter sur les cieux libres de la patrie arabe libérée, clamait Kuwatli, celui de l'unité arabe tout entière ! » Et n'avait-il pas, en septembre 1955, adressé dans son discours inaugural un salut « aux dirigeants et défenseurs de l'Égypte, engagée contre Israël dans la bataille acharnée qui est celle de la nation arabe tout entière » ? Mais Nasser renâclait. Il avait assez de chats à fouetter, sans aller encore s'encombrer des problèmes syriens.

De son côté, Michel Aflak avait aussi déployé toute son énergie pour convaincre le raïs^[2]. Selon Aflak, la guerre froide à laquelle se livraient les deux grandes puissances finirait tôt ou tard par broyer les pays arabes, l'Égypte et la Syrie se trouvant en première ligne. Seule une grande nation arabe forte pourrait résister au choc. Pourtant, au tréfonds de lui, Aflak était loin d'être convaincu de la capacité de Nasser à réussir cette entreprise. Plus ambigu encore, dans une note interne que les moukhabarat^[3] avaient interceptée, il avait écrit que le régime égyptien « se dirigeait vers la dictature et qu'il fallait s'en méfier ». Sa présence, aujourd'hui, au Caire indiquait qu'il avait remis au placard ses réticences. Tout valait mieux qu'un pouvoir communiste en Syrie. Pour ne pas

que le pays fût « satellisé » par la Russie, il n'y avait, pour Aflak, qu'une issue : se jeter dans les bras de l'Égypte.

Kuwatli brisa le silence.

— Alors, raïs, votre décision ?

Dans sa voix perçait l'appréhension. À ses yeux, cette union était plus que vitale. Tous les conflits internes à la Syrie trouveraient enfin leurs solutions livrées à un arbitre suprême : Gamal Abdel Nasser. La Syrie allait enfin respirer. Elle aurait en lui un chef inamovible, adulé par l'ensemble de la communauté arabe.

Le président syrien insista :

— Il n'y a plus une minute à perdre. C'est maintenant ou jamais.

Nasser écrasa sa cigarette.

Akram Hourani crut bon de rappeler :

— Nous proposerons votre candidature à la présidence de cette nouvelle nation. Nul doute qu'elle sera plébiscitée par le peuple syrien ainsi que par le Parlement.

Finalement, comme sortant d'une songerie, le raïs demanda :

— Avez-vous songé au nom que vous donnerez à ce nouvel État ?

Ce fut Aflak qui répondit :

— La République arabe unie. Un même drapeau à deux étoiles.

Il précisa :

— Il s'agira d'un premier pas. D'autres étoiles s'y ajouteront. Nous engloberons progressivement le Liban, l'Irak, le Yémen. Leurs populations ne demandent qu'à s'unir.

Nasser jeta un coup d'œil vers Hicham toujours silencieux.

Le raïs l'interrogeait-il ? Cherchait-il une approbation ? Le fils de Taymour Loutfi s'autorisa un signe de tête en guise d'encouragement.

— Très bien, finit par déclarer le président égyptien en quittant son fauteuil. Dès demain, nous parapherons l'accord qui scellera la fusion de nos deux États.

Kuwatli bondit spontanément de son fauteuil et donna l'accolade à l'Égyptien.

— Mabrouk ! C'est un grand jour, mon frère !

Nasser approuva. Mais Hicham ne décrypta chez lui ni joie ni enthousiasme.

*

Bagdad, même heure

Fawaz el-Bagdadi caressa avec adoration le ventre rond de Majida, son épouse.

— Ce sera un garçon, tu crois ? demanda-t-il.

— Mon amour, il ou elle sera de toute façon un bienfait d'Allah.

— Une mort, pour une naissance.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai reçu un télégramme d'Istanbul, hier. Ma tante Salma est décédée.

— Al mawt maktub. La mort est écrite. Je suis désolée.

— Elle n'aura jamais vu un Irak libre et debout.

— L'avenir est à Dieu. Ce jour viendra.

Elle prit la main de son époux.

— Grâce à des hommes comme toi.

Fawaz hocha la tête.

— Dans quelques jours, nous avons une réunion avec le général Abd el-Karim Kassem et le colonel Abdel Salam Aref. Garde-le pour toi, mais les choses vont bouger. Nous ne pouvons rester sans réagir face à ce gouvernement de vendus.

Majida glissa une main nerveuse dans sa longue chevelure de jais.

— Prends garde, mon cœur. Sois prudent. Tu as un enfant, désormais. Pense à lui.

Fawaz tendit à nouveau sa main vers le ventre de son épouse.

— Ne t'inquiète pas. Je pense à toi aussi.

Un léger frisson le secoua, alors que la mise en garde de sa tante défunte resurgissait tout à coup :

« La politique, les partis. C'est à cause d'eux que j'ai perdu mon mari et mon fils. Éloigne-toi de la politique ! Ils partent tous, la tête pleine d'idéaux qu'ils s'empressent de trahir dès qu'ils acquièrent le pouvoir. »

*

Le Caire, 1^{er} février 1958

— Papa, ça y est !

— Qu'est-ce qui y est ? demanda Taymour Loutfi, encore en pyjama.

— L'Union, l'Union ! Nasser a accepté. L'Égypte et la Syrie seront unies. Nous ne formerons plus qu'une seule et même nation !

Taymour enfila une robe de chambre, tandis que Nour, ameutée par les cris de son fils, déboulait dans la chambre à coucher se demandant si quelqu'un venait de mourir.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-elle, inquiète.

— Un mariage, marmonna son époux.

Nour fit de grands yeux ronds.

— Un mariage ? Qui se marie ? Toi ? Toi, mon fils ?

— Mais non ! Pas encore du moins. Je viens de quitter le bureau du Président où nous avons eu une réunion avec les Syriens. Tu te rends compte de l'impact sur le monde ? Les Anglais, les Israéliens et les Américains vont en avoir des crampes d'estomac !

Il commanda au majordome un mazbout et enchaîna :

— Un banquet est prévu pour fêter l'événement. La date n'a pas encore été fixée. Mais, d'ores et déjà, sachez que vous êtes invités.

— Un banquet ? se récria Nour. Au palais ? Mais je n'ai rien à me mettre !

Taymour leva les yeux au ciel :

— Quand donc les femmes, dont les placards sont gorgés de vêtements, diront-elles : « Je ne sais que choisir », plutôt que « je n'ai rien à me mettre » ?

*

Haïfa, 10 février 1958

Soliman Shahid contemplait avec tendresse Mabrouk et Feyrouz, les deux enfants de Karim en train de jouer avec leur mère sur le tapis du salon. Leïla n'avait pas quarante ans, et pourtant on eût dit une vieille femme tant son visage était marqué. Ni fatigue ni maladie n'avaient dessiné ces rides prématurées. Non, il s'agissait d'autre chose. Il existe des souffrances telles, qu'une fois vécues elles nous laissent pantelants, cassés, et s'inscrivent définitivement sur nos traits.

L'épouse de Karim avait vingt ans lorsque les membres de l'Irgoun et du Stern s'étaient présentés un matin d'avril 1948 devant son village natal de Deir Yassine.

Une voix avait crié : « Yahoud a'leïna ! Les Juifs arrivent ! »

Venant de deux directions différentes, par le sud et par le nord, les commandos investissaient le village.

Quand ils se retirèrent, Deir Yassine flottait dans un lac de sang.

D'un village souriant la veille, il n'était plus resté que des ruines.

Et cent sept cadavres.

Toute la famille de Leïla avait été massacrée. Frère, sœur, mère et père. Miraculeusement, elle et Karim – venu passer la journée – furent les seuls rescapés.

Chaque fois qu'elle repensait à cette tragédie, un verset du livre sacré criait dans sa mémoire : « Allah a scellé leurs cœurs et leurs oreilles ; et un voile épais leur couvre la vue ; et pour eux il y aura un grand châtement. »

— Mon neveu est en retard, dit-il en examinant sa montre.

— Il est toujours en retard. Les orangeraias de son grand-père exigent beaucoup de soins. Et il ne fait confiance à personne, comme tu le sais !

Elle demanda à brûle-pourpoint :

— Tu n'écris plus du tout de poésie ? Karim m'a dit un jour que tu rêvais d'être poète. Je crois qu'il a même conservé quelques-uns de tes vers. Attends...

Leïla alla vers un meuble d'où elle ressortit un recueil. Elle récupéra une petite feuille manuscrite rangée entre les pages et la remit à Soliman.

— C'est bien de toi ?

Soliman déchiffra l'écriture sur un ton incertain :

« Un arc-en-ciel dans ma main m'a blessé.

Je n'exige du soleil qu'une orange

et l'or qui coule de l'appel à la prière.

Ici, sur les pentes des collines,

face au couchant, près des vergers à l'ombre coupée,

je me meurs d'espoir. »

— C'est bien de moi. J'étais un gamin en ce temps.

Il restitua le poème et s'enquit :

— Où l'a-t-il trouvé ?

— Je crois que c'est son père, Mourad, qui le lui a donné un jour.

— Ayyam zaman ! Jours anciens... J'étais naïf à cette époque, convaincu que le sol du monde

était tapissé de roses et de jasmins. J'en suis revenu depuis. Ce ne sont pas des roses, mais des épines.

— Je ne vais pas te contredire, ya Soliman. J'aimerais bien. Mais je ne peux pas.

— Je crois que je vais m'en aller. Karim a dû être retenu.

Un bruit de porte qui s'ouvre le stoppa dans son élan.

— Ahlan, ya a'mi. Salutations, mon oncle. Content de te voir.

— J'allais partir justement. Il faut que je te parle.

Entraînant son neveu à l'écart, il reprit :

— Dis-moi la vérité. Es-tu derrière la tentative d'assassinat de ce soldat israélien qui était en faction devant le ministère de la Défense ?

— Pas du tout ! As-tu perdu la tête ? Jamais.

— Es-tu sûr ? Tu ne me mens pas ?

— Te mentir ? Sache que je ne suis pas inconscient ! D'ailleurs, depuis que tu m'as annoncé que le Mossad nous tenait à l'œil, il m'est impossible de faire un pas sans être suivi.

— Et je suis dans la même situation. Nos vies ne nous appartiennent plus. Seulement, moi, je peux toujours me sacrifier. Je n'ai ni femme ni enfants. Mais toi...

Il désigna Leïla et poursuivit :

— Il y a elle. Mais aussi Mabrouk et Feyrouz. Aucun n'a besoin d'être orphelin. Leïla a perdu toute sa famille. Elle n'a que toi.

— Je sais, Soliman. Tu as parfaitement raison.

Il fixa son oncle et répéta avec force :

— Je ne suis pas inconscient.

Soliman hocha la tête.

— Allah ma'ak... Allah soit avec toi.

*

Bagdad, 24 février 1958

Le général Abd el-Karim Kassem possédait une tête de tueur. Plus frappant encore était le bas de son visage en lame de couteau, habité d'un rictus qui tirait en tous sens le menton. D'épais sourcils, des lèvres minces, ornées d'une moustache qui n'était pas sans rappeler celle d'un certain Führer. Tout, dans cette figure de quarante-quatre ans, respirait le cynisme.

Diplômé de l'école militaire de Bagdad, il avait accédé trois ans auparavant au rang d'officier supérieur et était devenu l'un des porte-étendards marxistes de l'armée, ouvertement opposé au royaume d'Irak, représenté par le jeune Fayçal II, incapable de se débarrasser son trône de la tutelle anglaise.

Fawaz el-Bagdadi écarta de la manche de son veston un fil invisible avant de s'adresser au colonel Abd el-Salam Aref, affalé dans un fauteuil, à la droite de Kassem.

— Vous avez raison. La monarchie doit tomber. Nous ne pouvons plus continuer à vivre sous un régime soumis comme il l'est à l'influence anglaise. L'Irak doit conquérir son indépendance.

Le colonel Abd el-Salam Aref approuva avec satisfaction.

— Tu es bien le digne neveu de ton oncle, feu Nidal el-Safi. Un grand homme. Je suis fier de toi, mon ami. Lorsque toi et moi nous sommes rencontrés pour la première fois, voici bientôt cinq

ans, tu n'étais encore qu'un gamin, mais j'ai tout de suite pensé que tu étais de la trempe des patriotes, comme Nidal. J'aimais profondément ton oncle et je l'admirais. Il était comme un père pour moi.

Fawaz ne sut quoi répondre devant le compliment ; d'autant qu'il le savait sincère. Ce sentiment qu'Aref éprouva pour son oncle Nidal, il l'avait reporté inversement sur Fawaz le considérant très vite comme son fils ; celui que la vie ne lui avait toujours pas accordé. Pourtant, le colonel n'était son aîné que de sept ans. Quand Nidal et lui s'étaient connus ? Selon Aref, aux alentours de 1936. Le futur colonel devait avoir une quinzaine d'années ; Nidal la soixantaine. C'était le temps où les Anglais, sous la férule de Stanley Maude et du haut-commissaire, sir Arnold Wilson, faisaient régner la loi sur ce qui n'était encore que la Mésopotamie. Force était de reconnaître que, depuis, la loi n'avait guère beaucoup changé si ce n'est que ceux qui la promulguaient agissaient désormais en coulisses. Pour quelle raison Nidal s'était-il pris d'affection pour le jeune Aref ? Difficile à savoir. Peut-être avait-il percé dans le caractère de l'adolescent les traits d'un futur politicien. À moins que ce fût pour des motifs familiaux. Les Safi et les Aref furent très liés.

Fawaz jeta un coup d'œil en coin vers le général Kassem. Il n'appréciait guère le personnage et s'interrogeait surtout sur sa capacité à régner s'il venait à s'emparer du pouvoir. De surcroît, si entre lui et Aref régnait une entente cordiale, elle n'était qu'apparente. Ils n'avaient rien en commun.

Membre du parti Baas, alors que Kassem ne l'était pas ; favorable à l'entrée de l'Irak dans cette République arabe unie qui s'apprêtait à voir le jour, alors que le général s'y refusait ; tout séparait les deux hommes, sauf le désir d'en finir avec la monarchie hachémite^[4].

Le général laissa tomber d'une voix cinglante :

— Cette union avec la Jordanie, que le roi et son Premier ministre ont décrétée hier soir, est une injure au peuple irakien. Une gifle adressée à tous les indépendantistes.

Il ricana :

— « Union arabe de Jordanie et d'Irak ! » Le mariage de deux fantoches à la solde de l'ennemi britannique.

Il cracha par terre.

Aref ajouta, méprisant :

— Fayçal et Hussein, ces deux cousins, s'imaginent contrer ainsi l'union de l'Égypte et de la Syrie, entamant dès lors un bras de fer entre les deux axes. D'un côté Aman-Bagdad, hachémite, royaliste de droite ; et Le Caire-Damas, républicain de gauche, de l'autre ! Les chancelleries occidentales doivent se frotter les mains devant nos mésententes.

— Et les hypocrites jurent par Allah qu'ils sont vraiment des vôtres ! cita Abd el-Karim Kassem. Qu'ils meurent !

Un silence.

— Si notre coup d'État réussit, observa Fawaz, un problème se posera.

— Un problème ? rétorqua le colonel Aref. Tu veux dire une forêt de problèmes. Veux-tu préciser ta question ?

— Je veux parler de l'avenir du roi, et de sa petite-fille, unique héritière du trône, la princesse Ishtar, et du tuteur du roi, son oncle, le prince Abd Illah. Sans oublier le « Renard de Bagdad », le chef du gouvernement, Nouri el-Saïd.

Aref échangea un coup d'œil avec le général Kassem qui répondit, mais uniquement par un geste : il fit mine de se trancher la gorge.

Comme prévu, la proclamation du projet de « République arabe unie » réunissant l'Égypte et la Syrie galvanisa non seulement les populations des deux pays, mais encore celles de tout le monde arabe.

Ainsi que l'avait laissé entendre Hourani, le parlement syrien entérina l'accord avec près de 93 % des voix, imité par 92 % des électeurs syriens, consultés par référendum.

Un État unifié était né, avec Le Caire comme capitale. Le Yémen s'en rapprocha aussi en signant un traité qui envisageait la création d'une « Fédération des États arabes unis » englobant les trois pays.

Kuwatli demeurait le premier citoyen de la nouvelle république, Hourani accédait au poste de vice-président. Aflak vit sa fonction de ministre des Affaires étrangères renouvelée. Dans la foulée, plusieurs ministres syriens obtinrent des portefeuilles aussi importants qu'inefficaces, tant il n'échappa à personne que le véritable pouvoir serait exercé exclusivement par les secrétaires d'État égyptiens et surtout par l'ami intime du raïs, son frère d'armes, son ombre, le maréchal Abdel Hakim Amer, chef d'état-major de l'armée égyptienne, nommé « proconsul de Syrie ».

« Un géant arabe se lève-t-il à l'horizon ? » s'interrogea un éditorialiste anglais.

L'accueil délirant réservé à Nasser par Damas, le 24 février 1958, acheva de semer la consternation dans les chancelleries occidentales.

Devant cette foule en délire, qui scandait : « Nasser ! Nasser ! », comment le président égyptien, au départ sceptique, aurait-il pu résister à l'appel du rêve ?

Liesse et fierté régnaient du haut en bas de la vallée du Nil, mais aussi dans les camps de réfugiés palestiniens disséminés ici et là. On allait voir ce qu'on allait voir !

À Tantah, Damanhour, Zagazig et dans d'autres villes de Haute et de Basse-Égypte, les gouverneurs locaux organisèrent des fêtes « spontanées », avec chants, distribution de vivres et musiques. Bref, des mouleds^[5] avant l'heure.

« Le temps de la revanche est arrivé ! » clamaient les radios dans les cafés, de Louxor à Alexandrie.

Taymour, étrangement, voyait ces ébullitions d'un œil de plus en plus critique, forcé de subir le discours des ultras de la révolution et autres agitateurs politiques tout en gardant un visage amène et même approuvateur. Sa principale source d'informations demeurait Hicham, qui, au double titre de militaire et de sympathisant précoce de la junte, enregistrait çà et là des renseignements dont il faisait son miel.

— Il m'arrive de me dire que ton frère Fadel a eu raison de partir, laissa tomber Taymour, un jour de lassitude.

Devant la surprise de son fils, il ajouta :

— Ce n'était pas ainsi que je me représentais la révolution. Elle commence à ressembler de plus en plus à une revanche des ignorants sur les instruits, des pauvres sur les riches. C'est l'une des raisons pour lesquelles je ne fonde pas de grands espoirs sur l'union avec la Syrie. Les grands propriétaires syriens ne voudront jamais de la réforme agraire dont j'ai fait les frais, comme tant de fermiers égyptiens. La lune de miel tournera à une lune de fiel. Tu verras, mon fils. Nous sommes à l'heure de la République verbale unie !

Hicham adopta une mine sombre et se garda de tout commentaire désobligeant. Après tout, c'était son père. Il méritait le respect.

1- Surnom donné à Nasser. Mais, à l'origine, il s'agit d'un grade turc qui signifie « chef des mille », utilisé plus tard pour désigner plus généralement un colonel de l'armée égyptienne.

2- Chef d'État dans les pays arabes, en particulier en Égypte.

3- Services secrets.

4- Famille arabe descendant de Hachem ibn Abd Manaf, d'où est issue la dynastie qui régna sur l'Irak (1920-1958) et règne sur la Jordanie depuis 1921.

5- Fête où l'on commémore généralement la naissance du Prophète. Elle se célèbre à une date arbitraire, le 12 de Rabi' el-Awal, troisième mois de l'année musulmane.

Tous les drapeaux ont été tellement souillés de merde
Qu'il est temps de ne plus en avoir du tout.

Gustave Flaubert.

Jérusalem, 4 avril 1958

Avram Bronstein replia le Jerusalem Post et le tendit à son père.

— Aba^[1], veux-tu le lire ?

Samuel fit non de la tête.

— Je connais les nouvelles. Je les ai entendues à la radio. Je vais t'étonner, mais je ne suis pas inquiet. Les lignes d'armistice avec l'Égypte et le Liban sont calmes. En Jordanie, le roi Hussein semble avoir le contrôle du pouvoir que lui contestent les nationalistes arabes et on dit même qu'il s'est engagé à interdire toute infiltration des Palestiniens.

— Oui, père, mais il n'en reste pas moins que la zone démilitarisée entre nous et la Syrie demeure une zone de tension permanente. Il y a aussi le problème crucial de l'eau. Il suffit d'une simple variation du niveau dans le lac de Tibériade pour que tout bascule et que le tracé de la ligne de démarcation entre nous et les Syriens soit remis en cause.

Samuel confirma.

— Je sais. Et je n'ai pas oublié la levée de boucliers et le tollé général qu'a provoqué, voilà cinq ans, la construction d'un aqueduc, qui nous aurait permis de détourner l'eau du Jourdain vers nos terres agricoles du Sud et du Néguev. Affolés, les États-Unis ont même dépêché un délégué, dont j'ai oublié le nom, afin d'y présenter un plan de partage des eaux.

— Ce plan n'a jamais été accepté, que je sache ?

— Et pour cause : nos agriculteurs l'ont rejeté, de même que les pays arabes pour qui cela équivalait indirectement à reconnaître notre État^[2]. Un État qu'il s'entête à rejeter avec une obstination stupide et stérile. Nous existons, nous sommes un peuple. Le vote du partage a eu lieu. À quoi sert-il aux Arabes de demeurer dans leur enfermement et de persister à vouloir nous jeter à la mer !

Il se tut.

Irina en profita pour demander :

— As-tu des nouvelles des Shahid depuis ta visite à leur domicile ?

— Aucune. J'espère que mon avertissement aura suffi à calmer les ardeurs de Soliman et Karim et qu'ils ne feront pas de conneries. S'ils étaient arrêtés, je ne pourrais rien pour eux.

— Ce serait terrible. Ton grand-père Josef les aimait tant. Je me souviens encore de ce jour où nous sommes tombés sur Soliman et sa sœur Samia à Jérusalem. Ils étaient aussi terrorisés que moi. J'avais quel âge déjà... Une douzaine d'années. J'aimerais bien les revoir. Soliman a dû bien changer.

— Ne fût-ce que parce qu'il a cinquante-six ans et un caractère de chien. Pour lui, nous ne sommes que des tortionnaires et des envahisseurs.

— C'est absurde. Toutefois, je peux les comprendre. Ton grand-père comprenait.

Elle rectifia :

— Il a cru comprendre.

— Que veux-tu dire, îma ?

— Quelque temps avant sa mort, je fus témoin d'une discussion que Josef avait eue avec David Ben Gourion. Le vieux lion lui avait déclaré : « Le sort d'Israël dépendra de sa force et de son sens de la justice. » Alors je me suis permis de demander : « Tous ici ne pensent pas comme toi. Les Arabes se sentent dépossédés. Comment réussir à les convaincre de nous accepter ? » Il m'a répondu : « En leur disant la vérité. »

— Je ne saisis pas.

— Selon lui, il était indispensable que les Arabes comprennent que notre retour à Sion est soutenu par la volonté de vivre d'un peuple, légitimée par les souffrances de deux mille ans d'histoire.

— Cela ne résout rien, protesta Samuel, ils refusent cette réalité.

— C'est exact. Mais Ben Gourion a poursuivi : « Cette entente ne sera pas possible sans la reconnaissance de notre part d'une autre évidence : il existe en Palestine depuis des centaines d'années des masses arabes dont les ancêtres y sont nés et morts, et qui considèrent cette terre comme leur pays, un pays où ils veulent aussi vivre aujourd'hui, comme dans le futur. Nous devons donc impérativement accepter cette réalité. C'est la base même d'une compréhension véritable entre les Arabes et nous. »

Samuel ne put s'empêcher d'ironiser :

— Nous sommes sur une terre sainte, mais il y a longtemps que les miracles n'ont plus cours. Ben Gourion est un rêveur.

Avram fit remarquer :

— Il y a un instant, tu as dit : « Grand-père comprenait », et tu as ajouté : « Il a cru comprendre. »

Irina confirma.

— Ce jour-là, il avait pris connaissance d'un article dans un journal relatant la tragédie d'un navire, le SS Saint-Louis, qui avait quitté Hambourg en mai 1939, avec, à son bord, un millier de passagers. Tous des Juifs allemands. Tous munis de visas pour La Havane où les exilés espéraient séjourner, en attendant que leur soit accordé le droit d'entrée aux États-Unis. Ils furent refoulés, et personne n'a voulu les accueillir. Ni M. Roosevelt, ni aucun chef d'État. Personne. Le navire a dû rebrousser chemin, et ce n'est qu'in extremis que les errants furent acceptés dans certains pays d'Europe. Nous étions en 1939. La guerre a éclaté quelques mois plus tard. La plupart de ces malheureux ont été raflés et envoyés dans les camps de la mort.

Elle marqua une pause, visiblement émue, avant de conclure :

— Ce matin-là, ton grand-père m'a confié : « Aujourd'hui, à soixante-dix ans, lorsque je prends conscience du sort auquel les hommes ont voué notre communauté, je me demande si je ne suis pas un utopiste ou, pire encore, si – avec mes états d'âme – je ne me fais pas le complice de nos assassins. » Il me rapporta aussi ces propos que lui avait tenus Ben Gourion : « Si je savais qu'il était possible de sauver tous les enfants d'Allemagne en les transférant en Angleterre, mais n'en sauver que la moitié en les amenant sur la terre d'Israël, j'opterais pour la seconde solution parce qu'il ne s'agit pas uniquement du nombre d'enfants à sauver, mais de notre responsabilité historique à l'égard du peuple juif tout entier. » Et Josef avait alors murmuré : « Je commence à comprendre. »

Avram se leva et se mit à faire les cent pas.

— J'ai parlé hier à Mordechaï, qui est, comme tu le sais, un proche du gouvernement. Il n'a pas du tout ta sérénité, aba. La seule bonne nouvelle est que Ben Gourion s'est rendu secrètement à Istanbul, à l'invitation du Premier ministre turc. Pendant cette visite, les deux hommes ont signé un accord de coopération économique et militaire. Nous serons moins seuls désormais. En revanche, le bruit court qu'à l'appel du grand mufti de Jérusalem, ce nazi d'Amin el-Husseini, Nasser envisagerait de constituer un État palestinien, lequel deviendrait de facto le troisième partenaire de la nouvelle République arabe unie^[3]. On parle même de troupes formées d'unités palestiniennes chargées d'assurer le maintien de l'ordre à Gaza. Tu te doutes bien que ce serait une catastrophe. La fin d'Eretz Israël.

— La fin d'Eretz Israël ? se récria Samuel Bronstein. Le monde ne le permettra pas ! Pas après tout ce que notre peuple a subi ! Désormais, nous voilà revenus chez nous. D'ailleurs, nous ne sommes pas revenus. Nous n'avons jamais fait le deuil de notre terre. Les Arabes devront bien finir par comprendre.

Irina s'exclama :

— Si on nous chasse d'ici, où nos petits-enfants iront-ils ? En France ? Où l'on nous a vendus aux nazis ? En Allemagne, où on nous a décimés ? En Russie, où l'on nous hait et pour retrouver les pogroms ? En Pologne dans un ghetto ?

Samuel marcha vers son épouse et l'enveloppa dans ses bras.

— Nous n'irons nulle part, motek^[4]. Nulle part. Nous sommes revenus...

*

Paris, 14 mai 1958

Jean-François Levent prit la main de Dounia et la porta à ses lèvres. Non loin du couple, des enfants faisaient rouler leur cerceau dans les allées et autour du bassin. Jamais le Luxembourg n'était apparu si resplendissant.

— Je t'aime encore, tu sais ?

Les lèvres de Dounia esquissèrent un sourire.

— Encore ? Comment dois-je l'interpréter ? Malgré tout ? Lassitude de m'aimer... encore ?

— Ni l'un ni l'autre. Un enfant demandait un jour à sa mère : « Comment écrit-on le mot "caresse" ? Avec un R ou deux ? » Elle lui a répondu : « Avec deux mains. » Je t'aime « encore » veut dire d'un amour têtue.

Elle se blottit contre la poitrine de Jean-François et murmura en posant sa paume sur le cœur de son époux.

— Il va bien ?

— Il bat. Grâce à toi. Et grâce à ce merveilleux cardiologue.

— J'ai vraiment cru que je te perdais.

— Impossible. On meurt par inattention. Or j'avais toute ma tête. Aucune envie de te quitter.

Nous sommes encore jeunes.

— À soixante-cinq ans passés ? Des vieillards, oui.

Elle s'empressa d'enchaîner :

— Tu crois vraiment qu'il serait prudent d'accepter cette mission que te propose le Quai

d'Orsay ?

— Évidemment ! L'inaction me pèse. Tu sais aussi bien que moi qu'elle est le pire des ennemis. Des journées à ne rien faire, à ressasser des idées noires ou grises, l'imagination qui vous ronge. Non. Je dois bouger. Et le Liban, la Syrie et l'Algérie ne sont pas le bout du monde.

— J'avoue n'avoir rien compris à ce qui s'y passe. Pourquoi cet affolement ?

— Parce que l'Orient demeure une poudrière. Et que, comme toujours, rien n'y est simple. Nous avons un gros problème avec l'insurrection algérienne. Hier, on m'a informé qu'un putsch s'était produit là-bas, organisé par des officiers partisans d'une Algérie française. Voilà bientôt quatre ans que notre armée tente de faire plier les Algériens musulmans qui réclament l'indépendance de leur pays. Nous sommes confrontés à une double guerre civile ; entre les communautés d'une part et à l'intérieur même des communautés d'autre part. Dans les mémoires restent gravés les massacres du 8 mai 1945.

Dounia lui jeta un regard interrogateur.

— Rappelle-toi : pour fêter la fin des hostilités et la victoire des Alliés, un défilé avait été organisé. Les partis nationalistes algériens, profitant de l'audience particulière donnée à cette journée, décidèrent de manifester afin de rappeler leurs revendications patriotiques. Un coup de feu est parti, tiré par un policier, et tuant un jeune Algérien qui brandissait un drapeau de l'Algérie. Ce fut l'embrasement. Il y a eu des centaines de morts dans les deux camps, et autant de blessés.

Levent rejeta la tête en arrière, fixant le ciel.

— Folie... sang versé. Aujourd'hui, l'insurrection ne cesse de croître. Face à la gravité de la situation, et devant l'escalade, René Coty^[5] a proposé la nomination du général de Gaulle à la présidence du Conseil. Il espère qu'auréolé de sa gloire passée celui-ci trouvera une solution à la crise.

— Jamais l'Assemblée nationale dominée par la gauche n'acceptera.

— Je sais. Mais Coty a menacé de démissionner sur-le-champ en cas de refus d'investiture du Général. Donc...

L'Irakienne se détacha de Jean-François et secoua la tête.

— Le passé ne nous apprend décidément rien. L'Histoire continue de se répéter. Il serait tellement plus simple d'accorder aux Algériens l'indépendance. On a bien mis un terme aux protectorats sur la Tunisie et le Maroc, non ?

— Oui, mais dans ce cas, que ferait-on des centaines de milliers de colons nés en Algérie et qui y vivent depuis des générations ? Ils estiment que c'est LEUR pays, aussi bien que celui des autochtones. Non, Dounia, l'affaire n'est pas du tout simple.

— Les événements ne sont pas compliqués, ce sont les hommes qui les compliquent. Et pourquoi Pineau t'envoie-t-il à Beyrouth ?

Jean-François rectifia :

— Pineau s'en va. Dès demain, un autre ministre des Affaires étrangères va lui succéder : René Pleven.

— Pleven, Pineau ou un autre. Pourquoi Beyrouth ?

— Parce que, là aussi, la guerre civile menace. Le président libanais, Camille Chamoun, a pris fait et cause contre Nasser dans le conflit qui oppose ce dernier à l'Occident. Il se sent en outre menacé par l'union de l'Égypte et de la Syrie, laquelle a soulevé un formidable espoir parmi les partis progressistes et les musulmans du Liban désireux d'adhérer à la nouvelle République. Ces derniers sont aussi déçus par l'absence de réformes – que Chamoun s'était pourtant engagé à mettre en œuvre – et refusent que, contrairement à la Constitution, celui-ci sollicite un deuxième mandat. À

cette toile d'araignée s'est ajouté l'assassinat d'un journaliste maronite, un certain Nassib el-Matni. Les opposants au gouvernement ont tout de suite brandi vers l'État un doigt accusateur puisque l'on savait que la victime était proche du patriarche maronite, opposé à Chamoun. Dès le lendemain, le Chouf^[6], déjà en rébellion plus ou moins ouverte, s'est embrasé, des combats ont éclaté à Saïda, Tripoli et dans une partie de la Bekaa, entre partisans de Chamoun, c'est-à-dire les chrétiens maronites, et les milices nationalistes musulmanes, commandées par deux hommes : Rachid Karamé, un sunnite allié des Palestiniens, et Fouad Chehab, un maronite modéré, commandant de l'armée libanaise.

— Encore un maronite qui s'oppose à un autre maronite ? Que je sache, Chamoun est chrétien, non ?

Jean-François Levent ne put s'empêcher de rire.

— Mon amour, cela s'appelle la politique. N'oublie pas que le pays des Cèdres est une invention française qui n'a pas tenu compte de la nasse dans laquelle sont enchevêtrées des dizaines de communautés, chacune avec son caractère propre. Rien que chez les chrétiens, on n'en dénombre pas moins de douze. Des Églises qui sont elles-mêmes divisées entre Grecs catholiques, Grecs orthodoxes, coptes catholiques, Chaldéens, Arméniens, et j'en passe !

Il reprit son souffle.

— Et, chez les musulmans, ce n'est guère plus limpide. Chiites, alaouites, sunnites, druzes...

— Tu as mentionné aussi la Syrie.

— Oui. Je dois y rencontrer le fondateur du parti Baas. Michel Aflak. Nous avons besoin de savoir qu'elle est sa position vis-à-vis de la France. L'homme est incontournable. Il n'est pas uniquement le ministre des Affaires étrangères, il est le deus ex machina de tout un mouvement révolutionnaire qui est en train de s'étendre jusqu'à Bagdad.

Dounia fixa son époux avec une vraie compassion.

— Tu vois, mon cœur, lorsque vous, les Occidentaux, décidez d'aller jouer dans la cour du Moyen et du Proche-Orient, vous me faites penser à des matadors aveugles qui tâtonnent au milieu de taureaux fébriles.

*

Haïfa, 18 mai 1958

Hussein Husseini prit un chapelet d'ambre et en fit rouler les perles entre son pouce et son index tout en fixant sa mère.

Samia observait son fils, les yeux embués de larmes, mains tremblantes.

— Tu n'as pas vingt ans, ya ebni. Tu es un enfant. Tu as encore besoin de moi. Je t'en prie. Ne pars pas.

— Je dois, ommi^[7], je dois.

— Mais que feras-tu au Koweït ? Ici, c'est ton pays. Tu y as ta famille, tes amis, tu...

— Ici, je n'ai pas d'avenir. Là-bas, grâce au pétrole, ils ont besoin de main-d'œuvre. Je gagnerai bien ma vie et je pourrai t'aider. Tu ne manqueras de rien. D'ailleurs, je ne serai pas seul, mon ami Zeyd m'accompagne. Nous nous protégerons mutuellement. N'aie pas peur.

Samia essuya une larme, et sa voix se fit inquisitrice.

— Tu ne me dis pas tout, mon fils. Je ne te crois pas. Quand on est le fils d'un héros, le fils d'Abdel Kader, on ne déserte pas pour des histoires d'argent. Je ne te crois pas ! Tu me caches quelque chose. Je connais Zeyd aussi. J'ai entendu parler du courage de son père. Je sais de qui il tient.

Elle saisit la main de Hussein et insista :

— La vérité, ebni. Je suis ta mère. On peut tout confier à une mère...

Un camion militaire passa dans un vacarme assourdissant.

Le jeune homme prit une courte inspiration.

— Très bien. Je vais te dire la vérité. Il y a quelque temps, grâce à Zeyd, j'ai fait la connaissance d'un personnage étonnant. Un homme qui va nous libérer des sionistes. Il a de grandes idées et il a fondé un mouvement de libération baptisé le Fatah. Il a besoin de nous.

— Au Koweït ?

— Oui, parce que c'est là-bas qu'il réside. Comme nombre d'expatriés.

Il quitta sa chaise et se dirigea vers une commode qu'il déplaça. Au dos était dissimulé un journal. À la une se détachait le titre : « Nida' al-Hayat-Filastinuna ». L'appel de la vie, notre Palestine.

— Tiens. Lis.

Samia chaussa ses lunettes.

La plupart des articles évoquaient les mêmes thèmes : combat permanent contre Israël, rejet de tout accord qui maintiendrait l'existence de cet État, rejet de toute tutelle des États arabes, prise en main par les Palestiniens de leur sort et concentration de toutes les ressources au service de la lutte armée.

Elle restitua le mensuel à son fils.

— Comment as-tu pu l'avoir ? Si les Israéliens...

— C'est Zeyd qui me l'a donné. N'aie crainte. Je vais le détruire.

Liant le geste à la parole, il déchira les feuillets un à un.

— Je m'en débarrasserai tout à l'heure.

Un long silence s'installa, tandis que la mère et le fils s'observaient.

Finalement, Samia déclara :

— Va, mon fils. Allah ma'ak. Dieu t'accompagne. Pars.

La fermeté inattendue du ton prit Hussein de court.

Il bredouilla :

— Tu... tu es d'accord ?

Elle acquiesça.

— Pourquoi ? Je veux dire, pourquoi n'essaies-tu plus de...

— Te retenir ? Je vais te répondre, mon enfant.

Elle se leva à son tour, se dirigea vers la même commode, ouvrit le tiroir et, parmi les linges, récupéra une feuille pliée en quatre qu'elle remit à Hussein.

— Ton père avait écrit ces mots quelques heures avant la bataille de Castel, avant de tomber sous les balles sionistes.

Le jeune homme déplia délicatement la lettre.

Ma Samia chérie, nous allons écrire une grande et glorieuse page d'histoire. Tu ne peux imaginer combien nous avons fait, jour et nuit, de douloureux sacrifices et d'efforts. Mais, dans l'action, les hommes s'oublient eux-mêmes. Ils oublient de manger, de boire, de dormir. Ils oublient leurs parents et leurs fils. L'ennemi est fort, Samia, mais nous remporterons la victoire finale. Inch'Allah !

Bouleversé, Hussein s'agenouilla au pied de sa mère. On eût dit tout à coup un enfant.

— Tu l'as, ta réponse, murmura Samia, avec une pointe de fierté. On ne retient pas le fils d'Abdel Kader. Même si l'on doit mourir de tristesse.

[1](#)- Papa.

[2](#)- Il s'agit du plan Johnson. En réplique, les pays arabes voisins (la Syrie, le Liban et la Jordanie) décideront en 1964 de détourner le Jourdain à leur profit exclusif et de s'approprier les ressources du Hasbani, du Baniyas et du Yarmouk qui alimentent le cours du fleuve biblique. Israël a aussitôt réagi en bombardant les infrastructures de déviation.

[3](#)- Le raïs avait alors opposé une fin de non-recevoir à la suggestion du mufti.

[4](#)- Ma chérie.

[5](#)- Président de la République entre le 16 janvier 1954 et le 8 janvier 1959.

[6](#)- Situé dans la partie sud de la chaîne du Mont-Liban, c'est l'un des fiefs traditionnels de la communauté druze.

[7](#)- Mère.

La hawla wala qouwata illa billah.
Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu.

Le Caire, 9 juin 1958

Quand il arriva pour dîner chez son père, Hicham Loutfi était blême. Il se laissa tomber dans un fauteuil, frissonnant. Taymour s' alarma :

— Que t'arrive-t-il ?

— Rien de grave. J'ai juste froid.

Nour lui fit servir un thé chaud, dans lequel il ajouta trois gouttes de brandy. Hicham but la potion, mais conservait toujours le même air catastrophé.

— Me diras-tu enfin ce qui se passe ? s'écria Taymour.

— Une mauvaise nouvelle.

De son fauteuil, Nour tendit le cou.

— Tu as été renvoyé de l'armée ?

Hicham secoua la tête et partit fermer la porte du salon.

— Ils ont essayé d'assassiner Nasser, dit-il en se rasseyant.

— Ils ? Qui ? Les Anglais ?

— Non.

— Les Américains ?

— Le maître de l'Arabie Saoudite, le roi Ibn Séoud. N'en soufflez mot à personne, c'est encore secret.

Si le plafond s'était écroulé et qu'un succube avait surgi des décombres en vomissant des obscénités, la stupeur n'aurait pas été moindre. Taymour alla se servir un whisky et se rassit. Pendant quelques minutes, un silence de mort régna dans la pièce.

Nour le brisa :

— Tes informations sont sûres, j'imagine.

— Le Saoudien a offert 2 millions de livres sterling pour qu'on place une bombe dans l'avion de Nasser lors de son prochain voyage.

— Deux millions de livres ? se récria Taymour. À qui ?

— Au chef des renseignements militaires syriens, le colonel Abd el Hamid el-Sarraï. Farouche supporter de Nasser. Lorsqu'un intermédiaire de Séoud est venu le trouver, El-Sarraï a fait mine de jouer le jeu.

Taymour battit des paupières, interloqué.

— Mais qu'est-ce qu'il lui a pris, à cette vieille chabraque d'Ibn Séoud ! s'écria-t-il.

— Il est pétrifié. Il craint que l'union de l'Égypte et de la Syrie ne fasse tache d'huile et se dit que ses jours sont comptés.

— Tu te rends compte de ce qui se serait ensuivi ? Le chaos ! Le chaos absolu ! La fin de la révolution !

— L'un des compagnons de Nasser de la première heure – Zakaria Mohieddine – aurait pris la relève sans doute, hasarda Nour.

— Zakaria ou un autre, rétorqua Taymour, mais personne n'a la personnalité de Nasser.

Hicham ne put s'empêcher de noter que son père, qui, peu de jours plus tôt, critiquait la révolution et l'union avec la Syrie, semblait considérer ce soir que la mort du raïs et la fin de la révolution eussent été une catastrophe. Mais il ne pipa mot.

Le majordome toqua à la porte pour annoncer que le dîner était prêt.

Un mois plus tard, le scandale éclata. Les détails furent publiés dans toute la presse, avec photocopies des trois chèques tirés sur l'Arab Bank de Ryad, signés – bavure impensable ! – de la main du roi d'Arabie en personne. Le premier chèque, pour un montant de 1 million de livres sterling, portait le numéro 85.902. Le deuxième s'élevait à 700 000 livres. Il portait le numéro 85.903. Le troisième, d'un montant de 200 000 livres, portait le numéro 85.904. Ces sommes furent transférées au porteur et déposées à la Banque arabe de Damas, pour le compte de A.S. Les initiales d'Abd el Hamid el-Sarraj. Nasser éclata de rire. Il déclara au colonel : « Si j'ai bien calculé, le montant total s'élève à 1 900 000 livres. Il y a donc un reliquat de 100 000 livres qui n'a pas été versé. Les conspirateurs nous doivent donc encore des sous ! Écrivez-leur pour les leur réclamer ! »

Les relations diplomatiques entre la République arabe unie et l'Arabie Saoudite furent suspendues.

Dans les jours qui suivirent, une autre vérité commença à transpirer à travers les indiscretions, commentaires de presse et rumeurs plus ou moins autorisées.

D'abord, le délai entre la découverte du complot et sa révélation au public avait servi à permettre l'encaissement des 2 millions de livres, que Nasser s'empressa de consacrer au développement de l'industrie lourde syrienne. Un pied de nez à ses adversaires dont le raïs était coutumier.

Cinq ans auparavant, un matin de septembre 1953, alors que le Conseil de la révolution débattait du projet de construction d'une tour destinée aux télécommunications internationales, Hicham Loutfi avait fait remarquer :

— Cela ne devrait pas nous poser de problèmes, puisque nous disposons déjà des moyens financiers.

— Comment ? s'était exclamé le bikbachi. Quels moyens ? Nos caisses sont vides !

Hicham avait affiché un sourire ravi.

— L'argent des fonds spéciaux américains.

— Les fonds spéciaux américains ?

Nasser n'en avait jamais entendu parler. On lui expliqua alors que, quelques jours plus tôt, la CIA avait fait porter au général Naguib^[1], par l'intermédiaire d'un officier égyptien assurant habituellement la liaison avec les services de renseignement américains, la somme rondelette de 3 millions de dollars. L'opération s'était déroulée dans un appartement du faubourg résidentiel de Meadi, à une trentaine de minutes de la capitale.

Le raïs était tombé des nues.

— Où se trouve cet argent à présent ?

— Au bureau de la présidence, dans le coffre du général Naguib.

Sans attendre, Nasser s'était rendu chez son compagnon qui avait confirmé l'information tout en lui apportant une nuance : ces 3 millions de dollars ne représentaient pas un cadeau de la CIA, mais du gouvernement américain.

— Dans quel but ?

— Ce sont des fonds placés à la disposition de certains chefs d'État pour leur permettre de financer la lutte contre le communisme.

Suffoqué, Nasser avait alors exigé que l'argent fût confié à la garde des services secrets égyptiens et ordonna que pas un centime ne fût dépensé sans l'autorisation écrite du Conseil de la révolution.

Dans les mois qui suivirent, on vit surgir sur les bords du Nil une étrange tour en treillis de béton. À l'origine, elle devait être une construction strictement fonctionnelle équipée d'un émetteur-récepteur. Mais, esprit rebelle et volonté farouche d'indépendance de Nasser obligeant, la totalité des 3 millions de dollars fut consacrée à ériger une sorte de « folie », un monument dédié à la « gloire » de la CIA. Un restaurant tournant fut installé au sommet d'où l'on peut apercevoir, aujourd'hui encore, Le Caire à perte de vue. Très vite, l'édifice devint l'objet de tous les sarcasmes. Étant donné l'état désastreux des finances, aucun Égyptien ne comprenait que l'on gaspillât ainsi les deniers publics. Qui pouvait imaginer l'origine des fonds ? Quant à la présence du restaurant, elle fut considérée – on s'en doute – comme une insulte par la CIA.

Peu de temps avant sa mort, alors qu'il était assis en compagnie de son ami le plus fidèle, le journaliste Mohamed Haykal, au balcon de l'hôtel Hilton, face à la tour, Nasser lui chuchota : « Chut ! Attention ! On nous écoute. » « Qui nous écoute ? » s'étonna Haykal. Nasser montra la tour du doigt : « La CIA, mon ami, la CIA. »

Mais on n'était pas au bout des révélations au sujet de la tentative d'assassinat avortée. Ceux qui avaient approché le roi Ibn Séoud s'étaient étonné que cet homme, certes obstiné et rancunier, mais velléitaire autant que méfiant, eût songé à éliminer un leader disposant d'une telle aura auprès de la communauté arabe. On avait appris que l'idée lui en avait été en fait soufflée par les diplomates américains en poste à Ryadh, lesquels avaient agité le spectre d'une hégémonie nassérienne et communiste sur tout le Proche et le Moyen-Orient.

— Songez, Majesté, que vous serez cerné par des aventuriers. Songez à la convoitise que le pétrole de votre pays attise chez ces militaires.

— Mais comment se débarrasser de lui ?

C'est alors que le projet de complot fut avancé. Restait à trouver l'homme de la situation. Qui d'autre qu'un agent des renseignements militaires de la RAU était le plus à même de placer une bombe dans un avion destiné à transporter le bikbachi ? Le choix se porta sur El-Sarraj. Des agents saoudiens l'entreprirent, et le Syrien fit semblant d'être complice.

Pour Hicham Loutfi, le résultat le plus immédiat de l'affaire fut le renversement des convictions de son père. Le complot avait fouetté chez lui la fidélité et la fierté nationale.

Quoi qu'il en soit de cette pantalonnade pitoyable, l'Égypte nassérienne ressemblait néanmoins de plus en plus à un navire que ses occupants abandonnent jour après jour.

Une désertion qui se devinait à des détails apparemment sans importance. L'épicerie grecque, où le majordome Sayed faisait ses emplettes, avait été vendue à un Égyptien, et le propriétaire, un Grec, avait plié bagage avec sa famille. Le maître d'hôtel maltais d'un restaurant de la rue Kasr el-

Nil où les Loutfi avaient leurs habitudes, avait, lui, été remplacé par un Soudanais, peu ou prou coutumier des habitudes de ces clients huppés. Autant de signes qui montraient combien la terre des pharaons se transformait en radeau de la Méduse.

*

Le Caire, 14 juillet 1958

En franchissant la grille du select Gezireh Sporting Club, Hicham put constater combien ce naufrage était palpable. Les pelouses brûlées par le soleil s'étalaient presque vides ; les courts de tennis aussi ; la salle à manger, jadis bruissante à l'heure des repas, était aussi calme qu'une mosquée sans vendredi. On entendait ici et là :

— Que sont devenus les Sednaoui ? On ne les voit plus.

— Je crois qu'ils sont partis en vacances...

— En vacances ? Mais cela fait deux mois ?

— De très longues vacances, sans doute.

Ce qui signifiait que les Sednaoui avaient liquidé leurs biens à la cloche de bois et avaient embarqué sur le premier bateau en partance pour n'importe quelle destination. Istanbul, Athènes, Malte, Gênes, qu'importait pourvu qu'ils fussent ailleurs.

Les colonies étrangères se dégarnissaient à vue d'œil : Français, Italiens, Grecs et autres, ainsi que les Juifs de toutes nationalités. Même ceux qu'on appelait les Syro-Libanais, qui passaient avec les coptes pour les plus Égyptiens des non-musulmans, pliaient bagage.

Après avoir enfilé un maillot, Hicham marcha vers l'un des transats posés à l'ombre d'un parasol, commanda une limonade et s'allongea, fermant les yeux.

Nous sommes sur un radeau qui sombre dans la tempête. Je n'ai aucune envie de couler.

Pourquoi lui revenaient à cet instant précis les propos que son frère Fadel avait tenus avant de s'envoler pour Londres ?

C'est la revanche des fallahine, frustrés contre les élites. Ne voyez-vous pas ce qui est en train de se préparer ? La nationalisation des banques et des compagnies d'assurances s'étendra bientôt à toutes les entreprises de ce pays. Il n'y aura plus que les cafetiers et les prostituées de l'Ezbékiah qui y échapperont. Le régime va devenir pire que celui des Soviétiques. Non. Je ne crois plus à mon avenir dans ce pays.

Il tendit la main vers le verre qu'on venait de lui servir et but une lampée.

Et si son frère avait eu raison ? Non ! Impossible ! La révolution était porteuse de trop d'espérances ! Elle triompherait !

L'esprit empêtré dans ses réflexions, il se leva comme un automate, marcha vers la piscine et plongea.

Aussitôt, un cri strident s'éleva.

Dans son plongeon aveugle, Hicham avait heurté une nageuse de plein fouet.

Il remonta à la surface, la chercha et croisa un regard noir.

— Bordel de merde ! Vous auriez pu faire attention ! Vous avez failli me briser le cou !

La raideur du vocabulaire fit froncer les sourcils des rares baigneurs.

Hicham fut lui aussi pris au dépourvu. Un langage aussi cru dans la bouche d'une femme ? Tandis qu'elle continuait de l'incendier, il l'observa, muet. Elle avait des cheveux mi-longs,

châtains et frisés, qui effleuraient ses épaules ; des cheveux aux reflets dorés. La trentaine. Belle, très belle. Pourtant, ce ne fut pas sa beauté qui troubla le plus Hicham, mais le mélange paradoxal qui s'en dégagait. Une grande mélancolie et de la jubilation. Un bonheur radieux et l'angoisse ténue de vivre. Une force aussi, mais pleine d'une indicible fragilité. Il se demanda si elle en était consciente ?

Hicham finit par se ressaisir.

— Pardonnez-moi. C'était involontaire. Je ne vous avais pas vue.

Elle lui balança, en haussant les épaules un tonitruant :

— Connard !

Le laissant médusé, elle fila vers l'autre extrémité de la piscine.

Avait-il rêvé ? Sans hésiter, il nagea à sa poursuite et, au moment où elle s'apprêtait à se hisser, saisit l'une de ses chevilles.

— Madame ! rugit-il, je ne sais où vous avez été éduquée, mais certainement pas dans une famille digne de ce nom.

Elle le toisa avec arrogance.

— Vous avez raison ! J'ai grandi dans la rue. À présent, veuillez me lâcher !

— Pas tant que vous ne vous serez pas excusée !

— Lâchez-moi ! Abruti !

— Des excuses !

Elle rua de plus belle et lui balança son pied libre en plein visage, manquant de l'assommer.

Autour d'eux, les clients dévoraient la scène du regard. Enfin, quelque chose se passait qui brisait la monotonie.

Les forces décuplées par la colère, Hicham se souleva, emprisonna la femme par la taille et se projeta en arrière, l'entraînant avec lui dans l'eau.

— Merde ! Merde !

Elle continuait de se débattre comme une forcenée, lui assénant des coups de poing à l'aveugle.

— Des excuses !

Comme elle persistait à vouloir se défaire de son étreinte, il lui enfonça la tête sous l'eau et l'y maintint quelques secondes. Elle émergea, suffoquant, toussotant, crachotant.

— Alors ?

— Allez vous faire foutre !

Il récidiva. Une fois, deux fois, trois.

Des voix féminines protestèrent :

— Arrêtez ! Vous allez la noyer !

Les hommes, eux, riaient.

Finalement, au bord de l'asphyxie, elle donna l'impression de céder. Elle céda. Les mots jaillirent avec mépris :

— Je m'excuse. Satisfait ?

Il fit non de la tête.

Elle releva les sourcils, prête à l'invectiver à nouveau.

Il la coupa.

— Un dîner.

— Pardon ?

— Ce second pardon est inutile. Je vous invite à dîner. Demain soir.

— Vous êtes malade !

— Demain soir, au Sémiramis. 20 heures.

Comme il la maintenait toujours, elle ordonna :

— Vous allez me lâcher, oui ?

— 20 heures. Au roof du Sémiramis. Je vous attendrai.

Il ajouta :

— Toute la nuit, s'il le faut.

Et il desserra son étreinte.

Elle haussa les épaules, fila vers le bord.

Alors qu'elle sortait du bassin, il l'entendit qui grommelait : « Connard. »

*

Jérusalem, même heure

L'incrédulité la plus totale se lisait sur le visage d'Avram Bronstein à mesure qu'Avi Fraenkel parlait.

Quand il se tut, Avram s'enferma dans le mutisme, incapable d'émettre le moindre commentaire.

Alors Avi leur versa un verre de vodka et s'exclama :

— Lehaïm ! À la vie !

Avram articula :

— Lehaïm...

— Qu'est-ce que tu as ? Tu dissimules ta joie ?

— Laisse-moi le temps de digérer. Ce que tu viens de m'annoncer le mérite.

— Je n'ai évidemment pas besoin de te recommander la plus grande discrétion. « Discrétion » étant un euphémisme.

— Bien sûr, bien sûr.

Les deux hommes se connaissaient depuis peu, mais on eût dit que cela faisait un siècle tant leur amitié avait été immédiate et forte. En fait, depuis le jour où Avi – de cinq ans plus vieux qu'Avram – avait été engagé par le Mossad ; c'est-à-dire une quinzaine de mois auparavant. La même foi les animait. Le même idéal : bâtir une nation grande, puissante et, par-dessus tout, démocratique, dans une partie du monde où dominaient les dictatures, la corruption et le népotisme. Un pays où chacun travaillerait pour le bien-être de son frère. Les kibboutzim qui fleurissaient autour d'eux figuraient bien cet idéal. Leur unique objet de discorde résidait dans leur vision contradictoire de l'avenir. Avram estimait indispensable que l'on accordât aux Palestiniens un État aux côtés d'Israël ; Avi y était formellement opposé.

Avram avala une gorgée avant de reprendre :

— Ainsi, depuis près de huit ans, des contacts auraient été établis entre la France et une commission scientifique organisée à l'intérieur de notre ministère de la Défense ? Dans le secret le plus absolu ? Une commission calquée sur le Commissariat français à l'énergie atomique ?

— Exact. Grâce à Ben Gourion qui, dès son retour au pouvoir, a fait du projet nucléaire l'une de ses grandes priorités.

— Et tu m'expliques que les États-Unis étaient eux aussi impliqués ?

— Non, c'est le contraire. Ils rechignent, déterminés qu'ils sont à freiner toute prolifération

nucléaire. Néanmoins, ils ont daigné nous laisser construire un petit réacteur, en nous faisant promettre qu'il serait destiné uniquement à la recherche. C'est tout.

— Donc, c'est vraiment la France qui joue le rôle principal dans cette affaire.

— Totalemment.

— Cet accord signé l'année passée est ferme, définitif ? Tu en es convaincu ?

— En quelle langue dois-je te le répéter ? Oui ! Depuis l'affaire de Suez et l'ultimatum soviétique qui a tout stoppé, le gouvernement français a décidé de se doter de l'arme nucléaire et de collaborer avec nous. Tu te doutes bien qu'à l'instar de l'Oncle Sam lui aussi a beaucoup hésité. Mais Shimon Pérès^[2] – dont tu connais la ténacité – a réussi à le rassurer en s'engageant sur la finalité purement scientifique de notre programme. L'accord qu'il a conclu avec l'État français va nous permettre de construire un réacteur de plus grande taille, capable de produire entre 10 et 15 kilogrammes de plutonium par an.

— Et le site serait déjà en construction, dans le Néguev ?

— Exact. À Dimona.

— Mais comment diable finance-t-on tout cela ? Il faudra bien expliquer à la Knesset les mouvements de fonds !

Un petit rire ironique anima le visage d'Avi Fraenkel.

— Ta question est naïve. Le financement n'apparaît pas, et n'apparaîtra jamais dans le budget de l'État. Il est constitué uniquement par des levées de dons privés auprès des amis d'Israël dans le monde. Ben Gourion et Shimon Pérès se révèlent d'infatigables collecteurs ! Finalement, la seule personne qui râle contre le projet... tu vas bondir... c'est notre chère ministre des Affaires étrangères, Golda Meirson, plus connu sous le nom de Meir depuis que Ben Gourion l'a convaincue d'adopter un patronyme plus « hébreu ».

Avram afficha une moue étonnée.

— Oui, enchaîna Fraenkel. Elle n'apprécie pas du tout la politique parallèle que mène Shimon Pérès et en est une farouche opposante. Elle ne fait pas confiance aux Français non plus, et craint la colère des Américains s'ils découvraient le pot aux roses. Quoi qu'il en soit, seule la bombe atomique nous permettra de tenir à distance les pays arabes qui n'aspirent qu'à nous éradiquer.

L'arme nucléaire.

Un courant glacial parcourut tout le corps d'Avram.

Une image de feu traversa son esprit.

6 août 1945.

Un champignon géant s'était élevé vers le ciel.

Cent quarante mille morts. Un peu moins de la moitié de la population d'Hiroshima.

*

Tyr, Sud-Liban, même jour

Assise sur un sac de riz qui, la veille, avait été distribué par l'UNRWA^[3], Nawal, la sœur aînée de Leïla Khaled, souffla sur la bougie plantée au centre du petit gâteau que leur mère avait réussi à cuisiner pour l'occasion : une namoura. Un délicieux dessert à base de semoule, de yaourt, de sucre et d'eau de rose.

Leïla et ses deux autres sœurs, Zakia et Rahab, applaudirent, tout en se demandant comment on avait réussi à dénicher de si précieux ingrédients dans ce bidonville de Borj el-Chemali où même l'eau potable se révélait un luxe.

Dans deux mois, elle aussi fêterait son anniversaire : quatorze ans. Vite, vite ! Je veux grandir. Le temps ne passe pas assez rapidement !

— N'oublie pas que tout à l'heure, ta sœur et toi repartez pour Saïda ! J'espère que tu as préparé ton cartable.

Elle avait totalement occulté le retour à l'internat protestant où sa mère l'avait inscrite. Elle n'en éprouva aucune tristesse, si ce n'est qu'elle devait se séparer une fois de plus de ses parents. Au moins, là-bas, auprès de ces pasteurs américains dont elle ne partageait pas la foi, elle pouvait manger à sa faim et – comble du bonheur – gratuitement.

¹- Il faisait partie du groupe d'officier qui renversa le roi Farouk le 22 juillet 1952. Après la révolution, il fut le premier président de la république d'Égypte et occupa ce poste jusqu'au 14 novembre 1954. Mais, très vite, il fut amené à démissionner et à laisser sa place à son Premier ministre d'alors : Gamal Abdel Nasser.

²- Alors directeur général du ministère de la Défense, son ministre de tutelle étant David Ben Gourion.

³- En anglais : United Nations Relief and Works Agency for Palestine Refugees in the Near East. Organisation des Nations unies pour l'aide aux réfugiés palestiniens dans la bande de Gaza, en Cisjordanie, en Jordanie, au Liban et en Syrie. Soit dans environ une soixantaine de camps. Elle a été créée suite à la première guerre israélo-arabe de 1948 par la résolution 302.

Bagdad, 14 juillet 1958

Une aube brumeuse se levait sur la Ville ronde. Comparée au Caire ou à Damas, qu'elle jalousait, Bagdad n'était plus qu'une grosse bourgade. Rien n'y rappelait les splendeurs des Mille et Une Nuits, le temps où régnait le grand Haroun el-Rachid. Tout paraissait calme. Les écoliers se trouvaient en vacances, les chefs politiques en prison ou en exil, et la population, prostrée dans une sorte de torpeur.

Le colonel Abdel Salam Aref fit halte au poste de Cassel, à 30 kilomètres de la ville, où il indiqua leurs objectifs aux trois chefs de bataillon engagés dans l'opération. Il repartit à 4 heures à la tête d'une cinquantaine d'hommes, de quelques voitures blindées et de deux Jeep équipées de bazookas.

Une quarantaine de minutes plus tard, tandis que la 19^e brigade s'emparait de la radio, de la gare et des principaux bâtiments gouvernementaux, le convoi pila dans un crissement de freins devant le palais royal d'Al Rihab, imposante demeure bâtie au bord d'un canal, au sud-ouest de la ville, au milieu des eucalyptus et des lauriers-roses. Des hommes, mitrailleuses au poing, foncèrent vers la porte d'entrée en fer forgé et, sans sommation, abattirent les deux gardes en faction.

Secondé par le capitaine El-Ibousi, Aref enjamba les flaques de sang et s'engouffra dans la cour ornée d'arbres.

À la vitesse de l'éclair, le peloton qui les accompagnait se scinda en deux. Le premier prit position autour du bâtiment principal ; l'autre pénétra dans l'immense hall au milieu duquel s'élevait un escalier de marbre.

Le seul des membres de la famille royale qui ne dormait pas à cette heure matinale était le roi Fayçal II. Pressentiment ? Insomnie ? Ou alors le jeune homme se languissait-il de sa fiancée, la belle princesse Fazileh, âgée de seize ans. Elle poursuivait ses études à Londres et il devait l'épouser dans quelques semaines. Absente aussi, sa petite-fille, Ishtar Zin Fayçal.

Dans un vacarme de fin du monde, les militaires se déversèrent dans le palais. Un groupe de soldats encadra El-Ibousi qui s'apprêtait à gravir les marches qui conduisaient aux appartements.

C'est à ce moment que la garde royale surgit au sommet de l'escalier, déterminée à se sacrifier jusqu'au dernier homme.

Une voix claqua. Celle du monarque. Sur un ton péremptoire, il commanda de ne pas résister et de rendre les armes. Espérait-il ainsi éviter un carnage ou obtenir, grâce à ce geste, la vie sauve et celle des siens ?

Taha el-Barmani, le commandant de la garde, obtempéra ^[1].

Immédiatement, le capitaine El-Ibousi donna l'ordre de rassembler tous les membres de la famille royale dans la cour d'honneur.

Tirés du lit, ils défilèrent les uns après les autres, Fayçal en tête ; son oncle Abd Illah ; son

épouse, la princesse Hyam ; Nafissa, la reine ; la princesse Abadiya, tante de Fayçal, ainsi que des majordomes qui refusèrent obstinément de les abandonner.

— Contre le mur ! cria El-Ibousi. Tournez-vous !

Pendant qu'ils s'exécutaient, une dizaine de militaires s'alignèrent, fusils pointés sur les cibles pétrifiées.

— Ce n'est pas possible, s'insurgea Abd Illah, vous n'allez pas commettre un tel crime !

— Feu !

Une première rafale de mitrailleuses. Une seconde.

Les corps s'affaissèrent.

Presque aussitôt, une odeur acre de poudre et de sang empesta l'air.

*

Le Caire, ce même soir, roof de l'hôtel Sémiramis

Le ruban brun du Nil coulait majestueusement sous le pont Kasr el-Nil. La ville scintillait. Des felouques décorées de loupottes multicolores glissaient avec nonchalance dans l'air chargé d'une moiteur qui collait à la peau.

Le restaurant était noir de monde. Les soffragueyas^[2], pour la plupart d'origine nubienne, drapés dans leur robe de satin blanc et or, s'affairaient autour des tables. On discutait ici et là en sirotant un Campari soda, un vermouth, ou un Johnnie Walker, la marque de whisky préférée des Égyptiens.

Dans un coin du roof, un pianiste noir jouait un air italien.

Tout compte fait, se rassura Hicham, la révolution n'avait pas chassé tout le monde. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Elle indiquait 20 h 20.

Pourquoi était-il si convaincu qu'elle viendrait ? Absurde pourtant.

Il commanda un second verre de Johnny, reporta son regard sur le fleuve et repensa à la révolution et à Nasser.

Le propre des questions sans réponse immédiate est qu'elles continuent de creuser leurs galeries dans le cerveau jusqu'à ce qu'elles aient trouvé leurs solutions. Vraies ou fausses. Hicham, lui, avait fini depuis longtemps de réfléchir au secret de la popularité du raïs : ce secret, c'était la jeunesse.

Irrésistible attrait que celui-là : on mange les fruits, mais on admire bien plus les fleurs qui les précèdent ; on vénère les vieillards, mais on adore les jeunes. Hicham en avait conclu que la jeunesse exercerait toujours une fascination infinie sur les individus et les peuples. Pour preuve, bien des héros n'avaient-ils pas accédé au statut suprême pour la seule raison qu'ils étaient morts jeunes ? L'Égypte et le monde arabe adoraient Nasser parce qu'il incarnait la jeunesse, en d'autres termes, l'espoir.

Son éphémère prédécesseur, l'infortuné général Naguib, fut un homme trop mûr et trop prudent. Les officiers avaient bien fait de le renvoyer à ses méditations. Qui donc, au faite de la victoire, a besoin d'un précepteur prudent et conseiller de mesure ? Alexandre le Grand renvoya bien le sage Aristote ; il n'avait que faire de régner longtemps, il voulait resplendir tout de suite.

L'ennui, car il y en a toujours un, est que les visages des officiers qui entouraient le raïs exprimaient eux aussi la même jeunesse. L'avantage pouvait peu à peu virer en handicap. Aucun

d'entre eux n'avait eu l'expérience du pouvoir.

Zakaria Mohieddine, ministre de l'Intérieur, bel homme aux traits à la pâleur perpétuelle, incarnait le visage de la jeunesse charmeuse et rusée.

Abdel Hakim Amer, commandant en chef des forces armées, celui de la jeunesse téméraire et frondeuse.

Anouar el-Sadate, président du Parlement, plutôt la jeunesse chaleureuse et madrée.

Et, enfin, Hicham, lui, avait à peine trente et un ans.

De la jeunesse partout.

« Ni femme ni diable », aurait-on pu dire d'eux, à l'instar de ce vieux Russe blanc que Hicham avait connu et perdu de vue : Vladimir Novikov, demeuré en Égypte en dépit des remous et soubresauts parce qu'il avait déjà vécu la révolution dans son pays et qu'il avait moins à perdre ici qu'à Moscou s'il avait commis la folie d'y retourner. « Ni femme ni diable », abréviation d'un proverbe russe, signifiant qu'aucune puissance terrestre ou extraterrestre n'aurait pu brider ces étalons ivres d'une victoire attendue depuis Mohamed Ali pacha^[3], du temps où il fut vice-roi d'Égypte, et qui maintenant défiaient le monde entier.

Nasser et ses officiers-ministres n'étaient pas seulement les maîtres de l'Égypte, ils gouvernaient l'imagination du monde arabe et peuplaient les cauchemars d'un Occident frileux.

— Bonsoir !

Hicham leva les yeux. Elle était vêtue d'une robe moulante qui montait au-dessus des genoux ; un décolleté plongeant laissait apparaître une gorge plus que généreuse. Ses cheveux aux reflets dorés flottaient librement autour de son visage. Les hommes qui, sans doute, l'avaient observée alors qu'elle traversait le restaurant continuaient de la dévorer du regard, tandis que leurs épouses affichaient cet air méprisant, propre à la gent féminine lorsqu'elle entrevoit une rivale potentielle.

Il se leva, voulut lui baiser la main, mais elle s'était déjà assise.

Il dit :

— Ravi de vous revoir.

Elle haussa les épaules.

— Je n'avais rien d'autre à faire. Et j'ai faim.

Elle précisa :

— J'ai toujours faim après une rupture.

— Une rupture ?

Elle éluda la question et héla le maître d'hôtel.

— Une margarita, mais attention : pas givrée.

Se tournant vers Hicham, elle questionna :

— Vous disiez ?

— Vous parliez de rupture.

— Exact. J'ai rompu avec le dernier. Il y a une heure.

— Ah...

— C'est tout l'effet que cela vous fait ? « Ah ».

— Qu'aurais-je dû ajouter ?

— Vous auriez pu me demander : « Pourquoi ? »

— Je suis un homme discret.

Il ajouta, souriant :

— Pourquoi ?

— Parce que les hommes sont des lâches. Je les aime autant que je les méprise. Êtes-vous marié ?

— Non.

— Dommage.

— Pardon ?

— Dommage pour vous. Un mariage est à la fois un gouffre et une merveilleuse opportunité. Il permet de faire des enfants. J'aime les enfants. C'est la seule raison qui me poussera à me marier un jour.

Il sourit.

— C'est une manière comme une autre de voir les choses.

— La mienne vous déplairait-elle déjà ?

Il mit quelques secondes avant de répliquer :

— Êtes-vous toujours aussi mordante ? Ou vous arrive-t-il de vous reposer ?

— Seulement le vendredi. C'est aussi le jour où je ne fais jamais l'amour.

Il écarquilla les yeux.

— Je crains de ne pas vous suivre. Le vendredi ?

— Je suis musulmane. Le vendredi est un jour que je respecte, même si je ne suis pas une fervente pratiquante. Toute mon enfance, j'ai été élevée dans le sentiment de culpabilité. Mon père, ma mère, la famille, je les adore, mais ils m'ont pétrie de leurs convictions... j'allais dire, judéo-chrétiennes. On passe son existence à se battre la coulepe et à se fustiger. J'ai réussi tant bien que mal à me débarrasser de la plupart des préjugés que l'ont m'a inculqués, mais pas de ce sentiment de culpabilité. Donc, je ne fais pas l'amour le vendredi. J'aurais l'impression qu'Allah me regarde.

Décidément, pensa Hicham, ou cette femme se moquait de lui, ou elle était vraiment hors norme.

— Vous savez, se risqua-t-il, nous avons le droit de vivre. Nous avons même le devoir, vis-à-vis de nous-mêmes, d'être heureux, indépendamment de tout. La culpabilité est une maladie dangereuse.

Elle ignora le commentaire et se plongea dans l'examen du menu.

— Vous avez choisi ? s'enquit-elle. Pour moi ce sera des penne all'arrabiata.

Il plaisanta :

— Molto arrabiata ?

Elle leva un sourcil.

— Arrabiata, en italien, signifie...

— Fâchée. Je sais, je ne suis pas illettrée. Quel rapport ?

— Aucun. Juste un jeu de mots qui n'a pas eu l'effet escompté. Vous ne prenez pas d'entrée ?

Elle fit non.

— Pourtant, vous disiez avoir faim.

— Un peu moins depuis quelques minutes. Que commandez-vous ?

— Une sayadeya^[4].

— Excellent choix. Pourrais-je goûter, ou vous êtes du genre « tout est à moi, rien aux autres » ?

— Tout est à vous, chère...

Il s'interrompit.

— Puis-je connaître votre nom ?

— Chahida.

— Et... ?

— El-Malki.

Il fronça les sourcils.

— Seriez-vous apparentée à Adnan el-Malki^[51], le colonel qui fut assassiné il y a trois ans sur ordre des Américains ?

Elle confirma.

— C'est un cousin éloigné.

— Triste affaire.

— Elle n'a rien d'originale. Ne vous ai-je pas dit que les hommes étaient des lâches. Les gouvernements le sont bien plus encore. Lâches et corrompus.

— Moi, c'est Hicham. Hicham Loutfi.

Il fit signe au maître d'hôtel et passa la commande. Elle en profita pour demander une seconde Margarita. Et répéta : « pas givrée. »

— Vous n'êtes pas égyptienne, fit-il observer. Libanaise ?

— Faux.

— Jordanienne ?

— Syrienne.

Elle ironisa :

— Ou devrais-je dire désormais « égyptienne » ?

— Je ne vous suis pas.

Elle alluma une cigarette avant qu'il n'eût le temps de lui tendre un briquet.

— Vous devriez pourtant. Depuis le 1^{er} février, votre pays et le mien ne forment-ils pas une seule nation ?

— Bien sûr. Mais...

— À une nuance près : vous nous avez dévorés. Vous régnez à présent en maîtres sur nous, pauvres Syriens.

— C'est votre point de vue, je...

— Le sbire de Nasser, votre Abdel Hakim Amer, joue à merveille, entre deux bouffées de haschich, son rôle de potentat. Il nous bâillonne, progressivement, mais sûrement.

Son visage s'anima d'une passion soudaine.

— Mais vous vous plantez. Gravement. La Syrie n'est pas l'Égypte. Votre raïs a la mémoire courte. Déjà, au XIX^e siècle Mohamad Ali, votre grand homme, a voulu nous mater. Bien mal lui en a pris. Nous allons vous foutre à la porte.

— Vous semblez oublier que ce n'est pas nous qui avons cherché cette union, mais vos dirigeants. Nasser n'en avait que faire de se charger d'un tel fardeau.

— Nos dirigeants sont des abrutis. Chacun, pour des raisons différentes, s'est lancé dans cette union contre nature. Les propriétaires fonciers y voient un moyen d'éviter le socialisme. Les classes moyennes souhaitent se libérer des abus du militarisme qui, je le reconnais, sévit chez nous. Les déshérités et le prolétariat espèrent que vous réduirez en leur faveur les différences sociales. Les étudiants et les intellectuels, les Baassistes, Aflak en tête, encore plus utopistes, s'imaginent que cette nouvelle République sera la première étape vers la réunification complète du monde arabe.

— Vous le voyez bien, la tâche était immense, sa réalisation exigera un temps infini.

— Ça ne marchera pas ! Nous ne serons jamais une colonie égyptienne ! Je vous donne un an,

voire deux, pour que vous détaiez de Damas. Quant au monde arabe... Ne me faites pas rire ! Il n'existe pas. Il n'est formé que de tribus !

Elle marqua une courte pause.

— Pour ce qui est de la Syrie, sachez qu'il existe un homme, membre du parti Baas, que personne ne semble avoir considéré à ce jour. Il se fait que je le connais, qu'il m'est arrivé de discuter avec lui, et je peux vous garantir qu'il surgira un jour en pleine lumière.

Hicham plissa le front.

— Son nom ?

— Hafez el-Assad.

— Jamais entendu parler. Quelle fonction occupe-t-il dans le parti ?

— Aucune, pour l'instant. Il est lieutenant dans l'armée de l'air. Un brillant pilote. Il n'a pas la trentaine. Mais vous verrez...

Il la considéra avec attention.

— C'est étrange. Vous semblez bien au fait des choses politiques. C'est rare pour une femme.

Elle leva les yeux au ciel.

— Décidément, j'ai eu raison de vous traiter de...

Elle s'arrêta net et rectifia :

— Comme je l'ai fait hier, au Gezireh. Vous appartenez donc à ces hommes qui considèrent les femmes comme des attardées. Tout juste capables de coudre et de faire la cuisine.

Elle émit un sifflement dépité.

Il s'informa, calmement :

— Que faites-vous au Caire ?

— Je vous étudie.

— Mais encore ?

— Je vais vous surprendre : je prépare un ouvrage sur... l'occupation de la Syrie au XIX^e siècle par Ibrahim, le fils de Mohamad Ali.

Il croisa les bras avec un sourire amusé.

— Vraiment ?

— Entre deux points de tricot. Oui.

— Si je ne m'abuse, la plupart des archives de cette époque sont rédigées en turc.

— Je vais vous surprendre à nouveau : il se fait que je parle un certain nombre de langues... dont le turc.

Il hocha la tête, admiratif.

— Vous passez donc vos journées à la Citadelle.

— Des journées poussiéreuses. Il serait temps que votre gouvernement révolutionnaire fasse le ménage dans les documents qui sont entreposés pêle-mêle ! Un vrai foutoir.

— Je transmettrai le message. Comptez sur moi.

Il se tut quelques secondes, puis :

— Votre famille vit en Syrie, j'imagine ?

Elle répondit par la négative, mais ne donna aucune précision.

— Et vous ? Votre vie ?

— Je suis lieutenant-colonel dans l'armée et accessoirement un modeste conseiller occulte du raïs ; si tant est qu'un homme de sa trempe ait besoin de conseils.

Elle plongea sa fourchette dans les penne qu'on venait de leur servir. Il lui présenta le plat de sayadeya.

— Servez-vous...

— Tout à l'heure.

Le pianiste avait entamé *As Time Goes by*.

Elle afficha un air rêveur.

— Casablanca. Bergman et Bogart. Quel couple !

— Une histoire de sacrifice, si ma mémoire est bonne.

— Exact. Il la laisse partir avec son mari et enterre l'amour qu'il a pour elle. Quelle connerie !

— Ou peut-être un amour démesuré ? C'est la guerre. Il leur sauve la vie, après tout.

D'ailleurs, rien ne dit qu'il ne la retrouvera pas.

— Dans un autre film, sûrement.

Ils se fixèrent un moment, comme si chacun tentait de décrypter l'âme de l'autre.

La soirée s'écoula. Ils parlèrent du monde, de son avenir, du sort du Moyen-Orient, de politique et même de musique. Chahida se révéla être une vraie mélomane, passionnée d'Opéra en particulier. Elle parut plus apaisée lorsque, vers 1 heure du matin, ils quittèrent la table.

Alors qu'ils entraient dans l'ascenseur, il demanda :

— Quand vous reverrai-je ?

Elle rit comme s'il venait de proférer une absurdité.

— Seriez-vous masochiste ?

— Peut-être...

Ils étaient face à face.

Au moment où la porte s'entrouvrait, elle se colla à lui, l'embrassa avec fougue, se détacha, et sortit la première.

— Ne m'accompagnez pas. J'ai ma voiture.

*

Beyrouth, 16 juillet 1958

Jean-François Levent refusa la cigarette que lui présentait le président libanais, Camille Chamoun.

— Je vous remercie. Je ne fume plus depuis quelque temps. Ordre de la Faculté.

— Vous avez bien raison. J'ai tenté plusieurs fois d'arrêter, mais sans y parvenir. Trop de soucis, vous comprenez ?

Le Français acquiesça sans quitter le Président des yeux.

Cheveux blancs, une élégance naturelle, un vague air de Joseph Cotten, dans *La Splendeur des Amberson*, l'un de ses films fétiches. Il portait beau la presque soixantaine.

Dans ce pays, il était considéré comme le champion de l'indépendance vis-à-vis de la tutelle française. Chrétien maronite, après avoir effectué des études de droit à Paris il était rentré au pays, où, dans les jours qui suivirent, il fut arrêté par les forces d'occupation et emprisonné dans la citadelle de Rashaiya en compagnie d'autres héros de l'Indépendance. Un isolement qui ne dura guère plus d'une dizaine de jours. En raison d'importants mouvements de protestations, les Français se résignèrent à le libérer. Cela se passait le 22 novembre 1943. Depuis, les Libanais considèrent cette date comme étant le jour de l'indépendance du Liban.

Huit ans plus tard, lorsque son prédécesseur Béchara el-Khoury fut contraint à la démission, ce

fut Chamoun que le Parlement désigna pour lui succéder. Un règne qui, depuis l'affaire de Suez, se révélait pour le moins chahuté.

Chamoun consulta la pendulette posée devant lui : 14 h 30. Il se leva soudain et se dirigea vers l'une des fenêtres qui ouvraient sur la mer, resta immobile un moment, comme aux aguets, et revint s'asseoir en face du diplomate français en déclarant :

— Votre visite m'honore, monsieur Levent. Je connais votre parcours et l'intégrité qui vous habite. Néanmoins, vous ne semblez pas avoir bien compris la situation. Permettez-moi donc de vous la résumer.

Le président posa les deux mains bien à plat sur la surface de son bureau.

— Depuis quarante-huit heures, l'Irak a basculé dans une mare de sang. Le jeune roi Fayçal ainsi que toute sa famille ont été assassinés avec la plus grande sauvagerie, et son oncle, l'ex-régent du royaume, Abd Illah, battu à mort, brûlé sur la place publique. Le Premier ministre Nouri el-Saïd, qui tentait de fuir déguisé en femme, a été rattrapé et lynché par une foule déchaînée. La plupart des membres du gouvernement ont subi le même sort. La monarchie a disparu dans l'atrocité et la haine.

Levent voulut réagir.

— Patientez. Le général Kassem, qui a pris le pouvoir, a proclamé la République en vociférant sur les ondes : « L'ennemi de Dieu et son maître ont été tués et gisent dans les rues. » Au Caire, votre créature et celle des Anglais, le colonel Nasser...

Cette fois, Levent l'interrompit.

— Notre créature ?

— Évidemment, mon cher. Si la France et l'Angleterre, alliées aux Israéliens, n'avaient pas lancé cette expédition punitive sur Suez, jamais le colonel Nasser ne serait devenu la figure emblématique qu'il est. Vous en conviendrez ?

Sans attendre, Chamoun poursuivit :

— Le raïs a été le premier à saluer le coup d'État ; la Syrie a fait naturellement de même ; depuis bientôt trois mois, mon pays ne cesse d'être confronté à d'incessantes manifestations pronassériennes. La révolution de Bagdad, c'est la voie laissée libre aux Syriens, qui n'attendaient que cela pour prêter main-forte aux insurgés musulmans, ici, au Liban. Des insurgés qui, croyez-le, sont décidés à régler leurs comptes aux chrétiens maronites. J'ai fait appel aux Nations unies, mais n'ai obtenu que de vagues promesses.

Il prit une courte inspiration avant de conclure :

— Mon mandat de chef de l'État libanais s'achève au mois de septembre. Je ne peux laisser s'installer le chaos. C'est hors de question !

— Par conséquent, vous avez décroché votre téléphone et appelé les Américains au secours.

— Évidemment ! Puisque l'ONU ne répond pas.

— Monsieur le Président, je comprends la difficulté de la situation. Mais – ce n'est qu'un avis personnel et qui n'engage pas la France – ne pensez-vous pas que tous vos problèmes, ceux du Liban, proviennent d'un manque d'équité à l'égard de la communauté musulmane ?

Chamoun fronça les sourcils.

— Voulez-vous approfondir, je vous prie ? De quelle équité parlez-vous ?

— Vous êtes un pays composite, où s'entremêlent maronites, Grecs orthodoxes, Grecs catholiques, Druzes, chiites, sunnites, à qui il faut ajouter les Arméniens orthodoxes. Or j'ose espérer, monsieur le président, que vous ne me tiendrez pas rigueur pour de franc-parler, force est de constater que l'essentiel du pouvoir est concentré entre les mains d'une seule communauté : les chrétiens maronites, avec pour conséquence une présidence aux attributions quasi monarchiques. La

prééminence des maronites dans l'État ne se manifeste d'ailleurs pas seulement au sommet, mais dans tous les rouages de la République. Ne croyez-vous pas qu'une telle mainmise devienne pesante pour les autres communautés, en particulier pour les musulmans ? Ne signifie-t-elle pas que, malgré les années écoulées, l'État n'est pas tout à fait le leur ?

— Vous n'êtes pas sérieux, monsieur Levent ! Les musulmans ont toute leur part dans la gestion de mon pays, puisque, selon notre Constitution adoptée voilà trente ans, il est clairement stipulé que, si le chef de l'État est chrétien, le Premier ministre se doit d'être un musulman ! De surcroît, tous les sièges du Parlement sont réservés en fonction des confessions et des régions ; ce système a été mis en place afin que le contrôle de la nation soit partagé par trois dirigeants issus des trois confessions majoritaires du Liban : Président maronite, Premier ministre sunnite et président de l'Assemblée chiite. Par conséquent, où voyez-vous une absence d'équité ?

— Je crois que nous nous comprenons mal. L'État n'est pas tout. Le laisser-faire économique qui s'est étendu au cours des dernières années, au point que l'on peut parler de capitalisme sauvage, a laissé sur le bord de la route de nombreuses régions périphériques à dominante musulmane. La crise que vous affrontez ne se réduit pas – comme vous le laissez entendre – à une confrontation islamo-chrétienne, mais à des problèmes irrésolus depuis votre indépendance : le confessionnalisme et l'absence d'accord sur une identité nationale.

Le visage de Chamoun se ferma.

— Votre analyse est erronée, monsieur Levent. Je suis au regret de vous le dire, mais vous n'avez rien compris à mon pays.

— Peut-être, monsieur le président. Néanmoins, autorisez-moi à vous rappeler ceci : vous avez à charge le destin de plus de deux cent cinquante mille Palestiniens. Demain, ce chiffre risque de doubler. Vous avez une communauté musulmane qui rêve de s'intégrer au monde arabe et s'estime – à tort ou à raison – méprisée. Aujourd'hui minoritaire, demain elle deviendra majoritaire. Croyez-vous vraiment que vous serez en mesure d'ignorer ces données ? La France...

Chamoun leva la main.

— Un instant, je vous prie !

Il se précipita à nouveau vers la fenêtre et, cette fois, ne revint pas.

— Venez ! s'exclama-t-il au bout de quelques minutes. Venez voir, monsieur Levent.

Sous leurs yeux, une flotte se détachait sur les eaux calmes.

Deux porte-avions, l'Essex et le Saratoga, avec leurs groupes aériens, environ deux cents appareils, escortés par une quarantaine de navires, avaient jeté l'ancre à quelques milles de la côte libanaise.

Les premières péniches de débarquement commencèrent à déverser des éléments du 2^e régiment de marines en provenance de Malte et de Crète. Elles se dirigeaient vers le lieu-dit la « plage Rouge », située à proximité de l'aéroport, au sud de Beyrouth.

Ni Levent ni le président libanais n'entendirent l'échange qui se déroula entre des baigneurs abasourdis et un officier américain :

— D'où venez-vous comme ça ? Et pourquoi faire, la guerre ?

— Non. Nous venons à la demande de votre gouvernement pour maintenir la paix, récita l'officier.

¹- En réalité, on ne saura jamais avec précision s'il n'opposa pas de résistance parce que le roi le lui avait ordonné dans l'espoir d'épargner la famille ou parce qu'il espérait tout simplement sauver sa peau.

²- Serveurs.

³- Considéré comme le fondateur de l'Égypte moderne. Il régna entre 1804 et 1843, et érigea un empire napoléonien.

⁴- Mot dérivé de sayyad, qui signifie « pêcheur ». Plat à base de mérou coupé en lamelles, oignons brunis, pignons et riz. Servi avec une sauce au cumin, citron, sel et

poivre.

[S](#)- Personnage important du baassisme en Syrie, assassiné par un militaire à la solde des USA alors qu'il assistait à un match de football. À cette époque, l'Amérique cherchait à installer à Damas un gouvernement pro-occidental. Et Adnan en était un farouche opposant.

Le Caire, 18 juillet 1958

Zakaria Mohieddine avala une dernière cuillerée de kochari^[1] et salua la maîtresse de maison.

— Nour, teslam edeki, bénies soient tes mains !

— Nawartena ! Ta présence nous illumine, Zakaria. J'ai tenu à te préparer ton plat préféré.

Taymour Loutfi proposa à Asma, l'épouse du ministre de l'Intérieur :

— Tu ne veux pas te resservir ?

— Je suis saturée, merci Loutfi bey.

Taymour ricana.

— Ya habibti, ma chère, tu as oublié qu'il n'existe plus ni de bey ni de pacha depuis belle lurette !

Il montra Zakaria du doigt.

— Voici le responsable ! Ton mari !

Le ministre haussa les épaules.

— Bey tu es né, bey, tu resteras, mon frère.

— Dis-moi, interrogea Hicham, où en est ce projet de haut barrage auquel notre raïs tient tant ? Avez-vous avancé ?

Zakaria afficha une moue renfrognée.

— Tu sais bien que c'est une affaire de sous. Je pense que nous allons finir par accepter les avances des Soviétiques. Mais ce sera contraints et forcés. Nasser ne les a jamais portés dans son cœur. Il eût préféré, et de loin, s'associer avec les Américains.

— Ah bon ? fit Taymour.

— Ton étonnement ne me surprend pas. Peu de gens savent que, lorsqu'il est arrivé au pouvoir, il était entièrement en faveur des USA. Il parle l'anglais. Il lit leurs magazines. Il admirait leurs réalisations techniques. Il pensait que l'American way of life représentait ce qu'il y avait de mieux, et croyait naïvement à leur anticolonialisme. Et puis, à force de les fréquenter, de négocier avec leurs représentants, il a fini par se décourager. Fatigué d'être avili.

— Avili ? se récria Nour Loutfi. Que s'est-il passé ?

— Tu tiens vraiment à le savoir ? C'est un peu long, mais je crois que c'est assez éloquent de la politique pratiquée par ces gens.

Zakaria se pencha vers la femme.

— Trois ans après notre révolution, Nasser s'est mis en rapport avec la BIRD, la Banque internationale pour la reconstruction et le développement, afin d'obtenir un prêt. Celle-ci lui a répondu qu'il lui était impossible de se lancer dans une entreprise de cette taille sans le consentement et l'appui de ses principaux actionnaires : l'Amérique et l'Angleterre.

Taymour ricana.

— Autant demander aux loups de nourrir l'agneau !

Le ministre confirma.

— Nasser chargea alors Ahmed Hussein, notre ambassadeur à Washington, de prendre le pouls de l'administration américaine, qui se retrouva face à ce cher Dulles^[2]. Il lui expliqua avec force détails combien la construction de ce barrage était vitale pour les Égyptiens, combien ils souhaitent obtenir l'aide des États-Unis. Dulles entendit ou fit semblant d'entendre, car les discussions traînèrent en longueur. Finalement, le duo américano-anglais se montra disposé à accorder à l'Égypte une subvention de 70 millions de dollars ; somme qui permettrait à peine de couvrir les frais envisagés pour la première année de travaux. C'était inacceptable !

— Pourquoi ? interrogea Asma, l'épouse du ministre.

Ce fut Taymour qui répondit :

— Ya benti, ma fille, on voit bien que tu n'es pas une experte en finance ! Parce que s'engager dans une entreprise qui durerait au moins dix ans, avec une réserve budgétaire d'un an, eût été extrêmement risqué. Au moindre mouvement d'humeur de ses financiers, l'Égypte se serait retrouvée coincée, au pied d'un gros tas de rochers.

— Exact, reconnut Zakaria. L'affaire prenait donc une mauvaise tournure. Je vous épargne les détails. Finalement, après plusieurs semaines de discussions avec le délégué de la BIRD, Eugene Black, les points litigieux furent aplanis, et Black se montra disposé à signer une déclaration d'engagement plutôt qu'une lettre d'intention. On commença à mieux respirer dans les bureaux de la présidence. Malheureusement, c'était sans compter avec le caractère de master Dulles.

Zakaria vida son verre d'eau.

— Fin mai, notre ambassadeur s'apprêtait à rentrer en Égypte pour faire le point des événements avec Nasser, mais voilà que, la veille de quitter Washington, il est convoqué par le secrétaire d'État adjoint, Herbert Hoover junior. Ce gentleman lui annonce qu'il a un message à lui transmettre de la part de Dulles : les États-Unis posent désormais deux conditions au financement du haut barrage. La première est que l'Égypte s'engage officiellement à ne plus acheter d'armes à l'Union soviétique. La seconde, que Nasser use de son influence au Moyen-Orient pour convaincre les pays arabes de conclure la paix avec Israël.

— Du chantage ? rugit Nour.

— Il n'y a pas d'autre mot. Ahmed Hussein resta sans voix. Pour lui, ce revirement ne pouvait être dû qu'à l'influence exercée par le lobby juif auprès des sénateurs et des congressistes américains. Plutôt secoué, à peine arrivé au Caire, il rejoignit le raïs dans la petite cité balnéaire de Borg el-Arab, à une cinquantaine de kilomètres d'Alexandrie. Hussein lui fit part des deux préalables posés par Dulles. « Voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée, Ahmed ? lança Nasser. J'ai la certitude que, même si vous retourniez là-bas et acceptiez toutes leurs conditions, ils ne financeraient pas le barrage. »

— C'est sérieux ? se récria Hicham. Il a dit ça ?

— Tu pourras poser la question à Hussein, il confirmera. Dans l'instant, notre ami a cru que Nasser perdait la tête. Mais le raïs insista : « Écoutez-moi bien. Retournez en Amérique. Allez dire à Dulles que nous cédon sur tous les points. Vous m'entendez ? Tous les points. » Hussein resta bouche bée : « Vous ne voulez discuter aucune des conditions ? » « Non, aucune. Allez simplement leur dire que nous avons tout accepté. » Résigné, en chemin vers Washington, Hussein profita d'une escale à Londres pour faire une déclaration à la presse. Comme le lui avait recommandé Nasser, il dévoila que l'Égypte se pliait à toutes les exigences américaines.

— Cette annonce a dû faire l'effet d'un coup de tonnerre, commenta Taymour.

— Surtout à la Maison Blanche ! Foster Dulles, aussitôt informé, ne fut pas long à comprendre. Il savait que Nasser avait la réputation d'être un excellent joueur d'échecs. Il venait d'en avoir la preuve. Son adversaire le plaçait tout à coup dans une position extrêmement délicate. Qu'importe, il trouva la réplique. Dans les heures qui suivirent, alors que notre ambassadeur était introduit dans le bureau du secrétaire d'État, son porte-parole, Lincoln White, s'empressa de remettre aux journalistes convoqués d'urgence une déclaration officielle : « L'Amérique a décidé de ne plus participer au financement du haut barrage. »

Nour poussa un cri d'horreur.

— Ce n'est pas possible !

— Pourtant, c'est la vérité, assura Zakaria. Dans le bureau de Dulles, le malheureux Hussein, qui ignorait tout, s'est vu remettre une copie du communiqué. Vous imaginez bien que, sur-le-champ, les propos de Nasser résonnèrent dans sa tête : « J'ai la certitude que, même si vous retourniez là-bas et acceptiez toutes leurs conditions, ils ne financeraient quand même pas le barrage. »

— Et comment a-t-il réagi ? s'inquiéta Taymour.

— Il a balbutié : « Pourriez-vous au moins me donner les raisons de cette volte-face ? » « Bien sûr, lui a répondu l'Américain. Nous avons estimé que le prêt risquait de ne jamais être remboursé. » Et il s'est même permis d'ajouter : « De plus, nous sommes convaincus que celui qui aidera à bâtir ce barrage s'attirera la haine du peuple égyptien, car pour le peuple le fardeau se révélera écrasant. Nous ne voulons pas être haïs par l'Égypte, monsieur l'ambassadeur. Non. Nous préférons laisser ce privilège à l'Union soviétique. »

Hicham soupira.

— Les Américains... Une fois de plus, piteux visionnaires ou pas visionnaires du tout.

— Ce n'était pas nouveau, souligna Zakaria. Ils nous ont fait le même coup plus tard, alors que nous les implorions d'acheter des armes. Ils avaient, là encore, posé des conditions draconiennes. Des armes, oui, mais à condition que l'Égypte adhère au pacte de Bagdad.

— Le pacte de Bagdad ? releva Taymour. Ne s'agit-il pas de ce traité d'alliance qui lie l'Angleterre et les États-Unis à l'Irak et à la Turquie afin d'y implanter des bases militaires, dans le seul but de créer une pression stratégique sur l'Union soviétique ?

— Tu es bien informé. Évidemment, Nasser a refusé catégoriquement de signer ce document. Il allait contre toute sa philosophie de non-alignement. Il l'a d'ailleurs parfaitement expliqué aux Américains : « Une pression sur l'Union soviétique ? Mais nous n'avons jamais eu d'ennuis avec les Russes. On ne pourrait pas en dire autant d'Israël. Vous m'imaginez aller devant mon peuple pour lui annoncer que je néglige un tueur armé d'un pistolet, embusqué à 90 kilomètres de ma maison, pour me préoccuper de quelqu'un qui brandit un couteau à 7 500 kilomètres de nos frontières ? »

Zakaria conclut en soupirant :

— Et, après cela, le monde s'est offusqué de nous voir nationaliser le Canal et de saisir la main que les Soviétiques nous tendaient. Ce sont les Occidentaux qui nous ont jetés dans les bras de Moscou ! Maintenant, ils râlent ! À qui la faute ? Dites-moi ?

Un ange passa dans la salle à manger. Il portait l'étoile rouge sur ses ailes.

*

Jordanie, aéroport d'Aman, 19 juillet 1958

Un vent brûlant soufflait sur la carlingue du Boeing 707 aux couleurs de la compagnie britannique BOAC.

Zeyd et Hussein, la tête entrée dans les épaules, traits tendus, marchaient vers l'appareil garé sur le tarmac. On eût juré que le diable et ses serviteurs les suivaient des yeux. En l'occurrence, le diable n'était pas loin. Ses serviteurs non plus. Un peu partout, on pouvait apercevoir des dizaines de militaires, armés jusqu'aux dents : tous appartenaient à l'armée britannique.

— Je ne comprends pas, chuchota Zeyd. Qu'est-ce que les Anglais foutent ici ? Pourquoi ce déploiement ? Je croyais que la Jordanie avait cessé d'être une colonie anglaise depuis un bout de temps !

— C'est parce que le petit roi Hussein chie dans son froc. Il y a un an, il a échappé in extremis à un coup d'État fomenté par son chef d'état-major. Ensuite, il y a eu l'union entre l'Égypte et la Syrie, une union qui le terrorise, étant persuadé qu'elle finira par entraîner sa chute et, enfin, il y a eu les événements d'Irak de la semaine dernière au cours desquels son cousin, Fayçal, a été massacré. Alors, pris de panique, il a rappelé ses vieux copains Britishs à la rescousse. Mais aussi les Américains qui, eux, moins visibles, veillent au grain.

— Qu'il crève ! grommela Hussein. Le monarque est vendu à la cause sioniste. Et ses ancêtres le furent aussi. Son grand-père, l'émir Abdallah, négociait déjà à la veille de la guerre de 1948 avec Golda Meir venue lui rendre visite déguisée en arabe ! Tout le monde sait désormais qu'un accord secret et non écrit fut conclu entre l'émir et l'Israélienne, qui déterminait le partage de la Palestine mandataire entre le Yichouv^[3] et le royaume de Jordanie. Un accord uniquement motivé par des prétentions territoriales et des rancœurs personnelles. À défaut d'une grande Syrie, il rêvait d'une grande Jordanie incluant la Cisjordanie et la bande de Gaza.

— De toute façon, là où il est, il ne pourra plus nuire. Les vers ont dû dévorer son cadavre^[4].

Hussein fit un geste de mépris et commença de gravir la passerelle.

Dans deux heures, il serait au Koweït.

Dans deux heures commencerait la vraie bataille, celle qui mènerait à la libération de leur pays. La Palestine.

*

Damas, 20 juillet 1958

Le taxi remonta l'avenue Sa'dalla el-Jabiri qui menait au terminus du chemin de fer du Hedjaz. Parvenu devant la gare, le véhicule tourna à droite et se gara devant l'entrée du Cham Palace.

Jean-François traversa le hall de l'hôtel et gagna le bar qui se trouvait sur la droite. Un homme était assis dans un coin, plongé dans la lecture. La silhouette maigre et sèche, une quarantaine d'années, des traits burinés, un nez busqué. Le visage tout entier reflétait un tempérament dominateur. Pourtant, la douceur étonnante du regard semblait démentir la rigueur implacable de sa pensée. Ce ne pouvait être que Michel Aflak. Le Français se dirigea vers lui.

— Bonjour, commença-t-il en tendant la main au Syrien.

Ce dernier leva les yeux, scruta le diplomate et répondit au salut avec chaleur.

— Bienvenue à Damas, monsieur Levent. J'ai beaucoup entendu parler de vous. En bien. Prenez place, je vous prie.

Une rumeur monta de la rue, qui gonfla, jusqu'à devenir assourdissante. C'était une colonne de manifestants proclamant les louanges du pouvoir et la fusion de leur pays avec l'Égypte.

Aflak sourit.

— Qu'en pensez-vous ?

— Dois-je être sincère ? La foule est si versatile ! Elle est toujours prête à brûler ce qu'elle adorait la veille. Aujourd'hui, elle manifeste une joie frénétique. Mais demain ? Que fera-t-elle quand son ivresse sera dissipée ?

— Votre analyse est fautive. Vous confondez la foule et le peuple. Ce sont deux concepts différents.

— La différence est-elle si grande ? répliqua Levent.

— Elle est essentielle ! La foule est une masse d'individus réunis par les circonstances. Le peuple est une entité permanente, façonnée par l'Histoire. Contrairement à la foule, le peuple sait ce qu'il veut. Mais il ne sait pas comment y parvenir. C'est pourquoi il a besoin de chefs. Il se donne aveuglément à eux, tant qu'ils se donnent à lui. Mais, lorsqu'ils se prennent non pour des guides, mais pour des maîtres, lorsqu'ils trahissent ses aspirations, par cupidité ou par ambition personnelle, alors il les renverse. Il brûle ce qu'il a eu tort d'adorer. Un peuple ne se donne pas des chefs pour qu'ils s'enrichissent ou se couvrent de gloire, encore moins pour qu'ils le conduisent au désastre. Il s'en donne pour qu'ils le fassent accéder à de meilleures conditions de vie. Ceux-là, croyez-moi, il ne les abandonne jamais.

Aflak réfléchit un long moment, comme perdu dans ses pensées. Son regard se posa sur le dossier du fauteuil qui lui faisait face. Peut-être se demandait-il s'il valait la peine de poursuivre l'entretien avec quelqu'un qui semblait ignorer ces données élémentaires.

— Ce qui se passe aujourd'hui, reprit-il d'une voix sourde, n'est pas dû au hasard. Nous sommes devant les prémices d'une lame de fond dont vous n'imaginez pas l'importance. Il y a environ douze ans, j'ai fondé avec quelques camarades le parti socialiste arabe. Remarquez bien : je dis « arabe » et non « syrien », car nous avons considéré d'emblée qu'il devait s'étendre à tous les pays arabes et ne pas se limiter à un seul d'entre eux. L'heure approche où il en ira de même dans les autres pays. Ce jour-là, l'unité du monde arabe sera plus qu'à moitié faite, car elle aura déjà été réalisée dans les intelligences et dans les cœurs.

Un messenger apporta un télégramme qu'il remit à Aflak. Ce dernier le lut attentivement, comme pour s'en imprégner avant de le poser lentement sur un guéridon.

Il releva la tête vers le Français.

— Mais je parle, je parle. La France, j'imagine doit être préoccupée par ce qui se déroule ici. Vous venez vous enquérir de notre vision de l'avenir, n'est-ce pas ?

— Je ne vous apprendrais rien si je vous disais que cette union entre vous et l'Égypte inquiète autant mon pays que le monde occidental. Vous semblez honnir le communisme – c'est d'ailleurs ce qui vous a poussé dans les bras de l'Égypte –, mais vous ne paraissez pas non plus chercher à vous rapprocher de nous, de l'Ouest.

Michel Aflak mit quelques secondes avant de répondre.

— Voyez-vous, monsieur Levent, je vais vous dire le fond de ma pensée : depuis 1940, le communisme est en régression. Il a dépassé son apogée. Il vit sur sa lancée et s'est vidé de sa substance révolutionnaire...

— Pardonnez-moi, interrompit Jean-François, selon moi, il n'a cessé au contraire de progresser. Sa position dans le monde est incomparablement plus forte qu'avant la guerre.

— Sur la carte, peut-être, mais pas dans les âmes. Ses succès, il les doit à sa puissance

militaire, à son ascension économique, des facteurs dont l'Amérique capitaliste peut se prévaloir aussi. Mais, croyez-moi, le jour viendra où ces deux nations se ressembleront à s'y méprendre, du moins quant au niveau de leur vie matérielle. Oh ! Je me garde de sous-estimer le communisme soviétique en tant que mouvement historique. Néanmoins, il est affligé de tares profondes, je dirais presque congénitales. C'est la raison pour laquelle nous n'en voulons pas, ni en Syrie ni ailleurs.

Nouveau télégramme. Nouveau temps d'arrêt. Levent demeura suspendu aux lèvres de son interlocuteur.

— Il existe aussi un autre point, reprit Aflak, sur lequel nous ne pouvons nous aligner sur Moscou. Nous n'avons que faire de l'Internationale prolétarienne. Nous voulons élever l'homme à sa dignité suprême. Ce but n'est réalisable que dans un cadre national. Un homme n'est pleinement lui-même qu'au sein de sa nation. La nation est le théâtre, à l'intérieur duquel l'homme joue une pièce qui est sa destinée individuelle. Supprimez le théâtre et il n'y a plus de pièce. Du coup, l'homme s'écroule, dénué de signification.

Il respira à pleins poumons comme s'il étouffait.

— Il y a enfin un troisième aspect du marxisme auquel nous ne pourrions jamais souscrire. Marx n'a voulu voir, dans la morale et la religion, que les reflets d'une structure économique et sociale, une « superstructure », comme il le dit. Or la morale et la religion sont des valeurs profondes, permanentes, éternelles. Le monde arabe a subi bien des vicissitudes. Il a adopté les formes sociales les plus variées, pourtant il a conservé la même morale et la même religion. N'est-ce pas la preuve que la religion n'a rien d'un « épiphénomène », comme on le dit, et qu'elle demeure indépendante de l'évolution économique ?

Jean-François observa :

— Faut-il en conclure que la religion n'est qu'un amas de préjugés irrationnels ?

— Non. Je suis chrétien, mais si j'étais musulman j'emploierais les mêmes termes. Prétendre qu'un homme ne peut pas croire en Dieu sans abdiquer sa dignité est absurde. Nous vivons dans un monde créé.

Il s'interrompit, puis déclara d'une voix ferme :

— Pour revenir à votre question concernant notre choix de nous aligner sur l'Est ou l'Ouest, ma réponse est celle-ci : l'unité que nous voulons réaliser signifie la fin de toutes les ingérences étrangères. Capitalisme et communisme confondus. Ai-je été clair ?

Un nouveau messenger arriva, portant une enveloppe officielle. Michel Aflak la décacheta, en tira une note qu'il parcourut des yeux en fronçant les sourcils.

S'adressant au Français sur un ton volontairement posé, il annonça :

— Excusez-moi. M. Hourani me demande de passer de toute urgence au palais. Il faut que je vous quitte.

Il serra rapidement la main de Jean-François, ramassa les documents posés sur le guéridon, les rangea dans sa serviette et sortit de l'hôtel en coup de vent.

Durant les heures qui suivirent et le lendemain, dans l'avion qui le ramenait à Paris, Levent tourna et retourna dans son esprit la même interrogation : quelle nouvelle inattendue avait pu rompre si abruptement leur entretien ?

¹- Spécialité culinaire égyptienne. Elle est préparée à partir d'un mélange de riz, de pâtes, de lentilles brunes et d'oignons frits. Elle est agrémentée de sauce tomate et, selon les préférences, de piment rouge. Elle est aussi une cuisine de rue.

²- Secrétaire d'État entre le 21 janvier 1953 et le 22 avril 1959. Il était le frère de Allen Welsh Dulles, premier directeur civil de la CIA.

³- Terme qui désigne les populations juives qui immigrèrent à partir des années 1880, dans le cadre du projet sioniste. Son appellation complète étant Hayishouv Hayehoudi bèEretz Yisraël, « l'implantation juive en terre d'Israël ».

⁴- Abdallah fut assassiné à Jérusalem, le 20 juillet 1951, par un jeune nationaliste arabe de vingt et un ans et sur ordre probable du grand mufti qui lui reprochait cette politique de « collaboration » avec l'État hébreu.

Haïfa, 25 juillet 1958

Karim Shahid, le fils de Mourad, était devenu à trente ans le portrait craché de son père. Étrange métamorphose que l'âge accomplit à l'insu des êtres, puisque très longtemps il avait surtout ressemblé à Mona.

Installé sur la terrasse de sa maison, il tirait machinalement sur son narguilé, tout en contemplant la mer. Leïla, ventre proéminent, achevait une petite couverture de laine au crochet.

Soliman, assis entre le couple, l'observait, admiratif, en sirotant un citron pressé.

— Quelle patience ! finit-il par s'exclamer. La semaine passée, c'était une layette. Et demain ?

Leïla répliqua avec un sourire enfantin :

— Des bonnets.

— Mon cher oncle, rappela Karim, as-tu oublié qu'elle accouche dans un mois de notre troisième enfant ?

— Quelle question ! Avez-vous déjà choisi un prénom ?

— Si c'est une fille, ce sera Mounira. Si c'est un garçon...

— Ce sera Omar !

— La lumineuse ou la prospérité. Jolis prénoms, admit Soliman.

Il ajouta, comme s'il pensait à voix haute :

— Vous avez quand même du courage, tous les deux.

— Du courage ? s'étonna Karim.

— Faire encore un enfant qui naîtra sur une terre confisquée, savoir qu'il ou elle vivra, à l'instar de Mabrouk et de Feyrouz, ses aînés, dans l'humiliation, le mépris. Quel courage !

Karim protesta :

— Tu te trompes. Ils ne connaîtront ni l'humiliation ni le mépris. La Palestine sera libérée avant qu'ils soient en âge de subir l'un ou l'autre. Tu verras !

— Il a raison, approuva Leïla. Mes parents n'ont pas été massacrés à Deir Yassine en vain. Nous ne laisserons pas faire les sionistes. Nous les chasserons.

Elle indiqua la Méditerranée :

— Ils repartiront de là où ils sont venus. Demain. Un jour. Ils partiront ! Tu comprends, Soliman ?

Elle l'interrogea dans la foulée :

— Ta main a-t-elle déjà été percée par une écharde ? Oui, sans doute. Ton travail de menuisier ne t'aurait pas permis d'y échapper. Tu sais donc ce qui se passe à ce moment : l'éclat de bois est dans ta chair, et ta chair se bat pour le rejeter. Israël est une écharde dans la chair arabe.

Soliman s'adossa, le regard lointain.

— Tu as peut-être raison, Leïla. Le problème, c'est que la chair toute seule est incapable

d'accomplir ce rejet. L'homme doit venir à son secours.

Il jeta un regard circulaire autour de lui.

— Voyez-vous cet homme ?

— Oui, affirma Karim. Il existe. Tu es certainement au courant de ce qui se passe au Koweït. Une organisation a été créée par un certain Arafat : le Fatah. Tu n'es pas sans savoir aussi que Hussein, mon neveu, le fils de Samia, est parti rejoindre le mouvement. Les choses vont bouger. Aie confiance.

Soliman lâcha d'une voix sourde :

— De ta bouche aux portes du ciel, mon neveu. Que le Très-Haut te donne raison. À présent, je dois filer. Un rendez-vous...

Il embrassa affectueusement Leïla et donna l'accolade à Karim.

Une fois qu'il se fut retiré, ce dernier reporta son attention sur les flots et médita sans gaieté sur la situation, l'œil rivé sur l'horizon d'où pouvaient surgir aussi à tout moment des navires de guerre.

*

Le Caire 30 juillet 1958

La citadelle de Saladin qui dominait Le Caire faisait songer à un grand navire enlisé dans une mer de sable et de calcaire. La chaleur était si lumineuse qu'elle contraignait à fermer les yeux.

Hicham Loutfi s'engagea à travers le dédale de la forteresse, franchit la porte de Bab el-Azab, là où le 1^{er} mai 1811 cinq cents Mamelouks furent pris au piège et passés au fil de l'épée sur ordre de Mohamad Ali pacha. Quelques minutes plus tard, il entra dans le bureau des archives nationales.

Je suis ridicule, pensa-t-il au moment de pousser la porte. Elle va se gausser en me voyant. Mais, au fond, quelle importance ? Depuis cette soirée au Sémiramis, son image ne le quittait pas, elle l'obsédait. Pourtant, cette femme était arrogante, usait d'un langage de charretier, et tout en elle exprimait la rébellion. Si tant est qu'une histoire pût naître, elle serait forcément de feu. Hicham n'était pas homme à se laisser dominer ; elle n'était pas femme à se laisser soumettre. L'enfer, donc.

Alors qu'il traversait un long couloir mal éclairé sentant le rance, le goût du baiser furtif échangé dans l'ascenseur lui revint aux lèvres. Arrogante, mais combien imprévisible aussi !

Une voix l'apostropha.

— Rayeh fen ya bey ? Où allez-vous, mon bey ?

Un homme d'une cinquantaine d'années s'approcha, engoncé dans un costume tellement étriqué qu'on eut parié que les coutures craqueraient s'il éternuait.

— Je cherche une femme, une amie.

L'homme sourit.

— Nous cherchons tous une femme qui soit notre amie. Dans quelle section travaille-t-elle ?

— Elle fait des recherches sur Mohamad Ali. Elle est syrienne.

Le visage du fonctionnaire s'éclaira.

— Ah ! Je vois !

Il commenta d'un air malicieux :

— Une très belle femme.

Hicham n'apprécia guère la remarque.

— Est-elle là ?

— Oui, mon bey. Elle est arrivée comme tous les matins, dès l'ouverture des bureaux.

— Où puis-je la trouver ?

— Suivez-moi.

L'homme jugea utile de se présenter :

— Mon nom est Abdel Wahab. Comme le chanteur. Et je joue de l'oud, comme lui. Et nous sommes nés la même année, le même jour. Seuls nos prénoms divergent. Le mien est Mustapha.

— C'est bien.

Devant le peu d'effet que ses révélations produisaient, l'homme afficha un air fataliste et répéta :

— Suivez-moi.

Chahida n'avait pas eu tort de parler de « journées poussiéreuses ». La poussière était partout et s'étalait par couches. Au fur et à mesure qu'il longeait les salles de lecture, l'étonnement de Hicham allait croissant. Des pans entiers de murs étaient tapissés d'étagères torturées par le poids des recueils, prêtes à s'effondrer. Ici des caisses éventrées ; là des dossiers empilés qui s'élevaient entre les pupitres dans un désordre apocalyptique.

Finalement, ils arrivèrent sur le seuil d'une vaste pièce au bout de laquelle se découpaient des fenêtres aux carreaux ébréchés.

Chahida était là. Penchée sur un document. Absorbée par sa lecture, elle ne l'entendit pas approcher. Ce fut seulement lorsqu'il dit : « Sabah el nour », matin de lumière, qu'elle releva la tête. Un sourire radieux illumina aussitôt son visage. Était-ce le plaisir de le revoir ? Il déchantait.

— Je suis folle de joie !, s'écria-t-elle avec une moue d'enfant qui vient de recevoir un cadeau inespéré. J'ai découvert enfin la preuve de ce que je cherchais.

— Ah...

— La vraie date de naissance du pacha.

— Mohamad Ali, je présume.

Elle s'enflamma :

— Il a toujours affirmé à son entourage qu'il avait vu le jour en 1769. Et la plupart de ses biographes ont accordé foi à cette confiance. Or c'est faux !

— C'est faux ?

— Parfaitement. Il n'est pas né en 1769 ! Fumisterie !

Il croisa les bras, perplexe.

Elle ajouta sur un ton passionné.

— En vérité, la seule date digne de foi est celle que je viens de découvrir. Regardez ce document...

Elle posa son index sur une photo jaunie où figurait une médaille.

— Cette médaille fut frappée en 1847, pour commémorer la construction d'un barrage érigé sur le delta, au nord du Caire. On peut y lire...

Elle posa sa main sur l'épaule de Hicham et ordonna :

— Lisez !

Il ânonna :

— « Mohamad Ali, né à la Cavale, l'an 1184 de l'hégire. »

— Soit entre le 27 avril 1770 et le 15 avril 1771 !

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que cela change ?

— Vous êtes lent, mon ami ! Lent ! Comment, « qu'est-ce que ça change » ? Nous sommes dans

l'Histoire, pas dans un film égyptien avec Tahia Carioca^[1] ! Mohamed Ali a menti.

— Pour quelle raison aurait-il menti ?

Elle posa les mains sur ses hanches et le toisa :

— Tout bêtement parce qu'il éprouvait une véritable vénération pour le petit caporal corse, Napoléon Bonaparte.

— Et... ?

Elle piaffa.

— Vraiment lent ! Mohamed Ali était le fils d'un petit gendarme et lui-même, un modeste négociant en tabac. Dans son esprit, il était indispensable de rehausser ses humbles origines par un détail éclatant susceptible de frapper les esprits : 1769. Bien entendu, cette date ne vous dit rien.

Il reconnut que non.

— C'est l'année de naissance de son idole ! Bonaparte !

Elle conclut :

— Ironie du sort, c'est aussi celle de Wellington.

— Et vous pensez que c'est une découverte fondamentale ?

— C'est une évidence, puisqu'elle remet en question tous les écrits consacrés à l'ancien maître de l'Égypte. Il faudra rectifier toutes les encyclopédies et les livres d'Histoire.

Elle frappa de la paume de la main sur la photo du médaillon.

— La preuve est là !

— Ceux qui l'ont gravé ont pu se tromper, eux aussi.

— Vous croyez que je suis conne ou quoi ? Je ne me suis pas contentée de cette information, bien entendu.

Elle récupéra une chemise bourrée de lettres et la brandit.

— En 1949, lorsque le roi Farouk eut l'intention de commémorer le centenaire de la mort de son illustre aïeul, les experts de l'époque se sont attelés à la tâche afin d'établir le plus précisément possible sa date de naissance. Il y a dans ce dossier l'ensemble de la correspondance qu'échangèrent le palais et les archivistes. Leur conclusion est sans appel : selon eux, la date la plus plausible est bien 1770 et non 1769.

Tout à coup, comme si elle prenait conscience de sa présence, elle demanda :

— Que faites-vous ici ?

— Je vous cherchais.

Elle sourit.

— Masochiste, hein ?

— Sans doute.

Elle lui décocha un regard surprenant de tendresse.

— Vous avez bien fait. J'étais à deux doigts de me rendre chez Nasser pour avoir votre adresse.

Elle le prit par le bras.

— Je meurs de faim. Vous m'invitez à déjeuner ?

Il ne put s'empêcher de rire.

— Encore une rupture ?

— Non. Pas cette fois. Cette fois, j'ai vraiment faim.

— Il y a un restaurant, ou plutôt une gargote ici, dans la citadelle. La nourriture est moyenne, mais la vue, magnifique.

— Je ne suis pas difficile. Va pour la vue...

La salle à ciel ouvert n'était occupée que par des touristes assez téméraires pour affronter la canicule.

Ils commandèrent des mezzés. Elle demanda une bière Stella. Il prit une bouteille d'eau minérale.

Elle resta un moment silencieuse, contemplant Le Caire qui s'étendait à leurs pieds et les pyramides qui, à l'horizon, se détachaient sur fond de brume.

— Vous pourriez faire de cette ville la plus belle du monde, commenta-t-elle tout à coup. Et de ce pays, une mine d'or.

— C'est bien le but que nous poursuivons et que nous espérons atteindre. Sinon, à quoi servirait d'avoir fait la révolution ?

— Je ne me souviens plus de qui a dit : « Une révolution fait en deux jours l'ouvrage de cent ans, et perd en deux ans l'œuvre de cinq siècles. » Prenez garde : il ne suffit pas de prendre aux riches pour donner aux pauvres. Vous avez fait fuir l'intelligentsia, mais vous n'avez prévu personne pour la remplacer. Dommage.

— Le temps. Laissez-nous le temps. En Syrie, que je sache, vous n'avez guère mieux réussi pour l'instant. À ce jour, vous n'avez connu que des coups d'État.

Hicham questionna à brûle-pourpoint :

— Pourquoi, disiez-vous, le soir où nous avons dîné, que la République arabe unie ne durera pas ?

— Parce que je connais la situation politique de mon pays. Actuellement, il existe des dissensions graves dans le parti baassiste. Deux factions s'opposent. L'une, qui englobe surtout les catégories sociales les plus défavorisées des fondateurs idéologiques baasistes, est pro-Nasser ; l'autre, conduite par la branche libanaise du Baas et la faction d'Akram Hourani, l'actuel président du Parlement, est contre. Tôt ou tard, ça va péter.

Saisissant son verre de bière, elle le souleva, fit jouer la lumière sur sa surface. Puis elle rappela :

— Je vous avais parlé d'un homme que je connais bien...

— Le pilote de chasse ? El-Assad ?

— Vous avez de la mémoire. C'est un bon point. Je hais les hommes sans mémoire. Les femmes aussi, d'ailleurs. Oui. Hafez el-Assad. Figurez-vous qu'il est stationné au Caire depuis quarante-huit heures. Je l'ai revu et je vais vous confier un secret : il travaille en ce moment, en compagnie d'autres officiers, à mettre un terme à cette union.

— Il n'est donc pas baassiste ?

— Il l'est. Il est même favorable à l'idéal d'une union panarabe, mais vomit la domination que votre régime exerce sur la Syrie.

Hicham écarta les bras avec fatalisme.

— Nous verrons bien. Si la Syrie veut rompre, elle rompra.

— Logique. On ne force pas un couple à vivre ensemble. Si l'un des deux est malheureux, il est légitime qu'il parte.

— Encore que j'en aie connu qui restaient contraints et forcés.

— Forcés par quoi ?

— Les enfants... les intérêts... que sais-je !

— Ce ne sera pas mon cas. Quand je ne suis plus heureuse, je fous le camp. Je ne supporte pas

la médiocrité.

— Même si vous aviez des enfants ?

— Bien sûr. Élever des enfants dans une ambiance empoisonnée est le meilleur moyen de faire leur malheur. Mes parents ont passé leur vie à se déchirer, et j'ai grandi sans tendresse.

Chahida écarta les mains.

— Regardez le résultat...

— Parce que vous ne vous aimez pas.

— Vous avez la recette ?

— Je crois. Il vous suffirait d'aimer, mais sans exigence. Ce sont les exigences qui tuent. Les gens amoureux exigent toujours trop l'un de l'autre. En vérité, ils n'aiment que le reflet qu'ils dégagent dans le regard de celui qui leur fait face et, surtout, manquent d'amitié. C'est essentiel, l'amitié.

Elle pouffa.

— Qu'est-ce que l'amitié vient faire là-dedans ? Ces deux sentiments ne peuvent que s'exclure l'un l'autre.

— Détrompez-vous. Vous connaissez ce dicton arabe sans doute : « Si ton ami boite du pied droit, boite du gauche, pour que vous demeuriez dans un équilibre harmonieux. » Il en est de même de l'amour. Il ne peut durer qu'à cette condition.

— Foutaises ! Je ne peux aimer que passionnément, fougueusement, entièrement. Autrement, quel ennui !

— Méfiez-vous, Chahida, la passion est à l'amour ce que le vent est au feu. Elle attise, elle exacerbe, mais, à la longue, elle ne souffle plus que sur des cendres.

— Rien à foutre. Au moins, j'aurais brûlé.

— Et vous serez morte.

Elle lança excédée :

— Je vous emmerde !

Il répliqua, placide :

— Pourquoi portez-vous des vêtements ?

La Syrienne parut décontenancée.

— Vous n'en avez guère besoin. Votre agressivité perpétuelle et votre incorrection suffiraient amplement à vous vêtir.

Le ton était glacial.

Il se leva d'un coup, repoussa sa chaise si violemment qu'elle heurta le sol en se renversant.

— Je vais vous dire, ma chère : vous n'êtes qu'une sale gosse très mal élevée.

Il pivota sur ses talons et disparut.

*

Paris, 20 août 1958

Jean-François Levent leva son verre à la santé de ses hôtes.

Il y avait là un jeune sénateur d'Indre-et-Loire, Michel Debré, son épouse, Anne-Marie, et Pierre Lemaire, un député, membre du Parti socialiste autonome, accompagné par une jeune femme à l'allure de garçon manqué, Isabelle.

— Mes amis, je vous remercie d’être venus ce soir. Votre présence me comble. Elle contribue à l’émotion que j’éprouve de fêter une date qui demeure et demeurera à jamais gravée dans mon cœur.

Il contempla Dounia avec tendresse :

— Trente-trois ans de mariage. À la différence de Michel, je suis un piètre orateur et ne possède pas la grandiloquence que ce 20 août eût méritée. Aussi, tu ne m’en voudras pas si je te dis tout simplement...

Il marqua une pause.

— Je t’aime.

Des applaudissements retentirent.

— Trente-trois ans de mariage ! s’exclama Pierre Lemaire, chapeau bas.

Il se pencha vers sa compagne et lui susurra :

— Crois-tu que nous pourrions égaler Dounia et Jean-François ?

Et précisa pour l’assemblée :

— Nous nous marions dans un mois. Vous êtes cordialement invités, bien entendu.

Nouveaux applaudissements.

Michel Debré fit remarquer :

— Anne-Marie et moi ne sommes pas éloignés de nos amis. Vingt-deux ans d’épousailles et quatre enfants, ce n’est pas mal non plus !

— Oh ! oui, approuva Dounia.

Un éclair nostalgique traversa ses prunelles.

— Ne soyez pas attristée, ma chère, murmura Anne-Marie, à qui l’absence de Dounia n’avait pas échappé. Sachez que l’enfant n’est que lui, n’aime que lui et ne souffre que de lui : c’est le plus énorme, le plus innocent et le plus angélique des égoïstes !

Dounia fit signe au majordome de servir les desserts, tandis que Debré demandait à Levent.

— Alors, mon cher, quelles conclusions avez-vous tirées de vos déplacements à Damas, Alger et Beyrouth ?

— Pour ce qui est du Liban... C’est un pays compliqué et sensible, tiraillé entre l’Orient et l’Occident. À mon avis, l’intervention américaine a consacré l’abandon par les chrétiens de la protection française. Les Américains auront démontré qu’ils étaient capables de venir secourir un allié, y compris un petit pays comme le Liban, traditionnellement sous notre influence.

— Que voulez-vous, Jean-François, expliqua Debré, nous n’avons pas les coudées franches avec ce qui se passe en Algérie.

— C’est exact. Seulement, nous ne sommes pas en train de perdre la main uniquement d’un point de vue géopolitique, mais aussi culturel.

— Que voulez-vous dire ? fit Pierre Lemaire.

Levent se tut, prit le temps de boire une gorgée de vin avant de poursuivre :

— Non seulement Beyrouth s’américanise, mais tend à devenir une ville frivole, affamée de plaisirs faciles. Bars et boîtes de nuit y prolifèrent. L’artère élégante s’appelle toujours l’avenue des Français, mais les enseignes de néon affichent en lettres de feu les noms de Miami, d’Alabama ou de Palm Beach dans le ciel libanais.

— D’où vient l’argent ? questionna Pierre Lemaire

— Du pétrole. Le pactole pétrolier en provenance des pays du Golfe y écoule ses billions que les Libanais, passés maîtres dans l’art de commercer, s’empressent de recueillir au passage. Les bouchons de champagne sautent au son des calypsos. Les salles de spectacle et les boîtes de nuit ne

différent en rien de celles que l'on voit en Occident. On y retrouve les mêmes fausses danseuses espagnoles, les mêmes faux gauchos mexicains, et la chanteuse de charme, qui se prétend argentine, a l'accent marseillais.

Les femmes se mirent à rire.

— Décidément, quel visage de l'Orient vous nous tracez là. On se croirait à Paris ou presque.

— Oui, confirma Levent, à la différence que la ruée vers le plaisir est plus intense à Beyrouth que partout ailleurs. La gaieté – telle qu'on la croise chez nous – n'est pas factice, et les Libanais ne font pas la fête pour oublier leur chagrin. Dans ce pays où les grappes sont lourdes et les femmes, ardentes, il ne se mêle aucune angoisse métaphysique.

— Ah ! s'exclama la compagne de Lemaire, ce n'est donc pas chez eux que la chair serait triste !

Jean-François poursuivit :

— Ce pays, dont on ne sait plus s'il est un pays chrétien à visage arabe ou un pays arabe à visage chrétien, a toujours été considéré, depuis que nous l'avons créé de toutes pièces, comme une terre de missions. Je prendrai pour exemple l'université Saint-Joseph de Beyrouth, dirigée par les Jésuites. Elle fut le sommet de l'édifice scolaire de toutes nos missions d'Orient, le phare spirituel de la Méditerranée orientale. Mais, depuis lors, elle voit se dresser devant elle une rivale : l'université américaine. Celle-ci attire des étudiants de plus en plus nombreux, alors que nos écoles et nos facultés se vident. Ce n'est pas par désaffection à l'égard de la France. Cela tient à ce que l'université américaine reçoit des subventions considérables, auxquelles nos établissements français ne peuvent pas prétendre. L'étude de la langue française recule au profit de l'anglais, et le matérialisme sape lentement le vieil humanisme libéral.

— Allons, allons, protesta Debré, je vous trouve bien pessimiste !

— J'espère que l'avenir me donnera tort. En tout cas, j'ai passé deux heures à prêcher la bonne parole. Hélas, le moins qu'on puisse dire est qu'avec l'intervention américaine j'ai beaucoup prêché dans le désert. Ce qui m'inquiète aussi, ce sont ces deux communautés qui s'observent avec une haine vigilante : chrétiens et musulmans, chacune des deux divisée en multitude de sectes. Je crains qu'un jour les divergences politiques ne dégénèrent en guerres religieuses. Le conflit prendra alors un caractère passionnel qui le rendra incontrôlable.

— Vous voulez dire que la moindre secousse pourrait être fatale à ce pays ?

— Fatale, non. Le Libanais possède une double faculté, sans doute unique au monde : ténacité et inconscience. À quoi j'ajouterais une aptitude inégalée à faire la fête. Autant de caractéristiques qui lui permettront de continuer de vivre et de festoyer comme si de rien n'était, et quoi qu'il advienne. C'est pourquoi je vous disais que la secousse ne sera pas fatale. Sanglante sûrement et à coup sûr ruineuse.

— Et à Alger ? s'informa l'épouse de Debré.

— C'est autrement plus grave.

— Nos cent vingt-huit ans d'occupation arrivent à terme. Tôt ou tard, nous serons forcés de lâcher prise.

Le sénateur d'Indre-et-Loire s'insurgea :

— Vous avez dû certainement lire ce que j'ai écrit y a un an, dans mon journal, Le Courrier de la colère.

Il cita :

— « Que les Algériens sachent bien que l'abandon de la souveraineté française en Algérie est un acte illégitime qui met ceux qui le commettent, ou s'en rendent complices, hors la loi et ceux qui

s'y opposent, quel que soit le moyen employé, en état de légitime défense. » L'Algérie fait partie intégrante de la France. Ne l'oubliez pas, mon ami.

Dounia décida d'intervenir.

— Dans ce cas, comment expliquez-vous la phrase que votre général de Gaulle a lancée du haut d'un balcon à Alger, il y a trois mois à peine ? Cet étrange : « Je vous ai compris. » Pourriez-vous la décrypter ? À qui s'adressait-elle ? Aux insurgés du FLN, à ce Ben Bella qui croupit dans les geôles françaises depuis que vous l'avez appréhendé en détournant l'avion qui le conduisait à Tunis ? Ou aux colons qui aspirent comme vous au maintien d'une Algérie rattachée à la France ?

Debré fronça les sourcils.

— Nous devons continuer de nous battre contre la guérilla et avec l'aide des harkis. Il serait indigne que nous abandonnions à son sort une population implantée là depuis des siècles. Pas question.

Levent lui adressa un œil critique.

— Vous vous battez ? En reprenant le contrôle de la population et en privant le FLN des moyens logistiques qu'il obtiendra de toute façon de gré ou de force auprès de la population ou auprès de Nasser ? J'ai visité les fameuses « zones interdites ». La population qui y vit, chassée de ses habitations, a été regroupée dans des camps de tentes sous la surveillance de l'armée. Les villages ont été vidés de leurs habitants et parfois détruits pour éviter qu'ils soient utilisés par le FLN. Éloignés des champs qu'ils ne peuvent plus cultiver, privés de leur bétail, ces malheureux sont à la merci des conditions d'alimentation prévues par l'administration, et celle-ci est souvent insuffisante, entraînant des carences alimentaires.

Il se tut avant de s'enquérir :

— Michel, croyez-vous vraiment que ce soit la solution ?

Debré ne répondit pas.

— Si vous voulez mon avis, déclara Pierre Lemaire, le Général a balancé cette phrase comme on jette un os. Je vous ferais remarquer qu'il s'est bien gardé de rien promettre de précis aux colons lors de ce discours, et qu'à aucun moment il n'a repris leur mot d'ordre d'« intégration » ni leur slogan « Algérie française ».

— Conclusion ? demanda l'épouse de Debré.

— Conclusion : de Gaulle s'apprête à lâcher l'Algérie. Demain, dans un an, je n'en sais rien. Mais je suis convaincu que le projet est déjà bien défini dans sa tête.

Il fixa Michel Debré :

— N'est-ce pas pour cette raison qu'il a été élu par l'Assemblée, par 329 voix sur 553 votants ?

— Mon cher, je n'ai pas de boule de cristal, hélas. Pour l'heure, j'ai été chargé par le Général d'une bien lourde mission qui, n'en doutez pas, occupe toutes mes journées et une partie de mes nuits : élaborer une nouvelle Constitution. Croyez-moi, je ne suis pas au bout de mes peines.

— Adieu, donc, à la IV^e République, laissa tomber la compagne de Lemaire.

— Certainement, madame. Et il en était plus que temps, répliqua le sénateur d'Indre-et-Loire.

¹- Célébrissime danseuse orientale égyptienne. Elle fit aussi carrière dans le cinéma en tournant près de cent vingt films.

Tout est mystère dans l'amour,
Ses flèches, son carquois,
son flambeau, son enfance.

La Fontaine.

Jérusalem, secteur ouest^[1], 21 août 1958

Non loin de la porte de Damas, l'incident, commencé comme une rixe banale entre deux passants, s'était transformé rapidement en bataille rangée. On tirait de toutes parts. Une balle perdue frôla la joue d'Avram Bronstein. Des soldats jordaniens auraient-ils franchi « la ligne verte », déclenchant les hostilités ? C'était improbable.

Avisant un étal d'épices, Avram s'y précipita en opérant un roulé-boulé, et se mit à l'abri derrière de gros sacs qui dégageaient des senteurs de noix de muscade, à moins que ce ne fût du cumin.

Cris, hurlements. Un homme, touché en pleine poitrine, s'écroula. Un autre, pistolet au poing, agenouillé derrière un muret, riposta. Sur qui ? Sur quoi ? Impossible de le savoir. La folie et la rage s'étaient emparées une fois de plus de la Ville sainte.

Tout à coup, une silhouette de femme surgit au détour de la ruelle, fit quelques mètres et s'arrêta net sur place. Une balle ricocha à ses pieds. Une autre. Avram hurla :

— Courez ! Courez !

Elle ne parut pas l'entendre ou le comprendre. Alors, n'hésitant plus, il se précipita vers elle, la saisit fermement par la taille, l'entraîna vers l'étal.

— Lâchez-moi ! s'écria-t-elle, terrifiée.

Elle s'était exprimée en arabe.

— Vous allez vous faire tuer ! répliqua-t-il dans la même langue. Venez !

À contrecœur, elle capitula.

Il la força à s'accroupir derrière les sacs et la maintint dans cette position en emprisonnant sa nuque.

L'échange de tir se prolongea jusqu'au moment où un peloton de Casques bleus fit irruption. En un éclair, ils se dispersèrent à travers les ruelles, prenant position, ici et là. Il y eut encore pendant quelques minutes des tirs sporadiques, ensuite ce fut le silence. On n'entendit plus que le frémissement léger du vent, troublé par des gémissements qui montaient de la vieille ville.

Alors, seulement, Avram aida la femme à se relever et s'enquit en hébreu :

— Ma nishma ? Ça va ?

Elle le dévisagea, interrogative.

Il se souvint que tantôt elle avait parlé en arabe et reposa la question dans cette langue.

— Oui. Merci. Yahoudi ? Juif ? se hâta-t-elle de demander ?

Il confirma.

Brusquement, elle se recula, comme si Satan en personne s'était incarné.

— Regarde, lui dit-il avec un sourire indulgent : j'ai des mains, des bras, un visage, des jambes

et je parle. Je suis aussi un homme.

Elle acquiesça timidement. Elle paraissait incroyablement jeune.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-trois ans.

Il lui en donnait cinq de moins.

Son regard était une caresse, et ses traits mats, d'une douceur incomparable. Détail surprenant et rare pour une Arabe : elle avait les yeux bleus.

— Comment t'appelles-tu ?

— Joumana.

— Moi, c'est Avram. Avram Bronstein.

Elle répéta comme pour se convaincre :

— Yahoudi ?

Il s'esclaffa.

— Que t'a-t-on enseignée ? Que les Juifs ressemblaient à des ogres ?

— Il faut que je rentre chez moi, bredouilla-t-elle mal à l'aise.

— Je t'accompagne.

Une expression de moineau apeuré crispa son visage.

— Non. Il ne faut pas.

— Pourquoi ? Où habites-tu ?

— Dans la vieille ville. Ce n'est pas loin.

— Je t'accompagne.

— Mes parents... si on nous voit.

— Ne t'inquiète pas.

Il chuchota avec un faux air de comploteur :

— Je m'appelle Mohamed et je suis palestinien.

— C'est impossible ! Tu ne ressembles pas à un Palestinien !

— Pas plus que tu ne ressembles à une Arabe. Allez, viens !

Elle consentit à prendre sa main.

Ils remontèrent le long du Khan Alzit, à la lisière du quartier chrétien, parcoururent une centaine de mètres, jusqu'au moment où la jeune femme désigna une ruelle sur la gauche. L'hospice autrichien apparaissait tout au bout.

— Dis-moi, Joumana, s'informa Avram, que faisais-tu si près de la ligne verte ?

— Ligne verte, ligne rouge, qu'est-ce que j'en sais ? Elle n'est pas visible, non ? Je suis née ici. Mon père et mon grand-père, et mon arrière-arrière-grand-père aussi. Jusqu'à l'âge de treize ans, j'avais le droit de me promener partout. À présent, mes cousins et mes oncles et tantes, qui habitent côté ouest, sont considérés par votre État comme de simples résidents dont le statut est révocable. Des résidents étrangers ! C'est quoi, cette histoire ? Il suffirait qu'ils s'absentent quelque temps pour n'avoir plus le droit de revenir vivre ici. Nous sommes pourtant chez nous, non^[2] ?

Avram ne répondit pas. Comme tous les siens, il gardait gravés dans sa mémoire les propos tenus neuf ans plus tôt par le père de la nation, David Ben Gourion : « Jérusalem est une part organique et inséparable de l'État d'Israël, tout comme elle est inséparable de l'histoire juive, de la religion d'Israël et de l'âme de notre peuple. Jérusalem est le cœur même de l'État d'Israël. »

À quoi les Arabes avaient immédiatement rétorqué : « Jérusalem est la troisième ville sainte de l'islam ! »

Et les chrétiens de protester : « C'est la ville du Messie ! Jésus-Christ, le fils de Dieu ! »

Une pensée utopique traversa son esprit : « Et si cette ville était promise à devenir un jour symboliquement le lieu majeur de la rencontre de tous les enfants d'Abraham ? »

Interrompant son rêve, Joumana annonça :

— Nous sommes arrivés.

Elle pointa une maison du doigt.

— Il vaut mieux que tu me laisses ici.

— D'accord.

Elle le dévisagea avec un sourire d'enfant :

— C'est vrai que tu as des mains, des bras, un visage, des jambes...

Et s'empressa d'ajouter :

— Merci.

Lui demeura immobile, la suivant du regard, ne parvenant pas à l'abandonner, comme si un fil invisible s'était tendu entre son cœur et celui de la Palestinienne.

*

Koweït, 30 août 1958

Debout devant la fenêtre qui ouvrait sur la mer, Hussein et Zeyd contemplaient silencieusement le spectacle. Étrange pays. Pas un souffle dans l'air, pas une ride sur l'eau. Pourtant ce lieu, si calme en apparence, était sans doute l'un des plus actifs qui soient. Les fiefs des grands trusts pétroliers dessinaient alentour un gigantesque amphithéâtre.

Sous les yeux des deux Palestiniens se détachait le port de Mina el-Ahmadi. Une douzaine de pétroliers se gorgeaient de flots d'or noir, amenés par des pipelines venus des confins du désert.

— Quand tu penses, fit observer Zeyd, que l'émir Ibn Salim el-Sabah perçoit tous les jours des centaines de milliers de dollars en redevances de la Koweït Petroleum Corporation... Une pluie d'or dans un ciel vide de nuages ! Une pluie, grâce à laquelle ce cher prince, ne voulant pas se laisser éclipser par le faste de ses cousins, a mis en chantier un nouveau palais.

— Je sais. Nos amis palestiniens m'en ont parlé : haut de trois étages, quatre-vingt-dix pièces revêtues de marbre, une salle à manger aménagée pour deux cents convives, des fauteuils de bronze recouverts d'une couche d'or, une salle de cinéma et une gigantesque piscine.

— Le plus fou est qu'ils ont prévu, pour qu'elle ne soit jamais à sec, un ravitaillement continu par camions-citernes.

— L'Angleterre doit assister à ces extravagances avec un sourire amusé.

Hussein avait raison.

Peu importait aux Anglais ces fantaisies et ces rivalités de milliardaires, aussi longtemps que le prince respectait les règles du jeu. Des règles qui découlaient d'un traité de protectorat établi en 1899, en vertu de quoi la politique étrangère de l'émir et la gestion de ses deniers devaient recevoir l'approbation de ses « conseillers britanniques ». Son Altesse ne pouvait contracter d'alliance avec quelque pays que ce soit sans le consentement de Downing Street et elle était tenue de déposer la totalité de ses revenus à la Banque d'Angleterre. Quant à son armée, elle devait être instruite exclusivement par des officiers de Sandhurst^[3]. En dehors de cela, bien entendu, l'émir pouvait faire ce qu'il lui plaisait. Comme bâtir un palais extravagant.

— Viens, déclara Zeyd, on nous attend.

Ils prirent place dans la voiture qu'un membre donateur du Fatah leur avait prêtée et roulèrent en direction du centre-ville.

Bientôt, ils furent forcés de réduire leur vitesse à la hauteur d'un terre-plein abrité du soleil par un double écran de toiles et de murs en pisé : le marché aux faucons. Des centaines de rapaces, encapuchonnés de cuir, attendaient un acquéreur. Tous portaient des noms poétiques tels qu'« Éclair du matin » ou « Terreur du crépuscule ». Accroupis sous leurs tentes, dans de grands manteaux de mousseline noire, les marchands, visage basané, dont le profil ressemblait étrangement à celui de leurs oiseaux, guettaient le client, émir ou notable, avec la patience des gens du désert.

Hussein, au volant, pesta contre ces futilités qui risquaient de les mettre en retard. Il accéléra, mais, 100 mètres plus loin, fut contraint de ralentir à nouveau, prisonnier du flot ininterrompu de voitures et de camions, dans une avenue bordée de magasins aux vitrines encadrées de marbre, derrière lesquelles étaient proposés des réfrigérateurs, des machines à laver, des postes de télévision.

— Soixante mille Koweïtiens autochtones, mais cinquante mille voitures ! pesta Zeyd.

— Quand je pense qu'ils y voient le symbole même du progrès ! Figure-toi qu'hier, alors que je suis sur le port en trimballant des caisses, l'un de ces cheikhs ventripotents m'a lancé en tendant vers le large une main à l'annulaire de laquelle scintillait un énorme diamant : « Vois-tu ces cargos ? C'est très ennuyeux. Voilà deux jours qu'ils sont là, et ils ne peuvent décharger leur cargaison, parce que le port est trop encombré. Ce retard est des plus irritants ! » « Que contiennent-ils ? ai-je demandé ? De la nourriture ? » Il m'a dévisagé comme si j'étais fou. « De la nourriture ? Mais pas du tout ! Ils sont remplis de Cadillac. Ce sont les modèles 1959 arrivés avec cinq mois d'avance. » Alors naïvement je lui ai fait remarquer : « Mais pourront-ils être absorbés par la population ? Il y a déjà énormément de voitures dans cette ville. » L'autre a éclaté de rire : « Quelle question ! Lorsque les modèles 1959 sont là, personne n'imagine rouler dans ceux de 1958 ! »

Zeyd loucha vers son ami.

— Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— « Évidemment, Excellence ! Excusez mon étourderie. »

— Moi, chez l'émir El-Ansari pour qui je travaille, j'ai eu droit à une remarque plus extravagante encore. Fou de parfums comme tous les Arabes, il s'est plaint de ne pouvoir acquérir pour ses femmes ceux de Chanel ou de Christian Dior par bonbonnes de 10 litres. « Tu comprends, a-t-il gémi, ce serait tellement plus pratique pour parfumer ma piscine ! Mes domestiques se fatiguent à y verser une quantité de petits flacons de rien du tout. C'est épuisant ! »

— Nous sommes arrivés, annonça Hussein. Il était temps.

*

Yasser Arafat, toujours coiffé de son keffieh, leur fit un signe de bienvenue. Zeyd nota qu'il en avait modifié la disposition de manière à imiter la forme de la Palestine à l'époque du mandat, avec le « désert du Néguev » couvrant l'oreille droite.

Comme l'avant-veille, et la veille encore, il ne s'était pas rasé. Apparemment, il avait dû prendre la décision de se laisser pousser la barbe.

Depuis que Hussein et Zeyd avaient renoué le contact, certains points obscurs concernant le passé du personnage s'étaient quelque peu éclairés.

Il ne serait pas né à Jérusalem, mais au Caire. C'est en tout cas ce qu'Abou Jihad, qui le connaissait bien, avait confié aux deux jeunes gens. Sans doute Arafat eût-il préféré voir le jour dans

la Ville sainte, plus propice à son destin ; hélas, Allah ne lui avait pas donné le choix. Son père, Abdel Raouf, s'était livré au commerce du textile – à moins que ce ne fût des épices –, entre l'Égypte et la Palestine jusqu'à ce qu'il fût abattu en 1949 alors qu'il combattait les sionistes. Sa mère, Zahoua, appartenait – ce point au moins était une certitude – à une famille respectée de Jérusalem.

Toujours selon Abou Jihad, la famille eut été apparentée au grand mufti de Jérusalem, Haj Amin el-Husseini, accusé de collaboration avec les nazis.

En 1952, après avoir achevé ses études à Gaza, l'homme au keffieh s'était inscrit à l'université du Caire où, quelques mois plus tard, il fondait « l'Union générale des étudiants palestiniens », affiliée aux Frères musulmans. D'après certaines rumeurs – qu'Abou Jihad refusa toutefois de commenter –, le chef du Fatah aurait été recruté en 1955 par les services de sécurité égyptiens.

Aujourd'hui, ce Fatah, qu'il avait imaginé plus d'un an auparavant, peinait à prendre son essor. Les fonds manquaient, les hommes aussi. Pour l'heure, ces derniers n'étaient guère plus d'une vingtaine, la plupart appartenant à la petite-bourgeoisie palestinienne. Hormis Arafat lui-même, trois personnages composaient le « noyau dur » : Abou Iyad^[4], Abou Loutof^[5] et, naturellement, Abou Jihad. L'homme de la première heure.

Hussein et Zeyd s'installèrent parmi le petit groupe déjà au complet, tandis qu'Arafat prenait la parole...

*

Le Caire, ministère de la Défense, même jour

Hicham décacheta l'enveloppe qu'un planton venait de lui remettre et sur laquelle on avait écrit en caractères soulignés : « Personnel ».

Cher toi,

Malgré les apparences, je n'ai jamais eu ni l'intention ni la volonté de te blesser. Ce n'est pas moi. Seulement, il se fait que tu es arrivé dans ma vie par hasard, un grain de sable, non par sa taille mais par sa capacité à enrayer une machine qui, depuis des années, ne tourne plus rond. J'ai croisé ton regard. Ce regard m'a plu. Tu as très vite commencé à envahir mes pensées. Alors, comme quelqu'un qui est convaincu que le bonheur n'est pas fait pour lui, je balance des coups de pied. Je rue. Je mords. Fuir un bonheur trop beau, trop entier, trop unique pour être vrai, mais surtout pour durer.

Je le reconnais, je suis d'une susceptibilité et d'une sensibilité démesurées, mais j'ai atteint un moment de ma vie où j'ai décidé de ne plus détruire en permanence, où je veux me prendre en main et me sauver.

J'ai rencontré des hommes très bien au cours de mon existence et d'autres qui m'ont fait souffrir, that's life, seulement il s'avère que le dernier, par ses hésitations et ses peurs, m'a détruite à petit feu. Et j'ai perdu confiance. Lorsque tu m'as balancé au restaurant : « Alors, vous êtes

morte », tu as rouvert une plaie pas encore refermée.

Je n'ai jamais voulu me montrer injurieuse. Je réagis impulsivement. C'est à ce « moi » destructeur que j'adresse ces coups de pied. Je comprendrais tout à fait, me voyant comme un être instable qui risque à tout bout de champ de te balancer par-dessus bord, que tu choisisses la fuite. En restant, tu serais plus que suicidaire. Toutefois, je ne suis pas cette personne. Je suis tout simplement une petite fille qui a peur d'être aimée. Et j'ai senti que cet amour, tu étais capable de me l'offrir.

Je ne peux plus rien rajouter. Tout est entre tes mains. Je ne veux pas te perdre.

Chahida

P.S. : 10, rue du 26-Juillet, Zamalek.

Hicham alluma une Lucky Strike et relut la lettre.

Finalement, c'était bien ce qu'il avait pensé le soir où ils avaient dîné au Sémiramis : « Ou cette femme se moquait de lui, ou elle était vraiment hors norme. » Au regard de cette lettre, la seconde hypothèse s'imposait.

J'ai senti que cet amour, tu étais capable de me l'offrir.

En était-il capable vraiment ? Ne le surestimait-elle pas ? Il avait un ego démesuré et comme elle se savait d'une susceptibilité et d'une sensibilité tout aussi malades. Le choc de deux locomotives qui fonceraient l'une vers l'autre à toute allure.

Il s'était empli les yeux de Chahida. Il s'en était enivré même, conscient de l'étrangeté de cette ivresse. Pour quelle raison une personne représente-t-elle la félicité absolue et une autre, le mal intégral ?

Depuis cette scène à la citadelle, le souvenir de la Syrienne ne l'avait pas quitté. Il était demeuré ancré en lui comme un navire encalminé. Nul souffle n'aurait suffi à la chasser de sa mémoire, il eût fallu une tempête, un ouragan. Ce serait donc cela, l'amour ? Une obsession qui s'inscrit irrémédiablement dans le cerveau, à moins que ce ne fût dans le cœur ? La certitude de ne plus pouvoir vivre sans l'autre, tout en étant conscient d'être non son opposé, mais son alter ego avec tous les risques qu'une telle gémellité implique ?

Comment deux hérissons font-ils l'amour ?

Réponse : en faisant très, très attention.

À l'évocation de cette devinette enfantine, Hicham sourit.

Il écrasa sa cigarette, ferma les yeux et médita.

¹- Après la création de l'État d'Israël et l'armistice de 1949, Jérusalem s'est retrouvée coupée en deux, séparée par une « ligne verte ». Le contrôle de la partie orientale de la ville était aux mains des Jordaniens, tandis que le secteur de Ouest était détenu par les Israéliens. Jérusalem-Est, ou vieille ville, englobait quelques-uns des sites les plus sacrés des trois religions monothéistes, tels que le mont du Temple, le Mur des lamentations, la mosquée d'El-Aqsa, et l'église du Saint-Sépulcre.

²- La loi sur les « propriétés abandonnées » promulguée en 1948 permet la saisie des biens de toute personne « absente ». Elle définit comme étant « absente » toute personne qui, pendant la période du 29 novembre 1947 au 1^{er} septembre 1948, se trouvait à l'extérieur du territoire d'Israël (Cisjordanie ou la bande de Gaza) ou dans d'autres États arabes.

³- Célèbre académie royale militaire anglaise où sont formés des officiers de l'armée de terre britannique et ceux des pays étrangers liés par des accords de coopération.

⁴- De son vrai nom : Salah Khalaf.

⁵- De son vrai nom : Farouk Kaddoumi.

Révolution ? oui ! mais entendez bien : il n'y a de vraie révolution que morale.
 Tout le reste est misère, sang gaspillé, larmes vaines.

Georges Duhamel.

Bagdad, 1^{er} septembre 1958

— Mon cher Fawaz ! protesta le colonel Aref en saisissant le narguilé, je n'ai pas ta patience. Il ferma les yeux et exhala d'un air gourmand un nuage de fumée.

— Bonn ! Il me nomme ambassadeur à Bonn !

Fawaz el-Bagdadi répéta machinalement :

— Ambassadeur à Bonn ? Es-tu certain que l'ordre émane du général Kassem lui-même ?

Aref partit d'un éclat de rire sonore.

— Je te rappelle qu'il est le maître de Bagdad, Premier ministre et ministre de la Défense et...

— Et toi, tu es vice-Premier ministre, ministre de l'Intérieur et commandant des forces armées.

Il ne peut pas...

— Rien ! Je ne suis plus rien. Rien qu'un futur diplomate qu'on exile en Allemagne.

À vrai dire, la mise à l'écart du colonel ne surprenait pas vraiment Fawaz. Depuis le début, les vues de l'instigateur du coup d'État du 15 juillet étaient en désaccord total avec celles d'Aref. Ce dernier, fils d'un imam, homme pieux, ne pouvait être qu'un fervent adepte de l'islam, donc partisan de l'unité arabe. Admirateur de Nasser, il rêvait d'un Irak uni à la République arabe unie.

Kassem, lui, marxiste convaincu, honnissait le raïs et n'avait d'yeux que pour l'URSS, pays de non-croyants et d'hérétiques, selon Aref.

À ces différends qui opposaient les deux militaires s'ajoutait aussi le problème jamais résolu des Kurdes. Pourtant, au lendemain du coup d'État, Kassem s'était engagé à établir une république qui garantirait les droits nationaux de cette communauté au sein de l'entité irakienne. Malheureusement, la fraternité retrouvée dans l'enthousiasme des deux peuples fut de courte durée. Dès son installation au sommet de l'État, le général n'avait fait que manœuvrer dans le but de garder intact son pouvoir personnel, s'en prenant à toutes les formations politiques, et notamment au Parti démocratique du Kurdistan.

La tension entre les Kurdes et le despote approchait du point de rupture. Il n'eût pas été étonnant que, dans un avenir proche, le bras de fer politique se transformât en un affrontement armé. Comment oublier que cette situation ne se serait jamais produite si, en 1920, les chers Anglais n'avaient « fabriqué » l'Irak en y englobant de force le malheureux Kurdistan pour la seule raison que ses sous-sols regorgent de pétrole ? À l'heure qu'il était, Mrs Gertrude Bell, responsable de ces contorsions frontalières, devait bien rire dans sa tombe^[1].

— Et que comptes-tu faire ? questionna Fawaz avec anxiété.

— Le descendre ! répliqua Aref, imperturbable.

— Tu plaisantes, bien entendu !

— À moitié.

Les glouglous du narguilé s'amplifièrent.

Le colonel tira une nouvelle bouffée, avant de reprendre :

— Que crois-tu, mon ami ? Sais-tu ce que je représente aux yeux du peuple ? N'est-ce pas moi qui ai conduit l'assaut du palais ? Je suis une figure historique, mon cher ! J'existe ! Et le peuple m'adore. Quant à l'armée...

Il fit une pause.

— Comme un tournesol. Elle se tournera dans la direction du soleil.

— Un nouveau coup d'État, donc...

— Nous verrons bien. En tout cas, il est hors de question que j'accepte ce poste d'ambassadeur. Je dérangerai M. le Général ? Eh bien, tant pis. Il devra supporter ma présence à Bagdad.

Nouveau silence.

— N'oublie pas que je ne suis pas seul. J'ai vu Nasser la semaine passée. J'ai son appui.

Fawaz hocha la tête, pensif.

La politique, les partis. C'est à cause d'eux que j'ai perdu mon mari et mon fils. Pourquoi ce choix, mon petit ? Pourquoi ? Éloigne-toi de la politique ! C'est un leurre, un poison ! Ils partent tous, la tête pleine d'idéaux qu'ils s'empressent de trahir dès qu'ils acquièrent le pouvoir.

Jamais les propos de sa tante Salma ne lui étaient apparus aussi actuels. Néanmoins, force était de reconnaître que le général Kassem avait piteusement trahi l'esprit de la révolution. Il ne méritait plus le pouvoir.

*

Le Caire, ce même soir

Parvenu au deuxième étage, Hicham sonna à la porte du 10, rue du 26-Juillet. Il n'était pas loin de 11 heures du soir. Elle lui ouvrit.

« Vous aviez raison », furent les premiers mots de Hicham.

Elle leva les sourcils, interrogative.

— Mohamad Ali est bien né en 1769. J'ai vérifié.

Elle partit d'un éclat de rire, se jeta dans ses bras et resta sans bouger contre lui sans dire un mot.

Au bout d'un moment, elle l'invita à entrer.

Le salon ouvrait sur une magnifique terrasse décorée de toutes sortes de plantes. Lauriers-roses, azalées et une profusion de rosiers.

— Que voulez-vous boire ? proposa-t-elle.

— Un Johnnie Walker, si vous en avez ?

— Avec des glaçons jusqu'à ras bord ?

— Comment avez-vous deviné ?

Elle secoua la tête l'air espiègle.

— Au Sémiramis. J'ai vu votre verre.

Tandis qu'elle se dirigeait vers un petit bar dressé dans un coin du salon, il rejeta la tête en arrière et fixa les étoiles. Nous passons chaque jour et chaque nuit à nous perdre, et une vie à tenter de nous retrouver.

Où avait-il lu cette phrase ? À moins qu'il ne l'eût inventée...

— Vous aimez la nuit ? questionna-t-elle en lui servant son whisky.

— Non. Je m'y sens mal.

— Vous avez tort... Moi, je suis une nocturne. Il se passe quelque chose quand le soleil disparaît. Une énergie différente. La nuit, on imagine ce qu'on désire, et tout paraît possible. Alors qu'au grand jour l'esprit est dévoré par le bruit, parasité par tous les cons.

Il lui lança un regard.

— Il me semble que, dans votre lettre, vous aviez opté pour le tutoiement.

— L'écriture autorise toutes les libertés et les impudeurs.

— Vous ? Pudique ?

— Malgré les apparences, oui.

Il posa son verre et lui tendit la main.

— Viens, approche-toi.

Elle quitta son fauteuil.

— Plus près.

Elle se laissa glisser sur les genoux de Hicham.

Elle était brûlante. Ou bien était-ce lui qui se consumait ?

Il dit à voix basse :

— Tu m'as manqué.

Leurs lèvres se cherchèrent. Se trouvèrent naturellement. Comme une évidence.

Il emprisonna sa taille. Une chaleur venue d'ailleurs se diffusa en eux, en sa chair et en celle de Chahida, irrationnelle.

Il retroussa sa jupe, dénuda ses cuisses. Sa main s'aventura le long de sa peau et, soudain, s'immobilisa, surprise de ne rencontrer aucun rempart : elle était nue sous le tissu.

Elle murmura :

— Je t'attendais.

Il la souleva légèrement, insinua sa paume sous elle, plaqua des mots invisibles sur sa peau. Le geste était doux et fort ; le toucher délicat et ferme. La main de Hicham se retira pour s'insinuer dans l'entrejambe de la femme. Elle remonta aussitôt sa jupe jusqu'à mi-taille et s'écarta. Alors, en arabesques, il glissa un doigt jusqu'à l'orée de son sexe, longeant lentement l'intimité offerte, infiniment lentement. Une petite poussée, légère, presque imperceptible. Il entra en elle. Elle s'ouvrit plus encore.

Tout à coup, tout bascula. Elle se leva, l'entraîna vers le salon. Elle n'était plus Chahida. Mais une autre.

Debout, au centre de la pièce, elle le fixa.

— Je veux être nue.

Il la déshabilla. Fébrile.

Elle le dénuda à son tour. Il s'allongea à même le sol, l'attira, la laissa s'empaler sur lui. Et une étrange métamorphose s'accomplit. En le chevauchant, la voilà qui instaurait inconsciemment ce lien mystérieux, cette scabreuse harmonie de l'homme et de l'animal. Le corps se raidit. Se cabra. Les muscles se nouèrent. Il retenait son plaisir et sentait qu'elle en faisait autant. Les cheveux aux reflets dorés ondulaient comme sous l'effet d'un souffle invisible. Il eut tout à coup l'impression qu'un licol lui emprisonnait le thorax.

Combien de temps dura leur chevauchée ? Seules les étoiles qui flottaient au-dessus de la terrasse auraient pu le dire.

Soudain, une lumière vive explosa dans l'esprit de Hicham, alors que le corps entier de Chahida exultait sous l'orgasme qui était en train de la submerger comme un raz de marée. Elle gémit, entièrement cambrée, presque soulevée du sol et, après un instant qui sembla durer une éternité, elle retomba enfin, à bout de souffle, le ventre secoué de spasmes.

*

Elle s'était servi un verre de vin et fumait, pensive, allongée sur l'un des divans qui meublaient la pièce.

— Pourquoi ?

Comme il eut l'air étonné, elle compléta sa question :

— Pourquoi nous ?

— Comment le saurais-je ? Magie ? Alchimie ? Si seulement nous connaissions la raison qui déclenche l'attraction entre deux êtres...

— L'amour ?

— Tu vas être surprise. Je ne sais pas ce que c'est. Je n'ai jamais aimé.

Elle le dévisagea avec étonnement.

— Tu te fous de moi ?

— Pas du tout. Pour des raisons obscures, la souffrance et la joie d'aimer me furent épargnées. Comme si l'amour, trop affairé ailleurs, m'avait oublié. Bien sûr, j'ai connu des femmes. Mais l'amour, jamais.

Il enchaîna dans un souffle :

— À ce jour.

Elle laissa le silence s'épaissir avant de déclarer :

— Je dois te prévenir. J'ai deux problèmes.

Il attendit la suite.

— Je me lasse vite.

— Dangereux. Très dangereux. Quand un homme s'ennuie, il a besoin d'être stimulé. Mais, quand une femme s'ennuie, elle a besoin d'être retenue.

— Je suis fidèle. Entière. Je ne trompe pas.

Elle s'empressa de préciser :

— Tant que j'aime.

— Tu avais mentionné deux problèmes. Quel est l'autre ?

— Je ne supporte mon plaisir que sans réticence, mon abandon, que sans bornes. Je ne veux pas d'esclave et pas de maître.

Il rit doucement.

— La tâche qui m'attend est rude.

Elle l'attira vers elle. Ses bras entourèrent son cou, et son visage se pressa contre celui de Hicham.

— Mais pour toi, je suis prête à changer. Je te l'ai écrit. Tu es le premier qui m'inspire ce désir. Tu dois me croire.

L'instant d'un éclair, ils plongèrent leurs regards l'un dans l'autre. Il retrouva l'émotion ressentie dans la piscine du Gezireh ; non, pas exactement, car on n'éprouve jamais deux fois la même émotion, mais avec l'épanouissement du désir partagé.

Haïfa, 30 septembre 1958

Avram était dépassé par ce qui lui arrivait. Voilà plus d'un mois qu'il vivait dans un état second, comme en transe, hanté par le prénom, les mains, les yeux, le visage de Joumana. Et ces images allaient et venaient dans son cerveau, heurtant d'invisibles murs auxquels il avait donné le nom de « raison ».

En ce moment, il entendait les conversations entre son père et leur hôte comme en songe. De temps à autre, son front s'imprégnait de sueur, tandis qu'il luttait contre cette boule au ventre qui s'était incrustée en lui et refusait de disparaître.

Il avait cessé de tenir le compte des jours passés à guetter la Palestinienne au pied de sa maison. La seule chose qu'il avait apprise, c'était son nom de famille : Nabulsi. Joumana Nabulsi. Littéralement aimanté, il lui arrivait de passer la nuit assis dans un recoin de la ruelle, à la manière d'un mendiant qui attend. Attendre. Attendre quoi ? Qu'espérer ? Elle était arabe. Il était juif. Une caricature d'histoire, vieille comme la nuit du monde. Quelqu'un en avait déjà livré le récit. Les familles ne s'appelaient pas Bronstein ni Nabulsi, mais les Capulet et les Montaigu. Risible.

Un sourire amer apparut sur les lèvres d'Avram qui lui attira aussitôt une remarque de son interlocuteur, Menahem Begin. Le fondateur du parti politique le Herout, à la droite de l'échiquier politique israélien, et en marge de l'ancien parti révisionniste déclinant.

— Tu vas bien ?

— Il ne vit plus parmi nous, observa Samuel Bronstein. Depuis quelque temps, son esprit est ailleurs.

Avram revint brutalement sur terre.

— Excuse-moi, Menahem. Une migraine épouvantable. Tu disais ?

— Les divers mouvements arabes de la Palestine ne seront jamais unis, car ce sont, soit des Syriens, soit des Égyptiens, soit des Bédouins, mais jamais des Palestiniens ; seuls jusqu'en 1947 les Juifs se disaient palestiniens...

Irina et Samuel approuvèrent.

Avram hocha la tête.

— Où veux-tu en venir ?

— Éclairer ton cerveau. Jusqu'à la création de l'État d'Israël, personne n'a jamais parlé des Palestiniens. Sais-tu pourquoi ? Parce qu'on ne parle pas de ce qui n'existe pas, on ne dit rien de ce qui n'est pas encore inventé. Nous possédons les témoignages de dizaines de voyageurs qui ont fait halte ici. Et pas des moindres. En 1867, le romancier anglais Mark Twain en visite à Eretz écrivait : « On ne peut trouver les mots pour décrire la désolation qui règne ici. Même l'imagination la plus fructueuse ne pourrait la peupler de vie et d'animation. Nous sommes parvenus à Tabor et nous n'avons rencontré aucune âme qui vive sur notre chemin^[2]. » Et, en 1835, le poète français Lamartine décrivait ainsi la région : « À l'extérieur des portes de Jérusalem, nous n'avons pas rencontré âme qui vive et nous n'avons entendu aucune voix humaine^[3]. »

Avram haussa les épaules.

— Il n'en demeure pas moins que, lorsque nous sommes arrivés...

— Revenus ! corrigea sa mère.

— Revenus, concéda Avram, vivaient ici plus de sept cent mille Palestiniens.

Menahem ricana.

— Tu vois comme tu tombes dans le piège ? Tu dis Palestiniens. Parle plutôt de Bédouins, d'Arabes, de Syriens, de Turcs, d'Égyptiens, mais où diable as-tu vu des Palestiniens ? Quand Jésus est entré à Jérusalem pour célébrer les fêtes, s'est-il rendu dans une église ou dans une mosquée ? Non, il s'est rendu au Temple ! Il n'est pas venu sur un « mont Église » ou un « mont mosquée », mais au mont du Temple. Har ha beït ! Mont de la Maison de l'Éternel. Ce lieu sacré existait bien des siècles avant que le christianisme ou l'islam cherche à l'affubler d'un autre nom. Qu'y avait-il ici ? Rien, sinon des marais infestés par le paludisme dans le Nord et un désert inhabitable dans le Sud. C'était comme si Adonaï avait voulu garder Eretz caché dans l'obscurité jusqu'à ce que ses propriétaires légitimes – c'est-à-dire, nous, les Juifs – reviennent en prendre possession.

Il asséna :

— Eretz est la terre que l'Éternel nous a accordée. Dois-je te rappeler ta Tohra ?

Il cita :

— « L'Éternel apparut à Abraham, et dit : Je donnerai ce pays à ta postérité. » Chapitre XII, verset 7 !

— Oui, Menahem. Toutefois, le verset précédent indique : « Les Cananéens étaient alors dans le pays. »

Le chef du Herout éluda la remarque pour poursuivre :

— Au cours de toutes les occupations successives : romaines, chrétiennes, arabes, ottomanes, pendant tout ce temps, avons-nous entendu parler d'un quelconque État palestinien dont Jérusalem serait la capitale ? Ces gens qui revendiquent aujourd'hui étaient donc amnésiques durant des siècles ? Quant au mythe qui laisse à croire que nous aurions volé leur terre, c'est un mensonge éhonté. Les pionniers juifs n'ont jamais volé la terre des Arabes. Ils les ont achetées, et à des prix exorbitants.

— Allons, mon ami. 5 % tout au plus, et vendus par des propriétaires absentéistes qui, sans doute, n'avaient jamais mis les pieds ici. Et tu n'imagines pas qu'un jour les Arabes qui nous encerclent se décideront à nous attaquer pour tenter de récupérer ces terres ? Ils sont des millions. Comment résisterons-nous ?

La figure taillée dans la pierre du chef du Herout demeura impassible.

— Nous nous battons. Jusqu'au bout.

Samuel Bronstein fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas. Où veux-tu en arriver, mon fils ?

Avram fit un geste évasif.

— Je n'en sais rien. À tort ou à raison, il me semble que cette terre ne peut appartenir à un groupe d'hommes au nom d'un décret divin quelconque, excluant une partie de la population qui y a vécu et qui y vit. Il me semble aussi que la justice ne peut s'appliquer à un peuple au détriment d'un autre, au seul nom de principes religieux.

Un silence accueillit ses propos. Alors, il essuya la sueur qui perlait à son front et quitta la table.

— Pardonnez-moi, mais il faut que j'aille m'allonger. Cette migraine est insupportable.

Il se rendit dans sa chambre et se laissa choir sur le lit. Épuisé. Il eût voulu de la sérénité et de la douceur et les trouva fugitivement dans le souvenir de Joumana.

¹- Cf. tome I.

²- Traveling with the Innocents abroad.

Le déracinement pour l'être humain est une frustration qui, d'une manière ou d'une autre, atrophie la clarté de son âme.

Pablo Neruda.

Haïfa, 10 octobre 1958

Soliman Shahid ne parvenait pas à taire la mélancolie qui l'habitait depuis des semaines. Idées noires, découragement et une immense lassitude, voilà de quoi son âme était faite.

L'Histoire ne retient généralement de la vie des grands hommes et des peuples que les heures de gloire ou d'épreuves. Elle omet les petits événements et les circonstances obscures dans lesquelles ont mûri les décisions héroïques ou bien celles qui ont miné le courage et conduit à des attitudes déplorables.

Force était de constater qu'aucune action commise par Soliman au cours de son existence ne s'inscrivait dans cette analyse. Ni heures de gloire ni petits événements.

Atrash fel zaffah. Un sourd dans la mêlée. Son implication dans les groupes entrés en rébellion contre l'occupation sioniste suffisait-elle à exprimer un idéal ? Qu'avaient accompli ces hommes de rien ? Rien. Ou si peu, par rapport au défi qu'ils devaient relever depuis 1948. C'est en tout cas la conclusion sinistre à laquelle Soliman avait abouti : une attaque contre un bus qui se rendait d'Eilat à Tel Aviv ? Il n'y avait eu que onze morts^[1]. Piteux résultat !

Une jeune femme tuée et dix-huit sionistes blessés à Patish^[2] ? Le bilan fut bien en deçà de leurs espoirs.

Deux ouvriers juifs abattus dans ce verger près de Nevé Hadassah^[3] ? Un score quasi nul !

Et, enfin, le dernier coup d'éclat qui remontait au mois d'avril, au cours duquel, à Jérusalem, ils avaient assassiné quatre policiers israéliens sur le mont Scopus. Quatre, alors qu'il eût fallu en tuer des milliers !

Fawaz allait avoir cinquante-cinq ans. Plus d'un demi-siècle. Ni femmes ni enfants. Son existence était vaine.

Poète !

Cette pensée lui déclencha un rire nerveux.

Quel utopiste ! Quel fou !

Était-ce possible que ce fût lui l'auteur de ces vers lus par Leïla ? Était-il vraisemblable qu'il eût écrit un texte aussi niais ?

Il déclama à voix haute :

« Un arc-en-ciel dans ma main m'a blessé.
Je n'exige du soleil qu'une orange
et l'or qui coule de l'appel à la prière.

Ici, sur les pentes des collines,
face au couchant, près des vergers à l'ombre coupée,
je me meurs d'espoir. »

Du sang ! Voilà ce qui étancherait sa soif. Encore du sang !

Il repensa à la semaine qu'il venait de passer chez des cousins dans le village de Barta'a, ou du moins dans la moitié du village. À la suite de l'accord d'armistice israélo-jordanien, l'endroit avait été scindé en deux : la partie orientale, rattachée à la Cisjordanie ; l'autre, annexée par les Israéliens. La frontière instaurée était hermétiquement close, interdisant toute réunion de famille. Que Fawaz pût passer à travers les mailles des check points tenait du miracle.

Les larmes lui vinrent, mais il se ressaisit : elles n'étaient permises qu'aux vaincus ; lui ne s'avouerait jamais vaincu. Du moins pas avant le combat. Mais quel combat ? Contre qui ou quoi devait-il lutter ?

Il éteignit la lumière et chercha longtemps le sommeil, sans se douter encore que ce qu'il réclamait par-dessus tout était qu'on lui rendît son identité.

*

Paris, 29 décembre 1958

— Ça y est. Comme Debré l'avait laissé entendre lors de notre dîner, la IV^e République est bien morte et enterrée avec l'adoption de la nouvelle Constitution.

Dounia fixa son mari d'un air indifférent.

— Qu'est-ce qui va changer ?

— Tout ! répondit Jean-François. Désormais, le président de la République sera désigné par un collège composé de quatre-vingt mille élus de la métropole et d'outre-mer. Il aura le droit de dissoudre l'Assemblée nationale, celui de soumettre à référendum une question concernant l'organisation des pouvoirs publics, celui de prendre, en cas de nécessité des pouvoirs spéciaux. Il lui appartient aussi de nommer le Premier ministre. Quant au pouvoir du Parlement, il sera strictement limité et encadré. De Gaulle dispose désormais de toutes les clés pour régler la crise algérienne.

— Y parviendra-t-il ?

— Sûrement. L'ère des colonies est bel et bien finie. La page est tournée. Quant à ces absurdes accords Sykes-Picot^[4], ils ont vécu. La plus grande bourde de l'Histoire aura duré tout de même quarante-deux ans et fait des milliers de victimes.

Dounia se leva.

— Je vais préparer du thé. Tu en voudras ?

Jean-François fit non de la tête.

Tout en se dirigeant vers la cuisine, elle lança :

— Sommes-nous vraiment obligés d'aller chez les Lemaire ce soir ?

— Ce serait un peu cavalier d'annuler à la dernière minute, tu ne crois pas ?

Il l'entendit qui allait et venait dans la cuisine.

— Dounia ?

Elle réapparut.

— J'aurais préféré fêter ce nouvel an ici. Rien que toi et moi. Mais si tu penses que...

— Je pense que c'est une excellente idée ! Tout à fait partant pour un dîner en amoureux, si...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Si ?

— Si tu m'aimes encore.

— Ah oui ? fit-elle en souriant. Et si je ne t'aimais plus ? Si l'usure avait triomphé de l'amour ?

— Impossible ! Pas nous.

— Si ce l'était pourtant ?

Il eut un geste désinvolte.

— Dans ce cas, je tâcherais de te reconquérir. C'est une évidence, non ?

— Tu es bien sûr de toi. Mais je t'accorde que tu pourrais réussir. À une condition.

Elle fit une courte pause, puis :

— Un voyage de noces.

— Après plus de trente ans de mariage ?

— Je te fais remarquer que nous ne l'avons jamais fait, ce voyage. Tu as une chance de te rattraper.

— Très bien. Quelle destination ?

— Je te laisse le choix. Où tu voudras.

Elle se hâta de préciser :

— Sauf le Moyen-Orient.

*

Koweït, même soir, 1958

Abou Jihad commanda au garçon un autre thé et proposa à Zeyd et Hussein quelques mezzés. Puis il allongea ses jambes en se calant la tête contre le mur dressé derrière lui.

Comme il gardait le silence, Hussein l'encouragea à poursuivre son récit.

— Tu tiens vraiment à ce que je vous dise tout ?

— C'est indispensable, confirma Zeyd.

— Ce jour-là était le 28 avril 1948. Quarante-huit heures plus tôt, les forces sionistes avaient attaqué Jaffa. Je venais d'avoir douze ans. Les Arabes de cette ville avaient envoyé quelques voitures et des camions chez nous, à El-Ramla. Ils imploraient : « De l'aide pour Jaffa ! De l'aide pour Jaffa. » Je vois encore les hommes d'El-Ramla montant dans les véhicules. Nous nous portions ainsi secours les uns aux autres. Nous savions que les sionistes attaqueraient El-Ramla et Lydda^[5], s'ils réussissaient à prendre Jaffa. C'est exactement ce qui arriva. Une nuit, ils encerclèrent les deux villes. Les soldats jordaniens s'étaient retirés sans combattre. Nous étions encerclés et seuls. Nos gens ne pouvaient résister. Avec quoi l'auraient-ils fait ? Nous n'avions pas d'armes. Le maire et une délégation municipale se rendirent auprès des responsables juifs. Le maire leur dit : « D'accord, vous pouvez entrer dans la ville, mais vous ne devez ni faire du mal aux gens ni prendre des prisonniers ; et vous devez permettre à ceux qui le souhaitent de rester dans leurs maisons. » Les

Juifs lui répondirent « Pas question. »

— « Pas question ? » répéta Hussein, interloqué.

— C'est exactement ce qu'ils ont déclaré. Alors, après notre décision de ne pas partir, El-Ramla fut soumise à un tir d'artillerie. Je ne peux oublier ce qui se passa. Le toit de notre maison fut touché. Nous étions au rez-de-chaussée. Un autre obus tomba dans la rue, et notre porte vola en éclats. Alors, le maire ordonna à la population de se mettre à l'abri dans les mosquées et les églises. Nous résidions dans la partie chrétienne d'El-Ramla et nous nous hâtâmes vers l'église. Nous y avons vécu deux jours avant que l'ennemi n'entre dans la ville. Hommes, femmes et enfants, nous dormions collés les uns aux autres. Des gens pleuraient. Certains criaient : « Deir Yassine ! Deir Yassine ! » Nous étions convaincus que nous allions être à notre tour massacrés.

Le garçon venu les servir l'interrompit. Abou Jihad attendit qu'il ait déposé les mezzés et reprit :

— Le prêtre qui se trouvait avec nous confectionna un drapeau blanc, sortit parlementer avec les soldats et revint avec eux. Ils commencèrent à nous trier. Les hommes âgés de quatorze à quarante-cinq ans furent emmenés vers des prisons ; seuls sont restés les enfants, les femmes et les vieux. La deuxième nuit, les bombardements reprurent. On tirait au canon et au mortier. Et, comme les tirs se prolongeaient, nous avons fui la maison et nous nous sommes mis à courir, courir, courir jusqu'à Ramallah, distant d'une vingtaine de kilomètres. Ma tante conseilla alors à ma mère de laisser sur place mon frère et ma sœur : « Tu ne peux pas courir avec trois enfants. Tu vas te faire tuer. Laisse-en deux, et nous enverrons des secours les reprendre dès que nous atteindrons Ramallah. » Ma mère refusa, bien sûr. Elle me dit : « Abou Jihad, tu n'as que douze ans et tu n'es pas bien fort, mais penses-tu pouvoir porter l'une de tes sœurs et courir ? » Je répondis « oui » et c'est ce que je fis. Comment oublier ?

— Et où se trouvaient les troupes arabes durant tout ce temps ? Pourquoi n'ont-elles pas réagi ? Pourquoi ne sont-elles pas venues à votre secours ?

Le Palestinien enveloppa ses deux compagnons d'un regard amer.

— Parce qu'il n'y avait pas de troupes arabes dans le secteur, ni soldats réguliers ni volontaires, aucun contingent d'aucune sorte. Les Juifs savaient qui nous étions et où nous nous trouvions. L'attaque était délibérée et calculée. Ils voulaient être sûrs que nous arriverions à Ramallah dans un grand état de panique et de détresse. Ils espéraient que ce que nous raconterions inciterait d'autres familles à quitter leurs foyers et à abandonner notre patrie sous l'effet de la peur^[6].

Une ombre passa sur les traits d'Abou Jihad.

Il inclina la tête en avant, ses épaules se voûtèrent. On eût dit à ce moment qu'il portait la rancœur du monde.

*

Le Caire, 30 décembre 1958

Allant et venant de la chambre à coucher à la salle de bains, Taymour Loutfi et Nour achevaient de boucler leurs valises pour passer le réveillon dans leur ferme de Tantah, en Basse-Égypte.

Le chauffeur attendait dans la Buick.

— Où est le flacon de mercurochrome ? demanda Taymour, devant l'armoire à pharmacie.

— Il était presque vide. On en achètera en route, répondit Nour.

— Où est passé Hicham ? Nous allons être en retard !

— Je suis là, père.

Le fils de Taymour se tenait sur le seuil de la chambre.

— Tu es prêt ?

Hicham secoua la tête.

— Je ne viens pas. Je suis désolé.

— Tu veux répéter ?

— Je ne viens pas. On vient de m'informer que j'ai été promu colonel. Par conséquent, je...

— Colonel ? s'exclama Nour en se jetant dans les bras de Hicham et en le couvrant de baisers.

Mabrouk, mon fils, mille mabrouk !

Taymour, lui, resta impassible.

— Et alors ? Colonel, général ou pharaon, qu'est-ce que cela change ? En quoi cette promotion t'empêche-t-elle de fêter le réveillon en famille ? Il y aura tes cousins, tes cousines et, à moins que je sois mal informé, nous ne sommes pas en état de guerre !

— J'ai aussi une autre raison.

Sa mère s'affola.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu es malade ?

— En quelque sorte, oui.

— Tu veux bien arrêter de t'exprimer en hiéroglyphes, pesta Taymour.

— De quel mal souffres-tu ? s'inquiéta Nour.

Sur les lèvres de Hicham s'attarda un sourire énigmatique.

— Allons, allons, grommela Taymour. Khalassna ! finissons-en ! Le chauffeur attend !

— Je suis amoureux.

Nour poussa un hurlement de joie.

— Amoureux ? Amoureux ? Mais quel bonheur ! C'est la journée des bonheurs !

Taymour fit un pas vers son fils et le toisa.

— C'est la raison pour laquelle tu as décidé de passer le nouvel an sans ta famille ?

— N'est-ce pas une raison valable ? Je tiens à le passer avec celle que j'aime.

Taymour posa sur son fils un regard à la fois anxieux et inquisiteur.

— Dis-moi. Elle n'est pas arménienne, elle aussi ?

Hicham répondit dans un éclat de rire :

— Non, baba, elle est syrienne.

— De bonne famille ? s'enquit Nour. Son père, que fait son père ?

— Je n'en sais rien, maman !

Il regarda sa montre.

— À présent, filez. La route est longue.

— Attends, attends, fit Nour. Comment s'appelle-t-elle ? Quel âge a-t-elle ? Quand vas-tu nous la présenter ?

Hicham prit sa mère par les épaules et l'emmena vers la porte d'entrée.

— Chaque chose en son temps. Comme dit le Prophète : « La patience est bonne. »

Au moment où la Buick s'ébranlait dans un nuage de poussière, Nour murmura à son mari :

— Alors ? Qu'en penses-tu ?

— Qu'est-ce que j'en sais ! Je suis fatigué de porter le poids du monde !

Ils traversèrent le Nil par le pont Kasr el-Nil, vestige de l'occupation britannique, et s'engouffrèrent dans le Midan Ismaïlia, rebaptisé depuis la révolution Midan el-Tahrir. La ravissante petite fontaine en marbre blanc qui coulait en son centre avait été rasée pour laisser la place à un rond-point hideux. Le chauffeur avait allumé la radio qui, entre deux chansons d'Om Kalsoum et de Farid el-Atrach, répétait les mêmes informations en boucle. À la fin, Taymour ordonna qu'on tournât le bouton.

Il en avait par-dessus le dos de la politique, de Nasser, des Palestiniens, des Jordaniens et de la terre entière. Ce monde avait non seulement dévoré son temps, mais aussi ses pensées et son énergie. Depuis combien de mois n'avait-il plus fait l'amour ? À cinquante-huit ans, un homme n'est pas mort, que diable ! Même lorsqu'on roulait en voiture, on se faisait agresser par les nouvelles du monde arabe. On lui avait volé sa vie !

Et pourquoi ces nouvelles étaient-elles aussi souvent effrayantes ? Il se représenta le massacre de la famille royale et de Nouri el-Saïd, des cadavres livrés en pâture à une populace en délire... Il ne portait pas ces Irakiens-là dans son cœur, mais il n'imaginait que trop bien l'horreur de leur fin. Le plus surprenant dans cette tragédie était l'inaction des Anglais et accessoirement des Américains. Peut-être avaient-ils jugé le général Kassem assez grand pour saboter tout seul son pays ?

Quel démon fou a inventé la machine infernale des idées ?

Cette fois-ci, Taymour devait bien admettre que la sienne n'était pas si folle que cela : oui, on lui avait volé sa vie. Le pire, c'est qu'il avait identifié ce « on » : il s'appelait Taymour Loutfi.

C'est dans un état second qu'il perçut la voix de son épouse qui demandait pour la seconde fois :

— Tu crois qu'elle est de bonne famille ?

*

Le Caire, cette nuit

Ils venaient de faire l'amour.

Hicham se colla contre le corps dénudé de Chahida et déclara d'une voix encore troublée par le plaisir :

— Sais-tu que tu es une merveilleuse amante ? Oui, on a dû te le dire cent fois.

— Mille...

— Il faudra bien qu'un jour je trouve un compliment original.

— Dis-moi que je suis laide, moche, et n'ai aucun intérêt.

Il répéta en souriant :

— Tu es laide, moche et...

Elle lui donna une tape sur la cuisse.

— Goujat !

Après un bref silence, elle murmura, pensive :

— Je crois que je suis une mante religieuse.

— Parce que tu ignores ce qu'est une mante religieuse. Veux-tu que je te l'explique ? Sais-tu comment se nourrit cette bestiole ? Elle se nourrit d'animaux vivants qu'elle attrape avec ses pattes

avant, les immobilise, dévore ses ganglions cervicaux, puis le reste du corps jusqu'à l'extrémité de l'abdomen.

Elle grimaça.

— Beurk !

— Quel intérêt tu aurais aujourd'hui de bouffer mes ganglions cervicaux ? À part te payer l'indigestion de ta vie, je ne vois pas.

Il se redressa sur un coude.

— As-tu lu Le Banquet de Platon ?

— Non, je suis illettrée. Figure-toi qu'il existe des livres en Syrie !

— Tu te souviens du texte ?

— Pas vraiment. Il me semble qu'il traitait de l'amour ?

— Exact. Les protagonistes tentent tour à tour d'expliquer ce sentiment étrange qui pousse irrésistiblement les êtres les uns vers les autres, pour le pire ou le meilleur, ou, parfois, les deux. À un moment donné, l'un des convives donne sa version. Je la trouve assez belle. Il dit en gros ceci : au tout début, il y avait trois sortes de créatures. Les unes, entièrement hommes ; les autres, entièrement femmes. Les troisièmes, hommes et femmes à la fois : les androgynes. Ceux-ci ne faisaient donc qu'un seul être, débordants d'amour l'un pour l'autre, mais aussi forts et indestructibles. Sais-tu pourquoi ?

Elle secoua la tête.

— Parce que l'homme puisait sa force dans son double féminin et inversement. Hélas, l'affaire a mal tourné. Cette entité majestueuse devint orgueilleuse, au point de tenter d'escalader le ciel. Alors, pour les punir, Jupiter résolut de les séparer en deux. Mâle et femelle. C'était fini. Ils ne faisaient plus un. Séparés pour l'éternité.

Elle eut un sourire ironique.

— Enfin, la paix !

— Seulement, même séparés, ils ont gardé dans l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre le souvenir de leur ancien état.

— Conclusion ?

— Conclusion : voilà pourquoi nous passons notre existence à essayer de retrouver l'« autre », celui qui faisait partie de nous à l'origine. Cet autre « nous. »

— C'est joli. Mais voué à l'échec.

Il la dévisagea, consterné.

— Voué à l'échec, parce que toutes les histoires d'amour le sont. À la longue, trop de différences nuisent. Trop de similitudes aussi. Pas d'issue. La partie est foutue d'avance.

— Dans ce cas, que faisons-nous ici, ensemble ?

Elle contempla Hicham.

— Parce que tu me fais vibrer. Tout ce que tu représentes me fait vibrer. Et très fort.

— Mais alors ?

— Alors, je suis une torturée. J'ai commencé beaucoup trop jeune à me rebeller, vers l'âge de quatorze ans, et cette rébellion a laissé des séquelles qui m'empoisonnent la vie.

Elle se hâta de préciser :

— Je travaille dessus.

Reprenant avec une vraie émotion, elle chuchota :

— Aide-moi.

Il la serra spontanément contre lui.

— Je suis parfaitement consciente, reprit-elle, que ce qui nous arrive est unique. Je ne dirais pas que ce que nous éprouvons ne survient qu'une fois dans une vie, ce serait mentir. Mais cette fois-là, je veux, ou plutôt je ne veux pas, tout détruire ainsi que j'ai pu le faire par le passé. Ce changement en moi est inexplicable. Sache néanmoins qu'il te faudra une grande patience et mettre beaucoup d'eau dans ton vin.

— C'est-à-dire ?

— Il ne t'a pas échappé que, dans certains domaines, nous sommes trop semblables, trop à fleur de peau, trop tout. Tu es intransigeant, chiant, et un tantinet psychorigide. Parfois, je m'estime plus « zen » que toi. C'est dire !

Il caressa la joue de Chahida.

— Tu as peut-être raison. Alors, puisque nous nous disons tout, sache qu'il est une chose que je ne supporterai jamais.

— Oui ?

— La souffrance.

— Bordel ! Ça y est. Tu te dégonfles déjà !

— Non, je parle de la souffrance stérile, celle qui naît du rapport de forces. Les emportements absurdes.

Comme elle ne réagissait pas, il expliqua :

— Souffrir ne me fait pas peur. En revanche, souffrir pour une cause, une vraie, parce que l'autre vous manque, parce qu'on a mal, tellement on l'aime ; parce que plus il est présent, plus on se sent frustré, parce qu'on le désire plus, encore et toujours plus. Souffrir parce que l'autre est dans la détresse et que l'on n'arrive pas à soulager son chagrin ; souffrir tellement on est heureux. Oui. Cent fois oui. Mais souffrir parce que quelqu'un vous envoie balader dès que quelque chose l'a agacé. Non. Mille fois non.

Elle médita un moment.

— Hicham. Ne te laisse pas aller à de fausses conclusions et, surtout, ne me prends pas pour une débile capable de tout foutre en l'air pour le seul plaisir de tout foutre en l'air. J'essaie, j'apprends. Tout comme un enfant apprend à marcher, je fais quelques pas, puis tombe. Cependant, je ne reste jamais longtemps par terre, je finis toujours par me relever, même groggy, et je continue d'avancer. Je sais que mes paroles dépassent parfois ma pensée, mais sache néanmoins que tu es la dernière personne à qui je souhaite faire de la peine. Et n'oublie jamais : on pardonne tant que l'on aime...

Il sourit.

— Alors, tout va bien.

[1](#)- 17 mars 1954.

[2](#)- Village créé le 3 mars 1950, situé dans le sud d'Israël. L'attentat fut commis le 24 mars 1955.

[3](#)- 4 octobre 1956.

[4](#)- Accords secrets signés le 16 mai 1916, entre la France et la Grande-Bretagne (avec l'aval des Russes et des Italiens), qui prévoyaient le partage du Moyen-Orient à la fin de la guerre en zones d'influence entre les deux puissances.

[5](#)- Depuis 1948, la ville a été rebaptisée Lod, mais, pour les Palestiniens, elle reste Lydda.

[6](#)- Ce témoignage (partiel) est extrait de l'ouvrage d'Alan Hart, *Arafat, Terrorist or Peacemaker ?* Londres, 1984, p. 91 et s., Éditions Sidgwick & Jackson Ltd.

Le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire (...) il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie.

Molière, L'Avare.

Le Caire, 9 mars 1963

— Cette fois, c'est bien fini, s'exclama Hicham ! L'union est définitivement brisée entre nous et les Syriens.

Devant son père impassible, il se laissa tomber dans un fauteuil et se prit la tête entre les mains. Il avait l'air réellement désespéré.

— Je ne comprends pas ton abattement, commenta Taymour en passant à plusieurs reprises sa main le long de sa joue. Je croyais l'affaire entendue depuis deux ans, non ? Depuis le coup d'État du 28 septembre organisé par un hurluberlu, le général El-Kouzbara.

La confusion de son père fit sourire malgré lui Hicham.

— El-Kouzbari^[1]...

— Un nom à coucher dehors ! Dès ce jour, nous n'étions plus qu'en « République arabe désunie », que je sache ?

Hicham ne jugea pas utile de répondre, ou peut-être n'en avait-il pas l'énergie, d'autant que son père disait vrai. L'immense enthousiasme populaire des premiers temps soulevé par Nasser ne s'était pas révélé suffisant pour apaiser le mécontentement grandissant. D'abord parmi les politiciens syriens marginalisés, ensuite auprès des officiers traités de façon souvent humiliante par leurs collègues égyptiens. Ce mécontentement avait fini par trouver un appui au sein même d'une partie de la société syrienne qui estimait ses intérêts malmenés par les réformes « socialistes » voulues par le raïs. La réforme agraire, entre autres, et la nationalisation des banques, des sociétés d'assurances et des grandes entreprises industrielles avaient porté un coup fatal à l'adhésion de la bourgeoisie nationale.

Le 28 septembre 1961 au matin, une petite unité de l'armée s'était emparée de la radio de Damas pour, affirmait-elle, « corriger les erreurs » tout en prétendant garder l'union. Nasser fut surpris, voire dédaigneux à l'égard d'un mouvement qui restait à ses yeux minoritaire. En Syrie, on s'attendit à une intervention de l'armée égyptienne. Il n'en fut rien.

En revanche, les dix-huit mois qui suivirent furent marqués par une extraordinaire instabilité politique. Les putschs s'enchaînèrent dans un imbroglio à donner le vertige. Jusqu'à ce 8 mars 1963.

Hicham se trouvait alors au ministère de la Défense, où une nouvelle promotion l'avait hissé vers le poste de secrétaire d'État. Il n'était pas loin de 11 heures lorsqu'on l'informa qu'un nouveau coup d'État, fomenté par un groupe de militaires et de civils, venait de se produire à Damas et qu'on avait installé à la tête du pays un « Conseil national de commande révolutionnaire », composé essentiellement de membres du parti Baas.

Cette fois, c'était bien la fin^[2].

Plongé dans ses pensées, Hicham n'entendit pas la voix du majordome qui l'interpellait pour la

troisième fois : « Une dame au téléphone, mon bey. »

— Tu es devenu sourd ou quoi ? vociféra Taymour. Téléphone !

À peine Hicham eut-il porté le combiné à son oreille que la voix de Chahida résonna, triomphante :

— Je te l'avais dit : ça ne marchera pas !

Il répondit sur un ton morne.

— Tu avais raison.

— Tu es triste, je suppose ?

— Plutôt découragé. L'espoir d'unir un jour le monde arabe s'effondre. Une fois de plus.

— Là aussi je te rappelle mon analyse : le monde arabe n'existe pas. Il est au stade tribal. Dans quel état est le raïs ?

— Je dois le rencontrer en fin d'après-midi. Mais j'imagine qu'il ne tentera rien. C'est ton ami Hafez el-Assad qui doit jubiler.

— Comment le saurais-je ? Aux dernières nouvelles, il était emprisonné à Damas pour avoir tenté il y a un an de renverser Koudsi, l'un de ces fantoches qui n'a fait que passer^[3] dans la galaxie syrienne. En principe, il devrait être libéré maintenant que ses amis baassistes ont pris le pouvoir. Enfin, je l'espère.

— J'imagine que tu m'appelles pour me rappeler combien je me suis planté ?

Elle jura :

— Va fanculo^[4] !

— De l'italien, maintenant. Tu évolues...

— Je sais...

Elle se tut brièvement.

— Je pars dans une heure pour Damas.

— Tu n'es pas sérieuse ? La situation n'est pas stable là-bas. Pourquoi cette décision ?

— Mon père a été hospitalisé. Un infarctus. C'est ma sœur qui m'a prévenue. Je dois y aller.

C'était la première fois qu'elle parlait de sa famille.

— Salamtou, que sa santé se rétablisse.

Il hésita.

— Veux-tu que je t'accompagne ?

— Pas question. Nous sommes en Orient, au cas où tu l'aurais oublié. Tu n'es pas mon mari.

— Pour l'instant...

— Et pour jamais ! Je te quitte. Je dois faire mes valises. Adios !

Avant qu'il n'ait eu le temps de répondre, elle avait raccroché.

Ce n'était pas une femme dont il était amoureux, mais de l'Etna, à moins que ce ne fût du Vésuve.

On entendait une radio bramer, quelque part dans le voisinage, une vieille chanson de Farid el-Atrach. Elle évoquait ces heures lointaines où la vie semblait vouloir s'écouler jusqu'à la fin des temps, dans la douceur un peu somnolente et ironique qui était l'un des secrets du Caire. Une illusion, se dit Hicham.

La chanson mourut lentement, cédant la place aux informations.

D'une voix monocorde, le journaliste égrena les nouvelles du monde et conclut par les derniers bouleversements qui, un mois plus tôt, le 8 février, avaient frappé l'Irak. Là-bas aussi, des militants du parti Baas s'étaient emparés du pouvoir, balayant le général Kassem et sa clique^[5]. Le journaliste

conclut : « Parmi les personnalités qui avaient fui avant le putsch, nous apprenons le retour en grâce de l'homme qui tenta d'assassiner le général Kassem en 1958 : Saddam Hussein Abd el-Majid el-Tikriti. Blessé, condamné à mort par contumace, il avait dû s'enfuir à Damas, puis au Caire, où il avait entamé des études de droit tout en encadrant sur place les étudiants baasistes. Apparemment proche du nouveau pouvoir en place, et du nouveau Président, Abdel Salam Aref, il vient d'être nommé secrétaire du nouveau commandement régional d'Irak. »

Saddam Hussein ? D'où sortait-il encore, celui-là ? s'interrogea Hicham. Saddam, « Celui qui fait face ». Décidément, la boîte de pandore qu'était devenu le monde arabe ne cesserait de le surprendre.

*

Bagdad, 10 mars 1963

En observant Saddam Hussein, debout, face aux membres du parti réunis dans cette salle aux murs décrépits, Fawaz el-Bagdadi songea qu'il était en présence d'un homme peu commun. Il se dégageait du secrétaire du nouveau commandement régional quelque chose d'indicible, de « radioactif », d'infiniment malsain. Il appartenait à cette race d'individus que l'on craint, mais que l'on exècre. De cette race que, paradoxalement, les peuples respectent parce qu'ils la sentent capable de subir la souffrance et de l'infliger. Pourtant, au moment de son entrée, il avait donné l'impression d'un personnage banal dans une veste croisée trop grande pour lui, affublé d'une cravate de couleur vive et d'une veste lustrée. Il n'avait pas salué l'assemblée par ce signe de la main amical que tant de chefs d'État arabes affectionnent, mais par un long salut militaire légèrement emprunté, tel un simple soldat au comble de l'embarras parmi des généraux.

Néanmoins, dès qu'il avait pris la parole, la première impression s'était évanouie. L'homme n'avait rien de banal. C'était un prédateur, et Fawaz rendit grâce au ciel d'être encore en vie.

Après le coup d'État de février, tout, pourtant, jouait en sa défaveur. N'avait-il pas appartenu aux partisans de la première heure du général Kassem, aujourd'hui six pieds sous terre ? Normalement, Fawaz aurait dû se retrouver au pire fusillé, au mieux dans une geôle, un cul-de-basse-fosse, emprisonné à vie.

En vérité, s'il avait échappé à l'un ou l'autre de ces châtiments, ce fut grâce à son protecteur, Abdel Salam Aref, désormais l'homme fort du pays.

Dès l'instant où le colonel s'était opposé à Kassem, Fawaz n'avait pas hésité une seconde à choisir son camp : celui de son protecteur.

— Bonn ! Il me nomme ambassadeur à Bonn !

— Et que comptes-tu faire ?

— Le descendre ! avait alors répliqué Aref, imperturbable.

— Tu plaisantes, bien entendu ! »

Ce jour-là, Aref ne plaisantait pas.

Quelques mois plus tard, en juillet 1958, il tenta de liquider son rival. Condamné à mort dans un premier temps, sa peine avait été commuée en détention à perpétuité, et – le geste tenait du miracle – on l'avait gracié et libéré en 1961.

Les dictateurs posséderaient-ils une âme ?

Fawaz en avait conclu que, si les forts cherchaient à puiser la force en eux-mêmes, les

politiques, eux, allaient la cueillir où elle était. Aref était fort. Par procuration, Fawaz l'était devenu aussi.

À présent que la crise paraissait s'estomper, l'autre interrogation qu'il se posait concernait ce Saddam Hussein. Jusqu'hier encore, il ne savait rien de lui. Aref l'avait éclairé. Partiellement du moins, car de nombreux points demeuraient énigmatiques.

Celui qui fait face serait né vingt-six ans plus tôt, dans un village proche de Tikrit, à une centaine de kilomètres au nord de Bagdad, au sein d'une famille paysanne arabe sunnite. Après la mort de son père, il fut pris en charge par son oncle maternel qui l'avait emmené vivre et étudier dans la capitale. Très tôt, le jeune homme se prit de passion pour la politique. Ce qui explique sans doute qu'en 1956, au lendemain de l'attaque sur l'Égypte, il courut s'inscrire dans la branche irakienne du Baas. Il avait tout juste dix-neuf ans.

À peine entré au sein du Parti, il se taillait une réputation en assassinant froidement un partisan du général Kassem. Quoi de plus naturel si, par la suite, la direction l'avait désigné pour faire partie d'un commando chargé d'éliminer le général honni. La tentative fit chou blanc. Il semblerait néanmoins qu'au cours de l'opération Saddam fit montre de bravoure en réquisitionnant une voiture alors qu'on lui tirait dessus^[6] ; en se faisant extraire, sous ses instructions, une balle logée dans la cuisse ; en dégainant pour empêcher des camarades, au caractère moins trempé, de déposer à l'hôpital un membre de leur commando, grièvement blessé au cours de la tentative d'assassinat. D'aucuns décrivaient aussi la ruse avec laquelle il se tira d'affaire, passant entre les mailles de la police, errant de maison en maison, de ville en ville, avant d'aller se réfugier en Syrie. Mythe ou réalité ? Seule certitude : après son coup manqué, on le retrouve au Caire en train d'étudier le droit. Échouant en dernière année, il revient à Bagdad, s'inscrit à l'université et parvient à obtenir son diplôme. Mythe ou réalité ? Il se serait présenté le jour des épreuves, armé jusqu'aux dents, terrorisant les examinateurs. Ce fut lors de son séjour au Caire qu'il demanda la main de sa cousine, Sajida Talfah, laquelle n'eut d'autre choix que d'accepter. La cérémonie s'était déroulée dès le retour de l'étudiant en Irak.

La voix de Saddam ramena Fawaz au présent.

— Je vois devant moi des têtes mûres pour la moisson. C'est moi, le moissonneur, et, déjà, je vois le sang ruisseler des turbans et briller dans les barbes ! Par Dieu, ô peuple d'Irak, querelleur et hypocrite, ô peuple de pécheurs ! Je ne me laisserai pas écraser comme une figue ni avoir les flancs arrachés comme un chameau par ses vieilles outres ! Le Commandeur des fidèles a vidé son carquois, il a vérifié ses flèches avec les dents et a trouvé que c'était moi la plus acérée et la plus dure de toutes ! C'est pourquoi il m'a envoyé vers vous. Voilà longtemps que vous vous préparez à la sédition, que vous vous vautrez dans l'erreur et que vous vous faites une règle d'enfreindre les lois. Par Dieu, je vous dépouillerai comme on écorce un arbre, je vous attacherai comme des fagots, et je vous battrai comme un chameau fugueur. Par Dieu, ce que je promets, je le tiens ; et ce que j'annonce, je l'accomplis, et je coupe ce que j'ai mesuré. Assez de ces rassemblements et de ces commérages ! Je jure devant Dieu que vous n'allez plus vous écarter du chemin de la vérité, ou alors je châtierai chacun d'entre vous dans son corps^[7] !

Fawaz n'en croyait pas ses oreilles. L'homme n'était pas seulement un prédateur, mais un véritable illuminé.

Il sursauta presque lorsque le secrétaire du nouveau commandement régional, traversant la salle, marcha vers lui.

— Salam aleïkoum, mon frère. Notre bien-aimé le président Aref m'a longuement parlé de toi.

Fawaz se demanda par quel sortilège il l'avait reconnu parmi les deux cents personnes

rassemblées.

Saddam lisait-il dans les pensées ? Il poursuivit :

— Je t'ai vu dans le bureau du Président, il y a un mois, au palais. Tu n'es pas de ces hommes qu'on oublie.

Un frisson parcourut le dos de Fawaz. Comment interpréter cette dernière remarque ?

Il balbutia :

— Je suis honoré, monsieur le secrétaire. Honoré.

Saddam sourit et lui tendit la main.

Une main molle et moite.

*

Beyrouth, août 1963

Leïla Khaled traversa d'un pas gracieux le campus de l'AUB, l'université américaine de Beyrouth, et prit la direction de l'amphithéâtre.

À dix-neuf ans, sa silhouette s'était affinée. Ses yeux paraissaient plus grands. Le visage s'était imprégné d'une expression presque enfantine et d'une surprenante douceur. Ceux qui la croisaient lui trouvaient un vague air de ressemblance avec l'actrice Audrey Hepburn.

Un soleil magnifique flottait dans le ciel.

Elle avait encore du mal à se convaincre du bonheur qui lui était accordé. Durant tout ce temps, elle avait dû subir les contraintes familiales, le respect des traditions et de la bienséance, et par-dessus tout l'injustice inhérente à sa condition de femme. La dernière en date concernait son frère Khaled. Bien que le garçon eût échoué au bac, alors qu'elle l'avait passé avec mention, ce fut pourtant lui que sa famille inscrivit en priorité à l'AUB, la contraignant de ronger son frein jusqu'en 1962. Au fond, jamais elle ne se résoudrait à accepter le machisme de la société arabe, ses carcans, ses rituels d'un autre temps.

Cela étant, elle se devait d'être reconnaissante : n'était-ce pas grâce à la générosité d'un autre de ses frères, Mohamed, qui travaillait comme ingénieur au Koweït, qu'elle pouvait poursuivre aujourd'hui des études universitaires ?

Au cours de ces dernières années, elle avait beaucoup lu, beaucoup réfléchi sur la situation de son peuple déraciné et pris conscience, chaque jour un peu plus, de ses racines historiques. Elle avait appris aussi que des êtres dans le monde s'étaient battus au nom de la liberté, qu'ils s'étaient sacrifiés, et qu'à force de ténacité ils avaient gagné. Insensiblement s'était forgée en elle la conviction que les travailleurs, les réfugiés, les opprimés, les sans-grade, les oubliés de la société, possédaient – à condition de le vouloir – la capacité de redresser la tête et de recouvrer leur dignité.

Le cheminement intellectuel fut lent car, tout au long de ses années scolaires, on avait tenté de lui inculquer qu'elle n'avait aucune histoire, qu'elle n'était personne, que le peuple palestinien n'était qu'une vue de l'esprit, que ce peuple n'existait pas en tant que tel et n'existerait jamais. Heureusement que, dans sa soif de connaissance, au hasard de ses lectures, elle avait découvert qu'une grande civilisation arabe avait existé, qui avait transmis au monde un patrimoine précieux : l'algèbre, la pharmacologie, la cartographie, la transmission du zéro – ramené des Indes –, la médecine, l'astrologie et tant d'autres sciences. Ce qui l'avait confortée dans l'idée qu'elle n'était pas née de « rien », que son peuple était partie intégrante de cette formidable civilisation, et par

conséquent qu'elle existait. Quelle importance avaient alors les campagnes de désinformation orchestrées par les sionistes dont on cherchait à l'abreuver ? Elle, Leïla Khaled, savait. Et un jour, à l'instar de ces grandes figures légendaires, elle aussi se battrait. Aucune force au monde ne pourrait l'en empêcher. Oui, elle se battrait. C'était inexorable. Comme l'était la décision qu'elle avait prise de ne plus jamais fêter son anniversaire. Le 13 avril 1948, jour où on l'avait arrachée à sa terre, serait, aussi longtemps qu'elle vivrait, jour de deuil.

[1](#)- Kouzbara en arabe signifie « coriandre ».

[2](#)- L'Égypte, néanmoins, continuera de s'appeler République arabe unie jusqu'en 1971, date à laquelle elle deviendra la république arabe d'Égypte.

[3](#)- À la faveur du coup d'État – un de plus – fomenté par le général El-Kouzbari, Nazim Koudsi avait été élu le 12 décembre 1961 président de la République puis renversé en mars 1962, et rétabli dans ses fonctions quatre mois plus tard, pour être à nouveau destitué le 8 septembre 1963.

[4](#)- La décence interdit à l'auteur de traduire.

[5](#)- Kassem fut exécuté le 9 du même mois.

[6](#)- La pseudo-voiture criblée de balles fut exposée dans un palais de Saddam Hussein.

[7](#)- Bernard Lewis, *Islam from the Prophet Muhammad to the Capture of Constantinople*. Oxford University Press Inc., 1987.

Jérusalem, 1^{er} septembre 1963

Avi Fraenkel poussa un soupir de découragement.

— Ça n'en finira jamais...

Il fixa Avram Bronstein avec gravité.

— Sais-tu combien d'attentats nous avons dû subir ces derniers mois ? Plus d'une dizaine ! La semaine dernière encore, dans le kibboutz Gonen, une attaque à l'artillerie a provoqué la mort de l'un de nos bergers, et trente et un civils ont été blessés. Nous sommes entrés dans une spirale infernale dont je ne vois pas la fin.

Avram but une dernière gorgée de café, réfléchit un moment et secoua la tête.

— Tu connais mon opinion. Et je sais que tu ne la partages pas.

Le visage d'Avi s'empourpra.

— Tu voudrais que nous pliions bagage et que nous retournions en Europe pour subir encore et encore les crachats, les humiliations, les injures et les camps ? Pardonne-moi, mais tu es fou ! Avec toute l'amitié que je te porte, permets-moi de te dire que ton opinion, je la vomis.

— Calme-toi. Je n'ai jamais suggéré pareille monstruosité. Nous avons droit à notre terre, à notre pays, à notre indépendance. Mais je ne suis pas d'accord avec ceux, comme Menahem et d'autres, qui estiment naturel que cela se fasse au détriment d'un autre peuple, lequel n'est en rien responsable des malheurs dont le monde occidental nous a affligés.

— Mais enfin, Avram ! Tu dis n'importe quoi ! Le partage a été proposé. Deux pays. Deux États. Deux peuples. Ce sont les Arabes qui ont refusé. Pas nous ! Ce sont eux qui, dès le lendemain de notre déclaration d'indépendance, nous ont déclaré la guerre. Si, aujourd'hui, ils en sont là, eh bien, ils n'ont qu'à s'en prendre à leurs dirigeants. À leurs gouvernements, à leurs abrutis de leaders qui, assis confortablement dans leur fauteuil, encouragent des actions meurtrières et suicidaires. Nasser le premier !

Il répéta en détachant les mots :

— Le partage a été proposé !

Avram approuva, tout en faisant observer :

— C'est à nous de tendre la main, désormais.

— Pour quelle raison, je te prie ?

— Afin qu'Israël vive en sécurité. Pour qu'Israël vive tout court. Dans quelle sorte de monde voudrais-tu voir grandir nos enfants ? Dis-moi, Avi. Dans la peur, dans l'angoisse, dans un état de siège permanent ?

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question : pourquoi ce serait à nous de tendre la main ?

— Parce que nous sommes responsables de la situation actuelle, tout comme les Arabes furent responsables de la guerre d'indépendance. Si la situation venait à se prolonger, Israël se

transformerait progressivement en forteresse, perpétuellement en état de siège, confronté à l'intérieur à des émeutes, à des grèves, à des manifestations de révolte. Nous devrions répliquer. Et je crains fort alors que nous ne perdions la sympathie que les nations occidentales manifestent à notre égard.

— Tu délires !

— N'oublie jamais que, si le monde a éprouvé quelque compassion pour notre peuple, c'est parce que tout au long de l'Histoire nous fûmes des victimes. Qu'en sera-t-il demain, si nous devenions des bourreaux ?

— Mais ce sont eux, eux, les Arabes, qui veulent notre perte ! Tu inverses les rôles ! Ce sont eux qui veulent nous « jeter à la mer ». Nous éradiquer ! As-tu entendu leurs discours ? As-tu lu leur presse ? As-tu seulement vu les caricatures injurieuses, outrageantes, qui écument leurs magazines ? Ils n'aspirent qu'à une seule chose, Avram : nous liquider. S'ils pouvaient réinventer les camps de la mort, crois-moi, ils n'hésiteraient pas une seule seconde. Pas une seule !

— Laisse-moi finir, je te prie. La seule solution est que les deux parties en présence, c'est-à-dire les Palestiniens et nous, renoncent à leurs revendications sur l'ensemble du pays. C'est une démarche infiniment douloureuse, j'en conviens, parce que les deux communautés sont profondément convaincues que cette terre est légitimement la leur. Néanmoins, je reste persuadé que, si nous voulons mettre fin à la spirale infernale que tu évoquais, si nous voulons éviter à plus ou moins brève échéance une catastrophe, cette démarche est une nécessité absolue.

Il se tut avant de conclure :

— Voilà mon opinion.

Avi Fraenkel se mura un instant dans le silence, puis lâcha :

— Tu expliqueras tout ce que tu viens de me dire avec ta belle éloquence à la gamine qui a tenté hier soir de mettre une bombe à l'hôtel Savoy, à Tel Aviv. Si nos agents n'avaient pas été prévenus, c'eût été un carnage.

Avram fronça les sourcils.

— Une gamine ? Quelle gamine ?

— Une jeune fille de vingt-huit ans. Originnaire de la vieille ville. Une dingue ! Dommage pour elle. Si mignonne. Avec ses yeux bleus, elle aurait pu passer pour une ashkénaze.

— Une Arabe aux yeux bleus ?

— Ben oui... étonnant, n'est-ce pas ?

Un vertige soudain saisit Avram. Et si... ?

— Son nom, demanda-t-il vivement. Quel est son nom ?

— Son nom ? En quoi t'intéresserait-il ?

— Dis-moi.

— Comment voudrais-tu que je m'en souviene ? Nous appréhendons toutes les semaines des dizaines d'individus comme elle.

— Joumana ?

Fraenkel s'accorda quelques minutes de réflexion.

— Ça ne me dit rien.

— Nabulsi ?

— Nabulsi...

Une lueur apparut dans les prunelles d'Avi.

— Nabulsi. Effectivement. Joumana Nabulsi. Je...

— Où l'avez-vous emmenée ?

— À la prison centrale de Ramleh. Pourquoi ?

L'agent du Mossad eut un mouvement d'effroi.

— Ne me dis pas que...

— Rien de ce que tu imagines. Je l'ai croisée, une fois, ici, à Jérusalem, il y a cinq ans. Elle était à deux doigts de se faire descendre. Je l'ai secourue. Rien de plus.

— J'avais imaginé le pire.

— Tu as imaginé faux.

Après un temps, Avram demanda :

— Je veux la voir. Peux-tu m'obtenir une autorisation de visite ?

— La voir ? Mais c'est une terroriste ! Et tu viens de me dire que tu ne la connais pratiquement pas !

— S'il te plaît, Avi, épargne-moi les questions. Oui ou non ?

— Si tel est ton désir.

— Quand ?

— Oh là ! On se calme ! Laisse-moi quarante-huit heures. Tu as attendu cinq ans, tu peux attendre deux jours de plus !

— Quarante-huit heures...

*

Paris, 2 septembre 1963

À travers l'immense baie vitrée du restaurant La Tour d'argent, on apercevait la masse imposante de Notre-Dame qui semblait grelotter dans la nuit. Même les gargouilles se renfrognèrent sous l'effet du vent glacial. Pourtant, on était encore loin de l'hiver.

Dounia souleva sa coupe vers Jean-François et déclara avec solennité :

— Je bois à ta santé et à celle de cette sublime romanée-conti.

— Je suis heureux que tu apprécies, toi qui n'es pas très amatrice de vin.

— C'est vrai. Mais là, comment rester indifférente ?

Elle loucha vers la bouteille avec admiration.

— 1944... Presque vingt ans d'âge.

— Notre âge.

— Le tien. Moi, je ne suis plus qu'une vieille poupée très chiffonnée.

— Alors je dois apprécier particulièrement les vieilles poupées.

Il saisit à son tour sa coupe et la fit tinter délicatement contre celle de Dounia.

— À toi, mon bel amour. À nous.

Ils burent une gorgée avec le même respect que s'il se fut agi d'une eau bénite.

— Sais-tu, reprit Dounia, que j'ai encore notre voyage de noces dans les yeux ? J'ai adoré la Grèce. Ces paysages entre sévérité et douceur, entre aridité et fertilité, entre mer et ciel. Il faudrait que nous y retournions un jour.

— Inch' Allah !

— D'autant que tu n'es plus chargé de mission.

Elle observa en souriant :

— Tu n'es plus chargé que de moi.

— Tu as raison. Fini l’Orient. L’ère des colonies était bel et bien terminée. L’Algérie, indépendante et...

— Indépendante, oui. Mais à quel prix ! Combien de sang versé ! Et aujourd’hui, tous ces pieds-noirs qui se retrouvent déracinés, qui ne sont ni chez eux ni chez nous. Qui durant tout le restant de leur vie continueront de rêver à la douceur des jours d’autrefois. C’est triste.

— Je sais, il n’existe jamais de bel exil. Tout exil est une souffrance.

Jean-François plongea son regard dans celui de Dounia et enchaîna :

— J’aimerais te dire quelque chose d’important.

Elle le fixa attentivement, étonnée par la solennité du ton.

— Voilà trente-huit ans que nous sommes ensemble. Une vie. Pas assez longue à mon goût, mais elle est loin d’être terminée. Il nous reste encore à vivre quelques siècles, si Dieu le veut. J’ai aimé chaque seconde. J’ai savouré chacune des journées et des nuits que nous avons partagées. Et je ne te remercierai jamais assez pour tous les moments de bonheur vécus grâce à toi.

Il se tut. Baissa la tête, comme intimidé par sa déclaration.

Elle lui prit spontanément la main et la serra très fort.

— Tu es beau, Jean-François. Oh ! pas seulement physiquement. Non. Tu es beau dedans. Ton âme est belle. C’est pour cela que je t’ai aimé. Que je t’aime... encore.

Elle mordilla sa lèvre inférieure et détourna son visage vers les quais de Seine pour ne pas qu’il vît les larmes qui perlaient à ses yeux.

— Mon amour...

Elle resta immobile.

— Je...

Comme il ne terminait pas sa phrase, elle revint vers lui.

Aussitôt, quelqu’un poussa un cri. Ou alors était-ce elle ?

Jean-François s’était affaissé, la tête inclinée.

— Jean-François !

Les clients surpris tournèrent leur regard vers le couple.

Un maître d’hôtel s’approcha.

— Madame...

— Vite ! Appelez les secours ! Vite !

Une bousculade s’ensuivit. Des garçons couraient dans tous les sens.

— Jean-François... hoqueta Dounia.

Il battit des paupières, tenta de sourire, sans y parvenir. Il souleva sa main droite, la referma sur le bras de sa femme.

Il se noie, pensa-t-elle épouvantée, il coule.

— Mon... amour... Je...

Ce furent ses derniers mots.

Tout le soleil d’Orient venait de s’embraser d’un seul coup dans son cœur.

*

Le Caire, au même moment

Le repas était achevé. Les invités se levèrent et s’installèrent au salon. Le majordome servit

des rafraîchissements et le café avant de se retirer. Ce fut alors que Chahida demanda une larme de gin dans sa limonade et que Hicham versa un Johnnie Walker sur glace pour Anouar el-Sadate et un autre pour lui-même.

Chahida ne put se retenir de sourire. Elle savait le président de l'Assemblée nationale grand amateur de haschich, mais pas de scotch.

Elle échangea un coup d'œil complice avec Hicham. Il était heureux qu'elle fût présente ce soir. Jusqu'à la dernière minute, il avait craint qu'elle changeât d'avis. Elle appréciait peu ces soirées un tantinet guindées où chacun fait semblant d'approuver l'autre, alors qu'il n'en pense pas moins.

Elle était revenue au Caire sitôt que son père eut quitté l'hôpital et qu'elle se fut assurée qu'il se trouvait hors de danger. À son retour, les retrouvailles avec Hicham furent ce qu'elles devaient être : intenses, brûlantes et tumultueuses. Au cours des cinq dernières années, comme il fallait s'y attendre, ils avaient rompu un nombre incalculable de fois, s'étaient traités de tous les noms d'oiseaux, juré de ne se revoir qu'en enfer, mais sans jamais parvenir à se séparer vraiment. Inéluctablement, une force inconnue les ramenait l'un vers l'autre. Elle l'avait régulièrement menacé de prendre un amant ; il s'était toujours refusé d'y croire. Non par prétention, mais par protection. L'imaginer dans les bras d'un autre lui aurait fait perdre la raison. Ce n'était pas tant l'idée qu'elle offrirait son corps. Non. Il était persuadé – peut-être à tort – que son caractère entier la rendait incapable de se partager, de se donner vraiment, totalement, ainsi qu'elle se donnait à lui. Par conséquent, le jour où elle franchirait le pas sonnerait le glas de leur histoire : elle aurait cessé de l'aimer. Et cette réalité-là, il était incapable de la concevoir.

Chahida se partageait désormais entre Damas et la capitale égyptienne. Bien que sorti d'affaire, son père demeurait fragile et elle n'imaginait pas se séparer de lui plus de deux semaines. Un ami, un frère, un époux, aux yeux de Chahida l'homme représentait tout à la fois. Lorsqu'un soir, plus apprivoisée que de coutume, elle avait confié à Hicham l'intensité de cet attachement, celui-ci n'en fut pas étonné outre mesure. La personnalité d'Antar el-Malki – c'était son nom – ne pouvait qu'inspirer ce type de sentiment. Au début, discrète, elle s'était laissée aller à soulever peu à peu le rideau de sa vie familiale. Les El-Malki appartenaient à l'une des plus prestigieuses familles damascènes. De ces familles possédant pouvoir, fortune ou savoir, capables d'influencer, provisoirement ou durablement, leurs sociétés. Né en 1896, diplômé de l'université de Damas, et détenteur d'un doctorat en droit international, Antar avait dirigé en 1936 la délégation syrienne chargée de négocier la fin du mandat et son remplacement par un « protocole d'alliance » entre la France et la Syrie. Par la suite, il avait continué d'œuvrer farouchement jusqu'à l'indépendance définitive du pays survenue en 1946. Depuis cette date, l'homme s'était retiré de la politique. Fatigué ? Sans doute. Heureux d'avoir finalement réussi à atteindre le but initial ? Chahida estimait que les deux hypothèses n'étaient pas incompatibles. Quelle que fût la vraie raison, à partir de ce jour, Antar ne se consacra plus qu'à l'écriture. Mêlant essais philosophiques et... poésies avec un talent égal.

— Les Américains prétendent être nos alliés, mais, à tout prendre, ils sont encore plus bêtes que les Anglais !

La voix d'Anouar el-Sadate venait de couvrir les discussions en cours.

— Oui, reprit-il, ils ne connaissent rien à l'Orient. Ils pensent que, parce qu'ils sont les plus forts, ils auront toujours raison. N'oublions jamais que ce sont eux qui ont provoqué la nationalisation du canal de Suez. Quand ils ont refusé à Nasser le financement du haut barrage, il a décidé de s'emparer des revenus du canal, ce qui a ensuite déclenché l'offensive anglo-française.

Faites-leur confiance : partout où ils interviendront, ils foutront la merde !

— Quel est, selon toi, le plus grand ennemi de Nasser ? demanda Hicham, amusé par le ton passionné du président de l'Assemblée.

— Bonne question, mon ami. Il en a quatre. Numéro un, Israël. Deux, le pétrole. Trois, les rivalités entre les pays arabes. Quatre, le pire : lui-même.

Hicham sirota une gorgée de whisky.

— Tu n'es pas très optimiste.

— Je ne vois pas le rapport, mon cher. Je n'ai fait que répondre à ta question. Le raïs a toute ma confiance, de même qu'il m'honore de la sienne.

Le sourire de Hicham alla grandissant.

Il était loin le temps où l'on surnommait le personnage Von Sadate, tant il était devenu germanophile. Il est vrai qu'à l'époque les panzers du maréchal Rommel campaient à quelques heures du Caire. Loin aussi, le temps où il fricotait avec la célèbre danseuse du ventre Hekmet Fahmy, laquelle lui prêtait de temps en temps sa dahabieh^[1] sur le Nil afin qu'il organise des soirées où étaient conviées des prostituées liées à des officiers anglais. Il écoutait, glanait toutes les informations utiles à ses yeux, pour ensuite les transmettre aux... Allemands.

Chahida nota :

— En tout cas, si vous me le permettez, monsieur le président, je crains que le raïs ne se soit engagé dans une impasse.

El-Sadate, qui était en train d'allumer sa pipe, lui jeta un regard circonspect.

— Que voulez-vous dire, madame ?

— Que les dernières décisions qu'il a prises risquent fort de bouleverser toute l'économie de votre pays.

— Notre pays ? Ne serait-il pas aussi le vôtre ?

— Je suis syrienne, monsieur le président.

— Ah...

— Je disais donc que le raïs joue avec le feu.

— Pourriez-vous être plus claire, je vous prie ?

— Cette Commission qu'il a instituée, dite de « liquidation de la féodalité », va se révéler une machine infernale. Une quarantaine de chefs de famille ont été arrachés manu militari de leur domicile et jetés en prison. Des officiers, m'a-t-on rapporté, se sont présentés à Guizeh, au palais des Sursock, afin d'arrêter le propriétaire. Découvrant qu'il était absent, ils se sont rabattus sur son frère, qu'ils ont embarqué. Ensuite, ils ont accordé quelques heures à la famille pour plier bagage et débarrasser les lieux. Voilà cette splendide demeure confisquée, sans compensation aucune^[2].

El-Sadate tira une bouffée de tabac et répondit, flegmatique :

— Que voulez-vous ? Le succès de la révolution est à ce prix. Nous répartirons les fortunes avec justice et intégrité auprès des plus indigents.

Elle faillit répliquer, mais sur un geste discret de Hicham se ravisa.

Pourtant, elle n'avait pas tort. Loin s'en faut.

Depuis des semaines, on assistait à une extraordinaire série de confiscations de biens, sans indemnisation aucune, si ce n'est une symbolique pension « alimentaire », sans jugement, avec une trivialité digne des jours staliniens les plus noirs.

« Quoi ! s'était écriée l'une des victimes de ce hold-up, car c'en était un, on voudrait que je reçoive une pension alimentaire comme une femme divorcée ? »

Toutes les grandes familles, province après province, étaient frappées. Saisies des propriétés,

séquestres aveugles. Près de six cents « capitalistes réactionnaires », c'est-à-dire les grandes familles traditionnelles égyptiennes, celles-là mêmes qui avaient tant œuvré pour le pays, ces chrétiens, ces juifs, ces musulmans aussi, partie intégrante du patrimoine, tous étaient mis à genoux. Aucun procédé n'avait été épargné : modification de l'impôt progressif fixé à 90 % pour les revenus excédant 10 000 livres par an. Augmentation des taxes sur la construction des immeubles de luxe ; nationalisation de toutes les banques, compagnies d'assurances, sociétés anonymes, compagnies de navigation, industries lourdes, légères, moyennes, industries textiles ; les concessions accordées à la Compagnie de gaz Lebon et à la société des tramways du Caire avaient été abolies et transférées à un organisme public ; aucun ministère, aucun secteur privé ou d'État n'était plus autorisé à entreprendre des démarches en vue d'obtenir des crédits de l'étranger, sauf autorisation préalable des ministères de l'Économie et du Trésor.

— Vous disiez, madame, reprit El-Sadate, toujours placide.

Cette fois, Chahida ne put résister.

— Fou.

— I beg your pardon ?

Ponctuer ses propos de formules anglo-saxonnes faisait partie des lubies du président de l'Assemblée.

— The guy is nut ! Ce type est fou. Il a non seulement décapité l'intelligentsia, mais annihilé ce brassage ethnique qui faisait toute la force et la richesse culturelle de l'Égypte.

Elle répéta : Nut !

Anouar écarquilla les yeux.

— Vous... bredouilla-t-il.

Elle prit son sac et quitta le salon.

*

Jérusalem, 4 septembre 1963

Le parloir de la prison centrale était glauque, comme l'atmosphère, et Joumana n'était plus Joumana Nabulsi, mais le numéro 88789.

Elle scrutait le visage d'Avram d'une dureté et d'une froideur qui contrastaient avec l'expression de moineau apeuré affichée sur son visage, cinq ans auparavant, alors qu'elle n'osait plus bouger, pétrifiée, sous les tirs croisés des armes. Il y avait quelque chose d'irréel dans cette métamorphose. Le visage de gamine s'était transformé en visage de femme. Ses prunelles d'un bleu clair avaient perdu toute lumière.

Prudent, tel un homme qui s'avance sur un champ de mines, Avram demanda :

— As-tu besoin de quelque chose ?

Après un silence qui parut interminable, elle lâcha :

— Pourquoi ?

Il l'interrogea du regard ; elle ajouta :

— Pourquoi es-tu là ?

— Je n'en sais rien.

— Alors, va-t'en !

— Non.

— Je ne parle pas aux Juifs.

— Je suis un hasard, comme toi. Tu ne t'en rends pas compte.

Il marqua une pause volontaire avant de poursuivre :

— Nous naissons chrétiens, juifs ou musulmans, parce que nos pères le sont. Le hasard. Un roulement de dès. Une loterie. Parler à un hasard ne porte pas à conséquence.

— Je ne comprends rien à ton charabia ! Je suis arabe, et musulmane ! Réponds ! Pourquoi es-tu là ?

— Parce que je t'ai sauvé la vie. As-tu oublié ?

Elle baissa les yeux.

— Je suis venu parce que je veux comprendre. C'est tout. Pourquoi as-tu commis cet acte fou ? Placer une bombe dans le lobby d'un hôtel ? Tuer des innocents ? À quoi ces morts t'auraient servi ? En quoi auraient-ils fait progresser ta cause ?

— À quoi ? À quoi vous sert de nous mépriser ? À quoi vous sert de nous prendre nos maisons ? À quoi vous sert de chercher à nous faire partir ?

Elle se tut, puis, d'une voix rauque :

— Les tiens ont tué mon frère aîné.

Il essaya de rester imperturbable.

— Sans raison ? Nous ne sommes pas des assassins. Il y a toujours une raison. Nous aussi, nous devons protéger nos familles, nos enfants.

Derrière la vitre de séparation, Joumana blêmit, ses lèvres se mirent à trembler.

— Ils l'ont tué ! Ils ont assassiné Fawzi. Il n'avait rien fait ! Rien !

Il eut envie de lui tendre la main comme on a toujours envie de la tendre entre les barreaux d'une cage pour caresser les fauves, mais se contenta de répliquer :

— C'est impossible. Nous ne sommes pas des meurtriers. Explique-moi exactement ce qui s'est passé. Dis-moi.

On sentait que, dans l'esprit de la jeune femme, se livrait une bataille contradictoire.

— Il était allé ce soir-là avec un ami au cinéma Zion.

— À Jérusalem-Ouest ?

Elle lui lança un regard dur :

— À Jérusalem !

Elle enchaîna :

— La séance venait de commencer. Au dire des témoins, deux femmes, dont l'une de couleur, sont entrées et ont déposé un sac sous l'un des sièges. Il contenait une bombe. Au milieu du film, les deux femmes quittèrent la salle. Un spectateur intrigué se leva, gagna la place qu'elles occupaient et remarqua le colis abandonné. Il le rapporta à l'accueil. C'est à ce moment-là qu'il a explosé. Ce fut l'affolement général. Les spectateurs se ruèrent vers la sortie. Mon frère et son camarade se trouvaient parmi eux. Une fois à l'extérieur, ils hésitèrent entre rentrer chez eux, ce qui impliquait un passage par la ligne verte et donc un contrôle avec tous les risques que cela impliquait, ou se cacher en attendant que les choses se calment. Ils ont choisi la seconde solution.

Elle respira, souffle court et reprit :

— Les forces de sécurité avaient lancé immédiatement une vaste opération de ratissage, pour retrouver « une femme de couleur ». Ils arrêtaient toutes les Noires de Jérusalem^[3]. Une patrouille arriva près de l'endroit où Fawzi et son ami avaient trouvé refuge. Derrière des poubelles, dans une petite cour. Un policier les aperçut. L'ami de Fawzi fut pris de panique. Il était armé. Mon frère ne le savait pas. L'ami a dégainé et s'est mis à tirer sur les policiers. Ceux-ci ont riposté. Fawzi a été

touché le premier. Il est mort sur le coup. Son camarade est tombé juste après.

Elle hurla :

— Attaline ! Assassins ! Les Juifs sont des assassins !

Il resta impassible.

— Nous ne sommes pas des assassins, Joumana. Ce que tu viens de me décrire n'est pas un assassinat, mais un acte de légitime défense.

— Tais-toi !

— Non ! Tu dois comprendre ! Il le faut ! Vous nous attaquez, nous nous défendons. Vous cherchez à vous venger sur des innocents – à l'instar de ton frère – nous n'avons pas d'autre choix que de répondre par les armes. Le feu attise le feu. Le sang appelle le sang. Peux-tu imaginer, ne fût-ce qu'un instant, l'hécatombe que cette bombe aurait provoquée si elle avait explosé à l'intérieur de ce cinéma ?

— Ça suffit !

— Non, Joumana ! Écoute-moi. Nous avons droit à la vie tout autant que les Palestiniens. Vous devez mettre fin à ces actes de terreur. Ils ne vous mèneront à rien. Israël a existé. Israël existe et existera. On ne refait pas l'Histoire. Il ne tient qu'à vous de faire naître aussi la Palestine. Mais vous n'y parviendrez jamais par le massacre et les larmes. Je sais que ta douleur t'empêche d'accepter mes mots, pourtant...

Le corps de la femme fut pris de convulsions, tandis qu'elle martelait de ses poings la vitre de séparation.

Deux gardiennes se précipitèrent et la maîtrisèrent.

— Ne lui faites pas de mal ! s'écria Avram.

— Nous l'emmenons à l'infirmerie.

Elle poussa un nouveau cri :

— Attaline !

¹- Bateaux spécifiques à l'Égypte qui servaient aussi de « maisons flottantes ».

²- Elle a été depuis transformée en hôtel.

³- La terroriste s'appelait Fatma Bernawi. Originaire du Nigeria, mais née à Jérusalem. Ce fut la première femme palestinienne à commettre un attentat. Elle fut appréhendée, jugée et condamnée à perpétuité, et libérée au bout de dix ans pour raison de santé.

Paris, 2 février 1966

Trois années s'étaient écoulées depuis la mort de Jean-François. Dounia, qui avait pris le deuil dans ses vêtements comme dans son cœur, ne semblait aucunement décidée à le quitter.

Elle ouvrit les persiennes. Le ciel était grisâtre. Au ras des toits. Des passants allaient et venaient, insouciantes, et, malgré elle, elle leur en voulut de ne pas partager sa détresse. Pourquoi, depuis le départ de son mari, ne cessait-elle de se répéter : les moments de bonheur ne sont finalement que les silences du malheur ?

En regagnant le divan qu'elle venait d'abandonner, elle croisa son reflet dans la grande glace accrochée au mur. Dieu, comme elle avait vieilli ! Comme elle se sentait fanée. À bout de course. C'était donc le regard que Jean-François posait sur elle qui lui avait conservé sa jeunesse ? Sûrement. On n'est beau que dans ce que l'on éveille chez l'autre. On n'est vivant, vraiment, que parce que celui qui vous aime vous rend vivant. Une fois l'amour éteint, que reste-t-il ? Une pièce sombre, quelques meubles, un désert.

Je t'aime encore...

Comme les mots lui manquaient ! Comme tout lui manquait ! Ses mains, sa voix, son souffle. Ses crises d'humeur, ses certitudes enfantines, ses questionnements.

La mort est une garce.

Elle se laissa choir entre les coussins et ferma les yeux, laissant le silence l'envelopper pendant un long moment.

Ce fut la sonnerie de la porte d'entrée qui l'arracha à sa torpeur.

Elle alla ouvrir. Le concierge lui remit le courrier. Elle remercia, retourna s'asseoir et balança les enveloppes négligemment sur la table basse. À quoi bon les décacheter, puisqu'il n'y aurait pas de mots de Jean-François ?

Elle se rencogna dans un coin du divan et retrouva le silence.

Combien de temps demeura-t-elle ainsi, prostrée ?

Quand elle se décida à se lever, l'horloge posée sur le manteau de la cheminée indiquait midi et demi. La gouvernante n'allait plus tarder. Dounia se redressa. Peut-être qu'une larme de brandy lui donnerait un coup de fouet.

C'est alors que son attention fut attirée par l'une des lettres empilées sur la table. Ce n'était pas tant l'écriture que le timbre apposé sur l'angle droit de l'enveloppe. Un timbre irakien.

Qui pouvait bien lui écrire de là-bas ? Elle ne connaissait plus personne. Un demi-siècle qu'elle vivait en exil. Qui ?

Elle récupéra la lettre. L'ouvrit. En tête, elle aperçut un nom et une adresse : « Fawaz el-Bagdadi. Quartier Abu Nawas. Rue 62. Maison 8. PO box 320. Bagdad. »

Fawaz el-Bagdadi ? Elle n'avait aucune souvenir d'un ami ou d'un parent qui portât ce nom.

Elle chaussa ses lunettes.

Bagdad, le 23 janvier 1966

Chère Madame,

Je n'ose vous dire (encore du moins) ma chère tante, et j'imagine votre surprise en me lisant, aussi permettez-moi de me présenter : mon nom est Fawaz el-Bagdadi.

Salma, l'épouse de feu votre frère, était la sœur de Farouk el-Bagdadi. Mon père. Vous êtes donc aussi ma tante par alliance. Bien que vous ayez quitté l'Irak depuis bien longtemps, sachez que votre souvenir a toujours été présent dans la famille. Votre nom fut toujours évoqué avec affection et respect.

Je vis à Bagdad, où je suis marié avec une merveilleuse femme qui m'a donné – Allah soit loué – deux enfants qui sont l'objet de toute notre vénération. L'aîné, Adel, a huit ans. Le cadet, Ghassan, a cinq ans. Je suis ingénieur pétrolier et occupe un poste relativement important. Toutefois, avec un oncle comme Nidal, je n'aurais pu faire autrement que de m'engager dans la vie politique. Pour le pire et le meilleur.

Je suis membre du parti Baas, et je fus un ami proche de feu le maréchal Abdel Salam Aref. Je dis « feu », car le pauvre est décédé le 13 avril de cette année, dans un terrible accident d'hélicoptère, alors qu'il dirigeait notre pays depuis trois ans.

Ardent nationaliste, le maréchal a consacré tous ses efforts à rassembler les pièces brisées de notre pauvre monde arabe, prêchant sans se ménager pour l'unité. Dans le même temps, il a réussi – la tâche n'était guère aisée – à trouver un terrain d'entente avec les Kurdes en état de rébellion chronique, dans le nord du pays.

Ce grand homme, je dois vous le dire, me fit l'honneur de son amitié. Lorsque je pense que certains n'eurent de cesse de vouloir l'éliminer, l'amertume me monte aux lèvres.

Figurez-vous qu'il y a environ deux ans, au cours du mois d'août 1964, un sinistre individu, du nom de Saddam Hussein, avait projeté de l'assassiner. Il s'en est fallu de peu qu'il y parvienne. L'attentat, prévu pour le 5 septembre, fut découvert par la police la veille. Un miracle. L'abject personnage a été arrêté et séjourne aujourd'hui en prison avec ses complices.

Depuis la mort du président Aref, c'est son frère, le général Abdel Rahman, qui gouverne notre pays. Et il le fait aussi louablement que le Président défunt. Tout aussi farouche défenseur de l'unité arabe, c'est aussi un proche de Nasser, qu'il admire. D'aucuns lui reprochent d'être quelque peu indécis et de manquer d'assurance. J'en conviens. Il n'en demeure pas moins que l'homme est d'une intégrité exemplaire. Ce qui est bien rare dans nos pays.

Mais je ne veux pas vous lasser avec toutes ces nouvelles qui, probablement, ne vous intéressent guère maintenant que vous vivez si loin de cette région. J'en arrive donc à la véritable raison de ma lettre.

Il se fait que je serai à Paris avec mon épouse, Majida, dans le courant du mois de septembre. Voilà longtemps qu'elle rêve de découvrir la Ville lumière, et je m'étais engagé à réaliser ce rêve. Si votre emploi du temps vous le permet, sachez que vous nous combleriez en acceptant ce que je qualifierais de « retrouvailles familiales. »

Faites mes amitiés à M. Levent. Il reste synonyme aux yeux de ma famille d'un homme juste et

visionnaire.

Au bonheur de vous lire, chère Dounia.

Fawaz.

Prise de vertige, Dounia replia la lettre, et porta la main à son front. Dieu, que ces mots la ramenaient vers un passé qu'elle croyait avoir définitivement oublié. Bagdad, la Ville ronde. L'Irak. C'était si loin. Une autre vie. Tant que Jean-François était là, un lien, même indirect, subsistait entre Dounia et l'Orient. Paradoxalement, il était devenu plus enraciné qu'elle dans cette terre de sable et de tourments. En partant, il avait emporté les ultimes réminiscences qui sommeillaient encore dans l'esprit de Dounia. Dans l'esprit, mais le cœur vibrait encore lorsque remontaient les souvenirs.

Elle marcha vers un secrétaire, récupéra du papier à lettres et s'assit.

Saisissant son stylo, elle s'aperçut avec agacement que sa main tremblait un peu. Néanmoins, ce fut d'une écriture ferme qu'elle rédigea sa réponse.

*

Koweït, 10 avril 1966

La première fois qu'ils avaient fait sa connaissance, Hussein et Zeyd crurent qu'ils étaient victimes d'une hallucination. Une femme ? Une femme qui s'était inscrite au Fatah ? Très vite, ils devaient se rendre compte que Leïla Khaled n'avait rien d'un mirage.

N'étant plus en mesure de financer ses études à l'AUB, elle avait débarqué au Koweït trois ans auparavant. Aussitôt après son arrivée, elle s'était inscrite au Fatah et avait trouvé un emploi d'enseignante.

Dans les premiers temps, ses allures de garçon manqué avaient plutôt déplu aux deux jeunes gens. Il leur arrivait de la croiser lors des réunions du Fatah, mais leurs rencontres se limitaient à des échanges courtois, voire distants. Jusqu'au jour où Zeyd, déclinant son nom de famille, El-Qassam, la jeune femme manqua de lui sauter au cou.

— El-Qassam ? Tu es le fils d'Ezzedine el-Qassam ?

Zeyd confirma.

Il lui aurait annoncé être le mahdi en personne que sa réaction eut été plus mesurée.

— Tu ne peux pas imaginer ce que ton père a représenté, et représenté à mes yeux ! avait-elle lancé. C'est mon idole. Le plus grand personnage de l'histoire de notre peuple. J'aurais tellement voulu le connaître, tellement !

Elle avait saisi Zeyd par le bras.

— S'il te plaît, peut-on se revoir ? Prendre un café ? Je veux que tu me parles de lui. Je veux tout apprendre.

— Bien sûr !

Dès ce jour, le trio se voyait régulièrement. Soudé comme les doigts de la main.

En cette soirée, ils s'étaient réunis dans la chambre de Hussein, autour de quelques plats que Leïla avait exceptionnellement préparés. Preuve d'amitié s'il en fut, car elle haïssait faire la cuisine.

Ils en étaient au café, lorsque Hussein commenta avec une pointe d'admiration :

— Donc, finalement, tu connais le Coran par cœur ?

— Presque. C'est normal après avoir eu comme institutrice chez les Évangélistes, une femme qui était une pratiquante non seulement assidue, mais soucieuse de nous transmettre la richesse du livre sacré. Tout en nous enseignant les rudiments de l'alphabet – nous avions alors cinq ou six ans, je ne sais plus –, elle nous faisait lire chaque jour des versets que nous devions ensuite réciter par cœur.

La jeune femme eut un sourire malicieux.

— Inutile de vous dire que les sourates qui me séduisaient le plus étaient celles qui racontaient la fuite en Égypte de la Sainte Famille, pour échapper à la vindicte du roi Hérode, et les passages qui traitaient des pharisiens, prototypes parfaits de leurs descendants sionistes.

Zeyd et Hussein pouffèrent. Ils n'avaient jamais pensé jusqu'ici à faire un tel rapprochement.

Leïla poursuivit :

— Et lorsqu'il m'arrivait d'obtenir de bonnes notes, je rentrais folle de joie à la maison pour annoncer la nouvelle à ma mère. Ensuite, je guettais la suprême récompense : des atayefs^[1], dont je raffolais ! Malheureusement, la plupart du temps, je devais me contenter de quelques dragées. Les atayefs étaient un luxe que nous ne pouvions pas nous offrir souvent. De nouvelles robes ou de nouvelles paires de chaussures, encore moins. Ce qui ne m'empêchait pas, colérique et insupportable comme je l'étais, de piquer des crises de rage, de pousser des hurlements, à assourdir le camp de Borj el-Chemali.

— Insupportable, en effet, ironisa Hussein.

— Oui, mais j'ai tout de même gagné mon premier argent à l'âge de six ans !

— Six ans ?

— Un peu par hasard, je l'admets. Mon oncle Mahmoud, ayant appris que j'étais capable de réciter des sourates entières, m'a appelée pour vérifier si mes parents ne se vantaient pas. Après avoir choisi des versets au hasard, il m'a demandé de les dire. Ce que j'ai fait. Impressionné, il a sorti de sa poche une livre libanaise^[2], une livre entière ! et me l'a donnée. Je suis retournée chez moi et j'ai raconté l'histoire à ma mère. Ensuite, comme je ne savais trop que faire de ce trésor, je me suis proposée de le lui offrir. Elle a refusé net. « C'est à toi. Tu l'as gagné. »

— Et comment l'as-tu dépensé ? s'étonna Zeyd. Tu t'es acheté des atayefs, j'imagine.

— Non. Un cadeau pour ma mère. Je ne sais plus ce que c'était.

Elle avait répondu sur un ton égal. Sans orgueil ni vantardise.

Hussein se resservit une tasse de café avant de s'enquérir :

— Il y a quelque chose que tu ne nous as jamais dit : à quel moment tu t'es intéressée à la politique ?

Leïla hocha la tête, pensive.

— Le jour où j'ai été témoin d'une discussion enflammée entre mon frère aîné, Mohamed, et mon père. Je venais tout juste d'avoir sept ans. Ils évoquaient la manière dont des officiers égyptiens avaient réussi à renverser la monarchie et à mettre à la porte le roi Farouk. J'étais subjuguée par le courage de ces hommes. Paradoxalement, mon émerveillement n'était pas partagé par mon père. Il ne voyait dans ces révolutionnaires qu'une bande d'inconscients, de gamins, dépourvus d'expérience et

indisciplinés. En vérité, il défendait surtout le roi, car celui-ci n'avait pas hésité à voler au secours de notre peuple en 1948, aux côtés des autres pays arabes.

— Et ton frère ?

— Mon frère accusait le monarque de n'être qu'un individu corrompu, un faible et un lâche, qui fut incapable de tenir tête à l'occupant anglais. Ma famille, rassemblée, comptait les points, encourageant surtout mon frère. Finalement, à bout d'arguments et devant l'entêtement de mon père, Mohamed alla chercher le Rose el-Youssef, un journal égyptien satirique, et lut à haute voix un portrait rédigé à l'arsenic du roi Farouk. Au bout du compte, il devait s'avérer que, d'entre nous tous, mon frère était le mieux informé des choses de la politique. Il fut, et je lui en sais gré, mon mentor. Dans les années 1960, il a été le premier à adhérer au Mouvement nationaliste arabe, suivi par Zakiah, Nawal et Rahab, mes trois sœurs. Moi-même, je leur emboîtai le pas quand j'eus dix-sept ans.

Leïla écarta les bras en souriant.

— Voilà, conclut-elle, comment j'ai attrapé le virus !

— Et à Beyrouth, tu t'es impliquée ? questionna Zeyd.

— Oh si peu ! Je passais mon temps à distribuer des tracts et à organiser des réunions dans le campus pendant lesquels j'improvisais des discours qui tous, évidemment, parlaient de notre Palestine perdue. Je vous passe les ennuis que j'ai dû affronter ; la direction de l'université voyait mes actions d'un très mauvais œil.

Elle se dressa tout à coup et lança :

— J'ai trop mangé. Que diriez-vous si nous allions marcher au bord de la mer ? Connaissez-vous Ras Kazimah ?

— Mais c'est à 40 kilomètres ! se récria Hussein.

— Et alors ? 40 kilomètres vous feraient peur ? Il y en a mille deux cent quarante-cinq d'ici à Jérusalem !

*

Le Caire, 15 mai 1966

— Monsieur le Président, que se passe-t-il ? Vous allez bien ?

Nasser leva les yeux vers Hicham d'un air surpris.

— Pourquoi cette question ?

— Pour tout vous dire, je suis inquiet. Très inquiet. J'ai le pressentiment que quelque chose vous tourmente.

Nasser invita son hôte à s'asseoir et resta un moment perdu dans ses pensées avant de murmurer :

— Vous avez du flair, Hicham. En effet, je suis très préoccupé. Je me rends compte que je suis confronté à une vérité douloureuse : le pays est gouverné par une bande de voleurs, de prévaricateurs, de trafiquants d'influences.

Hicham acquiesça.

— Cette vérité, monsieur le président, voilà des mois déjà qu'elle m'est apparue.

— La situation ne peut plus durer ! Je ne peux pas rester au sommet de l'État et continuer d'être accusé à tort de toutes les injustices, de toutes les dérives. Alors que...

Le bikbachi marqua une pause avant de lâcher :

— Alors qu'en réalité c'est ce cher Abdel Hakim Amer qui gouverne et n'en fait qu'à sa tête. J'en arrive à me dire qu'il vaudrait mieux que je démissionne et que je me consacre à la seule tâche de président de l'Union socialiste arabe. Je suis tout disposé à abandonner la présidence à Amer et prêt à répondre de tout ce qui aura précédé mon départ.

Hicham Louffi conserva le silence. Il savait la condition dans laquelle se trouvait le pays, les agissements du chef d'état-major. Amer était devenu une sorte de potentat de l'ombre, maître de la seule force capable de renverser le pouvoir : l'armée. Une armée qu'il avait choyée, à laquelle il avait accordé tous les privilèges, même les plus fous. Hicham avait observé aussi le comportement frénétique de la fameuse « Commission pour la liquidation de la féodalité », tant dénoncée par Chahida, et la férocité des hommes qui l'entouraient ; il avait aussi été témoin de la suppression progressive de toutes les libertés.

Ces derniers mois, les services secrets, dirigés par Zakaria Mohieddine, avaient décidé d'acquérir en masse un matériel d'écoute perfectionné. Les fameuses « montres enregistreuses ». Il s'agissait d'un petit magnétophone placé dans la poche intérieure du veston, relié à une montre-bracelet. Ces montres étaient utilisées frénétiquement par les domestiques des grands hôtels et des clubs fréquentés par la bourgeoisie cairote, ainsi que par de nombreux civils au sein des usines, des administrations et des universités.

Les écoutes téléphoniques étaient devenues chose courante. Ministres, grands fonctionnaires de l'armée, journalistes, professeurs d'université, syndicalistes ; pas un maillon qui ne fût la cible des moukhabarat. Pour asseoir son réseau, Mohieddine n'avait pas hésité à transformer – moyennant finance, bien entendu – chauffeurs, cireurs de chaussures, garçons de café, maîtres d'hôtel et bien sûr les bawabine, les portiers des immeubles, les soffraqueyas, les domestiques, en indicateurs. Même les femmes qui en faisaient la démarche étaient embauchées dans cette gigantesque opération.

Il s'éclaircit la gorge et reprit :

— Monsieur le Président, pardonnez-moi, mais je crois que vous auriez tort de démissionner. Ce serait de la folie ! En agissant ainsi, vous laisseriez le champ libre à Amer et à ses sbires qui auraient alors la maîtrise totale de l'Égypte. Vous n'êtes pas sans savoir que notre « maréchal » a le don de mal choisir ses collaborateurs. Ces gens sont indirectement responsables de l'échec de notre union avec la Syrie. Pourtant le maréchal continue de les soutenir aveuglément, j'allais dire de manière « tribale ». Savez-vous ce qu'il nous a répondu lorsque nous lui avons laissé entendre qu'il serait souhaitable de révoquer le commandant des forces aériennes Sidki Mahmoud ? Il a hurlé : « Pour destituer Mahmoud, il faudra me passer sur le corps ! »

Hicham prit une courte inspiration.

— Je crois sincèrement qu'il serait préférable que vous le convoquiez et que vous ayez avec lui une conversation privée. Alors peut-être parviendrez-vous à trouver une solution.

Nasser secoua la tête et répliqua comme s'il se parlait à lui-même :

— Tout va trop mal... Hicham. Je sens que nous marchons à la catastrophe.

*

Quelques jours plus tard

Encouragé par Chahida, Hicham était retourné voir le raïs. « Tu ne peux pas le laisser perdre

pied, l'adjura-t-elle. Je n'éprouve pas une grande sympathie pour lui, tu le sais, néanmoins, il reste un grand homme avec ses qualités et ses défauts. Il a eu le mérite de se battre pour le panarabisme. Il a tenu la dragée haute à ces attardés d'Américains. Convaincs-le de virer Amer. Tu dois le faire ! »

Cette fois, on le fit patienter. Le Président recevait un visiteur.

Ce n'est qu'une vingtaine de minutes plus tard qu'il fut introduit à son tour.

— Savez-vous qui vient de sortir ? lança Nasser, avec une tension dans la voix. Notre ministre de la Guerre. Le seigneur Chams Badran en personne ! Vous souvenez-vous de notre conversation de l'autre jour, lorsque je vous ai dit que le pays était gouverné par des gangsters ?

— Bien sûr.

— Eh bien, les choses ont atteint leur sommet. Chams Badran est venu me présenter une requête en bonne et due forme qui émane d'Abdel Hakim Amer lui-même.

— Et alors ?

— Alors, mon cher Hicham, Amer exige ni plus ni moins que d'être nommé Premier ministre. Et savez-vous pourquoi ? Tenez-vous bien : parce qu'il est las de constater que tout le monde se plaint ! Quelle ironie ! Serait-il aveugle au point de ne pas se rendre compte que, si nous en sommes là, c'est à cause de lui, uniquement à cause de lui, à cause de son attitude et de celle de ses hommes ? Ou, devrais-je dire, des esclaves qui sont à sa botte.

— Et qu'avez-vous répondu à Chams ?

— J'ai répondu que je ne voyais absolument aucune objection à accorder au maréchal la place de Premier ministre. Mais à une seule condition : qu'il abandonne son poste à la tête des forces armées.

Hicham fronça les sourcils.

— Tout cela est absurde ! Nous nageons en pleine folie. Je continue de penser que vous devriez en finir et exiger de mettre une fois pour toutes les choses à plat. Il faut crever l'abcès. Venant de vous, Amer acceptera l'inacceptable.

Il y eut un long silence, puis :

— Non, fit Nasser. Tout cela est mal engagé. Tout va dans le mauvais sens.

Le bikbachi ignorait à ce moment-là combien il avait raison.

¹- Sorte de petites crêpes présentées en cornets, fourrées à la crème de lait, parfumée à l'eau de fleur d'oranger, garnies de pistaches concassées et de quelques pétales de rose confits. Le tout, nappé de sirop.

²- Approximativement, l'équivalent de 25 centimes d'euros.

Les hommes ont inventé le destin, afin de lui attribuer les désordres de l'univers, qu'ils ont pour devoir de gouverner.

Romain Rolland.

Israël, 28 août 1966, prison centrale de Ramleh

La métamorphose physique de Joumana amorcée au lendemain de son arrestation s'était accentuée. Aujourd'hui, après trois ans d'enfermement, elle n'avait pas vingt-huit, mais mille ans.

Avram, qui tous les mois, était venu lui rendre visite, avait assisté impuissant, à ce vieillissement prématuré, doublé d'un naufrage moral. Durant toute cette période, il s'était battu pour tenter de faire adoucir sa peine, convaincu que la Palestinienne ne résisterait pas à vingt ans d'emprisonnement ; elle serait morte bien avant, non de maladie ou de mauvais traitements, mais de désespérance. Malheureusement, aucune autorité responsable n'avait voulu prêter l'oreille à ses appels. Aux yeux de l'État, la prisonnière numéro 88789 s'était livrée à un acte terroriste, et le fait qu'il n'y ait pas eu de victimes n'excusait en rien sa démarche meurtrière.

— Je t'ai apporté de nouveaux livres, dit Avram. Je les ai confiés au gardien. Il te les remettra après le contrôle d'usage.

La Palestinienne remercia d'un mouvement de la tête.

— Je te remercie. Je m'éduque, grâce à toi. J'apprends tout ce que l'on ne m'a jamais enseigné à l'école.

Elle demanda :

— Tu as réussi à voir mon père ?

— Toujours pas. Il refuse obstinément de me recevoir.

Elle resta pensive un moment. Il en profita pour faire observer :

— Tu as meilleure mine que la dernière fois. C'est bien.

— C'est possible. Ces jours-ci je suis restée assise dans la cour pendant l'heure de la promenade et je me suis endormie au soleil. Ce qui explique peut-être...

Il sourit.

Tu es fou, Avram ! Tu vas avoir trente ans et tu te comportes comme un gamin attardé ! Amoureux d'une Palestinienne, une musulmane, passe encore, mais d'une femme qui est en prison pour les vingt prochaines années ? À quoi joues-tu ? Tu devrais aller voir un médecin.

Les protestations d'Avi Fraenkel n'avaient jamais eu le moindre effet. Il s'était contenté de répondre : « Il n'existe pas de remède pour ce genre de maladie. »

Il souleva sa main et la posa contre la vitre de séparation. Joumana en fit autant. Leurs deux paumes se retrouvèrent l'une face à l'autre, mais séparées.

— Je t'aime... murmura Avram.

Elle secoua la tête à plusieurs reprises, faisant danser ses mèches auburn.

— Comment peux-tu ? Comment est-ce possible ?

— Si seulement j'avais la réponse ! Je sais seulement que ce sentiment est ancré en moi, et je n'y peux rien. Absurde, aberrant, les jugements les plus extrêmes sont applicables. Je n'y peux rien.

— Pourtant, nous en avons souvent parlé, Avram. Même si j'étais libre, rien entre nous n'aurait été possible. Je suis musulmane, tu es juif ; je suis palestinienne, tu es israélien.

Une caricature d'histoire, vieille comme la nuit du monde. Quelqu'un en avait déjà livré le récit.

— Souviens-toi de ce que je t'ai dit le premier jour où nous nous sommes rencontrés. Nous naissons chrétiens, juifs ou musulmans, parce que nos pères le sont. Des victimes du hasard.

— Oui, Avram. Mais c'est quand même une réalité. Une barrière infranchissable. D'ailleurs...

Une ombre envahit ses traits, elle regarda à terre.

— Où serons-nous dans dix-sept ans ? Je serai vieille et plus bonne à rien. Je ne pourrai même plus te faire des enfants.

Elle leva le visage et enchaîna :

— Alors que, pour toi, tout est possible. Un homme doit fonder une famille. Il...

— Un homme a surtout le choix. Laisse faire la vie. Elle sait mieux que nous ce qui est juste ou non.

— Que veux-tu dire ?

— Je suis persuadé que notre rencontre a un sens. Je n'ai pas pu encore le déchiffrer, mais elle en a un.

Il ajouta :

— Laisse faire la vie.

Elle eut un petit rire.

— De toute façon, je ne me fais pas de soucis, tu ne m'attendras pas dix-sept ans. Aucun être au monde, si amoureux soit-il, ne peut patienter aussi longtemps ! D'ailleurs, aucune femme ne le mérite.

Il se leva.

— Il est l'heure. Tu as raison. Aucune femme ne le mérite. Sauf une : toi, Joumana.

*

Fraenkel l'attendait à l'extérieur de la prison. Installé dans sa voiture sans climatisation, il suait à grosses gouttes.

— Il était temps, grogna-t-il, dix minutes de plus et tu ne me retrouvais plus.

Il démarra et s'engagea sur la route de Jérusalem.

— Comment va-t-elle ?

— Elle dépérit. Mais je ne perds pas espoir de la sortir de là.

L'agent du Mossad soupira.

— Décidément...

Avram le coupa d'un geste de la main.

— S'il te plaît, évite-moi le refrain habituel.

Il caricatura son ami :

— Elle n'a que ce qu'elle mérite, c'est une terroriste, qu'elle remercie le ciel d'être en vie, elle...

Avi explosa :

— Oui ! Qu'elle remercie le ciel ! Nous aurions pu la pendre, comme les Arabes font lorsqu'ils arrêtent l'un des nôtres ! Regarde de quelle manière les Syriens ont traité ce malheureux Eli Cohen ! Crois-tu qu'ils ont éprouvé des états d'âme quand ils l'ont suspendu à une corde ?

Avram garda le silence. Une sombre affaire.

Eli Cohen, un Juif né en Syrie, avait été approché en 1960 par le Mossad. Un an plus tard, après avoir suivi un entraînement intensif, il fut engagé officiellement par Chaïm Herzog, alors chef des services secrets, et envoyé en Argentine pour y élaborer sa couverture : celle d'un marchand arabe syrien fortuné du nom de Kamal Thabet. Une fois à Buenos Aires, il réussit à se créer de nombreuses relations auprès des diplomates syriens, parmi lesquels le colonel Amin el-Hafaz, un membre éminent du parti Baas.

En 1962, il s'installait à Damas et gagnait progressivement la confiance de plusieurs personnalités – et non des moindres – du gouvernement syrien.

C'est ainsi qu'il eut accès notamment aux fortifications situées sur les hauteurs du Golan. Il put observer la disposition des bunkers et l'ensemble des défenses syriennes. On raconte qu'il aurait même suggéré aux officiers syriens de planter des arbres autour des bunkers sous prétexte qu'ils pourraient servir d'abris naturels aux postes avancés^[1]. Les militaires syriens auraient suivi ses conseils. Toutes les informations rassemblées, de même que les identités de nombreux pilotes syriens, furent aussi transmises au Mossad.

Hélas, trop sûr de lui, Cohen commença à commettre des erreurs, modifiant le rythme de ses transmissions qui devinrent non plus hebdomadaires, mais quotidiennes, et même jusqu'à deux fois par jour et – plus grave encore – à heure fixe.

Il ne fallut pas longtemps pour qu'il soit découvert par des spécialistes du contre-espionnage soviétique. Il fut arrêté et jugé, et comme l'avait fait observer Avi, malgré les interventions de nombreux chefs d'État, Eli fut pendu^[2].

Avram demanda :

— Qu'attends-tu pour démarrer ?

— Que tu redescendes sur terre.

Fixant son ami, Avi enchaîna :

— Reviens sur terre. Je t'en prie. Imagine la réaction de tes parents le jour où ils apprendront que tu fréquentes une Palestinienne, une terroriste de surcroît. Et le Mossad. Tu y penses, au Mossad ?

— C'est une mise en garde ou une menace ?

— Ni l'une ni l'autre. Juste une supplique. C'est grave, Avram. C'est très grave.

Comme son ami gardait le silence, Avi s'informa :

— Tu as perdu ta langue ?

— Non, non. Je suis là. Je pensais à l'histoire de Cohen.

— Et ?

— Et rien. Ou plutôt si. Ce sont des barbares. Mais doit-on répondre à la barbarie par la barbarie ? Ne méritons-nous pas mieux ?

Le visage de Fraenkel vira au rouge.

— Tu sais quoi, Avram Bronstein ? Va te faire foutre !

*

Paris, 28 septembre 1966

Dounia proposa à Majida une nouvelle tasse de thé. L'Irakienne accepta et se confondit en remerciements.

— Et vous, monsieur El-Bagdadi ?

— Je vous remercie, madame, je supporte mal le thé après 17 heures. Il me donne des insomnies.

— Croyez-vous donc qu'il soit si utile de dormir ? Savez-vous que nous passons en moyenne un tiers de notre vie à dormir. À soixante ans, nous avons déjà dormi vingt ans ! Êtes-vous conscient de cette absurdité ? J'ai soixante-dix-huit ans, mon ami. Faites le compte du nombre d'heures perdues à jamais...

Fawaz échangea un coup d'œil amusé avec son épouse.

— Vous êtes encore jeunes tous les deux. Profitez ! Profitez ! La vie est courte. Un battement de paupières.

Dounia prit un macaron tout en poursuivant.

— Mais nous ne sommes pas ici pour philosopher. Combien d'enfants avez-vous déjà ? Deux ?

Majida confirma.

— Oui. Deux garçons : Adel et Ghassan.

— C'est bien. C'est même très bien. Vous devriez faire aussi une fille. C'est mieux. Les filles sont tellement plus douées que les garçons.

— Certainement, madame ! approuva Majida.

— Dounia. C'est plus simple non ? D'ailleurs, je n'ai jamais beaucoup apprécié que l'on m'appelle « madame ». Le mot vieillit.

— Alors que vous avez vingt ans, Dounia, déclara Fawaz en souriant.

— Bien sûr !

Elle effleura son crâne.

— Là-dedans en tout cas ! C'est en dessous que la mécanique ne suit pas. À se demander pourquoi le créateur nous en a affublés. Passé un certain âge, tout se dégingue. Alors que là-haut, les affres du temps n'ont aucune prise. Ou si peu ! Vous me rétorquerez que tout dépend des gens. Jean-François, lui, avait gardé toute sa fraîcheur. Bien plus que moi.

Une ombre mélancolique flotta dans ses prunelles. Elle chuchota presque :

— Il me manque.

— Je peux imaginer. Si j'en crois tout ce que les gens m'ont dit à son propos, c'était un homme bien. Il nous aimait.

— Quand vous dites « nous », vous voulez parler des Arabes en général, je présume ?

— Absolument.

— C'est vrai. Je pense en effet qu'il nous aimait. Sans préjugés et sans discrimination. Oh ! rassurez-vous ! Il lui arrivait de ne pas être tendre. Surtout lorsqu'il évoquait nos émirs, nos rois, nos Présidents et leur talent inégalé pour la corruption, et leur goût prononcé pour les dictatures.

Citez-moi une seule nation arabe démocratique ? Vous n'en trouverez pas. Pas une ! À croire que nos peuples n'ont rien dans l'estomac.

— Que voulez-vous ? répliqua Fawaz sur un ton fataliste. Maktoub.

Dounia s'enflamma.

— Ce mot... ce mot signera la perte des Arabes. Rien n'est écrit, cher ami. Rien ! Ou alors de notre main. Arrêtons de croire qu'Allah gère nos destins. Il n'en a rien à faire. Il a d'autres préoccupations autrement plus importantes !

Elle conclut.

— Les Romains avaient tout compris.

Fawaz fit les yeux ronds.

— Pardon ?

— Bien sûr. Relisez donc l'Histoire. Au contraire de la plupart des dictatures, celle des Romains n'était proclamée que devant un grave péril, et uniquement lorsque ce péril mettait en danger l'équilibre de l'Empire. Et ce régime était limité à six mois, le temps de permettre au pouvoir de prendre les mesures nécessaires au salut public. Voilà une forme de dictature dont devraient s'inspirer le monde et les Arabes en particulier.

L'Irakien resta muet. Soixante-dix-huit ans, avait-elle annoncé ? Si seulement il pouvait atteindre cet âge avec autant de lucidité que cette femme.

— Quand repartez-vous ? s'enquit Dounia.

— Demain, hélas. Nous avons l'intention de rester plus longtemps, mais j'ai appris que notre Président, le général Abdel Rahman Aref, m'a accordé un poste de conseiller au ministère des Travaux publics.

— Félicitations ! Mais c'est tout de même regrettable que vous écourtiez votre séjour. Remarquez, j'ai un peu vécu ce genre de situation avec Jean-François. Un jour ici, le lendemain là.

Fawaz hocha la tête.

— En plus, la situation chez nous reste encore fragile. Le gouvernement est toujours à la merci d'un nouveau putsch. Ce ne sont pas les ennemis du pouvoir qui manquent. Vous vous souvenez peut-être de cet homme dont j'ai cité le nom dans ma lettre ?

Elle répondit par la négative.

— Saddam Hussein, rappela Fawaz. Il avait tenté d'assassiner le frère du Président actuel. On l'avait arrêté in extremis et jeté aux fers.

— Oui, cela me revient. Et alors ?

— Alors, figurez-vous qu'il s'est évadé^[3].

*

Haïfa, 1^{er} janvier 1967

L'officier israélien ne savait trop comment réagir et se tenait devant le couple, immobile, gauche, visage baissé, alors que Mourad relisait le pli d'une main tremblante comme pour se convaincre de son contenu. Mona pleurait en silence.

— Quel fou ! bredouilla Mourad. Quel fou !

Il roula en boule le message et le balança avec fureur dans la pièce.

Ainsi, Soliman n'avait rien compris.

Assassiner un couple innocent et sous les yeux de la police israélienne de surcroît ? Il devait savoir qu'il n'y échapperait pas. C'était une manière comme une autre de se suicider. Abattu d'une balle en pleine tête. Insensé qu'il était ! Pourquoi, mon Dieu ? Pourquoi ?

— Pardonnez-moi, mais je dois repartir.

Mourad fixa l'officier, l'air absent.

— Salam, murmura-t-il. Qu'Allah t'accompagne.

— Shalom, répliqua l'homme. Et toutes mes condoléances.

Une fois qu'il se fut retiré, Mourad Shahid s'agenouilla et laissa libre cours à sa tristesse.

[1](#)- Ce qui permettra aux soldats de Tssahal de mieux localiser les bunkers syriens lors de leur bombardement pendant la guerre des Six Jours.

[2](#)- Le 18 mai 1965.

[3](#)- Le 23 juillet 1966, au cours d'un transfert entre deux prisons.

Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en si peu de temps si triste événement.

Molière, L'Étourdi.

Le Caire, 18 mai 1967

Hicham prit la main de Chahida et l'emprisonna comme s'il se tenait en équilibre au bord d'un ravin.

— Calme-toi, albi, calme-toi, mon cœur. Il ne sert à rien de te mettre dans cet état.

— Ce qui se prépare est grave, tu ne peux pas imaginer comme c'est grave.

— Arrête de me prendre pour une attardée ! Je vois bien la situation. Mais que faire ? Les événements se sont enchaînés à la vitesse de la lumière, la machine s'est emballée. Ils sont tous devenus malades.

Elle répéta :

— Que faire ?

En parlant de machine emballée, Chahida n'aurait pu mieux dire.

Six mois auparavant, trois soldats israéliens avaient été tués par des feddayin^[1] aux abords de la frontière syrienne, et tout le Moyen-Orient avait retenu son souffle. Comment Israël allait-il réagir ? Levi Eshkol, qui venait de succéder à Ben Gourion, choisit de riposter là où l'on ne s'y attendait pas. Un raid fut lancé sur le village jordanien de Samou qui fit dix-huit morts et cent trente-quatre blessés. Nasser ne broncha pas. Le roi Hussein laissa alors éclater sa colère et clama haut et fort que, lorsque son pays était attaqué, les « prétendus leaders de l'arabisme » restaient muets. Personne ne fut dupe. Ni au Caire ni dans les autres capitales arabes : c'est bien Nasser que visait cette allusion. Le raïs encaissa et rongea son frein. Peut-être son instinct animal lui conseillait-il de ne pas souffler sur la braise de peur de se voir dévorer par les flammes ?

Le 6 avril, au cours d'un accrochage aérien, six Mig syriens étaient abattus au-dessus de Damas.

Cette fois encore, Nasser demeura sans réaction. Pas un mot.

C'est à ce moment que la machine infernale mentionnée par Chahida devint folle.

Le 8 mai, Hicham était informé d'une dépêche en provenance de Damas avertissant que l'état-major israélien préparait une attaque imminente contre la Syrie. Le 12, on pouvait lire dans le New York Times : « Certains dirigeants israéliens sont décidés à frapper la Syrie pour couper court à la vague de terrorisme dont leur pays est victime au quotidien. » Ce même jour, le général Yitzhak Rabin confiait à un journal britannique : « Mon pays n'ignore pas que la Syrie est derrière toutes les activités de sabotage. Nous réagirons avec la plus grande fermeté si le terrorisme se poursuit, et notre réaction sera alors bien différente des modestes repréailles entreprises dans le passé contre la Jordanie. » Et d'ajouter : « Tant que le gouvernement de Damas ne sera pas renversé, aucun

régime ne se sentira en sécurité au Proche-Orient. »

Plus préoccupant encore : l'agence Tass publiait le 13 mai une note d'où il ressortait que Moscou tenait de source sûre qu'une attaque israélienne contre la Syrie était planifiée pour le 17 mai.

Chahida fit remarquer :

— Tu as bien vu qu'hier, 17 mai, il ne s'est rien passé. Israël n'a pas bougé. La frontière entre les deux pays n'a jamais été aussi calme. Ces informations qui proviennent de sources pseudo-sûres ne sont que du vent ! Bullshit^[2] !

Hicham se ressaisit.

— Il ne s'est rien passé ? Comment considères-tu la décision que Nasser a prise dans la soirée ? Il a exigé purement et simplement le retrait des forces de l'ONU stationnées depuis 1956 à la frontière du Sinaï. « Afin, a-t-il expliqué, que l'Égypte soit en mesure d'agir contre Israël dans le cas où une agression serait commise contre un pays arabe. » Et, ce matin, le secrétaire général U Thant a fait savoir, avec une surprenante docilité, qu'il ne pouvait que se plier aux exigences du raïs. Dès demain, des troupes égyptiennes feront mouvement vers les secteurs abandonnés par les Casques bleus.

La femme se replia dans le silence. Apparemment, elle ignorait ce dernier rebondissement.

— Mon amour, poursuivit Hicham, tu ne soupçonnes pas l'extraordinaire pression que le monde arabe exerce sur le Président. Et pas que le monde arabe. Moscou y va aussi de son grain de sel. Brejnev a appelé personnellement le raïs et lui a déclaré que l'Égypte aurait intérêt à ne pas trop laisser affaiblir son prestige, qu'une élimination du gouvernement syrien par les Israéliens serait une grave défaite non seulement pour lui, mais aussi pour l'URSS.

— Que les Russes aillent se faire foutre ! gronda Chahida. Ils vous manipulent ! Ils ne valent pas mieux que les Américains.

— Laisse-moi finir, s'il te plaît. Ici, au sein même de l'armée, Chams Badran, notre ministre de la Défense, cet individu qui était venu réclamer à Nasser la nomination du maréchal Amer au poste de Premier ministre, ne cesse d'inciter Nasser à attaquer le premier. Selon lui, et selon son ami le maréchal, notre armée est plus que jamais prête au combat, elle serait même invincible !

Chahida alla s'asseoir sur un divan et alluma une cigarette. Tout à coup, le mot « guerre », jusque-là évanescent, venait de s'incarner. Était-ce possible ? Des morts, encore ? Près de vingt ans après la création d'Israël, la plaie demeurerait donc plus que jamais béante ? Se refermerait-elle même un jour ?

Elle exhala de minces filets bleus de fumée qui restèrent en suspens dans la lumière crue de la pièce.

*

Jérusalem, 19 mai 1967

Irina avait le visage pâle et presque défiguré par l'angoisse. Elle ne quittait pas Avram des yeux, détaillant chacun de ses gestes tandis qu'il boutonnait le haut de son uniforme. Elle énuméra

mentalement chaque bouton, comme si elle se livrait à un compte à rebours. Car il s'agissait bien de cela : un compte à rebours au terme duquel elle verrait son fils unique partir sans savoir s'il reviendrait.

— Était-ce possible ? Des morts, encore ?

Pouvait-elle imaginer qu'elle venait de partager la même pensée qu'une autre femme, une Syrienne, à quelques centaines de kilomètres de là ?

Samuel, lui, semblait serein. Son visage reflétait même de la fierté. Son fils allait se battre pour son pays. Pour la survie d'Israël. Pour la survie de ses femmes, de ses enfants, qui ne demandaient rien de plus que d'être acceptés par leurs voisins. Une fois encore, les Arabes voulaient la guerre ? Ils l'auraient, et Tsahal vaincrait. Non parce que Tsahal était invincible, mais parce que ses soldats savaient pourquoi ils combattaient. Dans leur cœur, chaque pouce de terre perdue pouvait avoir des conséquences tragiques. Les Arabes, eux, possédaient l'espace. Battre en retraite ne mettait pas leur devenir en jeu ; au pire, ils perdraient des territoires. Ce qui n'était pas le cas d'Eretz. Un mouchoir de poche. Pas question de céder.

— Je suis prêt, annonça Avram.

— Déjà ? protesta Irina. Il est à peine 10 heures !

— Oui. Mais j'ai une visite à rendre à quelqu'un avant.

— Une visite ?

Avram ne répondit pas. Il était impensable qu'il parte pour le front sans en informer Joumana, sans lui dire adieu. Jamais ils n'avaient été si proches. Elle s'était apaisée et avait fini par comprendre que la mort de son frère fut accidentelle, qu'il eût été encore de ce monde s'il n'y avait pas eu l'attentat du cinéma Zion. Il était non la victime des policiers israéliens, mais de la femme qui avait commis cette action monstrueuse.

Avram alla vers sa mère et l'enlaça. Elle resta assise. Ses jambes ne la porteraient pas.

— Ne t'inquiète pas, îma. Tout va bien se passer. Fais attention à toi.

Elle se fit toute petite contre lui. Elle n'était plus une mère sexagénaire, seulement une enfant.

— Allons, allons, s'exclama Samuel. Il a raison. Courage ! Il va nous revenir décoré et dans pas longtemps.

De toute sa vie, Samuel Bronstein ne fut si proche de la vérité.

*

Koweït, 20 mai 1967

— Si je buvais de l'alcool, s'écria Hussein triomphant, j'aurais ouvert une bouteille de champagne !

— Et j'aurais péché avec toi, admit Zeyd. L'Égypte et la Syrie vont réduire en pièces ces maudits Israéliens ! Car il y aura la guerre, c'est sûr.

— Je ne vous comprends pas, lança Leïla Khaled, sur un ton ironique. Vous êtes donc si fiers de vous ? Affalés, là ? À jubiler ?

Les deux hommes la questionnèrent du regard.

— Vous ne comprenez pas ? C'est nous, les Palestiniens, qui sommes le plus concernés par ce qui se prépare. C'est nous qui devrions être en première ligne ! Au lieu de quoi, nous sommes réduits au rôle de spectateurs. Impuissants.

Hussein protesta.

— Comment veux-tu que nous agissions ? Nous n'avons même pas d'armes. Ou si peu. Le Fatah ne réunit pas plus de trois cents membres, et encore ! disséminés un peu partout à travers la région. Notre journal, Le Mouvement de la libération de la Palestine, n'est autorisé que dans les pays du Golfe et au Liban. En Égypte et en Syrie, il est considéré comme une publication subversive et vendu sous le manteau. C'est Arafat lui-même qui est obligé de transporter les magazines à Beyrouth pour les faire distribuer. Même certains lecteurs s'interrogent sur la réalité et le sérieux de notre mouvement : « Qui est M. Fatah ? » m'a demandé quelqu'un. La seule personnalité politique qui semble disposée à nous donner un coup de main est Ben Bella. Il a promis à Arafat de nous aider à promouvoir la révolution. Mais, pour l'heure, ce ne sont que des mots.

Zeyd objecta :

— Il a quand même autorisé l'ouverture d'un bureau officiel du Fatah à Alger, ce qui n'est pas rien. Et puis tu sembles totalement occulter que, depuis trois ans, existe un mouvement officiel : l'OLP^[3]. Il défend nos intérêts puisque, dans sa charte, il prône l'élimination d'Israël et la création d'un État palestinien. De plus, le Fatah y a été reconnu comme faisant partie intégrante du mouvement.

Leïla haussa les épaules avec dédain.

— Un grain de riz. Du vent ! Puisque vous parlez de l'Algérie, ce qui s'est passé là-bas est bien la preuve que tout est possible. Au départ, le FLN était constitué uniquement d'une poignée de résistants. Regardez aujourd'hui le résultat : l'Algérie est indépendante !

Sa voix se durcit.

— Non ! Je vous le dis, et je rejoins en cela Abou Jihad : seule compte l'action militaire. Les discours ne servent à rien. Les Arabes raffolent des discours, et nous voyons où ils les ont menés.

Elle récupéra d'un geste nerveux son paquet de Rothman, sa marque de cigarettes préférée.

— Quelqu'un a du feu ?

*

Le Caire, même soir

Voilà une heure que les quatre plus hauts responsables du Comité exécutif suprême venaient de prendre place autour de Nasser dans l'une des salles de réunions du palais de Koubbeh. Ils étaient six en tout : Zakaria Mohieddine, Hussein el-Chafe'i, Ali Sabri, Sidki Soleïman, l'actuel Premier ministre, Anouar el-Sadate et, bien entendu, celui que tous surnommaient « Robinson^[4] », le commandant en chef des troupes armées : Abdel Hakim Amer. En les observant, Hicham se dit que sa présence parmi ces personnalités n'avait pas vraiment de sens : il n'était qu'une pièce rapportée. Mais Nasser – pour des raisons inexplicables – avait exigé qu'il assistât à la réunion.

En quelques mots très brefs, le Président acheva de dresser un tableau de la situation :

— À présent que nos troupes ont remplacé celles de l'ONU, et qu'elles sont concentrées dans le Sinaï, il y a 50 % de risques qu'une guerre éclate. En revanche, si j'ordonne, comme en 1956, la fermeture du détroit de Tiran^[5] à la navigation israélienne, la guerre est sûre à 100 %.

Il se tut, plongea son regard dans celui du maréchal Amer et questionna :

— Si je prenais cette décision, nos forces armées seraient-elles en mesure de faire face à une

attaque israélienne ?

Amer fit mine de se trancher le cou du plat de la main :

— Sur ma tête, j'en réponds ! Tout est parfaitement au point. Jamais nous n'avons été aussi prêts.

Nasser examina les visages autour de lui et réitéra sa question. Tous, à l'unanimité, lui firent la même réponse que le commandant en chef.

— Parfait.

Nasser médita un bref instant. Cette fois encore son interrogation s'adressa à l'ensemble du groupe :

— Quant au détroit de Tiran, l'un d'entre vous a-t-il une opinion ? Prenons-nous le risque de le fermer ?

Un homme, un seul, parmi les six, répondit par la négative. C'était Sidki Soleïman, le Premier ministre.

— Expliquez-vous, dit Nasser. Pourquoi êtes-vous opposé à cette action ?

— Parce qu'elle est dangereuse, monsieur le président, mais surtout prématurée. Notre situation économique est au pire, une nouvelle guerre lui porterait un coup fatal. Tous les grands projets industriels sont arrêtés faute de moyens. Et l'aide soviétique a été réduite de manière très significative. Croyez-moi, je pense vraiment qu'il serait plus sage de reporter à plus tard le blocus de Tiran. Vous vous doutez bien que sa fermeture ne manquera pas de provoquer chez les Israéliens une réaction aussi violente que celle des Franco-Britanniques à Suez.

Le raïs inclina la tête. Songeur.

Hicham en profita pour approuver Sidki du regard. Le ministre était la voix de la raison, mais le Président y était-il sensible ? Parce qu'aux portes de l'Égypte le monde arabe guettait un geste fort, l'affirmation d'une autorité face aux Israéliens. De leur côté, les Palestiniens exigeaient que le héros du panarabisme les arrache à leur ghetto et leur restitue leurs droits. Les ennemis du raïs avaient la critique aux bords des lèvres, prête à jaillir. Si Nasser persistait dans son immobilisme, on le montrerait du doigt, on le taxerait de couardise. Déjà des voix s'élevaient dans les milieux politiques arabes, porteuses de mots lapidaires : « Fini, le raïs est fini. » Le seul qui n'attendait rien était sans aucun doute le peuple égyptien. Usé, lassé, misérable, il s'était fait une raison. Après tout, voilà deux mille ans que cela durait, alors...

Nasser, tout le monde le savait, excellait aux échecs. Hicham, qui le scrutait, crut lire dans ses pensées : « Que faire ? Déplacer son cavalier en C3 ou prendre la tour en H5 ? »

Dans son for intérieur, Hicham ne se faisait guère d'illusion. À ce moment précis de l'Histoire, Nasser était devenu le jouet d'événements qui échappaient totalement à son contrôle. Au fil des années, il s'était hissé au rang de symbole absolu du monde arabe, et, en tant que tel, on attendait de lui qu'il combatte l'ensemble des « forces du mal », pour le compte du nationalisme arabe. Le raïs n'était plus qu'un lion enchaîné.

Quarante-huit heures plus tard, le 22 mai 1967, Nasser annonça le blocus du détroit de Tiran.

Le secrétaire général des Nations unies se précipita au Caire pour essayer de le faire revenir sur sa décision. On discuta. Nasser lâcha du lest. C'est d'accord, concéda-t-il ; en attendant un règlement à l'amiable avec les Israéliens, nous laisserons passer les cargaisons à destination d'Eilat, mais à la condition que les navires ne transportent pas d'armements ou de matériels

stratégiques.

« Pas question ! protesta aussitôt le Premier ministre israélien. Ce blocus viole les règles internationales et constitue une agression contre Israël ! » Sa protestation fut immédiatement relayée par le président Johnson.

Tous ceux qui approchèrent Nasser en ces heures de tension notaient sa nervosité extrême. Peut-être voyait-il se profiler les cavaliers de l'Apocalypse.

Faire demi-tour ? Ranger les armes ? Bluffer jusqu'au bout ?

Bluffer, oui. Ou alors comptait-il sur sa bonne étoile ? Celle qui avait brillé sur lui en 1948, lorsqu'il livrait combat en Palestine, à Falouga. La position qu'il tenait aux limites de la ville était indéfendable et il en était parfaitement conscient. Un matin, un lieutenant israélien s'était avancé vers les lignes de défense égyptiennes et avait demandé à lui parler. « Vous êtes encerclés, lui avait-il dit, je vais passer à l'assaut demain. Vous feriez mieux de vous rendre plutôt que de faire tuer vos hommes pour rien. » Nasser avait alors répliqué avec une extraordinaire inconscience : « Je vous conseille de ne pas attaquer, vous feriez une sottise, car j'ai une chance inouïe. Vous vous en mordriez les doigts. » Bien évidemment, le lieutenant israélien ne put s'empêcher de sourire devant un argument aussi fragile. Le lendemain, à l'aube, il passa à l'attaque. Selon le propre aveu de Nasser, ce qui s'ensuivit tenait du miracle. Il n'avait jamais pu expliquer comment les troupes qu'il commandait avaient réussi à repousser les Israéliens et à leur infliger de lourdes pertes. Le surlendemain, le lieutenant exprima à Nasser le souhait de venir chercher ses morts sur le no man's land qui les séparait. Nasser donna son accord. « J'aurais dû vous écouter, lui dit alors le militaire israélien. You're a lucky man ! Vous n'aviez pas une chance sur cent de vous en tirer. »

Peut-être qu'en cette veille de fin du monde Nasser rêvait à l'étoile de Falouga ?

Le 28 mai 1967, il tint une conférence de presse devant des centaines de journalistes. Il avait vieilli de cent ans ; la voix était âpre, le sourire habituellement éclatant ressemblait plus à un rictus. Le 30 mai, le roi Hussein de Jordanie atterrit au Caire et, à l'instar du président syrien Nouredine el-Atassi, signa avec le raïs un accord de défense.

Le lendemain, Moshe Dayan et Menahem Begin entrèrent au gouvernement de Jérusalem.

*

Le Caire début juin 1967

— C'est foutu, lâcha Hicham. Tout est foutu.

Son père voulut le rassurer.

— Le pire n'est jamais certain, ya ebni !

— Tu n'es peut-être pas au courant. Alors je t'informe qu'un nouveau personnage vient d'entrer dans le gouvernement Israélien : Menahem Begin.

— Connais pas.

— C'est un faucon. Un extrémiste de la pire espèce, doublé d'un ex-terroriste ! Sa tête fut mise à prix par les Anglais durant le mandat. C'est lui qui a organisé à Jérusalem – entre autres – l'attentat contre l'hôtel King David : une centaine de morts et autant de blessés. Et tout récemment, il a même été soupçonné d'avoir essayé d'assassiner Konrad Adenauer^[6].

— Le chancelier allemand ? Pourquoi diable ?

— Parce qu'il s'opposait à l'accord d'indemnisation des victimes de la Shoah que Ben

Gourion avait négocié avec Adenauer. Il le jugeait insuffisant. D'ailleurs, Ben Gourion l'a toujours haï, comme il a toujours haï l'Irgoun, ce groupe responsable de tant d'atrocités que dirigeait Begin. On dit qu'il le méprise tellement qu'il refuse de l'appeler par son nom. À la Knesset, il emploie des périphrases comme « l'homme qui est assis à la droite du député Untel ». Alors, tu imagines bien que ce sioniste extrémiste va tout faire pour inciter Israël à entrer en guerre. C'est un pousse-au-crime !

Hicham se tut, puis :

— Il y a plus grave encore. J'ai surpris hier une indiscretion. Le Président est gravement malade. Il le serait depuis des années : le diabète.

— Le diabète ! J'en ai aussi du diabète. Je suis toujours vivant !

— Oui. Mais tu ne fumes pas quatre-vingts Craven A par jour. Dans le cas de Nasser, la maladie a atteint un stade très avancé. Un check-up, établi il y a quelques mois dans une clinique de Moscou, a révélé un durcissement irréversible des vaisseaux fémoraux. C'est la crise cardiaque qui guette le raïs à plus ou moins brève échéance.

Taymour Loutfi soupira.

Dans l'esprit du vieil homme jaillirent soudain des fantômes, déguisés en apprentis sorciers. Un jour, tel Aladin, ils avaient fait sortir le génie de sa lampe, et depuis personne n'était parvenu à l'y faire rentrer.

[1](#)- Combattants palestiniens engagés dans des opérations de guérilla.

[2](#)- Âneries. Littéralement « bouse de taureau ».

[3](#)- Fondé en Égypte en 1964 avec le soutien de Nasser et à l'instigation d'Ahmed el-Choukeiry, homme politique palestinien, nommé président du mouvement dès sa création.

[4](#)- En raison de sa passion pour les récits de voyages.

[5](#)- Situé entre l'Égypte et l'Arabie Saoudite. Il fait communiquer le golfe d'Aqaba avec le reste de la mer Rouge.

[6](#)- Frankfurt Allgemeine Zeitung du 13 juin 2006, et Sunday Times du 14 juin 2006.

Ô ciel ! un barbare m'a outragé jusque dans la manière de me punir ! il m'a infligé ce châtement qui met dans l'humiliation extrême.

Montesquieu, Lettres persanes.

Le Caire, 2 juin, 1967

Nasser venait de ressortir du QG des forces aériennes où il s'était entretenu avec celui qui en avait la responsabilité, Sidki Mahmoud, et l'avait prévenu : « En cas d'attaque israélienne, sachez que c'est l'aviation qui subira le premier choc. » « N'ayez aucune crainte, l'avait rassuré Sidki, impavide, nos pertes ne dépasseront pas 10 %. »

Le bikbachi avait tout de même lancé une nouvelle mise en garde, elle s'adressait cette fois au maréchal Amer : « Nous serons attaqués entre le 4 et le 5 juin. Sois prêt. »

Aucun d'entre eux ne pouvait savoir alors que, là-haut dans le ciel, quelque part au-dessus de la péninsule du Sinaï, des avions américains AWACS étaient en train de répertorier la position des unités égyptiennes et que celle-ci fut transmise aux Israéliens le matin du 3 juin 1967, vers 10 heures.

Le 4, seuls quelques irréductibles optimistes pensaient que la paix était encore possible.

Le 5, vers 4 h 30, le maréchal Amer, dit Robinson, décida brusquement d'entamer une tournée d'inspection aérienne au-dessus du Sinaï. Ordre fut alors donné à toutes les batteries antiaériennes Sam de se placer en veilleuse.

À 5 heures, l'attaque israélienne était déclenchée.

Amer était toujours dans les airs.

Et les fusées Sam, clouées sur leur rampe.

*

Le Caire, 5 juin 1967

Ce fut par les ondes que Chahida et Hicham apprirent le déclenchement des hostilités. Ce dernier déclara :

— Je suis confiant. Nous allons leur donner une leçon qu'ils ne seront pas près d'oublier. D'autant que nous ne sommes pas seuls. Nous avons les Jordaniens à nos côtés et surtout vous, les Syriens ? Avec ton ami vieil ami Hafez el-Assad chef de l'armée de l'air, j'imagine que nous serons bien servis, n'est-ce pas ? Nous allons les pulvériser !

Chahida acquiesça, mais mollement.

Effectivement, son ami Assad flirtait désormais avec les étoiles. Depuis le mois de février, à l'occasion d'un énième putsch, l'aile prosoviétique du Baas avait pris les rênes du pays, chassant les fondateurs du mouvement, dont le plus célèbre d'entre eux : Michel Aflak. Aux dernières

nouvelles, il aurait fui pour le Brésil, laissant le champ libre à Hafez el-Assad qui faisait désormais partie des figures politiques dominantes du pays.

Nous allons les pulvériser !

Comment en douter ? Le plan établi par Nasser était, en apparence du moins, efficace, les équipements, plus que suffisants. D'entre tous les pays arabes, l'Égypte disposait de la plus grande force aérienne. Ses avions étaient tous récents. Comment envisager la défaite ?

Avant de se rendre au quartier général, Hicham prit le temps de se raser et de prendre son petit déjeuner. Alors qu'il partait, Chahida lui chuchota à l'oreille :

— Fuck them all^[1] !

Il était 11 heures du matin.

Arrivé à l'entrée du bunker, il remarqua la voiture de l'ambassadeur russe qui repartait. « Bizarre. Que faisait-il ici ? »

Il entra dans la salle des opérations et demanda aux officiers présents : « Quelles sont les nouvelles ? »

Il n'y eut pas de réponse.

Il aperçut Sadate et Amer. Il les salua. Amer ne parut pas l'entendre. Il réitéra. Pas de réponse.

C'est à ce moment que Nasser fit irruption. L'air fiévreux, tendu à l'extrême, il interrogea immédiatement son commandant en chef.

— Alors ? Où en est-on ?

Silence, puis l'impensable aveu tomba :

— C'est un désastre, balbutia le maréchal.

Et il se lança dans un discours incompréhensible où il était question d'une intervention de l'aviation américaine. Entre deux bégaiements, on apprit qu'une heure à peine après le déclenchement des hostilités il avait convoqué l'ambassadeur russe – d'où sa présence quelques instants plus tôt – pour lui demander d'obtenir un cessez-le-feu immédiat.

Nasser était blême. D'un geste rageur de la main, il écarta Amer et réclama les premiers rapports.

Ceux-ci étaient consternants, apocalyptiques.

Dans l'heure qui avait suivi l'attaque israélienne, toute l'aviation égyptienne s'était retrouvée anéantie, dévastée, rasée au sol. Les colonnes de blindés, privées de couverture aérienne, étaient quant à elle pilonnées sans merci. De plus, sans concertation aucune, le funeste maréchal avait donné l'ordre de battre en retraite. Un ordre irréfléchi, improvisé, que tous les experts qualifieront de suicidaire.

Dans les rues du Caire, un seul mot circulait sur les lèvres : « Victoire ! »

Chahida, à bout de nerfs et minée par un sentiment d'inutilité, s'était rendue auprès du Croissant-Rouge afin de proposer ses services. Lorsqu'elle rentra chez elle en milieu d'après-midi, elle trouva Hicham assis dans un fauteuil du salon, un verre de Johnnie Walker à la main.

— Que fais-tu là ? s'exclama-t-elle, interloquée.

Il resta silencieux.

Elle insista :

— Bordel ! Que se passe-t-il ? Réponds-moi !

Finalement, Hicham articula d'une voix sépulcrale :

— C'est fini. Nous avons perdu la guerre...

— Comment, perdu la guerre ? Elle vient à peine de commencer !

Il leva vers elle un visage bouleversé.

— Albi, c'est fini. Nous n'avons plus d'aviation. L'infanterie israélienne est entrée à El-Arich. Nos soldats fuient, pieds nus, devant leur avancée. Ils vont se faire massacrer. Tout est la faute de ce débile d'Amer. Il n'a pas tenu compte du plan convenu.

Alors qu'il s'exprimait, de la fenêtre entrouverte montaient des cris de joie : « Nous combattons ! Nous mourrons pour la patrie ! »

Ce fut trop. Elle qui ne pleurait jamais éclata en sanglots.

*

Le 6 juin, les chars israéliens commandés par le général Yitzhak Rabbin s'emparèrent de la bande de Gaza. Le lendemain, ils n'étaient plus qu'à 40 kilomètres du canal de Suez.

Simultanément, Tsahal livrait bataille contre les Jordaniens dans la vieille ville de Jérusalem. Le 8, la partie arabe tombait entre les mains des Israéliens. Comme dans un jeu de quilles, ce fut au tour de Jéricho, puis de la Cisjordanie, amenant Hussein, le « petit roi », à cesser les combats.

Le 8, les Israéliens marchaient sur la Syrie.

Lorsque les affrontements cessèrent, Israël contrôlait toute la péninsule du Sinäï, jusqu'au canal de Suez, la bande de Gaza, la Cisjordanie, la totalité de Jérusalem et le site stratégique des hauteurs du Golan, en Syrie.

Le glas sonnait pour le raïs...

*

Jérusalem, 9 juin 1967, midi

Irina pleurait de joie. Samuel avait brandi un drapeau à l'effigie de l'étoile de David et l'agitait frénétiquement par la fenêtre.

Dans la rue, des gens se congratulaient, dansaient, tandis que dans l'air résonnaient un peu partout des chants d'allégresse. Hava naguila venis'mekha, fredonnaient des enfants, formant des rondes. D'autres, plus recueillis, récitaient des versets du psaume 118 : « C'est de l'Éternel que cela est venu : C'est un prodige à nos yeux. »

Vers midi et demi, Tsahal ouvrit une brèche dans la vieille ville de Jérusalem via la Porte des Lions. Les parachutistes arrivèrent au Kotel, dont l'accès avait été interdit aux fidèles juifs depuis dix-neuf ans. Les soldats étaient en larmes. Dans les heures qui suivirent, ils furent rejoints par le Premier ministre Levi Eshkol, le ministre de la Défense Moshe Dayan et le chef d'état-major Yitshak Rabin. La brigade Nachal et une chanteuse, Noemi Shemer, entonnèrent alors Yeroushalayim chel zahav. Et le chant bouleversa le ciel.

Israël était sauvé.

*

Haïfa, au même moment

De la terrasse, Mourad assistait incrédule aux démonstrations de joie. Mona n'avait plus de

larmes.

Il murmura, la voix brisée :

— Et dire qu'il a fallu que j'arrive à soixante-huit ans pour assister à ce spectacle.

Karim serrait ses enfants dans ses bras : Mabrouk et Feyrouz. Leur dernier-né, Omar, neuf ans, dormait contre la poitrine de sa mère.

— C'est un cauchemar. Après la Nakba, la catastrophe, voici venue l'heure de la Naksa^[2].
Qu'allons-nous devenir ?

— Nous sommes vivants, dit Karim. Nous sommes là, nous resterons, aussi enracinés que le thym et l'olivier !

— Tu déraisonnes, mon fils, gémit Mona. Enracinés ? Enracinés dans quoi ? Nous n'avons plus de terre. Plus rien.

— Et que veux-tu faire alors ? Fuir ? Fuir comme ceux qui sont partis en 1948 et qui agonisent aujourd'hui dans des camps ? Survivre comme des errants ?

— Votre fils a raison, souligna Leïla. Au moins, ici, nous conserverons notre dignité. Je ne veux pas que mes enfants grandissent dans des bidonvilles, humiliés et méprisés de tous. Nous n'avons pas le choix.

— Si. Détrompe-toi.

Le couple fixa Mourad.

— Explique-toi, papa.

— Nous avons des parents au Caire. Ils nous hébergeront le temps qu'il faudra.

— Tu veux parler de Taymour ? Le frère de maman ?

— Parfaitement. Malgré les nationalisations, il dispose encore de certains moyens. Il n'hésitera pas à nous ouvrir les bras. Là-bas...

Karim se boucha les oreilles.

— Arrête, papa ! Je ne veux pas entendre un mot de plus !

— Je t'interdis de hausser le ton ! Rester serait suicidaire ! Maintenant qu'ils sont maîtres absolus du pays, croyez-vous que les sionistes vont nous laisser exister ? Vous êtes fous ! Inconscients ! Ce n'est plus la lutte armée qui nous rendra nos villes, mais le combat politique ! Nous devons plier bagage. Partir...

— Tais-toi, papa ! hurla Karim.

— Non ! Tu vas m'écouter jusqu'au bout !

Mourad reprit son souffle.

— Ils vont détruire progressivement tous les villages, et ils les remplaceront par des colonies juives. Non, mon fils, non, Leïla, ne vous faites pas la moindre illusion. C'est ici que vous vivrez humiliés. Ici que vos enfants seront méprisés. Vous parlez de dignité ? Je préfère encore mourir dans un camp que vivre, ici, à genoux.

— Nous reconstruirons les villages détruits, s'entêta Karim. Pierre par pierre !

— Utopique ! Pas un seul village, pas une seule implantation rurale ne vous sera autorisée. Et sais-tu pourquoi ? Parce qu'il y va de la survie des Juifs !

— Et la nôtre alors ? Qu'en fais-tu ?

Le silence retomba.

— Ya ebni, nous sommes déjà morts, répondit Mona avec lassitude.

— Très bien. Faites comme bon vous semblera. Nous, nous ne partirons pas. Jamais ! Mais permettez-moi de vous dire que vous êtes des lâches.

— Quoi ?

Tel un fauve, Mourad bondit sur son fils et l'attrapa par le col de sa chemise. Bien que septuagénaire, la poigne était demeurée ferme.

— Veux-tu répéter ? C'est moi ? Moi ton père que tu traites de lâche ?

— Je...

Mona se précipita pour essayer de les séparer.

— Moi ? répéta Mourad la voix vibrante. Alors, sache, espèce d'ignorant, sache qu'il y a près d'un demi-siècle, j'ai fait un choix que peu d'hommes auraient osé faire. J'ai quitté le luxe et l'opulence que mon beau-père me proposait pour revenir vivre ici. En Palestine. J'ai résisté à toutes ses supplices. Tous les ponts d'or qu'il jetait à mes pieds^[3]. J'ai choisi. En pleine conscience. J'ai choisi la Palestine, pour que toi, tu naisses en Palestine. J'ai choisi la Palestine, pour y demeurer – comme ta femme vient de le dire – aussi enraciné que le thym et l'olivier ! J'ai fait un choix. J'ai longtemps cru que seule la violence triompherait de la violence. J'avais tort. Mon frère Soliman, lui, a continué d'y croire. Il en est mort. Aujourd'hui, il se fait qu'il me reste bien peu de temps à vivre. Alors, je veux mourir debout. Tête haute. Libre à toi de rester. La jeunesse supporte l'affront. La vieillesse n'en a pas les moyens !

Quand il quitta la terrasse, l'endroit s'était rempli de crépuscule.

Dans les jours qui suivirent, le couple rejoignit le flot ininterrompu de réfugiés. Ils étaient environ trois cent mille à prendre le chemin de l'exil. Certains s'en allaient vers la Jordanie, d'autres vers les pays limitrophes. Insensiblement, la région de la vallée du Jourdain se vida pratiquement de toute sa population, alors que cinquante mille Syriens fuyaient le plateau du Golan pour trouver asile en Syrie.

Le nombre total des réfugiés avoisinait désormais les quatre millions^[4].

*

Le Caire, même soir

La voix de Nasser qui résonnait dans les postes de radio à travers le pays était blanche.

— Nous avons subi un désastre. Le plus humiliant de notre histoire. J'en assume pleinement l'entière responsabilité. J'ai décidé de renoncer définitivement à toute fonction officielle et à tout rôle politique. Je retourne dans le peuple pour y accomplir mon devoir de simple citoyen et transmets tous mes pouvoirs à mon camarade, Zakaria Mohieddine.

Nasser s'était tu.

L'Égypte entière se pétrifia.

Le silence. Un silence irréel.

Puis, un murmure. Presque un chuchotement. Le murmure se transforma en rumeur, et la rumeur en clameur. Elle s'éleva, assourdissante, au-dessus la vallée du Nil.

Soudain, une marée humaine déferla dans les rues du Caire. On se précipita vers les bâtiments de la radio et de la télévision pour tenter de mettre fin à l'émission.

Bientôt, ce furent des milliers de personnes qui se rassemblèrent dans les rues, sur les places pour crier leur soutien à leur président. « Nasser ! Nous sommes avec toi ! Ne nous quitte pas ! »

La maison du bikbachi fut encerclée. Deux cent mille, un demi-million de voix criaient leur désespoir.

Des femmes étaient mêlées aux cortèges qui remontaient les avenues.

« Ne nous abandonne pas, Gamal ! Reste ! Reste ! Nous avons besoin de toi ! »

Du balcon de l'appartement de Zamalek, Hicham et Chahida observaient avec incrédulité ce déferlement.

— C'est surnaturel, commenta Chahida, un miracle populaire est en train de transformer un désastre en triomphe.

[1](#)- Baise-les tous !

[2](#)- La défaite.

[3](#)- Cf. Tome I.

[4](#)- Unrwa (Agence des Nations unies chargée des réfugiés palestiniens).

Ne dis pas tes peines à autrui ; l'épervier et le vautour s'abattent sur le blessé qui gémit.

Proverbe arabe.

Koweït, 10 juillet 1967

Yasser Arafat fit rouler entre ses doigts les grains de son chapelet tout en écoutant attentivement les propos de Leïla Khaled. Quand elle eut fini, un sourire anima les lèvres du Palestinien.

— L'action militaire, dit-il lentement. Ce n'est pas moi qui te contredirais, tu le sais. D'ailleurs la charte de l'OLP à laquelle le Fatah a souscrit sous-entend clairement l'éradication d'Israël. Sans l'action militaire, ce but ne sera pas atteint. Par conséquent, je ne peux que t'approuver. Sais-tu ce que j'ai dit à Nasser au téléphone le mois passé ? « Il faut rallumer la guerre, même avec des allumettes ! »

— Vous m'approuvez, Abou Ammar ^{III}, mais votre équipe rechigne à me former. On refuse que je m'entraîne comme mes camarades masculins. Pourquoi ?

— Parce qu'il n'est pas dans l'esprit du Fatah que des femmes risquent leur vie. Elle est trop précieuse à nos yeux.

Leïla fulmina.

— En quoi ma vie est-elle plus précieuse que celle d'un homme ! Nous sommes tous égaux devant la mort.

Arafat sourit.

— Tu es donc si pressée de mourir ?

— Pour mon pays, sans aucun doute.

Le président du Fatah fit tourner son chapelet à plusieurs reprises autour de son index avant de le poser sur la table bringuebalante qui le séparait de son interlocutrice.

— Il faut que je t'explique certaines données dont tu n'as pas conscience. La lutte armée se révèle beaucoup plus difficile que prévu, surtout depuis la Naksa que nous venons de subir. La Palestine n'est pas la jungle vietnamienne. La géographie ne facilite guère les opérations. De plus, maintenant qu'elle occupe tout le pays, et bien au-delà, l'armée israélienne est en mesure de contrôler les routes, d'isoler les villes et les villages, et donc de limiter fortement nos actions. Tu ne le sais pas, mais de nombreux réseaux clandestins que nous avons mis en place ont été démantelés par les forces de sécurité israéliennes, avec d'autant plus de facilité que ces dernières détiennent depuis la débâcle un atout maître.

Leïla sourcilla.

— En occupant la bande de Gaza et la Cisjordanie, l'Intelligence sioniste a mis la main sur des listes de militants tenues minutieusement à jour par les services secrets égyptiens et jordaniens, jusque-là administrateurs de ces territoires.

— C'est effroyable !

— Une tragédie, oui. S'est ensuivie une vague d'arrestations au cours de laquelle nous avons

perdu une bonne partie de nos meilleurs éléments. Pour ce qui est des armes (il se mit à rire), nous ne disposons que de vieux « Karlo », des fusils tchèques utilisés par l'armée égyptienne en 1956 ! C'est seulement depuis peu que les Chinois ont bien voulu nous fournir – gratuitement, je le précise – des armes légères. La première cargaison est arrivée il y a un mois à Damas, via l'Algérie.

Le président du Fatah marqua un temps de silence.

— Tu comprends mieux, maintenant, combien notre tâche est difficile ?

— Ce qui n'explique toujours pas pourquoi on me refuse ce qui est accordé à mes camarades masculins.

— Tu peux servir la cause autrement.

— Comment ?

— Le renseignement. Nous avons découvert que les Israéliens utilisaient de jeunes Palestiniens pour infiltrer nos rangs. Des traîtres ! Sur l'un d'entre eux que nous sommes parvenus à démasquer, nous avons trouvé un appareil de transmission très sophistiqué. Il l'utilisait pour informer le Mossad. Le renseignement est donc devenu primordial. Nous pouvons te préparer en Jordanie, à Amman, à cette autre forme de guerre. La guerre secrète. Qu'en dis-tu ?

Leïla réfléchit un instant, mais, à l'expression déterminée de son visage, il était clair qu'elle n'était pas acquise à l'idée.

— Écoutez-moi, Abou Ammar, à quatorze ans, j'ai participé à la distribution de tracts au nez et à la barbe des soldats libanais. J'ai apporté de la nourriture à mes frères et sœurs enfermés dans la vieille ville de Tyr. En plein bombardement, j'ai continué à circuler avec un grand plateau sur la tête. Lorsque j'étais chez les Évangélistes, j'ai appelé les autres élèves à faire la grève des cours, j'ai...

Arafat la stoppa de la main.

— Je connais ton parcours. Il est glorieux. Mais n'insiste pas. Je me refuse à voir une femme risquer sa vie.

Leïla considéra longuement le président du Fatah.

— Si vous ne voulez pas de moi, j'irai là où l'on est prêt à m'accueillir.

— Tu as une idée ?

— Oui. Le FPLP^[2].

— Cette création marxiste ? Tu plaisantes !

— Pas le moins du monde. Ils recrutent en ce moment. Et eux ne font aucune différence entre militante et militant.

— Sais-tu que Habache prêche pour une Palestine égalitaire entre Juifs et Arabes ?

— Intégrée dans la nation arabe. Ce qui change tout.

Arafat récupéra son chapelet, le regard sombre.

— Tu es libre. Fais ce que ton cœur te dicte.

La femme repoussa sa chaise.

— Mais nous nous reverrons, Abou Ammar. Nous nous reverrons sûrement.

*

Bagdad, même jour

Fawaz et Majida contemplaient amoureusement leur fils aîné, Adel, pendant que celui-ci gonflait ses poumons pour souffler les dix bougies qui décoraient son gâteau d'anniversaire ; une pièce montée de cinq étages, luisante de sucre et nappée de chocolat. Près de lui, son frère Ghassan, de deux ans plus jeune, piaffait d'impatience. Voilà un quart d'heure qu'il salivait devant cette friandise, fourchette et couteau à la main.

— Alors, chuchota-t-il à l'oreille d'Adel. Tu les souffles ou je les souffle pour toi ?

— Ose !

Adel souffla. Une bougie résista. Pas longtemps. Ghassan l'acheva.

Des applaudissements crépitèrent.

— Tu n'avais pas le droit, gronda Adel. C'est mon anniversaire !

— Et c'est mon estomac !

— Allons, les enfants ! intervint Majida. On se calme.

— Alors, mon ami, lança une voix derrière l'épaule de Fawaz, comment te sens-tu ?

L'Irakien se retourna.

— Ahmed ! s'exclama-t-il. Notre Premier ministre en personne ! Quelle surprise et quel honneur !

— Ce n'est pas tous les jours qu'un ami fête l'anniversaire de son fils. Je m'en serais voulu de ne pas être présent.

Ahmed Hassan el-Bakr désigna l'homme qui se tenait à ses côtés.

— Je te présente mon cousin, Saddam Hussein el-Tikriti.

Pris au dépourvu, Fawaz mit quelques secondes avant de réagir. On n'avait plus de nouvelles du personnage depuis son évasion.

— Ahlan wa sahlán, soyez le bienvenu.

— Salam aleïkoum, mon frère.

Saddam ôta le cigare coincé entre ses lèvres.

— Nous nous sommes déjà rencontrés Monsieur El-Bagdadi et moi.

— C'est exact, confirma Fawaz. C'était il y a cinq ans. Au siège du parti. M. El-Tikriti venait d'être nommé secrétaire du commandement régional.

— Mettons fin aux politesses. Vous êtes l'ami de mon cousin et par conséquent, vous faites partie de ma famille. Appelez-moi donc Saddam. Vous avez bonne mémoire ! Une nomination éphémère ! Comme vous le savez, je fus injustement accusé d'avoir tenté d'assassiner le frère du Président actuel et on m'a jeté en prison tel un vulgaire criminel !

L'homme de Tikrit eut un large sourire qui dévoila des dents jaunies par le tabac.

— Mais je leur ai faussé compagnie !

Fawaz fit mine d'apprécier et lança à El-Bakr :

— J'ignorais que vous étiez cousins.

— Un cousin éloigné, rectifia le Premier ministre.

— Venez, allons sur la terrasse. Qu'aimeriez-vous boire ?

— Rien, répondit El-Bakr. Je te remercie. Malheureusement, nous ne pourrions pas rester longtemps. Nous croulons sous les problèmes.

Saddam expliqua, la mine grave :

— Cette dernière guerre contre Israël nous a laminés. Nous avons perdu de nombreux soldats, sans compter les pertes en matériel. Parfois je me dis que nous allons nous réveiller. Que ce n'est qu'un cauchemar ! Mais c'est la réalité. Pensez donc qu'en quelques jours la taille de l'État sioniste est passée de 21 000 à 102 000 kilomètres carrés !

Le Premier ministre confirma.

— Et le président Aref ? Comment vit-il la situation ?

— Aref ? Il est comme nous tous : sonné. Il ne nous reste plus qu'à espérer un vote favorable à l'ONU qui exigerait le retrait des armées israéliennes.

Saddam ricana :

— Mon cousin est un incorrigible optimiste. Même si une résolution est votée, jamais les Juifs ne s'y conformeront. Entre nous, ils seraient fous de le faire. Rendre les territoires ? Alors qu'ils sont maîtres absolus du jeu ? Qu'ils ont atteint tous leurs objectifs et bien au-delà ? Non. Honnêtement je ne vois vraiment pas pourquoi ils accepteraient.

— Monsieur, pardonnez-moi. Un télégramme.

Fawaz ouvrit l'enveloppe que lui présentait son majordome.

Regret vous annoncer décès Mme Dounia Levent – stop – appelez urgent Odéon 12-54 – stop – Jérôme Billard notaire.

— Mon Dieu, murmura-t-il. La pauvre...

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Ahmed Hassan el-Bakr.

— Une amie. Une amie nous a quittés.

— Al mawt aleïna haqq, déclama Saddam, emphatique. La mort a raison de nous. Mes condoléances.

— Maktoub, dit El-Bakr.

Ce mot signera la perte des Arabes. Rien n'est écrit, cher ami. Rien ! Ou alors de notre main.

En repensant aux propos de Dounia, Fawaz se demanda si la défunte n'avait pas raison.

Il s'adressa à l'homme de Tikrit :

— Quels sont vos projets, maintenant que vous êtes un homme libre ?

— Mes projets ? Je n'en ai qu'un seul, mon frère : servir mon pays, jusqu'à verser mon sang pour lui.

Le ton était si âpre qu'un frisson parcourut le corps de Fawaz.

*

Prison de Ramleh, 12 juillet 1967

— Je crois que je vais réussir, assura Avram en caressant la main de Joumana. Aie confiance. Je t'en prie. Tu vas sortir d'ici.

La Palestinienne s'efforça de sourire.

— Sais-tu quel âge j'ai depuis hier ? Vingt-neuf ans. Dont quatre passés entre ces murs. C'est toute ma jeunesse qui est morte.

Avram continua de serrer la main de la femme. Depuis qu'on leur avait accordé de se voir en dehors de cette horrible vitre de séparation, il pouvait la toucher, et cette promiscuité lui communiquait une chaleur et une énergie formidables.

— L'avocat m'a assuré que nous avons des chances. Tu auras purgé dans quelques semaines la moitié de ta peine. Aie confiance.

Elle fit oui, sans conviction.

— Tu dois être heureux...

— Heureux ?

— N'êtes-vous pas les grands vainqueurs ? Il paraît que vous êtes arrivés jusqu'au Caire, aux portes de Damas et d'Amman.

— En quelque sorte. Au risque de te surprendre, je n'en tire aucun bonheur, Joumana. Parce que cette victoire, si totale soit-elle, ne règle rien. Tant que la paix ne sera pas scellée, définitivement, il y aura d'autres guerres. Et elles ne mèneront nulle part.

Un silence.

— Quel effet cela fait de tuer des hommes ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Lorsque l'on ne rencontre pas le regard de l'autre, aucun. On est plongé dans une sorte d'irréalité. Des anonymes confrontés à des anonymes. Difficile à expliquer.

— Qu'allez-vous faire de tous ces territoires ? Dorénavant, vous devrez gérer tout un peuple qui n'éprouve que fureur à votre égard. Ce ne sera pas évident.

— Je ne suis pas un politicien, Joumana. Je ne suis qu'un soldat. Tu sais aussi que je suis partisan de deux États. Toutefois, comme disent les Anglo-Saxons : It takes two to tango.

— C'est-à-dire ?

— Qu'une décision de cette importance ne peut être unilatérale. Il est essentiel aussi que les Arabes nous acceptent. La veille de la guerre, le président irakien proclamait : « Voila notre occasion d'effacer l'ignominie que nous avons subie en 1948. Notre objectif est clair : rayer Israël de la carte. » Et il n'est pas le seul dirigeant arabe à tenir ce type de langage. Ils veulent nous éradiquer. C'est obsessionnel.

Elle leva doucement la tête. Son regard traversa Avram comme s'il ne le voyait pas, mais observait une chose invisible située derrière lui, très loin.

— Dieu aima les oiseaux et inventa les arbres, murmura-t-elle. L'homme aima les oiseaux et inventa les cages.

*

Le Caire, 15 septembre 1967

Le docteur Yacoub rangea son stéthoscope dans sa trousse et déclara sur un ton qui se voulait rassurant :

— Ne vous en faites pas, Loutfi bey, ce n'est qu'une méchante bronchite. Je conseille néanmoins l'hospitalisation. Ce serait plus prudent.

Taymour se dressa furibond dans son lit.

— Pas question ! Je hais les hôpitaux, et je hais la médecine et les médecins !

— C'est charmant. Mais que vous le vouliez ou non, il faut vous hospitaliser.

— Ya rohti, mon âme, intervint Nour, écoute ce que le docteur te dit. C'est une affaire de quelques jours. Tu...

— J'ai dit : pas question ! Il...

Une quinte de toux convulsive fit apparaître des mucosités sanguinolentes aux commissures de ses lèvres.

— Tu vois ! Tu vois que tu n'es pas raisonnable. Allons, je t'en prie, détends-toi et arrête de gigoter.

Son épouse piocha dans une boîte une serviette en papier et essuya avec soin la bouche de son époux.

— Je vais m'occuper de réserver une chambre, annonça le médecin. En attendant, reposez-vous.

Le malade répliqua par un grognement et ferma les yeux. Il avait l'air épuisé.

Une fois qu'elle eut accompagné Yacoub jusqu'à la porte de la villa, Nour s'informa à voix basse :

— Dites-moi la vérité, docteur. Il ne faut rien me cacher. Alors ?

— Seuls les résultats d'examens nous le confirmerons, mais je crains que ce ne soit grave, madame Louffi. Cette toux ne me plaît pas. Ensuite, il y a l'âge. Soixante-dix ans.

— Soixante-sept, rectifia Nour.

— Un âge fragile tout de même, c'est pourquoi l'hospitalisation s'impose. Vous devez le convaincre d'accepter.

— Ne vous inquiétez pas, docteur Yacoub, je lui ferai entendre raison, dussé-je le traîner moi-même jusqu'à l'hôpital.

Une fois le médecin parti, elle alla vers le salon.

Mourad et Mona se levèrent aussitôt. Arrivés au Caire trois mois auparavant, ils commençaient tout juste à reprendre leur esprit.

— Alors ? s'enquit Mourad.

— Il pense que c'est grave. Nous devons le convaincre d'aller à l'hôpital.

— Parce qu'il refuse ? s'exclama Mona.

— Tu connais ton frère. Têtu comme il l'est, il ne veut rien savoir.

— Je vais lui parler. Je sais comment le prendre. Il m'écouterà.

Nour dévisagea sa belle-sœur avec tendresse. Elle ne l'avait pas imaginée si douce, si avenante et s'en voulut d'avoir réagi avec si peu d'enthousiasme lorsque Taymour lui avait annoncé la nouvelle de sa venue et celle de Mourad. « C'est la famille ! avait alors rappelé Taymour. Mona est ma sœur ! Même si la vie nous a séparés durant toutes ces années, elle est restée ma sœur. En plus, ce sont des exilés. Ils ont tout perdu. Alors, faisons preuve de compassion. »

Elle serra Mona dans ses bras.

— Tu lui parleras. Oui. Et il faudra aussi que je prévienne Hicham.

*

Le Caire, au même moment

Chahida poussa un cri à l'instant de la jouissance. Secouée par un dernier spasme qui fit vibrer tout son corps, elle soupira et écarta les bras sur le lit à la manière d'une crucifiée.

— Ce sont des moments comme ceux-là qui vous réconcilient avec la vie.

Elle se jeta sur son paquet de cigarettes. Tout à coup, comme chaque fois après l'amour, elle n'était plus là, glissait ailleurs, flottant dans ses pensées, détachée de tout, de Hicham en tout cas.

Il se laissa retomber sur le côté, en nage.

— C'est curieux, observa-t-il en fixant la fenêtre qui ouvrait sur le Nil. Parfois, j'ai l'impression que nous formons un vrai couple et parfois...

— Parfois quoi ? s'emballa Chahida. Tu ne m'aimes plus, dis-le !

— Tu vois comme tu t'emportes tout de suite ?

— Je ne m'emporte pas, c'est toi qui ne t'exprimes pas clairement.

Il inspira profondément.

— Bon. Je vais donc essayer d'être plus limpide. Il y a des moments où je te sens tendre, amoureuse, infiniment présente et tout à coup, tu bascules, tu te métamorphoses, tu n'es plus la même personne, et...

— Dr Jekyll and M. Hyde ?

— Je n'irais pas jusque-là, et je n'imagine pas que tu te drogues pour te transformer en serial killer la nuit, néanmoins, régulièrement, je vois une part de toi qui s'en va et une autre qui prend sa place.

Pressentant l'orage, il essaya de plaisanter :

— Remarque, ce n'est pas plus mal, voilà qui m'évitera d'épouser deux, voire quatre femmes.

Elle le dévisagea durement.

— Tu ne peux pas éviter de me critiquer ? Jamais ? Si ce que je suis ne te plaît pas, pourquoi restes-tu ? Tu n'as qu'à te barrer.

Il ferma les yeux. C'était reparti. Un nouvel orage grondait. Et Hicham savait par cœur qu'il se transformerait très vite en ouragan. Il fit un effort pour détendre l'atmosphère.

— Pourquoi je reste ? Parce que je t'aime. C'est tout bête. D'ailleurs, je ne te critiquais pas, je faisais une simple constatation.

Elle bondit hors du lit et commença à se vêtir.

— Où vas-tu ?

— Je me casse.

— Tu n'es pas sérieuse !

— Oh que oui ! J'en ai par-dessus la tête d'être scrutée, analysée, disséquée, mise à nue. De toute façon notre histoire a trop duré. Neuf ans ! Jamais je n'ai résisté aussi longtemps avec un mec. Ras le cul !

Il quitta le lit à son tour.

— Calme-toi, Chahida. C'est stérile. Puis-je te rappeler tes mots ?

— Non ! Rien à foutre !

— Tu m'as dit un jour : « Dis sincèrement TOUJOURS ce que tu penses, je suis prête à tout entendre, à prendre en considération toutes tes réflexions, à essayer de m'adapter si quelque chose te pèse. »

— Parce que toi, tu t'adaptes ?

— Tu m'as dit aussi : « Cesse de penser que je suis en porcelaine ou cette folle furieuse qui va se déchaîner à la moindre parole qui risque de me vexer. Je veux, moi, évoluer et non pas te faire régresser. » Tu te souviens ?

Elle plongea ses yeux noir charbon dans ceux de Hicham.

— Tu sais quel est ton problème ? Tu me veux autre que celle que je suis. Et cela, mon vieux, c'est impossible. Ce n'est pas à quarante ans passés qu'on peut changer les êtres. Tough luck !

— Tu n'as pas compris. Je...

— Tu vas me ressasser mes tares toute ma vie ? J'ai tenté à maintes reprises de te faire comprendre que j'ai des insécurités terribles. Ce n'est pas à toi de les gérer, je te demande juste d'être à mes côtés le temps que je les maîtrise.

Cette fois, ce fut Hicham qui explosa.

— Trop facile ! Beaucoup trop facile, ma chère !

Il enchaîna sur un ton caricatural :

— Je suis un champ de mines, monsieur, je vais vous exploser à la gueule d'un jour à l'autre. Quand ? je n'en sais rien. Mais patientez. Patientez, pendant que j'essaie de me déminer ! En attendant, souffrez en silence. Vous n'avez que le droit de vous taire et de prier !

Elle le toisa avec mépris.

— Tu sais, Hicham, ton ego va t'étouffer ! Ciao !

La porte claqua avec violence. Et le cœur de Hicham lui monta aux lèvres. Immobile, avec la sensation que le sol se dérobaît sous lui, il vit ressurgir une fois de plus le spectre de la souffrance. Ils s'aimaient, mais, finalement, peut-être avait-elle eu raison de lui faire remarquer un jour qu'ils étaient aux antipodes ? Et peut-être avait-il eu tort de s'entêter à voir une autre Chahida en elle ? Pour se rassurer ? Pour vivre dans l'illusion ?

Pendant un moment, il tourna en rond dans l'appartement comme un animal privé de lumière. Machinalement, pour meubler le silence, il alluma le téléviseur.

Une voix annonçait :

« Abdel Hakim Amer s'est suicidé hier dans la villa où il avait été placé en résidence surveillée. Le maréchal aurait eu une sorte d'attaque et se serait écroulé. En examinant sa dépouille, les médecins légistes ont retrouvé des comprimés fixés avec du sparadrap en haut de sa cuisse gauche. Un poison violent, selon certaines sources. Le maréchal sera enterré dans son village natal d'Astal, en Haute-Égypte. Il... »

Hicham éteignit.

La nouvelle n'était pas pour le surprendre. Depuis quelque temps, la tension et l'animosité entre Nasser et son vieux compagnon d'armes n'avaient fait que croître pour atteindre un point culminant au début du mois d'août. De passage au Caire, le délégué soviétique au Conseil de sécurité avait mis en garde le bikbachi : selon les informations recueillies par son gouvernement, Amer s'apprêtait à déclencher un coup d'État.

Nasser ne pouvait plus reculer.

Le 14 août, le maréchal avait été arrêté et placé aux arrêts.

Amer, mort ?

Hicham ne se fit aucune illusion : un suicide forcé^[3].

¹- Surnom que le président du Fatah avait adopté depuis peu.

²- Le Front populaire de libération de la Palestine, fondé en 1967 par Georges Habache et Ahmed Jibril.

³- Aucun officiel n'assista à son enterrement.

La manière dont le monde des apparences s'impose à nous et dont nous tentons d'imposer au monde extérieur notre interprétation particulière, fait le drame de notre vie.

André Gide, Les Faux-Monnayeurs.

Jérusalem, 23 novembre 1967

Le Conseil de sécurité,

Exprimant l'inquiétude que continue de lui causer la grave situation au Proche-Orient,
Soulignant l'inadmissibilité de l'acquisition de territoires par la guerre et la nécessité d'œuvrer pour une paix juste et durable permettant à chaque État de la région de vivre en sécurité,
Soulignant en outre que tous les États membres, en acceptant la charte des Nations unies, ont contracté l'engagement d'agir conformément à l'article 2 de la Charte,

1. Affirme que l'accomplissement des principes de la Charte exige l'instauration d'une paix juste et durable au Proche-Orient qui devrait comprendre l'application des deux principes suivants :

I) Retrait des forces armées israéliennes des territoires occupés au cours du récent conflit.

II) Fin de toute revendication ou de tout état de belligérance, respect et reconnaissance de la souveraineté, de l'intégrité territoriale et de l'indépendance politique de chaque État de la région et de son droit de vivre en paix à l'intérieur de frontières sûres et reconnues, à l'abri de menaces ou d'actes de violence ;

2. Affirme d'autre part la nécessité :

a) De garantir la liberté de navigation sur les voies d'eau internationales de la région ;

b) De réaliser un juste règlement du problème des réfugiés ;

c) De garantir l'inviolabilité territoriale et l'indépendance politique de chaque État de la région, par des mesures comprenant la création de zones démilitarisées ;

3. Prie le Secrétaire général de désigner un représentant spécial pour se rendre au Proche-Orient afin d'y établir et d'y maintenir des rapports avec les États concernés en vue de favoriser un accord et de seconder les efforts tendant à aboutir à un règlement pacifique et accepté, conformément aux dispositions et aux principes de la présente résolution.

4. Prie le Secrétaire général de présenter aussitôt que possible au Conseil de sécurité un rapport d'activité sur les efforts du représentant spécial.

Adoptée à l'unanimité à la 1 382^e séance.

Le front soucieux, Samuel Bronstein replia le Jerusalem Post et, avec un cri d'exaspération, le posa sur un guéridon.

Irina, occupée à reprendre un pull, leva les yeux vers son mari.

— De mauvaises nouvelles ?

Samuel ne répondit pas.

Ainsi, l'ONU avait voté le retrait de la totalité des territoires conquis pendant cette guerre éclair. Était-ce possible ? Abandonner tout le gain arraché au prix de vies humaines ? Rembobiner le film comme si de rien n'était ? Impensable ! D'autant plus impensable qu'Israël n'avait fait que se défendre contre des agresseurs, répondre à une série de provocations de plus en plus menaçantes. Bien sûr, il y avait l'affaire des réfugiés. Et alors ? En quoi était-ce un problème ? L'Histoire n'avait-elle pas déjà connu par le passé des échanges massifs de population ? Après la Seconde Guerre mondiale, des millions d'Allemands ne furent-ils pas expulsés vers l'Ouest par le nouveau tracé des frontières ? Des millions de personnes ne s'étaient-elles pas croisées sur les routes lors du partage de l'Inde et de la création du Pakistan en 1947 ? Pourquoi les choses seraient-elles différentes pour les Palestiniens ? Parce que les États arabes refusaient de les intégrer ? Dans ce cas, Israël ne pouvait être concerné. Que les Arabes règlent leurs comptes entre eux.

Retrait des forces armées israéliennes des territoires occupés au cours du récent conflit.

Aberrant ! D'ailleurs, comme l'avait si justement souligné Golda Meir, le texte anglais n'avait pas du tout le même sens : « Withdrawal of Israel armed forces from "territories" occupied in the recent conflict ».

Territories, donc. Et non « de tous » les territoires.

Ce qui sous-entendrait, à la rigueur, que l'on veuille bien rétrocéder quelques parcelles et pas à n'importe quel prix. Au prix d'une véritable paix, durable. Sinon, ce serait un marché de dupes.

— Alors, insista Irina. Tu veux bien me dire ce qui se passe ?

— As-tu lu le Jerusalem Post ?

— Motek^[1], tu devrais te souvenir que je ne lis jamais les journaux.

— Eh bien, tu as tort. Alors, sache que les Nations unies ont voté hier une résolution exigeant que nous restituions le Sinaï et toutes les autres régions que nous avons conquises. En plus, l'Amérique a voté dans le sens des autres pays. Je n'ai jamais eu d'estime pour ce Lyndon Johnson. C'est un faux jeton.

Irina ne parut pas trop émue par la nouvelle.

— Et en échange ? demanda-t-elle. Car j'imagine qu'il y a une contrepartie ?

— N'importe quoi...

— Mais encore ?

Avram récupéra le journal et lut :

— Notre État serait reconnu par nos voisins. C'est tout.

— Mais c'est parfait ! Pourquoi tu grognes ? Nous rendons les territoires et en retour nous avons enfin la paix. Ce serait l'idéal, non ?

— Tu veux rire ? Rendre les territoires ? Et nous retrouver avec une Jérusalem coupée en deux alors qu'après deux mille ans d'exil nous avons enfin accès à nos lieux saints ? Au Kotel ! C'est impensable.

— Ces Arabes, nous les avons bien forcés au départ, non ? Nous...

— Arrête de dire des bêtises, Irina. Nous n'avons jamais forcé qui que ce soit ! Nous ne sommes pas responsables de leur fuite. Pendant la guerre d'indépendance, ils ont été priés par leurs voisins juifs et par la Haganah de rester, mais ils ont préféré obéir aux ordres du grand mufti^[2], ce copain d'Hitler, et sont allés se réfugier en Égypte, en Syrie, au Liban et ailleurs. Évidemment, pour ce nazi, c'était une affaire de quelques jours. Il était persuadé, comme d'ailleurs la plupart des chefs d'État arabes, que leurs armées ne feraient qu'une bouchée de nos troupes. Tu omets aussi un détail majeur : des Juifs ont été chassés de ces mêmes pays arabes. Ils ont été spoliés, leurs biens furent confisqués et ils se sont retrouvés, du jour au lendemain, dépouillés de tout. A-t-on pensé à ceux-là ? Quelqu'un s'est-il apitoyé sur leur sort ? Personne !

— Ne t'énerve pas, veux-tu ? Ces Juifs, dont tu parles, avaient un endroit où aller : Eretz. Leur patrie ! Nous les avons accueillis...

— Alors que nous n'avions pas assez de logements, pas assez de nourriture, pas de travail à leur offrir, et que nous avons dû accomplir des efforts surhumains pour les intégrer. Les Arabes, eux, n'ont rien fait pour leurs frères palestiniens. Ils les exploitent comme une arme contre notre peuple. Ils les laissent sciemment pourrir dans des camps.

Irina rangea son aiguille dans la trousse de couture.

— De toute façon, le passé est le passé. Aujourd'hui, il y a cette résolution, la logique voudrait que nous nous y conformions en échange de la paix et de la reconnaissance. Nous sommes un pays démocratique. Nous devons appliquer le droit international.

Samuel ricana :

— Le droit international ? Et les Arabes ? L'ont-ils appliqué en 1948 ? Comment ont-ils réagi lorsque l'ONU a voté le partage ? En nous déclarant la guerre ! S'ils s'étaient conformés aux résolutions qui furent, je te le rappelle, votées par trente-trois voix contre treize, il n'y aurait eu ni réfugiés palestiniens, ni guerre, ni aucune querelle entre nous et eux ! Comme l'a déclaré Ben Gourion, nous n'avions aucune ambition conquérante, aucune intention d'occuper des territoires au-delà des frontières fixées par l'ONU. Voilà la vérité !

Irina répliqua avec force :

— La vérité ? Je vais te la dire ! La vérité, c'est que nous ne pouvons passer le restant de notre existence à vivre en état de siège. Nous ne pouvons pas continuer à voir notre fils partir au front et attendre, la peur au ventre, qu'on nous ramène son cadavre. Voilà la vérité.

Samuel se leva. Il était rouge de colère.

Il traversa la pièce.

— Où vas-tu ?

— Me servir un schnaps pour oublier cette discussion !

*

Le Caire, 15 avril 1968

L'année 1968 s'était ouverte sur une Égypte en proie aux déchirements. Par deux fois, au cours des mois de janvier et mars, étudiants et ouvriers s'étaient livrés à des manifestations. Le peuple vivait mal la modeste peine infligée par le tribunal militaire (quelques années d'emprisonnement) aux généraux de l'aviation accusés d'avoir fait preuve d'une incurie et d'une incapacité inqualifiables.

Des tracts circulaient dans la capitale, réclamant un « Parlement libre » et dénonçant « l'insuffisante correction des erreurs commises ».

Nasser se vit obliger de céder du terrain. Les peines furent aggravées.

Dans le courant de janvier, à Mansourah, ville du delta qui fut longtemps un bastion du Wafd ^[3], de nouvelles émeutes avaient éclaté. Des paysans s'étaient mêlés aux collégiens. La fièvre avait gagné Alexandrie. La foule s'était portée vers le bâtiment du gouvernorat et avait séquestré le gouverneur. Bientôt, le mouvement gagna Le Caire, où des frondeurs proclamèrent des slogans exigeant le retour des libertés et tournèrent en dérision les prétendues réformes du pouvoir.

Le raïs s'efforçait tant bien que mal de gérer la crise, mais désormais il devait aussi lutter sur un autre front, contre un ennemi autrement plus impitoyable que le peuple égyptien : la maladie. Depuis plusieurs semaines il était victime d'effroyables douleurs à la jambe droite. Le diabète continuait de faire son travail de sape, et l'artériosclérose s'était incrustée définitivement, minant ses membres inférieurs.

Sur les conseils de ses médecins, il avait entrepris une cure de trois semaines dans une station thermale de Géorgie et, depuis son retour, le 2 avril, il s'accordait quelques jours de convalescence dans sa maison d'Alexandrie.

Voilà près de deux heures que Hicham Loutfi – convoqué par le raïs –, avait été introduit dans la villa. À présent, le soleil en fusion déversait ses ultimes flammes sur la Méditerranée.

Durant tout ce temps, Nasser s'était livré à un monologue quelque peu confus.

— Si je t'ai fait venir, conclut-il enfin, c'est que j'ai confiance en ton jugement. Tu n'appartiens pas à ce cercle de personnages qui m'entourent, venimeux et dévorés par l'ambition du pouvoir. De tous mes proches, vous n'êtes que deux à m'inspirer ce sentiment : toi et mon ami Heikal.

— Votre confiance m'honore, monsieur le président.

— Voilà la question que je me pose depuis mon retour d'Union Soviétique. Si les douleurs ne s'atténuent pas, comment poursuivre mon travail ? Ne devrais-je pas démissionner ?

— Démissionner, monsieur le président ?

— Bien sûr. Comment aller au bout de ma tâche alors que je suis épuisé ? Ce n'est pas juste à l'égard du peuple.

Il inspira.

— En vérité, une seule chose m'empêche d'abandonner le pouvoir : la crainte que mon geste ne soit interprété dans le monde arabe comme le signe que j'ai désespéré des chances de victoire.

— Et votre crainte est justifiée.

— Mais quelle chance ? Quelles victoires ? L'armée israélienne campe sur la rive orientale du Canal. Elle bénéficie du soutien inconditionnel des États-Unis, et rien ne semble indiquer un changement de cette politique. Notre économie est exsangue. Les Palestiniens ne croient plus en nous, et pour cause. Arafat, qui a été intronisé à Alger à la tête de l'OLP, fait de plus en plus cavalier seul. L'une des conséquences de la défaite de la guerre a été l'arrivée en masse de milliers de nouveaux réfugiés en Jordanie. Ils ont transformé le pays en base arrière. À mon avis, le roi Hussein, qui, au contraire, cherche à parvenir à un compromis avec Israël, finira par réagir. Il ne supportera plus longtemps les atteintes répétées à la souveraineté jordanienne et l'omniprésence des Palestiniens. Le bras de fer se terminera dans un effroyable bain de sang.

Nasser se prit la tête entre les mains et laissa tomber, très las :

— Non, Hicham, je n'ai plus la force d'affronter ce maelström.

— Monsieur le président, imaginez un instant, un seul, que vous quittiez le pouvoir. Les conséquences seraient dramatiques et elles le seraient pour toutes les raisons que vous venez de citer. Ce serait un effondrement gigantesque de tous les rêves qui sommeillent encore dans le cœur de la nation arabe. En démissionnant, vous ne feriez qu'aggraver une situation déjà bien mal en point. Vous...

Nasser le coupa.

— J'oubliais ! Il y a plus préoccupant encore.

— Quoi donc ?

— L'islamisme. L'islamisme !

Il cita :

— Takfir wal Hijra ! Excommunication et exode !

Hicham acquiesça.

Il avait entendu parler de l'existence de ce mouvement islamiste qui avait vu le jour en Égypte, quelques années auparavant. Il s'agissait d'une organisation radicale et plus que fondamentaliste, née vers 1960, d'une rupture avec les Frères musulmans. Ses chefs – extrémistes à outrance – prêchaient non seulement la lutte armée contre les chrétiens et les juifs, mais aussi contre tous ceux qu'ils qualifiaient de « mauvais musulmans », irrespectueux, selon eux, de la charia^[4] ; d'où le terme « excommunication » qui apparaissait dans le nom qu'ils s'étaient attribués.

Guerriers de l'ombre, on savait qu'ils s'arrogeaient le droit d'avancer masqués, travestissant leurs convictions, quitte à passer pour des mécréants, afin de mieux se fondre dans la société et d'atteindre leur but. Celui-ci se résumait en quelques mots : la destruction pure et simple de toute forme de civilisation occidentale.

Bien évidemment, ils répandaient l'idée que ceux qui sacrifieraient leur vie au service de leur idéologie seraient reconnus comme des martyrs et qu'Allah leur réserverait une place de choix au paradis^[5]. Dans les premiers temps, nul n'avait vraiment prêté attention à ce mouvement, considéré comme marginal. On avait eu tort. Nasser venait de rappeler l'importance que ces gens avaient acquise au fil des années. Aujourd'hui, leur toile s'étendait à travers toute la planète.

Il répéta :

— Takfir wal-Hijra ! Ces individus menacent l'Islam, et le monde. Majanine ! Des fous. Comme si la charia était la panacée !

Le Président fit une pause et tâtonna dans sa poche à la recherche d'un paquet de cigarettes.

— J'oubliais que les médecins m'ont interdit de fumer. J'éprouve ce que l'on ressent séparé d'un ami très cher. Fumer était le seul luxe que je me permettais, et désormais à cela aussi je dois renoncer.

Il demanda :

— Quelle marque fumes-tu ?

Hicham mentit :

— J'ai arrêté depuis deux mois, monsieur le président.

— Tant mieux.

Il poursuivit :

— Ce dont l'Occident n'est pas conscient, et encore moins les États-Unis, c'est que cette poussée islamiste est la conséquence directe de deux éléments : la pauvreté et la misère qui règnent dans nos pays, mais aussi le soutien inconditionnel et la complaisance que l'Ouest affiche à l'égard

d'Israël. Deux poids, deux mesures. Va faire comprendre cette attitude aux fallahine, ou même à nos intellectuels arabes ! Nous avons certainement notre part de torts, mais faut-il l'aggraver en y ajoutant un sentiment d'injustice et de frustration ?

— Monsieur le président, vous avez oublié un élément clef dans votre exposé. Certes, la misère est un facteur dominant qui explique que nos populations commencent à être sensibles aux chants des sirènes islamiques, mais comment ne pas mentionner la corruption qui règne aussi dans nos pays ? Un chauffeur de taxi me disait, pas plus tard qu'hier, que les frais de renouvellement de son permis de conduire avaient littéralement triplé ! Parce qu'il était contraint d'« arroser », à tous les stades, des fonctionnaires sans foi ni loi. La corruption, monsieur le président, voilà la peste moderne qui ronge nos sociétés. Je...

— Oui, Hicham, oui. Je suis au courant ! Ne t'avais-je pas dit, il y a quelque temps, que le pays était gouverné par une bande de voleurs, de prévaricateurs, de trafiquants d'influences ?

Nasser inclina la tête brusquement. Il ressemblait à ce moment-là à un homme brisé.

Il articula péniblement :

— Allez, rentre à ton hôtel, mon ami. Que Dieu t'accompagne.

Quand Hicham prit place dans la voiture officielle, il faisait presque nuit. Arrivé au Cecil, il se fit servir un Johnnie Walker sur le balcon de sa chambre et s'installa dans la contemplation de la mer sur laquelle se reflétait le souffle des étoiles. Sa conversation avec le raïs lui avait laissé un goût amer. Où était donc passé le champion du panarabisme, le héros de Suez, le pourfendeur de l'Occident ? Cet homme-là avait cédé la place à un personnage usé, fatigué, abattu. Hicham se dit que le raïs n'en avait plus pour longtemps à vivre. Cette réflexion vint s'ajouter aux idées noires qui le rongeaient depuis le départ de Chahida. Sept mois qu'elle était partie sur un coup de tête. Sept mois, pas une lettre. Quelques semaines après son départ, il avait craqué. Comme elle ne répondait pas au téléphone, s'armant de courage, et reléguant cet ego qu'elle lui reprochait tant aux oubliettes, il s'était rendu chez elle. Le bawab, le portier, lui avait alors appris que la dame syrienne était partie pour Damas. Quelle tristesse, quel brise-cœur ! Hicham avait probablement sa part de responsabilité. Malheureusement, incapable de se remettre en question, Chahida devait croire avec obstination qu'elle seule portait les chaînes, et lui, le velours. Elle n'avait jamais pu imaginer, sans doute, que ses sautes d'humeur constantes, ses revirements, sa manière de s'exprimer quasi despotique étaient capables de déstabiliser les plus forts, et que le plus grand amour ne pouvait résister longtemps à la violence verbale. Étrange histoire d'un amour intense qui liait deux caractères trop forts, et donc voués aux conflits. Pourtant, lui l'aimait toujours, passionnément. Elle frapperait à sa porte, là, dans la seconde, qu'il n'eût pas hésité à la prendre entre ses bras.

— Quand vous reverrais-je ?

Elle rit comme s'il venait de proférer une absurdité.

— Seriez-vous masochiste ?

Peut-être l'était-il, après tout ?

Il but la dernière gorgée de whisky et laissa errer son regard sur la ville. Alexandrie... Ville unique où dormaient les traces encore vivantes d'une Andalousie naufragée. Ville mythique, où, des siècles durant, s'étaient côtoyés Arméniens, Juifs, Libanais, Maltais, Français, Grecs, Italiens, Anglais, Égyptiens, tous issus du même creuset. Ce cosmopolitisme avait fait naufrage. On avait conjugué l'Égypte au singulier.

Tout à coup, Hicham repensa à son frère Fadel. Douze ans qu'il vivait à Londres. Toujours marié à cette Arménienne et, à en croire ses lettres, apparemment comblé, riche comme Crésus, et heureux. Étrangement, il ne l'enviait pas.

[1](#)- Mon ou ma chérie.

[2](#)- Religieux musulman sunnite, interprète de la loi musulmane.

[3](#)- Terme qui signifie « délégation ». Parti fondé en 1923 par Saad Zaghloul, leader des nationalistes égyptiens.

[4](#)- Ensemble de règles de conduite que suivent les musulmans les plus orthodoxes.

[5](#)- Leur extrémisme était tel qu'en 1996 le groupe envisagea d'assassiner Oussama Ben Laden qu'il jugeait... insuffisamment radical, considérant aussi les talibans comme étant des incroyants.

Est-il imaginable que Dieu ait pu, par rancune, créer l'homme à son image dans le seul but de le rendre fou ?

Edgar Allan Poe.

Bagdad, 17 juillet 1968

Majida fixa son mari avec incrédulité.

— Tu es sûr de ce que tu avances ? Tu en es sûr ?

— Oui, habibti, oui ! Le putsch a eu lieu ce matin, à l'aube. C'est par un coup de fil qu'Aref a appris qu'il n'était plus président d'Irak. Ordre lui a été donné de faire ses valises et de quitter le pays sous quarante-huit heures. Il n'a absolument pas pu réagir. L'armée occupait déjà tous les postes névralgiques ; radio, télévision. Pas un coin de la capitale qui ne fût sous le contrôle des militaires.

— Sait-on qui est derrière ce nouveau coup d'État ?

— Tu ne devines pas ?

La femme secoua la tête.

— Notre vieil ami Ahmed Hassan el-Bakr.

— Ahmed ? C'est incroyable ! Mais il dînait chez nous il y a à peine une semaine. Il n'a rien laissé paraître.

Fawaz écarta les bras.

— Ma chérie, tu es bien naïve. C'est un politicien. Nous devons rendre grâce à Dieu qu'il n'y ait pas eu d'effusion de sang. Voilà une révolution blanche. Enfin... pour l'instant, car je pressens des jours difficiles.

Majida porta la main à sa bouche, effrayée.

— Que veux-tu dire ?

— Je connais El-Bakr. C'est un faux modéré. Au fond de lui, il ressent une haine farouche à l'encontre de tous les Occidentaux, quant aux Juifs, n'en parlons pas.

— Des Juifs ? Il n'y en a plus un seul en Irak que je sache ?

— Détrompe-toi. Certains d'entre eux n'ont jamais voulu partir lorsque se sont produits les événements de 1948. Ils ont toujours considéré – et à juste titre – qu'ils étaient chez eux ici.

— Bissm Illah el Rahman el Rahim... Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux. Crois-tu que nous risquons quelque chose ? Serions-nous en danger ? Les enfants...

Fawaz la rassura.

— Jusqu'à preuve du contraire, El-Bakr s'est toujours montré plein de sollicitude à mon égard. Je n'ose imaginer qu'il fera volte-face. De toute façon, nous n'avons pas le choix. Partir ? Nous n'en avons pas les moyens. Hélas !

Il médita à voix haute :

— Tu sais, Majida, la politique est supposée être le deuxième plus vieux métier du monde. Or plus je vieillis, et plus je découvre qu'il ressemble beaucoup au premier.

Le Caire, même jour

La sonnerie du téléphone résonna dans le silence du bureau.

Hicham décrocha et, avant que son interlocuteur n'eût le temps de s'exprimer, il lança, furieux :

— J'avais bien précisé que je ne voulais pas être dérangé !

— Pardonnez-moimonsieur le secrétaire d'État, mais c'est Mme Mona Shahid, votre tante. Elle dit que c'est urgent.

— C'est bon. Passez-la-moi.

— Oui, monsieur.

— Hicham ?

À l'intonation vacillante, il comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal.

— Hicham... Dieu merci, je t'ai cherché partout.

— Mona, qu'y a-t-il ?

Il y eut un bref silence.

— Mona ?

— Ton père...

— Quoi ? Parle, dis-moi !

Il imagina Mona à l'autre bout du fil, lèvres tremblantes.

— Al mawt maktoub, balbutia-t-elle, la mort est écrite.

Hicham haleta.

— Quand ?

— Il y a un quart d'heure. Je... je me suis rendue dans sa chambre pour lui servir son déjeuner.

Tout d'abord, j'ai cru qu'il dormait... mais il avait les yeux grands ouverts...

Elle se mit à sangloter, incapable de poursuivre.

Hicham serra le combiné comme s'il cherchait à le broyer.

— J'arrive.

Il raccrocha, marcha vers la porte. Pris de malaise, il dut prendre appui sur le battant.

Une nouvelle page de sa vie venait d'être tournée. Une de plus. Il aurait cinquante-sept ans dans une semaine et n'avait rien vécu. Les jours s'étaient écoulés à la vitesse de millions de grains qui auraient dévalé les parois d'un sablier brisé. Il n'avait rien vu, rien compris au déroulement ni du temps ni des choses. Pas de femme, un grand amour manqué, parti Dieu sait où, et dans les bras de Dieu sait qui, pas de progéniture à qui transmettre. Transmettre quoi ? La dérision ? La perception des heures perdues ? Les fausses certitudes ? Absurde, tout était absurde. Le bonheur qui nous arrive, on le croit éternel et puis on s'aperçoit un jour qu'il n'est rien d'autre que le silence passager du malheur.

Il ouvrit la porte. Des larmes coulaient le long de ses joues.

L'année 1968 et les six premiers mois de l'année suivante filèrent à l'instar de ces grains de sable évoqués par Hicham. En Syrie, le président El-Atassi avait formé un nouveau gouvernement et s'était autoproclamé Premier ministre. Rien de bien original dans cette région du monde où la

démocratie demeurait un vocable inconnu. En revanche, la nomination d'un certain Hafez el-Assad au ministère de la Défense, surprit les observateurs. Lorsqu'il apprit la nouvelle, Hicham repensa tout naturellement aux propos de Chahida. Malgré son caractère de chien, cette femme possédait du flair.

Un autre événement digne d'attention concernait l'Irak.

Le tandem au pouvoir – Ahmed Hassan el-Bakr, Saddam Hussein – avait fait le grand ménage : plusieurs militaires, pourtant complices de la première heure, avaient été éliminés, jetés en prison ou exilés. Personne ne douta que ces opérations de nettoyage fussent essentiellement l'œuvre de l'homme de Tikrit. Celui-ci, tirant les leçons d'une décennie de putschs et de séditions, avait compris qu'il n'existait qu'une seule solution pour conserver le pouvoir de manière durable : renforcer à outrance le parti baassiste. Il mit en place un réseau tentaculaire qui lui permettait, jour après jour, d'infiltrer l'ensemble de la société irakienne. Des représentants étaient expédiés dans les moindres villages pour recruter de nouveaux membres, et les éléments prometteurs, envoyés à l'école du parti. Discrètement, mais irrésistiblement, l'homme de Tikrit préparait son propre avènement.

On était arrivé à la fin du mois d'août 1969. Le 29, très exactement. À des milliers de kilomètres de l'Orient et de ses tumultes.

Comme de fiers vaincus, qui, sûrs de leur effort, n'ont qu'un but : la revanche, ou qu'un recours : la mort.

Paul Déroulède.

Rome, 29 août 1969, aéroport Léonard-de-Vinci

Assise dans le hall des départs, la jeune femme scruta une fois encore le tableau d'information. Le mot : *delayed* y était toujours affiché. Trente minutes de retard ! Elle fouilla nerveusement dans son sac, alluma une Rothman, tout en tournant discrètement la tête vers un homme, barbu, assis à quelques mètres, qui devait avoir le même âge qu'elle : vingt-cinq ans. Il paraissait aussi tendu.

Étaient-ce ces minutes perdues qui la rongeaient et rendaient cette attente insupportable ? Ou le désir de se retrouver enfin confrontée à la réalité après toutes ces années vécues dans le rêve ?

À 9 h 45, enfin, une voix à l'accent italo-américain annonça : « Les passagers du vol TWA 840 à destination de Tel-Aviv sont invités à embarquer. »

L'homme se leva prestement. La femme lui emboîta le pas. Au moment où elle se dirigeait vers le guichet, des éclats de rire captèrent son attention. Une Américaine d'une quarantaine d'années plaisantait, entourée de ses quatre enfants. Pourvu que tout se passe conformément au plan, songea la femme, ce serait effroyable si des innocents devaient mourir. Néanmoins, aussi vite qu'il avait surgi, son sentiment de compassion s'évanouit : les enfants palestiniens, eux aussi, étaient innocents.

Une vingtaine de minutes plus tard, elle et l'homme barbu se glissèrent dans l'espace luxueux réservé aux voyageurs de première. Sur les huit fauteuils, seuls cinq étaient occupés. La femme se dit que c'était bien. De là où elle se trouvait, elle disposait d'un point de vue idéal sur le cockpit. Au moment où l'avion commença à rouler sur la piste, elle récupéra machinalement son sac de voyage, fit mine de chercher son paquet de cigarettes, et vérifia que son arme, un Makarov PMM de fabrication russe, était toujours là.

— Désirez-vous du champagne ?

Elle refusa aimablement la coupe que lui présentait l'hôtesse.

Assis un rang derrière elle, sur la droite, son compagnon déclina l'offre lui aussi.

Le Boeing s'élevait dans un ciel sans nuage. Il était 10 h 15. À 10 h 30, un bip résonna dans la cabine, et le sigle lumineux qui figurait une ceinture de sécurité s'éteignit.

— Vous désirez quelque chose ?

À nouveau la femme répondit par la négative, prenant conscience du même coup qu'au lieu d'être un avantage le nombre réduit de passagers se révélait un désagrément ; les hôtesse concentraient toutes leurs attentions sur les cinq voyageurs présents.

Elle jeta un coup d'œil à travers le hublot. Le spectacle était magnifique.

À 10 h 45, la côte italienne ne fut plus qu'un mince fil à peine visible.

L'hôtesse de l'air était réapparue. Elle poussait devant elle un trolley chargé de fruits et de

friandises.

« Flûte, songea la femme, exaspérée. J'espère qu'elle ne va pas passer le restant du voyage à servir ! Elle va nous bloquer l'accès au cockpit ! »

Au bout d'un temps, une éternité, l'hôtesse se décida à repartir avec son chariot. La voie était libre.

La femme réclama alors une couverture, s'en couvrit partiellement le corps et, discrètement, leva vers l'homme ses cinq doigts écartés. Cinq minutes.

Reprenant son sac de voyage, elle le glissa sous la couverture, sortit son arme et la glissa dans sa ceinture. Ensuite, elle prit une grenade et la dégoupilla. Elle était prête. Au moment où elle allait se lever, une hôtesse – encore ! – apparut sur le seuil du cockpit. Elle portait un plateau et s'aidait de son épaule pour maintenir la porte ouverte.

C'est alors que l'homme barbu décida d'agir. Il fonça vers l'hôtesse, une arme dans la main droite, une grenade dans la gauche, l'écarta du passage et s'engouffra dans le cockpit. La femme quitta son siège à son tour. Tout en remontant le couloir, elle porta la main à sa ceinture pour récupérer son Makarov PMM. Il n'était plus là. Il avait glissé à travers son jean vers ses chevilles ; conséquence sans doute de sa récente perte de poids. Voilà pratiquement une semaine que le stress lui avait noué l'estomac. Elle avait dû maigrir d'au moins deux tailles.

Elle se baissa à la recherche de son arme, offrant ainsi aux passagers la vue de son postérieur. Tout à coup, consciente du ridicule de la situation, elle fut prise d'un fou rire. Après avoir réussi à récupérer le Makarov, elle le cala au fond de sa poche et rejoignit son camarade dans le cockpit.

— Good morning, gentlemen, annonça-t-elle, sur un ton décontracté. I am the new captain.

Le commandant Dean Carter la dévisagea, abasourdi. Harry Oakley, le copilote, se dit que cette gamine plaisantait. Et Hobart Tomlinson, le navigateur, n'en pensa pas moins.

Comme pour les contredire, la femme brandit la goupille et la confia au commandant.

— Tenez. Vous la garderez en souvenir.

Elle montra sa main gauche. Une goupille identique ornait son annulaire.

— Vous voyez, c'est mon seul bijou. Souvenir de ma première grenade. Ma bague de fiançailles.

Elle plaça l'arme sous le nez de Dean Carter.

— Écoutez-moi attentivement : si vous n'obéissez pas scrupuleusement à mes ordres, je n'hésiterais pas une seconde à la faire exploser. Et vous seuls serez responsables de la mort de vos passagers.

— Que voulez-vous ?

— Oh ! rien de bien compliqué. Vous allez prendre le cap de la Palestine. Direction l'aéroport de Lydda.

— Lydda ? Vous voulez dire Lod ?

— J'ai dit Lydda ! Lod n'existe pas ! Lydda est son nom, deux fois millénaire !

Elle scanda :

— Lydda.

— Mais nous devons nous diriger vers Athènes pour y faire escale, protesta le navigateur, nous...

— Vous comprenez l'anglais ? Faites ce que je vous dis !

La mort dans l'âme, le commandant Carter obtempéra.

Alors que le Boeing 707 amorçait son virage, la femme et son compagnon, leurs grenades toujours à la main, s'installèrent sur les strapontins derrière l'équipage.

Au bout d'un moment, la femme s'informa auprès du navigateur :

— De combien d'autonomie disposons-nous ?

Tomlinson répondit :

— Pas plus de deux heures.

Elle le broya du regard.

— J'étais certaine que vous me mentiriez ! Figurez-vous que j'ai subi un entraînement très complet et que je connais le tableau de bord du Boeing 707 par cœur. La jauge indique que nous disposons de trois heures et demie. Au prochain mensonge, je vous brise la nuque ! Compris ?

Le navigateur acquiesça en silence.

— Pourquoi diable êtes-vous si en colère ? questionna le commandant.

— Parce que je déteste les menteurs !

Au bout d'un quart d'heure, la femme quitta son strapontin et ordonna que l'on branchât l'Intercom.

— Pourquoi ? s'affola le copilote.

— Parce que je veux m'adresser aux passagers.

Elle s'approcha du micro et déclara :

— Mesdames et messieurs, votre attention s'il vous plaît. C'est votre nouveau commandant de bord qui vous parle. Prière d'attacher vos ceintures. Nous appartenons au commando Che Guevara, du Front populaire de libération de la Palestine, et nous avons pris le contrôle de cet appareil. Nous vous prions instamment de suivre les instructions suivantes à la lettre :

Elle énuméra :

1. Ne quittez pas vos sièges et gardez votre calme.

2. Pour votre propre sécurité, placez vos mains au-dessus de votre tête.

3. Ne tentez aucune action qui pourrait mettre en péril la vie de l'ensemble des passagers.

4. Nous sommes disposés à répondre à tous vos souhaits dans la limite de nos possibilités et à condition qu'ils ne perturbent pas la sécurité de ce vol.

Elle enchaîna :

— Si nous sommes ici, c'est parce que parmi vous devait se trouver un individu responsable de la mort d'hommes, de femmes et d'enfants palestiniens. Notre souhait était de l'appréhender afin qu'il soit jugé par un tribunal palestinien. Malheureusement, cet homme n'a pas embarqué^[1]. Par conséquent, considérez que, lorsque nous atterrirons, vous serez les invités du Front populaire de libération de la Palestine. Nous garantissons à chacun d'entre vous, quelles que soient sa religion ou sa nationalité, qu'il pourra s'en aller librement, là où bon lui semblera une fois que nous nous serons posés. Notre prochaine destination est un pays fraternel. Et vous y serez accueillis comme des hôtes.

Elle tourna le commutateur de l'Intercom et regagna son strapontin. C'est à ce moment qu'elle s'aperçut que l'appareil avait modifié son cap.

— Commandant ! rugit-elle. Reprenez immédiatement la direction de Lydda !

Surpris que la femme se soit rendu compte de la manœuvre, Carter bafouilla :

— Je suis désolé.

— Je vois bien où vous vouliez nous amener. À Tripoli ! Il existe une base militaire américaine là-bas. Wheelus ! Pas de chance, mon ami !

Carter garda le silence et rectifia la trajectoire du Boeing.

Une quinzaine de minutes plus tard, l'homme barbu chuchota à sa camarade :

— Les passagers...

— Quoi donc ?

— Ils ont toujours les mains sur la tête.

Elle se retourna. À la vue de tous ces gens immobiles, dans une posture pour le moins inconfortable, elle sourit. Elle avait complètement oublié. Elle enclencha à nouveau l'Intercom, s'excusa, puis demanda aux hôtesses que soient servis des boissons, de la nourriture, voire du champagne pour ceux qui le souhaitaient.

Le vol se poursuivait, mais la tension ne baissait pas au sein de l'équipage. De temps à autre, le commandant jetait un coup d'œil furtif par-dessus son épaule en direction de la grenade que tenait toujours la femme.

— Ne vous inquiétez pas, finit-elle par déclarer. J'ai l'habitude des armes. Je ne risque donc pas de la laisser tomber, à moins que vous ne m'y forciez.

Ils avaient décollé depuis trois heures cinquante-cinq, lorsqu'ils furent en vue de la côte israélienne.

— Descendez à 12 000^[2] pieds.

Le Boeing amorça sa descente.

— Et une fois ce palier atteint, questionna Oakley, le copilote, que comptez-vous faire ?

— Un petit tour.

— Pardon ?

— Nous avons très envie de pique-niquer dans notre pays.

La voix du contrôleur de Lod claqua dans le cockpit.

— TWA 840, me recevez-vous ?

— Affirmatif, TWA 840.

— TWA 840, vous n'êtes pas autorisé à pénétrer dans l'espace aérien israélien. Stoppez votre descente et virez immédiatement au 240 !

— Passez-moi le casque, ordonna la femme.

Le commandant essaya de protester, mais elle répéta durement :

— Le casque !

Carter obéit.

— Tour de contrôle de Lydda, vous me recevez ?

— Je vous reçois, TWA 840. Vous...

— Ici le Front populaire de libération de la Palestine. Dorénavant, vous ne nous contacterez plus que par ce nom. TWA n'existe plus.

— TWA 840 ? Qu'est-ce que vous racontez ?

— J'ai dit : Front populaire de libération de la Palestine ! Nous sommes armés de grenades et nous n'hésiterons pas à tout faire sauter si vous persistez !

— TWA 840 !

— Front populaire de libération de la Palestine ! Ne testez pas ma patience ! Vous n'imaginez

pas combien elle est limitée !

— Merde ! Obéissez ! adjura le commandant. Nous avons cent seize passagers à bord !

Un silence lourd s'instaura dans le cockpit.

— D'accord, reprit le contrôleur avec lassitude. Front populaire de libération de la Palestine, quelles sont vos demandes ?

— Nous allons atterrir. Libérez une piste et donnez-nous ses coordonnées.

Elle décocha un coup d'œil malicieux vers son camarade. Tous deux savaient pertinemment qu'il était hors de question de se poser. Ils jouaient.

La voix hystérique du contrôleur submergea la cabine.

— Atterrissage refusé ! Stoppez votre descente sinon vous serez abattu.

À peine eut-il proféré sa menace que deux Mirage surgirent à droite et à gauche de l'appareil et se faufilèrent sous les ailes.

— Continuez jusqu'à 12 000 pieds !

L'altimètre indiquait 13 200.

— C'est de la folie ! Nous allons les heurter !

— Ils s'écarteront. Tout sionistes qu'ils sont.

Elle avait vu juste. Les deux Mirage s'éloignèrent tout en restant à bonne distance.

— Maintenant, cap au nord.

— Mais où nous emmenez-vous ? s'affola le navigateur.

— Sur Haïfa.

— Haïfa ?

— Oui. Je veux voir la maison où je suis née.

— Votre maison ?

— Oui. J'en ai été chassée il y a vingt et un ans. Mon ami aussi.

L'avion opéra un virage en direction du nord.

Quelques minutes plus tard, ils survolaient la ville.

La femme et l'homme collèrent le nez contre le hublot, dévorant le paysage des yeux. L'émotion avait submergé leur visage. La femme dit, mais cette fois d'une voix rauque :

— Faites un autre tour...

Et le Boeing survola une fois encore Haïfa. Le cercle accompli, le commandant s'informa :

— Et maintenant ?

— Remontez à 25 000 pieds pour ne pas consommer trop de carburant et prenez la direction de Damas.

Les deux Mirage continuèrent à les escorter jusqu'au moment où ils franchirent la frontière syro-libanaise. Alors là, seulement, ils firent demi-tour.

La femme entra en contact avec la tour de contrôle de Damas et leur décrivit en arabe la situation avant de demander l'autorisation d'atterrir. Ce qui lui fut accordé.

S'adressant ensuite au personnel de cabine, elle lui recommanda de déclencher la mise à feu des toboggans dès que l'appareil se serait immobilisé, afin d'évacuer les passagers.

— Pourquoi une évacuation d'urgence ? s'insurgea un steward.

— Parce que nous allons faire sauter votre avion.

Elle se tourna ensuite vers le commandant de bord et lui demanda de ne pas freiner

brusquement car, n'étant pas attachée, elle pourrait perdre l'équilibre, être projetée en avant, et lâcher sa grenade. Ce qui pourrait être très fâcheux.

L'atterrissage fut exemplaire.

Cinq minutes plus tard, le Boeing était vide.

— Vous pouvez partir, lança la femme à l'intention de l'équipage. Merci de votre coopération.

— Je vous en prie, ironisa le commandant de bord. Ce fut un plaisir.

À peine l'équipage parti, l'homme barbu sortit de son sac une bombe à retardement et la plaça sous le tableau de bord.

Le couple fonça à l'extérieur.

Une fois au pied du toboggan, ils coururent droit devant. Une vingtaine de mètres plus tard, l'explosion attendue ne s'était toujours pas produite. Ils s'immobilisèrent, affolés.

— Que se passe-t-il ? hurla la femme. Tout ce travail pour rien ?

— Je vais voir.

L'homme fit demi-tour, escalada avec difficulté l'un des toboggans et disparut dans l'avion. Quelques minutes plus tard, il ressortait.

— Alors ?

— Un fil mal connecté.

Une minute, deux, trois. Toujours rien.

— Ce n'est pas possible ! agonisa la femme. Quelle merde ! Je...

Ses derniers mots furent couverts par un bruit de tonnerre. Le nez de l'appareil vola en éclats.

— Ya Allah ! s'écria la femme. Grâce soit rendue au Tout-Puissant ! Nous avons réussi.

La police syrienne les entourait.

L'homme barbu déclina son identité sans opposer de résistance.

— Mon nom est Salim Issaoui. J'appartiens au Front populaire de libération de la Palestine.

La femme fit de même :

— Je m'appelle Leïla Khaled.

Elle ajouta avec un sourire espiègle :

— Ma valise est dans la soute. J'espère que la TWA fera le nécessaire pour qu'elle me soit rapportée ^[3].

¹- Futur martyr de la paix, il s'agissait d'Yitzhak Rabin, qui, un an auparavant, avait été nommé ambassadeur d'Israël à Washington. Il devait effectivement se trouver à bord du vol TWA 840, mais, à la dernière minute, il modifia ses plans. Il avait joué un rôle actif lors de la guerre de 1948 et obtint également des victoires significatives lors de la guerre des Six Jours en 1967. Il fut parmi les premiers Israéliens à mettre le pied dans la vieille ville après la réunification de Jérusalem.

²- Soit 3 657 mètres.

³- Tous les passagers furent libérés sauf trois d'entre eux qui possédaient la nationalité israélienne. Trois mois plus tard, début décembre, ils furent échangés contre soixante et onze prisonniers syriens et égyptiens. Quant au Boeing, une fois réparé, il reprit du service jusqu'en juin 1983. On enregistra le cockpit endommagé sous le code : « Nez de Damas ». Le récit du détournement est la retranscription de l'interview que Leïla Khaled a accordée au magazine Life, le 18 septembre 1970.

Israël, 10 septembre 1969, prison centrale de Ramleh

— Viens, murmura Avram en tendant la main à Joumana.

Elle n'osa pas répondre à son geste, mais le suivit docilement jusqu'à la voiture garée à quelques mètres de la sortie.

— Comment s'appelle ton ami ?

— Avi Fraenkel. Ne t'inquiète pas, tout se passera bien.

Ils se glissèrent à l'arrière du véhicule.

— Shalom, grogna Avi sans se retourner.

— Salam aleïkoum.

— Et maintenant ? questionna Fraenkel avec humeur.

— Nous allons la déposer chez elle.

— Non, Avram, protesta la Palestinienne. Ma mère est décédée il y a deux ans. Il n'y a plus personne. Et la maison a dû être confisquée.

— Mais ton père...

— La semaine dernière, il m'a rendu visite pour m'informer qu'il partait pour la Jordanie retrouver sa sœur. Il était au bout du rouleau. Il ne croyait plus en ma libération. C'est un homme âgé. Attendre seul neuf ans encore était au-dessus de ses forces. Il n'avait plus le choix.

Avi se retourna, outré.

— Tu veux dire que ton père t'a abandonnée ?

La Palestinienne répliqua d'une voix sèche :

— Il n'avait pas le choix ! Vous ne lui avez pas laissé le choix !

— Je préfère ne pas répondre, lança Fraenkel tout aussi sèchement.

Il fixa Avram dans le rétroviseur.

— Alors, monsieur Bronstein ? Que fait-on ?

— On va chez moi.

— Tu as perdu la tête ?

— Chez moi, Avi.

— Avram, c'est impossible !, se récria Joumana.

— Pourquoi ?

— Parce que cela ne se fait pas... Nous ne sommes pas mariés. Que vont dire les gens ?

— J'ai trente-cinq ans, Joumana. Tu en as trente-trois. Nous sommes deux adultes, personne ne nous dictera ce qui est juste ou injuste.

Il s'empressa de rappeler :

— Tu n'as nulle part où aller.

Elle baissa les yeux.

Ses cousins, ses tantes et oncles s'étaient exilés après la guerre des Six Jours. C'est vrai qu'elle n'avait plus personne.

Elle s'informa :

— Tu as un grand appartement ?

— Quelle question !

— Je veux dire, il y a deux chambres ?

Avram sourit.

— Oui. Ne t'inquiète pas. Il y a deux chambres.

— Alors, d'accord, dit-elle à mi-voix.

Avi tourna le contact d'un geste nerveux.

— Hata méchouga ! Tu es fou !

*

Le Caire, 21 décembre 1969

Hicham appela le garçon et commanda deux thés à la menthe et deux éclairs au chocolat.

— Tu aimes bien les éclairs ? s'assura-t-il en souriant à Zakaria Mohieddine.

L'ex-ministre de l'Intérieur confirma.

— Au grand dam de mon médecin !

Observant le décor autour de lui, il nota :

— C'est bizarre. L'endroit est presque vide.

— J'ai remarqué aussi. Pourtant la réputation de Groppi n'est plus à faire. Tu savais que ce salon de thé existe depuis plus d'un siècle ?

— Bien sûr. Il fut un temps où le roi, tous les pachas, et le Who's Who moyen-oriental se fournissaient ici.

— Ayyam zamane ! C'étaient les bons vieux jours !

— Comme tu dis, soupira Zakaria.

L'ex-ministre enchaîna :

— Je présume que tu es au courant de l'incident de santé dont a été victime le Président ?

— Aucunement. Que s'est-il passé ?

— Étonnant que l'on ne t'ait pas informé. Remarque, très peu de personnes furent mises dans le secret.

— Tu l'as été, néanmoins.

— Mon cher, tu oublies que j'ai occupé pendant un an la fonction de ministre de l'Intérieur, et que je dirigeais parallèlement les moukhabarat ? Je conserve encore quelques contacts.

— À présent que tu m'en parles, j'ai effectivement entendu parler d'un souci de santé, mais le porte-parole nous a affirmé qu'il s'agissait d'une mauvaise grippe.

— Logique. Il n'a fait qu'obéir aux instructions. En réalité, Gamal a été victime d'une crise cardiaque.

Les propos qu'avait tenus Nasser lors de leur rencontre à Alexandrie lui revinrent en mémoire.

Comment puis-je aller au bout de ma tâche alors que je suis épuisé ?

— Quand cela est-il arrivé ?

— En septembre. On a même tenté de cacher la vérité à Tahia, sa femme. Mais elle ne fut pas

longue à comprendre lorsqu'elle a vu que l'on installait un ascenseur dans leur maison d'Héliopolis. Des médecins étrangers ont même été requis au chevet du Président. Dans le plus grand secret, le Dr Schazoff, ministre de la Santé russe et cardiologue éminent, a délégué au Caire une équipe d'experts médicaux.

— Leur pronostic ?

— En tout point conforme à celui du médecin personnel du Président. Contre le mal qui le ronge – le diabète –, aucun traitement n'est possible. Rien, sinon la diète et un repos absolu. Tu imagines la réaction de Nasser. Le mot repos lui est étranger. Il s'est d'ailleurs envolé hier pour le Maroc afin de participer à une conférence des dirigeants arabes. Et avant de partir...

Zakaria attendit que le serveur ait posé les pâtisseries et le thé avant de poursuivre :

— Comme si tout à coup il prenait conscience de sa fragilité, le raïs a convoqué Anouar el-Sadate et l'a nommé vice-Président.

— Anouar ? Tu es sûr de ce que tu avances ?

— Je comprends ta surprise. Nous avons tous été pris de court. Moi le premier ! J'ai toujours pensé que notre raïs me réservait cette fonction. Pourquoi Sadate ? On n'en sait rien.

— Pourtant, l'homme n'a jamais fait partie de ses ministres préférés, ni de ses amis les plus intimes.

— C'est bien pourquoi cette nomination en a étonné plus d'un. Que veux-tu, les voies présidentielles sont impénétrables !

Il y eut un bref silence. Zakaria proposa :

— Changeons de sujet. As-tu des nouvelles ?

Hicham dévisagea son ami avec perplexité.

— Ton grand amour. Elle est toujours à Damas ?

— Je n'en sais rien. Pourquoi cette question tout à coup ?

— Ne m'as-tu pas confié un jour qu'elle était proche de Hafez el-Assad ? Or, d'après nos renseignements, le personnage prend de plus en plus d'envergure ces temps-ci. De là à ce qu'il accède dans un avenir plus ou moins proche aux fonctions de Premier ministre, puis de Président...

— Ce qui confirmerait que Chahida avait misé sur le bon cheval. Tant mieux.

— Je te sens amer, ou je me trompe ?

— Amer ? Je ne crois pas. Triste et mélancolique, sûrement.

— Ah ! mon ami, tu devrais savoir que l'amour, c'est comme un plat de molokhiya, les premières cuillères sont trop chaudes, les dernières sont trop froides.

— Au risque de t'étonner, tout le temps qu'a duré notre relation, j'en suis resté aux premières cuillères. C'est une femme passionnante, étonnante, et bourrée de qualités...

— Et alors ? coupa Zakaria, que demande le peuple ?

— Rien. Sinon que l'ensemble est gâché par un caractère assez... (Il hésita sur le terme) particulier, que je n'ai probablement pas su gérer. Un navire en pleine tempête exige un capitaine chevronné ; ce que manifestement je ne suis pas. De son côté, elle s'est toujours refusée à toute compromission.

Zakaria enfourna la moitié d'un éclair.

— Délicieux ! Tu veux que je te fasse une confidence ? Faire l'amour à la sauvette, manger, dormir, partager une heure ou deux avec un ami, voilà la clef du bonheur. Tout le reste n'est qu'un casse-tête inutile.

— Tu ne m'en voudras pas si je te dis que je ne partage pas cette vision de la vie. Surtout en ce moment.

— Que se passe-t-il ? Dis-moi. Tu es toujours mordu ?

— Oui. C'est stupide et enfantin. Néanmoins, c'est ainsi. Elle reste mon plus bel amour. En fait : le seul.

— Dans ce cas, qu'est-ce que tu fous ici ? Va donc la retrouver à Damas. Dis-le-lui.

— Tu ne la connais pas. Elle commencera par m'abreuver de reproches avec la violence verbale qui la caractérise, pour ensuite m'envoyer paître. Je ne le supporterais pas. C'est au-dessus de mes forces. En résumé, nous sommes deux âmes sœurs, mais incapables de se tolérer. Je n'imaginai pas qu'une telle contradiction eût été possible.

Hicham poursuivit d'une voix lasse :

— Depuis la mort de papa, je me sens vidé. J'approche de la soixantaine, et je n'éprouve plus de passion. Cette révolution à laquelle je me suis consacré corps et âme nous a menés à la catastrophe. Regarde dans quel état est réduit le pays. Nous sommes submergés par un raz de marée venu de l'Est. Nos foires-expositions sont roumaines, hongroises, chinoises ; nos ponts sont made in Magyar, nos grues, bulgares ; nos voitures, polonaises. Les ballets russes ont remplacé les troupes parisiennes ou italiennes. Et s'il n'y avait que cela ! On ne trouve plus sur le marché le moindre produit venu d'Occident. Ni lames à raser, ni crème, ni boissons, ni vêtements, ni chaussures, pas de musique, pas un seul magazine – ou alors censuré –, le néant. Le radeau de la Méduse, mon ami. Voilà à quoi ressemble notre pays.

— La faute à qui ? C'est l'Occident et ces abrutis d'Américains qui nous ont jetés dans les bras des Soviétiques.

Hicham plongea ses prunelles dans celles de son ami.

— Tu sais, il est là aussi le drame arabe : imputer à autrui nos erreurs. L'un de mes instituteurs avait pour habitude de dire : « Lorsque l'on ne sait pas écrire correctement, on dit que c'est la faute du stylo. » Et je n'ai pas parlé de la situation militaire. L'optimisme israélien est à son comble, et pour cause. La rive orientale du canal est sous leur contrôle, et la voie, perdue à la navigation. Les raids en profondeur de l'aviation de Moshe Dayan se sont transformés en pilonnages, causant des dégâts terribles. De toute évidence, le gouvernement de Golda Meir veut briser définitivement Nasser.

— Le raïs en est conscient. Il est bouleversé par ses destructions qui s'accumulent, les pertes qu'il ne peut empêcher.

— Il pourrait pourtant empêcher ces raids.

— Comment ?

— Les Russes ne se disent-ils pas nos meilleurs amis ? Pourquoi Nasser n'exige-t-il pas d'eux qu'ils nous expédient des fusées Sam 3. Ce serait la solution. Plus aucun avion israélien n'oserait survoler nos villes.

— Voilà des mois qu'il essaie de convaincre Brejnev. Mais celui-ci ne veut rien savoir. Il craint qu'en nous livrant ces fusées les Américains, irréductibles protecteurs d'Israël, ne prennent la mouche et que l'affaire tourne à l'affrontement entre son pays et les USA.

— Qu'est-ce que je te disais : c'est foutu ! Il n'y a plus qu'à prier.

— Je te trouve bien sévère, nota Zakaria.

— Non, pas sévère : lucide.

*

Les dieux auraient-ils entendu les prières de Hicham ?

Le 22 janvier 1970, Nasser partit en grand secret pour Moscou où il séjourna deux semaines afin de subir des examens médicaux. Il en profita pour réitérer sa demande auprès du Soviet suprême, mais en l'accompagnant cette fois d'une menace : « Ces fusées sont les boucliers indispensables qui nous permettraient de faire face aux harcèlements de l'aviation israélienne. Si vous ne nous les livrez pas, je mets fin à tous les accords privilégiés qui me lient à l'URSS. »

Brejnev céda.

Sitôt les premiers missiles livrés, Israéliens et Égyptiens se lancèrent dans une course de vitesse. Pour les Israéliens, il s'agissait d'empêcher leurs adversaires de mettre en place ces batteries à proximité du canal. Au prix de plusieurs centaines de morts, les Égyptiens parvinrent quand même à disposer les fusées Sam. Dès lors, la défense antiaérienne imposa pour la première fois de lourdes pertes à l'ennemi.

Le 2 septembre 1970, recevant l'envoyé spécial du Monde Éric Rouleau, Nasser déclara qu'il ne verrait aucun inconvénient à faire la paix avec Israël, dès lors que les réfugiés palestiniens obtiendraient le droit de choisir entre leur rapatriement en Palestine et des compensations, conformément à la résolution votée en 1948 par l'Assemblée générale des Nations unies. Mais ses propos ne recueillirent aucun écho, ni côté israélien ni côté occidental.

La descente aux enfers se poursuivait.

Celle des Palestiniens allait s'accélérer, mais, cette fois, par la faute de leurs propres frères arabes.

Pays-Bas, 6 septembre 1970, aéroport de Schiphol

Patrick Arguello avait la mine épanouie des jours heureux. Il conservait encore intact le souvenir de l'anniversaire surprise organisé par ses camarades du Front de libération de la Palestine, à Amman. Pourtant, c'était il y a six mois. Si seulement ses parents avaient pu imaginer où et dans quelles conditions il avait soufflé ses vingt-sept bougies ! Parce qu'en vérité Patrick avait suivi un parcours relativement classique. Il était né aux États-Unis, de père nicaraguayen et de mère américaine. En 1946, la famille décida de revenir dans son pays natal. Dix ans plus tard, l'arrivée du dictateur Somoza les contraignit à plier bagage et à retourner vivre aux USA.

Patrick fut inscrit à la Belmont Senior High School de Los Angeles. Une école publique, il est vrai. Mais ses parents n'avaient eu guère les moyens de lui offrir plus.

Somoza. Ce despote, ce salaud. Adolescent, avant d'être forcé de partir pour les États-Unis, Patrick avait été témoin des outrages, de la répression, infligés à la population par le dictateur. Il en avait conservé une rage intérieure, une envie de vengeance jamais assouvie contre toutes les formes d'injustices et les régimes autoritaires. Bien sûr, son idole était le Che, et la révolution cubaine, un magnifique exemple.

Ses études secondaires terminées, revenu au Nicaragua, il avait essayé d'adhérer au Front national de libération sandiniste, mais, pour des raisons inexplicables à ce jour, on avait rejeté sa candidature, le soupçonnant d'être un agent double. Insensé ! D'autant plus insensé qu'en 1969 le gouvernement de Somoza décida de l'expulser du pays, l'accusant d'appartenir à des mouvements subversifs.

La mort dans l'âme, Patrick s'était alors envolé pour Genève afin de s'associer avec des exilés nicaraguayens et poursuivre à distance la lutte contre le régime de Somoza.

Peu de temps après, le leader du mouvement sandiniste Oscar Turcios ayant établi des contacts avec les dirigeants du Front de libération de la Palestine, des volontaires furent envoyés dans les camps palestiniens en Jordanie pour y subir un entraînement.

Arguello se porta immédiatement candidat. Jubilatoire ! Quand il fut prêt, les Palestiniens lui proposèrent alors de participer à l'opération qui justifiait sa présence, aujourd'hui, à l'aéroport de Schiphol. Il n'avait pas hésité une seconde. Enfin ! Il pourrait mettre en pratique tout ce qu'on lui avait enseigné, et surtout humilier les sionistes dont le régime, à ses yeux, ne valait guère mieux que celui de Somoza.

Patrick se sentait d'autant plus serein qu'il n'était pas le seul à faire partie de cette opération. Trois autres commandos le secondaient. Deux compatriotes, Juan Jose Quezada et Pedro Arauz Palacios. Le troisième était une femme, une Palestinienne du nom de Dalia, qui avait le même âge

que lui : vingt-sept ans. Officiellement, son épouse.

Il lui jeta un regard en coin. Elle n'était pas désagréable à regarder, elle était même mignonne. La minijupe qu'elle portait lui conférait une allure de pin-up.

Mais pourquoi diable la lui avoir imposée ? Patrick ne faisait pas confiance aux femmes. Trop émotives, trop sensibles, trop irrationnelles. Tant pis !

Le Nicaraguayen se tourna vers elle.

— Je ne vois pas nos deux camarades.

— Ils ont peut-être rencontré des difficultés pour se rendre à l'aéroport. Ce n'est pas grave.

— C'est fâcheux tout de même. Nous devons être quatre.

— Peu importe, avec ou sans eux, nous mènerons à bien l'opération !

La détermination du ton surprit Patrick. Elle n'était pas en harmonie avec le physique angélique de la femme.

— Allons-y ! ordonna-t-elle. Et n'oublie pas : nous sommes M. et Mme Sanchez.

Ils marchèrent vers le comptoir d'El Al et furent tout de suite frappés par l'absence de voyageurs. Personne.

— Trop tôt, leur déclara l'agent affairé à ranger des documents.

— Comment ? répliqua Dalia. Sur nos billets, le décollage est prévu pour 11 h 20.

— Dans trente minutes, répliqua l'agent, indifférent.

Ne laissant rien entrevoir de son impatience, le couple alla se rasseoir.

Quand ils retournèrent vers le guichet. L'agent s'était volatilisé.

Déconcertés, ils en étaient à s'interroger sur la marche à suivre, lorsqu'une voix claqua dans leur dos. Ils se retournèrent. Devant eux se tenait un militaire israélien.

— Pourquoi êtes-vous en retard ?

Dalia expliqua :

— Nous étions à l'heure, mais, lorsque nous nous sommes présentés, l'agent – qui a disparu depuis – nous a déclaré que le guichet n'était pas ouvert et que nous devions patienter.

— Vos passeports !

Sur le document que lui présenta la femme était inscrit le nom de Maria Sanchez. Nationalité hondurienne. Sur celui de Patrick : Alfonso Sanchez. Hondurien aussi.

L'Israélien examina les passeports sous toutes les coutures, puis leur demanda de vider leurs sacs de voyage et leurs valises, qu'il fouilla de fond en comble.

Soudain, des éclats de voix retentirent.

Dalia leva les yeux dans leur direction.

Trois voyageurs marchaient vers eux. Le cœur de la femme fit un bond dans sa poitrine. C'étaient des Arabes. Des Jordaniens. Elle les connaissait. Et si, par malheur, ils s'avisèrent de la saluer ?

Sans hésiter, sous le regard interdit de l'Israélien, elle enroula ses bras autour du cou de Patrick Arguello et l'embrassa fougueusement.

Le Nicaraguayen se laissa faire. Après tout, ce n'était pas désagréable.

Une fois que le trio les eut dépassés, elle relâcha son étreinte.

— Désolé, monsieur l'officier, lâcha la femme. Je suis très amoureuse.

L'Israélien se racla la gorge.

— Quelqu'un vous a-t-il remis quoi que ce soit ?

Le couple répondit par la négative.

— Possédez-vous sur vous des objets coupants ? Couteau ? Canif ? Ou une arme à feu ?

Dalia lui offrit son sourire le plus charmeur.

— Monsieur l'officier, que ferait une femme avec ce genre de choses ?

— Vous pouvez y aller. Mais dépêchez-vous !

Une quinzaine de minutes plus tard, le couple prenait place dans le Boeing 707, en classe économique. Lorsque l'appareil prit son envol pour New York, il était 13 h 30.

Ils n'échangèrent pas un seul mot jusqu'à l'instant où le commandant de bord annonça qu'ils amorçaient leur descente sur Heathrow.

C'était le moment que le couple attendait. Dalia extirpa de sous sa jupe deux grenades. Arguello récupéra un revolver scotché sur son thorax. À l'instant de bondir vers le cockpit, elle chuchota au Nicaraguayen :

— Je ne suis pas Dalia. Je m'appelle Leïla Khaled. Bonne chance, mon ami !

Leïla Khaled ? L'héroïne du vol TWA 840 ? Impossible ! Arguello avait eu l'occasion de voir de nombreuses photos d'elle. Une en particulier qui avait fait le tour du monde. En noir et blanc, tenant une kalachnikov, les cheveux couverts d'un keffieh. Impossible ! Aucune ressemblance ! Mais ce n'était pas l'heure d'approfondir.

Ils se ruèrent dans le couloir en criant :

— Que personne ne bouge !

Un mouvement de panique s'empara des passagers.

— Que personne ne bouge ! répéta Dalia. Je vous...

Elle s'interrompit net.

Trois stewards armés leur barraient la voie.

Derrière eux, une hôtesse prise d'une crise d'hystérie se laissa tomber à genoux en les adjurant en arabe de ne rien tenter.

Très calme, Leïla mit en garde les stewards – en réalité des agents de la sécurité israélienne :

— Sachez que, si vous tirez, j'aurai quand même le temps de balancer mes grenades.

Pour prouver sa détermination, elle les dégoupilla.

— Laissez-nous passer !

— Vas-y ! Je te couvre ! cria Patrick Arguello.

Elle fonça vers l'avant.

Au moment où elle atteignait la porte du cockpit, des éclats de feu fusèrent, et l'appareil amorça une brusque descente en piqué. Prise au dépourvu, Leïla perdit l'équilibre et se retint in extremis au dossier d'un siège pour ne pas tomber.

Combien de passagers se jetèrent alors sur la Palestinienne ? Une meute, pensa-t-elle dans l'instant. Un coup violent s'abattit sur sa nuque. Elle sombra. La dernière image qui resta gravée dans son esprit fut celle de son camarade Arguello écroulé dans une mare de sang.

*

L'interrogatoire dans les bureaux du commissariat d'Ealing n'en finissait plus. Encore et

toujours les mêmes questions. Trois policiers de Scotland Yard étaient venus à la rescousse.

— Vous dites que vous vous appelez Leïla Khaled. Vous ne lui ressemblez pas. Comment l'expliquez-vous ?

— Je vous ai déjà répondu. Après le détournement du vol TWA 840, j'ai subi six chirurgies esthétiques.

— Pourquoi six ?

— Parce que les cinq premières n'étaient pas satisfaisantes.

Elle enchaîna :

— Écoutez, je suis exténuée, j'ai mal partout à cause des coups que l'équipage et les passagers m'ont infligés.

Les médecins avaient diagnostiqué deux côtes cassées.

— Et je vous répète que je me considère comme une prisonnière de guerre.

— Mais il n'y a pas de guerre entre la Grande-Bretagne et les Palestiniens ! objecta l'un des officiers.

— Si, depuis 1917 et la déclaration Balfour^[1] !

— Nous n'allons pas refaire l'Histoire, maintenant...

— Je suis libre de parler de ce que je veux.

— Qui a imaginé le plan du détournement du vol El Al 219 ?

— Je suis le commando Leïla Khaled du FPLP, unité Rasmieh Odeh, une combattante détenue.

— Qui vous a fourni les armes ?

— Je suis le commando Leïla Khaled du FPLP, unité Rasmieh Odeh, une combattante détenue.

— Comment avez-vous rencontré Patrick Arguello ?

— À l'aéroport.

— À titre d'information, sachez qu'Israël a demandé votre extradition et que le gouvernement de Sa Majesté a refusé.

— Vous pouvez me livrer, si vous le voulez !

— Vous n'avez donc pas peur qu'ils vous torturent ?

— Vous savez donc qu'ils torturent ? De toute façon, il y a deux millions de Palestiniens qui sont emprisonnés dans les territoires occupés, une prisonnière de plus ou de moins ne changera pas grand-chose.

— Des passagers affirment vous avoir vue lancer une grenade dans l'avion.

— C'est faux. Mon objectif était de faire relâcher des détenus. Ce monde refuse de nous comprendre. Je suis ici parce que je défends une cause.

Finalement, vers 23 heures, un nouvel officier entra dans le bureau.

— Étiez-vous au courant que se préparaient d'autres tentatives de détournements ?

Elle secoua la tête.

L'inspecteur annonça :

— On vient de nous signaler que le vol Swissair 100 reliant Zurich à New York avec cent quarante-trois passagers et douze membres d'équipage, ainsi que le vol TWA-741 Francfort-New York ont été détournés par des gens de votre mouvement. Ils viennent de se poser sur l'aéroport de Zarka, en Jordanie.

Il réitéra sa question :

— Étiez-vous au courant ?

Un sourire radieux illumina ses traits.

— Non, dit-elle. Puis-je avoir une cigarette ?

Elle jubilait intérieurement^[2].

Elle jubila bien plus encore lorsque deux jours plus tard on lui apprit qu'un troisième acte de piratage avait eu lieu. Cette fois, il s'agissait du vol BOAC-775, Bombay-Rome, également forcé de se poser en Jordanie sur le même aéroport. Cette dernière action avait été commise par ses vieux amis : Hussein et Zeyd, ainsi que deux camarades. Leurs exigences étaient sans équivoque : la libération immédiate et inconditionnelle de Leïla Khaled.

Sous les yeux de la presse internationale, le 11 septembre, les trois cent dix passagers furent libérés, à l'exception de ceux qui détenaient la nationalité israélienne, soit une quarantaine de personnes. Ils furent transportés à Amman, à bord d'une camionnette, dans un lieu inconnu, et considérés comme des « prisonniers de guerre^[3] ».

À 11 h 05, les trois appareils furent dynamités. Les débris volèrent sur des centaines de mètres, recouvrant le sable ocre du désert.

Leïla Khaled éclata de rire.

En revanche, le roi Hussein de Jordanie n'eut pas du tout la même réaction. À ses yeux, la coupe déjà pleine avait débordé. Il n'était plus maître dans son pays. La Jordanie s'était transformée en bastion palestinien. Trop, c'était trop. Arafat et sa bande allaient devoir payer la facture.

Le 16 septembre, la loi martiale était décrétée par le monarque.

*

Amman, 19 septembre 1970

La 60^e brigade blindée déversait ses obus sans discontinuer sur le quartier général de l'OLP.

Par prudence, la 3^e division, commandée par le brigadier Mohamad Zia, d'origine pakistanaise, prit position à la frontière entre l'Irak et la Jordanie. En effet, le tandem Saddam Hussein-Ahmed Hassan el-Bakr s'était montré beaucoup trop sympathisant de la cause palestinienne et risquait d'intervenir. Il valait mieux les en dissuader.

Cinquante-cinq mille hommes, trois cents pièces d'artillerie commencèrent à faire pleuvoir un déluge de feu sur les camps où résistaient environ trente mille Palestiniens, pour la plupart constitués en milices civiles armées. Face à une armée régulière bien organisée, elles ne faisaient pas le poids.

Cependant, malgré cet état d'infériorité, les Palestiniens se battaient maison par maison, avec une énergie décuplée par la rage de survivre. Pour eux, pour leurs enfants, pour la Palestine. Secrètement, Arafat espérait que l'Irak ou la Syrie volerait à son secours. La Syrie avança bien quelques colonnes de chars, mais ceux-ci furent aussitôt détruits par la chasse jordanienne, Hafez el-

Assad, toujours ministre de la Défense, ayant refusé de faire intervenir l'aviation de son pays. Quant au gouvernement de Bagdad, il opposa aux appels au secours du président de l'OLP une fin inattendue de non-recevoir. Les Palestiniens se retrouvaient seuls.

Les camps de Wahdate et de Jebel Amman furent méticuleusement bombardés. La ville fut bientôt privée d'eau et d'électricité, tandis que des panaches de fumée noire provenant des bâtiments en feu s'élevaient dans le ciel. Dans la capitale jordanienne à feu et à sang se livraient des combats impitoyables. Des femmes palestiniennes, vêtues de leurs robes traditionnelles, s'étaient unies aux combattants. Armées d'une unique mitrailleuse, certaines d'entre elles réussirent même pendant trois jours à retarder l'avance d'un bataillon jordanien dans le quartier de Masarweh.

Devant ce carnage, les pays arabes se décidèrent à réagir. Le 22 septembre, ils déléguèrent une mission de conciliation conduite par le président soudanais Jafaar El-Nemeyri. Elle échoua, alors qu'aucun des protagonistes n'arrivait vraiment à prendre le dessus. C'est ainsi que Nasser fut sollicité pour jouer le rôle de médiateur. Il accepta. Et, avec le peu d'énergie qui lui restait, s'efforça de raisonner le chef de l'OLP et le petit roi de Jordanie.

— Aucun de vous ne peut se débarrasser de son adversaire. C'est une réalité à laquelle vous devez vous soumettre !

Au roi, il déclara :

— Majesté, vous affirmez être en mesure d'éradiquer les Palestiniens. D'accord ! Si vous dites pouvoir le faire, c'est que vous en avez les moyens. Toutefois, sachez que le prix qu'il vous en coûtera sera trop élevé. Comment pourrez-vous gouverner un pays après une guerre civile qui aura fait vingt ou trente mille morts ! Vous régnerez sur un royaume de spectres !

Et, s'adressant à Arafat :

— N' imagine pas que tu pourras lutter à armes égales avec une armée moderne. Si le roi Hussein décide de vous liquider, il le fera. Ne surestime pas sa force. Vous devez coexister !

Il finit par convaincre les deux parties de se réunir au Caire, sous son égide et celle des autres dirigeants arabes. La date fut fixée au 23 septembre.

Militants brûlés vifs, camps de réfugiés rasés. L'affrontement aura fait dans les rangs des insurgés environ trois mille cinq cents tués et dix mille blessés.

Cette tragédie s'inscrira dans les mémoires palestiniennes sous le nom de « Septembre noir ».

¹- Le 2 novembre 1917, le ministre britannique des Affaires étrangères, lord Arthur James Balfour, adressa à lord Rothschild, président de la Fédération sioniste de Grande-Bretagne, une lettre dans laquelle il promettait la création d'un foyer national juif en Palestine. Pour le gouvernement britannique, ce document visait à obtenir rapidement le soutien des banques juives d'Angleterre et des États-Unis dans le contexte de la Première Guerre mondiale qui nécessitait une mobilisation croissante de fonds.

²- L'interrogatoire est extrait de l'ouvrage : Palestiniens 1948-1998, de Christian Chesnot et Joséphine Lama, Autrement, 2001.

³- Le récit du détournement est extrait de l'autobiographie de Leïla Khaled, My People Shall Live, éditée par Georges Hajjar, en 1973.

La vie est un conte narré par un idiot, plein de bruit et de fureur, et dépourvu de sens.

William Shakespeare.

Le Caire, 23 septembre 1970

À midi précis, Arafat, dont la tête était mise à prix par le roi Hussein, fit son entrée dans l'une des salles de réunions de la Ligue arabe, enveloppé dans un manteau, le crâne recouvert d'un couvre-chef emprunté à un Koweïtien.

Le roi n'était toujours pas arrivé. En revanche, les autres personnalités sollicitées, parmi lesquelles le Libyen, le colonel Kadhafi, le roi Fayçal d'Arabie, les émirats du Koweït et du Qatar, avaient pris place depuis quelques minutes. Autour d'eux, des secrétaires d'État délégués par les pays arabes.

Nasser insista pour que la conférence ne s'ouvrît pas hors de la présence du roi.

Le colonel Kadhafi protesta aussitôt :

— À quoi bon ? Il est fou ! Majnoun ! C'est un malade mental !

Le roi Fayçal d'Arabie manqua de s'étrangler.

— Comment oses-tu parler ainsi d'un souverain arabe ?

— Mais où donc se trouve son père ? ricana Kadhafi. N'est-il pas à Istanbul, dans un asile d'aliénés ? Il est fou. Bien sûr qu'il est fou ! C'est un héritage de cette famille-là. Ils sont tous fous !

Le Libyen faisait ici allusion à la maladie mentale dont le père de Hussein, le roi Talâl, avait été victime, entraînant sa renonciation au trône en 1952 en faveur de son fils.

Le roi Fayçal, lèvres tremblantes, demanda à Nasser d'intervenir :

— Comment pouvons-nous accepter que l'un de nos collègues traite de fou un roi arabe ?

Le président Nasser tenta de minimiser les propos du Libyen. Mais celui-ci refusa d'en démordre :

— Oui, par Dieu, Hussein est fou ! Je propose que nous convoquions ici même une équipe de médecins qui l'examinera, et qui nous dira si j'ai tort ou raison.

Le raïs leva les yeux au ciel, exaspéré.

— Fou, dit-il, il me semble que nous le sommes tous. Je propose que ces médecins que tu veux convoquer nous examinent avant d'examiner Hussein et qu'ils nous disent qui d'entre nous est fou et qui ne l'est pas.

Le roi Fayçal approuva d'un mouvement de tête.

— Tout à fait d'accord, président Nasser, mon frère, mais dans ces conditions, j'insiste pour que l'on m'examine en premier. Avec un peu de chance, on découvrira que je suis le plus fou de tous. Ainsi me sera épargné le supplice d'assister à de pareilles discussions !

Ce n'est que le surlendemain que le roi Hussein se décida à rejoindre les confrenciers. Raide, le visage ferme, il traversa la salle, encadré par deux officiers armés jusqu'aux dents.

Yasser Arafat lui jeta un regard noir. Lui aussi était armé. Et Kadhafi de même.

Le Palestinien pointa son doigt sur Hussein et se mit à hurler :

— Ce criminel ! Voyez ce criminel ! D'abord, il nous tue, nous massacre et ose venir ici !

On le sentait prêt à sauter à la gorge du petit roi.

On l'entoura, on le calma.

Profitant d'un moment de silence, Fayçal se leva, promena son regard sur l'assemblée et déclara :

— Mon Dieu, nous nous trouvons dans un arsenal, et avec tous ces énerguènes ! Je refuse de m'asseoir auprès de quiconque porterait un revolver.

Son avertissement resta lettre morte.

S'armant d'une infinie patience, Nasser ouvrit les débats.

Le 27 septembre, au terme d'échanges hystériques, il réussit miraculeusement à réconcilier les frères ennemis. Un accord fut signé entre eux. Un cliché immortalisa l'événement. On y voyait, main dans la main, celui qui avait fait massacrer plus de trois mille Palestiniens, et le chef de l'organisation qui avait cherché à l'éliminer. Miracle et cynisme de la politique.

Derrière eux, les mains posées sur les épaules de l'un et de l'autre, Nasser affichait un sourire forcé. Il était vidé. Il lui restait néanmoins à accomplir une dernière tâche : raccompagner chacun de ses hôtes jusqu'à l'aéroport.

Le dernier invité à partir fut l'émir du Koweït.

Nasser lui fit un signe d'adieu, mais, au lieu de regagner la voiture qui l'attendait à quelques mètres du pavillon officiel, il demeura immobile, comme cloué au sol. La douleur lancinante qui ne l'avait pas quitté de la journée était devenue intolérable. Elle transperçait non seulement ses jambes, mais tout son être, au point qu'il n'osait faire un pas de plus.

Son aide de camp s'inquiéta.

— Rapprochez la voiture, haleta Nasser. Et appelez le docteur El-Gawy.

Une vingtaine de minutes plus tard, il était de retour chez lui. Sa femme, Tahia, fut frappée par l'extrême fatigue qui se dégageait de son visage.

— Je vais m'allonger dans ma chambre, annonça-t-il. Lorsque le docteur sera là, faites-le monter.

Le praticien arriva presque immédiatement. Il examina le président égyptien et diagnostiqua une nouvelle crise cardiaque. Sans attendre, il fit appeler en consultation les docteurs Fayez et Zaki, les deux sommités qui l'avaient déjà soigné après son premier infarctus.

Le diagnostic fut confirmé.

Sans trop y croire, le Dr Fayez conseilla à Nasser de prendre plusieurs semaines de repos. Sinon...

— Impossible ! Ou alors plus tard. Après avoir rendu visite aux gars qui sont stationnés sur le canal.

On mit en place un équipement médical.

Vers 17 heures, les battements de cœur du raïs se stabilisèrent.

À 17 h 05, il tendit la main vers le transistor posé sur sa table de chevet, tourna le volume et fit signe aux médecins de se taire. C'était l'heure des informations.

La voix familière du speaker s'éleva dans la chambre à coucher. Le Président écouta jusqu'au bout, ensuite il éteignit le poste en disant :

— Je n'ai pas entendu ce que j'espérais.

Le Dr Fayez l'adjura de rester tranquille.

— Dieu merci, répondit Nasser. À présent, je me sens beaucoup mieux.

Ce furent ses dernières paroles.

Personne ne saura jamais ce qu'il espérait entendre ce jour-là.

Les hommes qui attendaient à l'extérieur, devinant la gravité de la situation, s'étaient glissés à pas feutrés dans la pièce et ils observaient la scène d'un œil atterré.

Une série d'électrochocs secoua violemment le corps du raïs. Les médecins savaient le combat perdu, mais refusaient de baisser les bras.

Plus rien, aucune science, ne put remettre en marche le cœur de Nasser. D'ailleurs, il était mort depuis longtemps déjà.

Un 5 juin 1967.

Jamais rien de grand ne s'est fait sans des audaces morales, des entorses aux principes, qui auraient suffoqué les petits esprits.

Jules Romains.

Aéroport Ben Gourion, 19 novembre 1977

Hicham et Nour, sa mère, avaient l'air hypnotisés par le téléviseur. Ils étaient convaincus qu'on les avait catapultés dans une autre dimension. Pourtant la réalité était là qui se profilait sous leurs yeux : l'avion transportant le président égyptien Anouar el-Sadate était en approche et s'apprêtait à se poser en Israël, à l'aéroport Ben-Gourion.

À l'instar de l'ensemble du monde arabe, et sans doute d'une grande partie de la planète, Hicham était partagé entre l'incrédulité et la stupeur. Le successeur de Nasser allait accomplir l'impensable. Il se rendait chez l'ennemi héréditaire alors que celui-ci occupait toujours le Sinaï, le Golan, la bande de Gaza et la Cisjordanie, Jérusalem incluse.

— Ça y est, s'exclama Nour, l'avion a atterri !

Surmontant la douleur de l'arthrose qui torturait ses mains depuis des mois, la vieille femme se mit à applaudir.

La passerelle aux couleurs d'El Al roula lentement sur le tarmac et se cala contre l'appareil. Une sonnerie de trompettes retentit au moment où la porte de l'avion s'ouvrait. Anouar el-Sadate descendit les marches.

Que pouvait-il bien ressentir au tréfonds de lui à ce moment précis ? De la fierté ? De la crainte ? Ou la conviction d'accomplir un geste qui resterait gravé dans l'Histoire.

À présent, il serrait les mains des personnalités venues l'accueillir. Celle de Golda Meir qui, pour l'occasion, avait abrégé sa visite aux États-Unis. Celle d'Ephraïm Katzir, élu six mois plus tôt président d'Israël, celle de Menahem Begin, le chef du gouvernement. Voilà que, tout à coup, étaient réunis sur des millions d'écrans à travers le monde les dirigeants de deux pays ennemis pour lesquels des dizaines de milliers d'hommes avaient sacrifié leur vie et leur jeunesse.

En arrière-plan, côte à côte flottaient les couleurs des deux nations.

— Comment cela est-il possible ? bredouilla Hicham.

Tout à coup, un bruit d'explosion creva le ciel.

— Ya Allah ! s'écria Nour. Un attentat !

— Non, maman, la rassura Hicham. Des canons tirent une salve d'honneur. Vingt et un coups. C'est la coutume.

— Comme j'ai eu peur.

Abba Eban, Mordechaï Gur, le chef de l'état-major israélien, Moshe Dayan saluaient le président égyptien, puis ce fut au tour d'Ariel Sharon, l'homme qui, quatre ans auparavant, avait mené une contre-offensive mémorable sur le Canal, dans la zone dite du Déversoir.

Quatre ans... Quatre ans déjà, songea Hicham.

Peu de temps après son arrivée au pouvoir, le président égyptien avait éprouvé le besoin urgent de faire évoluer une situation bloquée, économiquement ruineuse pour son pays. Toutes les tentatives diplomatiques ayant échoué, il ne s'offrait plus qu'une seule issue ; celle qui permettrait de redonner les cartes : une nouvelle guerre.

En accord avec le président syrien Hafez el-Assad, qui avait accédé au pouvoir en 1970 – selon les prédictions de Zakaria Mohieddine et de Chahida –, il prit l'initiative de déclencher les hostilités. L'opération conjointe fut baptisée « Opération Badr », qui signifie Pleine Lune^[1].

Le 6 octobre à 14 heures, les armées égyptiennes et syriennes s'élancèrent. La date n'avait pas été déterminée au hasard. C'était le dixième jour du mois de Tishri dans le calendrier hébraïque, jour de Yom Kippour. Un moment si hautement solennel qu'il est même respecté par une majorité de laïcs. Pendant près de vingt-quatre heures, tout Israël vit au ralenti. Les programmes télévisés sont suspendus, il n'y a ni transport public ni commerce ouvert.

L'instant idéal pour déclencher une guerre.

Tout au long de la semaine qui précédait, les exercices égyptiens s'étaient multipliés sur la rive occidentale du Canal, et des mouvements de troupes avaient été observés à la frontière syrienne. En dépit de ces signes précurseurs, le gouvernement de Golda Meir jugea une attaque improbable.

En moins d'une demi-heure, plus de deux cents raids aériens déversèrent plus de dix mille obus sur la ligne de défense israélienne dite ligne « Bar-Lev ». Simultanément, les premières équipes antichars entreprirent la traversée du Canal, suivies par des vagues de canots pneumatiques transportant des milliers de soldats. Une heure et quart après le début de l'offensive, la ligne Bar-Lev était pulvérisée.

Il faudra trois jours à l'armée israélienne pour riposter, secondée par un pont aérien établi en toute hâte entre l'État hébreu et les États-Unis.

Ce soutien se révéla décisif. Dès le 11 octobre, la bataille tourna à l'avantage d'Eretz. Emmené par Ariel Sharon – qui avait décidé d'agir de son propre chef –, un bataillon de Tsahal réussit à s'infiltrer à l'ouest du Canal, dans la zone du Déversoir, et à prendre en tenailles la III^e armée égyptienne.

Quarante-huit heures plus tard, les troupes de Tsahal reprenaient le Golan. Israël triomphait.

Il n'en demeura pas moins que la guerre du Kippour, ou guerre d'Octobre, fut sans doute l'expérience la plus traumatisante que l'État juif ait connue depuis la guerre de 1948. Jamais, de toute son histoire, il n'eut à déplorer autant de pertes : deux mille cinq cent soixante-neuf morts et sept mille cinq cents blessés.

Golda Meir, rongée par sa mauvaise conscience, démissionna et, dans son autobiographie rédigée après son départ à la retraite, elle écrivit : « Pour moi, il n'y a pas de consolation possible. Ni par les explications des uns ni dans la logique, le bon sens et les justifications conscientes et rationnelles avec lesquelles mes collègues tentent de m'apaiser. Les exigences de la logique sont sans intérêt. Ce qui importe, c'est le fait que moi, qui avais l'habitude de prendre des décisions, je ne fus pas capable de prendre la seule qui s'imposait alors, qui était de mobiliser nos forces à

temps. C'est ainsi que j'aurais dû agir, et je ne l'ai pas fait. Je vivrai avec cette terrible réalité en moi jusqu'à la fin de mes jours. Je ne serai plus jamais la même qu'avant la guerre du Kippour. »

Ce fut sans doute en repensant à cette guerre que Sadate partit soudain d'un éclat de rire et lança à Sharon :

— Si vous essayez encore une fois de mettre le pied sur la rive orientale, je vous flanquerai en prison !

— Aucune chance que cela se reproduise, répliqua Sharon. À présent, je suis ministre de la Culture !

Et Sadate d'ajouter :

— En vérité, j'aurais pu stopper tout net votre offensive, mais malheureusement vous étiez introuvable !

Et Sharon de répondre :

— C'est donc un plaisir pour moi que de vous accueillir^[2].

Seules les personnes présentes à leurs côtés avaient pu saisir les propos échangés entre les deux hommes. Les serremments de mains se poursuivirent, et l'on eût juré assister à des retrouvailles entre des amis de longue date.

— Absurde, la guerre, pensa Hicham toujours assis devant son poste de télévision.

Cette scène la rendait plus absurde encore.

*

Beyrouth, camp de Sabra et Chatila, au même moment

Hussein Hussein cracha par terre.

— Ebn el kalb ! Fils de chien ! Il nous trahit ! Il trahit la cause palestinienne ! Il est en train de bafouer notre honneur, l'honneur des Arabes !

— Il ne l'emportera pas au paradis, surenchérit Zeyd. Il va payer de son sang !

La quinzaine de personnes qui les entourait, assises en demi-cercle au pied d'un vieux téléviseur, se lança à son tour dans une série d'imprécations.

— Maudit soit-il ! Maudit soit le traître ! Il agonisera en enfer !

Hussein se leva et arpena la chambre aux murs couverts de crasse.

— Alors qu'il parade, nous sommes ici en train de crever dans ce camp de merde. Chassés de Palestine par les sionistes, chassés de Jordanie par nos propres frères arabes et demain chassés du Liban par les chrétiens. Le monde entier nous vomit !

Il essuya du revers de la main la sueur qui perlait à son front.

— Aucun d'entre nous ici n'a oublié ce que ces chiens de phalangistes nous ont fait subir ici, il y a deux ans, en tirant à bout partant sur un bus qui transportait vingt-sept de nos frères palestiniens. Tous morts ! Assassinés par ces gens qui se disent chrétiens^[3] ! Il n'y a qu'une seule issue : poursuivre encore et toujours la lutte armée ! Jusqu'à la mort.

— Ce sont les Américains qui sont responsables ! vociféra quelqu'un. Eux qui bafouent les résolutions de l'ONU ! Ils doivent payer ! Et le monde occidental s'est fait leur complice.

Un personnage qui faisait partie du groupe se leva soudain. Livide, poing levé.

— Combattez-les ! Allah, par vos mains, les châtiara, les couvrira d'ignominie, vous donnera

la victoire sur eux et guérira les poitrines d'un peuple croyant !

Il enchaîna, les traits transfigurés :

— Combattez ceux qui ne croient ni en Allah ni au Jour dernier, qui n'interdisent pas ce qu'Allah et Son messager ont interdit et qui ne professent pas la religion de la vérité, parmi ceux qui ont reçu le Livre, jusqu'à ce qu'ils versent la capitation par leurs propres mains, après s'être humiliés. Les juifs disent : « Uzayr^[4] est fils d'Allah », et les chrétiens disent : « Le Christ est fils d'Allah. » Telle est leur parole provenant de leurs bouches. Ils imitent le dire des mécréants avant eux. Qu'Allah les anéantisse !

*

Bagdad, même heure

Assise à 1 mètre du téléviseur, Majida n'en croyait pas ses yeux non plus.

Elle prit la main de Fawaz et murmura :

— Dis-moi que je rêve...

— Non, habibti, tu ne rêves pas. C'est un cauchemar. Il s'est vendu à l'ennemi.

— Attends, ne le condamne pas encore. Il n'a pas parlé. Le commentateur a annoncé qu'il doit prononcer un discours à la Knesset. Attendons d'écouter ce qu'il va dire.

— Je veux bien. Mais, pour moi, c'est tout entendu.

*

Jérusalem, en fin de soirée

Pas un siège du parlement israélien qui ne fût occupé. Tous les députés, l'ensemble des ministres étaient présents. Tenus en haleine par les propos du président égyptien qui s'exprimait depuis bientôt une heure. Certains passages du discours enthousiasmèrent les Colombes. D'autres soulevèrent la perplexité chez les Vautours. D'autres laissèrent indifférents.

Sadate marqua une pause avant de conclure :

— Je vous dis, en vérité, que la paix ne sera réelle que si elle est fondée sur la justice et non sur l'occupation des terres d'autrui. Il n'est pas admissible que vous demandiez pour vous-mêmes ce que vous refusez aux autres. Franchement, dans l'esprit qui m'a poussé à venir aujourd'hui chez vous, je vous dis : vous devez abandonner une fois pour toutes vos rêves de conquêtes. Vous devez abandonner aussi la croyance que la force est la meilleure façon de traiter avec les Arabes. Vous devez tirer les leçons de l'affrontement entre vous et nous. L'expansion ne vous apportera aucun bénéfice.

Il y a de la terre arabe qu'Israël a occupée et qu'il continue à occuper par la force des armes. Nous insistons sur un retrait complet de ces territoires, y compris la Jérusalem arabe. Jérusalem où je suis venu comme dans une cité de paix, la cité qui a été et qui sera toujours l'incarnation vivante de la coexistence entre les fidèles des trois religions.

Je suis venu ici pour transmettre un message. Et, Dieu m'en est témoin, j'ai transmis le message.

Je répète, avec Zacharie : « Amour, droit et paix. » Du Coran sacré, je tire le verset suivant : « Nous croyons en Dieu, en ce qui nous a été révélé et en ce qui a été révélé à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob et aux tribus et dans les Livres donnés à Moïse, à Jésus et au Prophète par le Seigneur. Nous ne faisons aucune distinction entre eux et nous nous soumettons à la volonté de Dieu. » Que la paix soit avec vous !

Un tonnerre d'applaudissements submergea la Knesset.

Un espoir immense se leva en Occident.

Tandis qu'à Damas, Bagdad, Amman, et dans tout le Moyen-Orient ce fut une journée de deuil. Sa démarche pacifique y était vue comme une trahison. Sadate venait de se placer au ban des nations arabes.

« Que la paix soit avec vous », avait déclaré le président égyptien. Un vœu pieu. Manifestement, seules les colombes durent l'apprécier.

Quatre mois plus tard, début avril 1978, en représailles à un attentat commis par des Palestiniens à Tel-Aviv, l'armée israélienne envahit le Sud-Liban. Nom de code : « Opération Litani ».

[1](#)- En référence à la bataille de Badr, l'une des premières victoires militaires de Mahomet contre les habitants de La Mecque pourtant supérieurs en nombre.

[2](#)- Anouar el-Sadate, À la recherche d'une identité, histoire de ma vie, Fayard, 1981.

[3](#)- L'attaque s'est produite le 13 avril 1975. Elle répondait à une tentative d'assassinat dont la cible était Pierre Gemayel leader des mouvements de droite et farouchement opposé à la présence palestinienne au Liban. Les phalanges, souvent désignées par l'abréviation Kataëb, sont un parti politique nationaliste fondé en 1936 par des personnalités qui militent pour l'indépendance et la souveraineté du pays.

[4](#)- La phrase est extraite de la sourate 9, verset 30, et fait allusion au personnage d'Ezra ou Esdras. Prêtre juif, qui fut chargé des affaires juives à la cour de Perse. Néanmoins, il n'est fait aucune mention de lui dans la Torah comme étant le « fils de Dieu ». Il se peut qu'à l'époque du Prophète existât une secte dissidente pour qui ce fut le cas. Les théologiens musulmans planchent encore sur la question.

Jérusalem, 20 août 1980

Ils étaient allongés, nus, côte à côte, et se tenaient la main.

— Dommage, murmura Joumana. J'aurais tellement voulu avoir un enfant de toi.

— Je l'aurais voulu aussi. Mais Adonaï en a décidé autrement. Il a dû estimer que notre bonheur suffisait à nous combler. La vie est un miracle. Quand je repense à ce jour où je t'ai rencontrée. Sous les balles et le feu. Combien d'années déjà ?

— Vingt-deux ans...

— Et onze années de mariage. Qui aurait pu l'imaginer ?

— Joumana Bronstein... Je ne me fais pas à ce nom. Chaque fois que je le prononce, j'ai l'impression de trahir les miens. Tu ne m'en veux pas ?

— Non, ahouvati, mon amour. Je te comprends. C'est d'ailleurs une loi absurde qui impose aux femmes de porter le nom de leur mari. Je n'aurais eu aucun inconvénient à inverser les choses. M'appeler Avram Nabulsi ne m'aurait pas dérangé.

Elle se mit à rire.

— Tu n'as pas eu assez d'ennuis avec tes parents ?

— Mon père uniquement. Ma mère, elle, avait compris qu'on ne s'oppose pas à l'union de deux êtres qui s'aiment sous prétexte qu'ils n'appartiennent pas à la même communauté ou à la même religion. Bien sûr, je sais qu'au fond d'elle-même elle aurait souhaité me voir épouser une juive. Elle a fait contre mauvaise fortune bon cœur.

Avram se tut. Son visage était tout à coup plein d'émotion.

— Elle me manque. Ils me manquent tous les deux. Je regrette que mon père ait refusé de se réconcilier avec moi avant de nous quitter. J'aurais tellement voulu qu'il parte en paix et m'accorde sa bénédiction. Qu'elle et lui soient morts à six mois d'intervalle reste un mystère. Je crois que la seule explication est qu'une fois mon père décédé maman n'a pas pu résister à la douleur.

— J'en suis persuadée. On peut mourir de chagrin.

Elle se lova contre lui.

— Moi, je suis là, tu sais ? Je ne les remplacerai jamais, mais je veux que tu saches que je suis là.

Il l'enlaça tendrement.

— Je sais, hayati, ma vie, je sais.

— Tu as un drôle d'accent quand tu parles en arabe.

— Moque-toi.

— Pas du tout. J'aime.

Il y eut un silence.

— Je suis soulagé de ne plus avoir à servir dans l'armée. Qu'ils m'aient limogé – sous prétexte

que j'étais marié à une ex-terroriste – m'a, d'une certaine manière, ôté une épine du pied. De toute façon, aujourd'hui, à quarante-six ans, il y a peu de chance qu'on fasse appel à moi. Je ne veux plus verser le sang. Pas celui des Palestiniens en tout cas.

— Ni moi, celui des Juifs.

— Il le faut. Il faut que tes frères palestiniens mettent fin aussi à leurs actes terroristes. Il ne se passe pas un jour sans qu'ils ne commettent des attentats. Il y a encore six mois, ils ont attaqué une crèche dans le kibboutz Misgav-Am, faisant trois morts dont un gamin de dix ans. C'est monstrueux.

— Tu as raison, Avram.

— Monstrueux, asséna Avram, et surtout stérile et idiot. Ce n'est pas en usant de la violence que ton peuple se libérera, mais uniquement par des actions pacifiques. C'est en quoi le geste de Sadate est grandiose. Il a récupéré ses territoires, son canal, et la paix règne entre nos deux pays. Son prix Nobel de la paix fut entièrement mérité. Les despotes arabes ont beau jeu de l'injurier, de le traiter de tous les noms. Ce ne sont pas eux, ni leurs enfants qui ont livré bataille. Ce n'est pas leur pays qui a eu à souffrir d'un demi-siècle de guerre et de privations. À part les soldats syriens, je n'ai vu que quelques Irakiens et Jordaniens, les autres armées arabes comptaient les points.

— Ce n'est pas de gaieté de cœur, mais je t'approuve. L'Égypte était le seul pays encore capable de vous faire de l'ombre et notre dernier espoir de voir se libérer les territoires sur lesquels tes amis ont opéré un hold-up. Quoi qu'il en soit, je ne digère pas qu'il ait partagé ce prix Nobel avec Begin, cet homme aux mains rouges de sang. Lui, l'inventeur du terrorisme, qui ose parler de terroristes en montrant du doigt les Palestiniens !

Avram soupira.

— Joumana, tu es bien placée pour savoir que l'on est tour à tour résistant ou terroriste, selon que l'on a fait vaincre sa cause ou non. Que tu le veuilles ou non, c'est tout de même ce faucon qui a signé la paix avec Sadate, lui, l'extrémiste de droite, qui accepté de restituer à l'Égypte les territoires que nous avons conquis.

Il fit une pause avant de reprendre :

— L'essentiel dans la démarche de Sadate est que, même si demain il devait payer son geste de sa vie, il aura démontré à la face du monde que l'on peut gagner sans armes. Regarde Gandhi ! Il a fait plier l'Empire britannique, alors qu'il avait les mains nues. Aux États-Unis, Martin Luther King a obtenu l'abrogation des lois raciales, les mains nues lui aussi. En revanche, l'attentat de Munich, au cours duquel onze membres de l'équipe olympique israélienne ont été massacrés^[1], n'a pas fait avancer d'un iota la cause palestinienne. Au contraire. Elle s'est vue discréditée. Les trente-six civils morts dans l'attaque du bus au carrefour de Glilot n'ont rien apporté non plus, sinon de donner raison au camp de la guerre.

— Tu as raison, Avram. Cependant, va raisonner quelqu'un qui vit à genoux. Qui est désespéré.

— Aucune action inspirée par le désespoir ne peut excuser le meurtre de civils innocents. Aucune !

Il prit Joumana dans ses bras.

— Ne parlons plus de ces tragédies. Un jour régnera la paix. J'en ai la certitude.

— Inch' Allah, mon chéri. Que Dieu t'écoute.

*

Bagdad, 2 septembre 1980

— Ce Khomeyni est un détraqué ! Un malade mental, fulmina Saddam Hussein. Après le succès remporté par cette caricature de référendum sur l'instauration d'un régime islamique, voilà qu'il appelle les Irakiens à me renverser ! Mais de quelle étable est donc sorti cet âne, cet attardé, cet ignare !

— De la nôtre, se risqua à répondre Fawaz el-Bagdadi.

Le nouveau président irakien loucha vers lui.

— Que veux-tu dire ?

— Ne l'avons-nous pas hébergé pendant quatorze ans ?

— Tu as parfaitement raison, mon frère. Et voilà comment cet enturbanné nous remercie ! L'ingrat mord la main qui l'a nourri !

Le nouveau Président n'exagérait pas. Toutefois, dans sa furie, il omettait de préciser que l'ingratitude de l'imam ne se manifestait pas uniquement à l'encontre de l'Irak.

En 1964, après avoir été considéré comme persona non grata par les autorités du Shah, l'homme avait été contraint à l'exil, et ce fut effectivement le gouvernement de Bagdad qui lui offrit l'hospitalité. Ce fut aussi de Bagdad qu'il publia le manifeste « Pour un gouvernement islamique » dans lequel il affirmait la priorité de l'islam dans la conduite des affaires politiques et sociales, l'obligation du port du tchador pour les femmes, et le rejet de la civilisation occidentale.

Par la suite, en 1978, en raison du réchauffement des relations diplomatiques entre son pays et l'Irak, on le pria d'aller porter ses diatribes d'un autre temps ailleurs. La France, terre d'asile, lui ouvrit les bras. Et c'est d'un petit village de la banlieue parisienne, Neauphle-le-Château, que le brave homme eut tout loisir d'envoyer ses mots d'ordre sous forme de cassettes et de prêcher pour le renversement de la monarchie Pahlavi. Allah exauça ses vœux.

Les États-Unis, brillants stratèges et esprits visionnaires s'il en est, décidèrent de lâcher le Shah, et le Président Carter encouragea vivement ce dernier à céder le pouvoir. Au nom de la démocratie. Mohamad Reza Pahlavi s'exécuta. Avait-il le choix ? Un matin de janvier 1979, il s'envola pour un exil qui devait se transformer en un long calvaire^[2].

Un mois plus tard, c'est un Khomeyni triomphant qui regagnait son pays natal, accueilli par un peuple au bord de l'hystérie. Depuis ce jour, installé dans la ville sainte de Qom, il continuait avec une hargne toujours renouvelée à lancer ses directives, après s'être autoproclamé du titre pompeux de « Guide de la révolution ».

Le 4 novembre 1979, exprimant leur immense gratitude envers le gouvernement des États-Unis pour leur contribution indirecte à la gloire de l'imam, quatre cents activistes déchaînés prirent en otage tout le personnel de l'ambassade américaine à Téhéran. Soit cinquante-trois personnes.

Jimmy Carter décida alors qu'il serait peut-être temps de rompre les relations diplomatiques avec l'Iran. Le 7 avril, il déclencha l'opération Eagle Claw afin de libérer ses concitoyens. Un désastre. Frappés par une tempête de sable imprévue, trois hélicoptères sur huit tombèrent en panne. Un quatrième entra en collision avec un avion de transport C-130 Hercules et s'écrasa, faisant huit morts^[3].

Khomeiny ricanait encore dans sa barbe.

— Nous devons en finir avec ce type ! vociféra Saddam.

Il balaya du regard les officiers assis autour de lui et alluma un cigare.

— Nous avons le droit pour nous, reprit-il après avoir aspiré une bouffée. Les rapports sont là.

L'homme de Tikrit désigna un volumineux dossier qui trônait au centre de la table.

— Les forces iraniennes ont commis, entre le 23 février et le 26 juillet, pas moins de deux cent quarante-quatre actes de violation de frontières ou d'agression à notre égard qui font l'objet de deux cent quarante notes officielles de protestation de Bagdad à Téhéran. C'en est assez ! De plus, nos services de renseignement sont formels : un déferlement de la révolution khomeyniste est imminent. Ce sera donc la guerre, et nous réitérerons, si Dieu le veut, la victoire de Qadissiya !

Fawaz observa les visages autour de lui en se demandant si une seule des personnalités présentes avait jamais entendu parler de Qadissiya. Il s'agissait d'une bataille, livrée en 637, qui avait permis aux armées arabes, rangées sous la bannière de l'islam, de rejeter les Sassanides hors de Mésopotamie. Mais, plus encore, Qadissiya évoquait la première victoire décisive des Arabes sur les Iraniens ou en tout cas sur les Perses, leurs ancêtres. D'où l'allusion du Président.

Depuis qu'il avait accédé au pouvoir en juillet 1979 en se débarrassant du général El-Bakr – officiellement démissionnaire pour raisons de santé –, Saddam s'était métamorphosé. L'illuminé d'autrefois avait endossé l'habit noir de la mort. Sa mainmise sur l'État avait immédiatement été suivie par une purge sanglante frappant jusqu'à ses plus anciens camarades politiques. Fawaz avait bien cru qu'il ferait partie du lot. Pourtant, non seulement ce ne fut pas le cas, mais l'homme de Tikrit avait jugé utile, pour Dieu sait quelle raison, de le nommer « responsable aux Affaires pétrolières ». Un poste inventé de toutes pièces.

Il est vrai que le pays représentait la deuxième ou troisième réserve pétrolière mondiale. Une position prédominante qui nécessitait une attention de chaque instant, d'autant plus que, huit ans auparavant, à l'instar de Nasser récupérant le Canal, Saddam avait supervisé personnellement la nationalisation de l'Iraqi Petroleum Company, propriété anglo-saxonne. L'événement fut baptisé « Jour de la victoire », et, sur les ondes de Radio-Bagdad, le slogan « le pétrole aux Arabes ! » fut martelé in extenso.

Force était d'admettre que ce fut grâce à cet afflux d'or noir et une politique volontariste qu'au cours des dernières années la physionomie du pays avait changé radicalement. Les villes poussiéreuses étaient devenues des cités modernes, et les routes chaotiques s'étaient transformées en autoroutes. Aéroports, électrification, téléphones, réseaux d'eau et stations d'épuration, barrages, modernisation de l'agriculture, furent autant de réalisations à mettre au crédit du gouvernement baassiste sous la férule de Saddam.

La première réaction de Fawaz fut de décliner l'offre. Il n'allait tout de même pas s'associer à ce personnage pour lequel il n'éprouvait aucune estime. S'il n'y avait eu les supplications de son épouse, jamais il n'eût répondu favorablement : « Tu dois accepter, habibi ! avait imploré Majida. On ne dit pas non à un homme comme lui. Il te fera pendre ! Au mieux, il te fera jeter en prison. D'ailleurs, nous n'avons pas les moyens d'aller vivre dans un autre pays. C'est toi-même qui me l'as affirmé à l'époque où tu envisageais de t'exiler. Accepte, je t'en supplie. Pense à nos enfants ! » Fawaz s'était résigné.

Saddam enchaîna :

— De plus, cette guerre nous permettra de récupérer ce qui nous revient de droit : le Chatt el-Arab^[4], et de dénoncer le traité de 1975. Elle affirmera enfin, de façon indiscutable, la prépondérance arabe dans le Golfe.

Fawaz sourcilla. Le Chatt el-Arab ? Voilà plus d'un siècle que l'Iran et l'Irak revendiquaient

leur souveraineté sur cet estuaire. À la longue, c'en était devenu une bataille de chiffonniers. Décidément, Saddam aimait les retours dans le passé.

L'homme de Tikrit surenchérit :

— Mais pas uniquement le Chatt el-Arab ! Une fois la victoire acquise, nous exigerons la restitution des trois îles du détroit d'Ormuz que le Shah s'était autorisé à annexer en 1971. J'ai ordonné la mise en état d'alerte de toutes nos forces. Nous attaquerons le 22 septembre à l'aube. Dans une semaine, nous en aurons fini avec les mollahs.

Il tira une nouvelle bouffée sur son cigare et asséna :

— Qadissiya !

Le maître de Bagdad était sans doute loin de penser qu'il s'apprêtait à déclencher le conflit le plus long et le plus sanglant depuis la Seconde Guerre mondiale.

*

Beyrouth, 20 septembre 1980

Non loin de l'hôtel Phoenicia, tapi derrière un muret, Hussein arma sa kalachnikov et tira sur le milicien des Kataëb qui les mitraillait du haut d'un building. Accroupi à ses côtés, Zeyd fit de même. L'air empestait la poudre, saturé par la puanteur qui montait des cadavres.

Depuis le 13 avril 1975, la capitale libanaise était à feu et à sang.

Ce qui m'inquiète aussi, ce sont ces deux communautés qui s'observent avec une haine vigilante : chrétiens et musulmans, chacune des deux divisées en multitude de sectes. Je crains qu'un jour les divergences politiques ne dégénèrent en guerres religieuses. Le conflit prendra alors un caractère passionnel qui le rendra incontrôlable.

Dounia était morte, et plus personne n'eût été capable de se souvenir des appréhensions de Levent.

Il avait suffi que l'on jette une allumette dans cette poudrière pour que commence le carnage. L'allumette, en l'occurrence, c'était les cinq cent mille réfugiés palestiniens omniprésents sur le sol libanais.

Réitérant l'erreur commise en Jordanie, ils avaient considéré le Liban comme une terre de remplacement, instituant leur souveraineté sur des régions entières, transformant leurs camps en forteresses, patrouillant, de jour comme de nuit, sur les routes et cachant à peine leur désir de voir s'installer à Beyrouth un pouvoir acquis à leur cause, voire de créer un État dans l'État.

À cet enchevêtrement dans lequel s'imbriquaient dix-neuf confessions reconnues – cinq musulmanes et quatorze chrétiennes^[5] – se greffaient un autre facteur incendiaire et non des moindres : la ligne de fracture qui divisait la société libanaise entre pro et anti-Syriens. Damas, en effet, n'avait jamais vraiment accepté l'indépendance du Liban, qu'elle considérait comme une partie de son ancienne province du Levant que la France lui avait arrachée en 1920.

Plus d'un demi-siècle plus tard, le spectre de Lawrence d'Arabie et de messieurs Sykes et Picot^[6] continuait de hanter les couloirs du Proche et du Moyen-Orient.

Enfin, au cœur de cet imbroglio dantesque s'était invité un dernier protagoniste : Israël. Et pour cause, l'État hébreu voyait dans cette guerre civile une occasion de se débarrasser de la menace palestinienne, campée à sa frontière. Ce n'était pas sans une certaine amertume que Menahem Begin

avait accepté l'armistice du 24 juillet, imposé par les Américains, qui avait stoppé les troupes de Tsahal dans le sud du Liban. Le Premier ministre estimait être investi d'une mission quasi divine : la destruction de la résistance palestinienne, conforté dans cette certitude par les deux « faucons » de son gouvernement, les ministres de la Défense et des Affaires étrangères Ariel Sharon et Yitzhak Shamir. Mais, pour « casser » l'organisation militaire des Palestiniens, il faudrait aller jusqu'à Beyrouth. Une démarche qui ne saurait tarder. Question de temps...

Très vite, chacune des communautés, chacun des groupuscules, avait élu son camp, tandis que des divisions s'instauraient au sein même des milices chrétiennes. D'un côté, on comptait les « loyalistes », pour la plupart maronites. De l'autre, les partisans de la gauche progressiste, emmenés par le Druze Kamal Joumblatt, lequel avait fait cause commune avec les Palestiniens. Choix funeste, puisqu'il lui valut d'être abattu de plusieurs balles, trois ans auparavant, vraisemblablement sur ordre de la Syrie.

Dans la zone du Liban dit chrétien, pouvoir militaire et pouvoir politique avaient fini par s'unifier sous l'appellation de « Forces libanaises », ou FL, par étapes et au prix de sanglants affrontements dont les Kataëb sortirent vainqueurs. Présidée par le jeune Bachir Gemayel – issu d'une illustre famille maronite –, la première démarche des FL consista à s'associer avec l'État hébreu. Et le gouvernement israélien se fit un bonheur de leur fournir équipements militaires et conseils.

Hussein Husseini rechargea son arme. Une incroyable ferveur habitait ses traits. Depuis le détournement du Boeing de la BOAC, il n'avait plus eu l'occasion d'aller au feu. Aujourd'hui, il se sentait aux anges ; d'autant plus que ce n'étaient pas des milices chrétiennes libanaises qu'il combattait cette fois, mais les sionistes qui les parrainaient. Son bonheur était absolu. Il eut une pensée tendre pour Leïla Khaled qui devait couler des jours plus paisibles, réfugiée en Jordanie. Aux dernières nouvelles, elle s'était remariée avec un médecin irakien, et avait donné naissance à deux enfants^[7], deux garçons. De quoi enchanter Hussein et Zeyd : n'était-ce pas grâce au détournement du vol 775 que les Anglais avaient été obligés de la libérer un mois après son arrestation ? Le gouvernement d'Edward Heath s'était couché telle une carpe, et, aujourd'hui encore, Hussein en éprouvait de la jubilation.

¹- Le 5 septembre 1972. Organisée par les membres de l'organisation Septembre noir, la prise d'otages s'était achevée le lendemain dans un bain de sang.

²- Le Président Jimmy Carter fit très vite savoir que sa présence n'était pas souhaitée aux États-Unis. Après avoir erré entre le Maroc, le Mexique, les Bahamas et Panama, il fut recueilli par Sadate et mourut au Caire, le 27 juillet 1980. Sa tombe se trouve dans la mosquée El-Rifaï, près de celles de la famille royale égyptienne.

³- Les otages ne furent libérés que le 20 janvier 1981, douze minutes après le discours du Président Ronald Reagan, nouvellement élu. En échange, le gouvernement obtint le dégel des fonds iraniens et la promesse qu'aucune poursuite judiciaire ne serait lancée contre lui.

⁴- Estuaire formé par la réunion de l'Euphrate, du Tigre et du Karoun. Il commande tout un réseau de voies naturelles d'échanges économiques.

⁵- Selon une répartition proportionnelle aussi subtile que discutable, puisque le dernier recensement remontait à 1932.

⁶- Les deux diplomates qui furent à l'origine du dépeçage du Moyen et du Proche-Orient au lendemain de la Première Guerre mondiale.

⁷- Le docteur Fayez Rashid Hila, dont elle a eu deux fils, Badr et Bashar.

Le fanatisme est la seule forme de volonté qui puisse être insufflée aux lâches et aux faibles.

Friedrich Nietzsche.

Madinet Nasr, banlieue du Caire, 6 octobre 1981

Installé parmi les invités qui occupaient la tribune présidentielle, quelques rangées derrière le Président, Hicham avait du mal à contenir son impatience. Quel ennui mortel que cette parade militaire ! Il jeta un œil sur le cadran de sa montre : 11 h 45. À se demander à quoi rimait cette manifestation ridicule ? Cette commémoration du huitième anniversaire du déclenchement de la guerre d'Octobre n'était en réalité qu'une autocébration de Sadate, car, malheureusement, lorsque l'on examinait le bilan des dernières années, on ne trouvait guère matière à se réjouir.

Bien sûr, aux termes des fameux accords de Camp David^[1], l'Égypte avait réussi à récupérer son Sinaï et son Canal, mais, en revanche, concernant les autres problèmes pourtant cruciaux, Israël n'avait cédé sur rien. Aux requêtes réitérées d'Anouar el-Sadate et de Jimmy Carter, Menahem Begin avait opposé un triple refus : non à la restitution de la Jérusalem arabe, non à l'évacuation de la Cisjordanie et de Gaza, non à un État palestinien. De quoi alimenter les griefs – déjà sévères – que le monde arabe n'avait eu de cesse de formuler à l'égard du président égyptien. Et même ce Sinaï rendu ne le fut que virtuellement : interdiction à l'Égypte d'y introduire le moindre bataillon, le moindre soldat. La zone demeurerait ad vitam æternam sous contrôle des Casques bleus. Aux yeux des Arabes, jamais l'accusation de trahison ne fut autant méritée.

Plus préoccupant encore, la grogne s'était développée au sein même du peuple égyptien. Que lui avait apporté cette paix ? Rien sinon d'avoir permis à une poignée d'individus de se remplir les poches en un temps record. Le reste de la population continuait de crever dans la poussière et la misère.

L'opposition grondait au point que, quelques jours plus tôt, Sadate s'était vu obligé de la juguler, frappant à droite comme à gauche, destituant le pape copte Shenouda III et arrêtant nasséristes, féministes, professeurs d'université, journalistes, plus d'un millier de responsables confessionnels ou politiques, parmi lesquels le porte-parole de la confrérie des Frères musulmans.

Hicham lorgna sur le Président, tandis que des Phantoms américains se livraient à des acrobaties aériennes.

Debout au premier rang, entouré de dignitaires religieux et de militaires, parmi lesquels le vice-Président, Hosni Moubarak, l'homme semblait d'excellente humeur, arborant le grand cordon de l'ordre de la Justice qu'il avait fondé.

À présent, des camions bâchés commençaient à défiler. Spectacle monotone, classique, à l'exemple de toutes les manifestations militaires.

Hicham soupira et scruta à nouveau sa montre : midi. Il réprima un bâillement et reporta son attention sur le spectacle.

L'un des véhicules s'était écarté.

Bizarre, se dit Hicham. Et voilà qu'à présent il venait s'immobiliser à quelques mètres de la tribune présidentielle.

La suite des événements s'enchaîna à une vitesse folle.

Un homme en treillis bondit hors du camion, lança deux grenades en direction des spectateurs, et une détonation claqua. Un autre surgit à son tour, armé d'un fusil-mitrailleur. Il prit position et tira en visant Sadate. Une première salve, puis une seconde. Le brigadier Ahmed Sarhan, de la Garde présidentielle, cria au Président de s'accroupir. Trop tard, il s'était déjà écroulé sur son siège. Presque aussitôt, deux militaires, jaillis d'on ne sait où, s'élançèrent à leur tour à l'assaut, tandis que deux autres les couvraient en arrosant de balles les extrémités des gradins.

Hicham, frappé de stupeur, avait du mal à assimiler la scène qui était en train de se dérouler sous ses yeux. Lorsque la balle le toucha, il demeura debout quelques instants, vacillant, observant, incrédule, la fleur rouge qui déployait ses pétales sur son thorax.

Je vais mourir ici ? fut sa dernière pensée.

En contrebas, la Garde présidentielle s'était enfin décidée à répliquer, blessant deux assaillants, mais se révélant incapable d'atteindre un troisième qui, indemne, eut le temps de vider son chargeur sur la dépouille de Sadate.

Geste inutile : la première balle avait été fatale.

On compta sept morts et vingt-huit blessés.

L'hélicoptère à bord duquel on transporta le Président décolla à 12 h 40 en direction de l'hôpital militaire de Meadi. Anouar el-Sadate y fut admis en état de coma profond. À 14 h 40, vingt et un médecins signèrent son certificat de décès.

Le soir même, on apprit qu'une fatwa approuvant l'assassinat avait été émise par un imam du nom d'Omar Abd el-Rahman^[2].

*

Bagdad, 10 octobre 1981

Fawaz raccrocha le combiné et resta bouche bée.

— Alors ? s'inquiéta Majida. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Attends, je dois m'asseoir.

Il se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche, le cœur battant la chamade.

Qu'est-ce qui avait pu pousser son épouse à le contraindre à téléphoner à ce notaire quinze ans plus tard ? Il avait fallu qu'elle tombe sur ce télégramme oublié dans un tiroir du bureau qui annonçait la mort de Dounia et s'achevait par : appelez urgent Odéon 12-54 – stop – Jérôme Billard notaire.

Allah était vraiment tout-puissant qui avait accordé aux femmes ce don que l'on appelle l'instinct.

— Alors ? Réponds-moi ! Tu ne vois pas que je brûle ?

— Ce monsieur a été stupéfait de m’entendre, c’est le moins qu’on puisse dire. Il avait cru que Dounia lui avait communiqué une mauvaise adresse et désespérait de ne pouvoir nous joindre. Quinze ans, tu t’imagines ? Encore heureux qu’il fut encore de ce monde et...

— Épargne-moi les détails, je t’en prie...

Fawaz fixa sa femme et annonça :

— Dounia m’a nommé son légataire universel.

— Quoi ?

— Elle nous laisse son appartement de l’avenue de Breteuil, et une somme en espèces...

— Oui ?

— Je ne me souviens plus du montant exact, mais il avoisine les 2 millions de francs.

Majida poussa un hurlement de joie.

— C’est une véritable fortune !

— Attends ! Le notaire a ajouté que cette somme, qui est restée bloquée toutes ces années sur un compte, a produit des intérêts, apparemment non négligeables.

— Nous sommes sauvés, ya rabbi ! Mon Dieu, merci ! Nous sommes sauvés ! Nous pouvons enfin quitter cet enfer et ce fou qui nous gouverne ! Merci, merci...

Elle se jeta au cou de son mari et le serra à l’étouffer.

L’enfer, pensa Fawaz. L’enfer était encore bien peu de choses en comparaison avec ce que vivait l’Irak depuis le début de cette guerre effroyable qui, selon les prédictions de Saddam, devait durer une semaine. Qadissiya ! Le Vietnam eût été un terme plus approprié. De toute façon, à Qadissiya, les Iraniens n’avaient pas mis longtemps à opposer une autre expression symbolique : Karbala^[3].

Dans les premiers jours, on aurait pu croire que l’homme de Tikrit ne s’était pas trompé. D’autant qu’il avait eu la bénédiction des États-Unis et de la plupart des gouvernements européens inquiets devant la montée de l’islamisme. La bénédiction aussi de l’URSS, enlisée depuis trois ans en Afghanistan et confrontée à une résistance encouragée par Téhéran. Et, enfin, l’approbation inconditionnelle des monarchies arabes du Golfe qui avaient toujours considéré les Iraniens comme des ennemis traditionnels. À toutes ces manifestations de sympathie était venu s’ajouter – dans l’ombre – le soutien d’Israël. Pour l’État hébreu, Khomeyni figurait le diable. Finalement, tout le monde y trouvait son compte, les marchands d’armes en premier.

Fawaz avait calculé que, depuis son entrée en guerre, l’Irak était devenu le premier importateur de matériel militaire au monde avec l’Union soviétique comme pourvoyeur principal, mais aussi les Allemands, qui fournissaient la technologie militaire permettant d’allonger la portée des missiles balistiques SCUD afin qu’ils puissent atteindre Téhéran ; des entreprises italiennes fabricantes de mines terrestres ; d’autres, yougoslaves et britanniques ; sans oublier le Chili ; les États-Unis qui, via Israël, déversaient sur le sol irakien des missiles antichars BGM-71 TOW^[4], et Israël, qui livrait elle-même profusion d’armes légères^[5] ; enfin, des entreprises françaises, pourvoyeuses, entre autres, d’obus d’artillerie. L’ensemble des transactions représentait un pactole d’environ 30 milliards de dollars. Ce qui n’empêcha pas l’État hébreu – mettant à profit le désordre ambiant – de déclencher dans l’après-midi du 17 juin 1980 un raid aérien sur le réacteur nucléaire irakien en cours de construction, situé à Osirak. Lorsque les F-16 Falcon firent demi-tour, il n’en restait plus qu’un tapis de cendres^[6].

Dans les premières semaines qui avaient suivi l'attaque, Fawaz s'était dit que l'homme de Tikrit était en passe de gagner son pari. N'avait-on pas vu les villes de Kasr el-Chirine, Mehran, Khorramchar et Abadan tomber les unes après les autres ? Fin novembre 1980, les armées irakiennes avaient atteint l'essentiel de leurs objectifs. Seulement, c'était sans compter avec la faculté que possédait l'imam de Qom de transcender les foules et la propension au martyre de la communauté chiite. Sous la harangue du « Guide de la révolution », ce n'était plus une armée qui se battait, mais des fous de Dieu. Et l'on n'hésita pas à envoyer des enfants de moins de seize ans dans la fournaise au cri de Allahou Akbar ! Dieu est grand. La plupart de ces petits martyrs endoctrinés étaient issus de familles parmi les plus pauvres de la société iranienne, aux parents desquels on avait promis une rente substantielle si leur enfant tombait au champ d'honneur. Et ils tombaient^[7].

Aujourd'hui, deux ans après le déclenchement des hostilités, le bras de fer entre les deux armées se poursuivait toujours.

— Nous allons partir, murmura Fawaz. Plus d'hésitation. Je vais t'aider à préparer les valises.

*

Le Caire, 18 octobre 1981

La chambre était blanche.

Les rideaux aussi.

Un silence pesant enveloppait la pièce, à peine brisé par les signaux sonores et réguliers du moniteur cardiaque.

À cinquante-trois ans, Chahida n'avait rien perdu de son éclat, mais, à cet instant précis, la lumière de ses traits paraissait éteinte, et des cernes creusaient son regard.

Voilà bien vingt minutes qu'elle contemplant, songeuse, la courbe verte sur fond noir qui dansait sur l'écran de contrôle, rappelant que le patient vivait toujours.

Elle reporta son attention sur le visage fatigué de Hicham et vit qu'il se crispait.

Elle bondit alors sur la sonnette.

Quelques minutes plus tard, une infirmière apparut.

— Il souffre, déclara Chahida. Faites quelque chose !

— Il est déjà sous morphine, madame. Augmenter la dose serait dangereux.

— J'en ai rien à foutre. Je vous dis qu'il souffre !

— Madame...

— Appelez un médecin !

L'infirmière quitta la pièce d'un air résigné.

— Ya rohti, mon âme, est-ce que tu m'entends ?

Hicham esquissa un mouvement des lèvres qui ressemblait à un sourire.

— Oui, je t'entends et je te vois.

— Un médecin va arriver. On va te donner un calmant.

— Tu n'as pas été polie avec l'infirmière...

Elle sourit.

— On ne se change pas à cinquante ans. Depuis le temps, tu aurais dû le savoir, non ? Mais j'ai fait des progrès, je te jure. Je ne dis plus connard, ni bordel, ni va te faire foutre.

Il voulut répondre, mais son corps se contracta sous l'effet de la douleur.

Chahida se leva, prête à aller vers la porte, mais la main de Hicham s'agrippa à un pan de sa robe.

— Non... haleta-t-il. Reste.

Elle se rassit.

— Ne t'inquiète pas. La douleur est passée.

Il l'observa un moment.

— Je n'en reviens toujours pas. Toi, ici ? Par quel miracle ?

— Je te l'ai dit. J'assistais au défilé devant mon téléviseur, et à un moment donné la caméra a balayé la tribune présidentielle. Je t'ai vu et tout de suite reconnu. Ensuite... les coups de feu.

— J'aurais pu être indemne.

— Oui, je sais. Mais quelque chose me cria le contraire. Un sixième sens, ou, alors, peut-être l'amour.

— Tu m'aurais donc aimé tout ce temps ?

— Je n'en sais rien. Confusément, peut-être. À mon insu.

Elle demanda :

— Et toi ?

Il réussit à sourire.

— Confusément, sans doute. À mon insu.

La porte s'ouvrit. Un médecin entra dans la pièce.

— Ça ne va pas, monsieur Loutfi ?

— Pas terrible.

— La douleur persiste ?

Il fit oui.

Le médecin jeta un coup d'œil sur le moniteur et s'adressa à Chahida.

— Il est à 5 milligrammes de morphine toutes les deux heures. Mais nous pouvons augmenter la dose.

Il se pencha sur la pompe reliée au bras de Hicham et modifia le débit.

— Il faut vous reposer, monsieur Loutfi. Vous revenez de loin. Une balle de ce calibre en plein poumon, vous avez eu de la chance.

— J'avais un ange gardien.

Il désigna Chahida du menton.

— À présent j'en ai deux.

— N'hésitez pas à sonner si vous ne vous sentez pas mieux. Nous augmenterons encore les doses.

Le médecin fit un signe amical et se retira.

— Je hais les docteurs, et je hais les hôpitaux, grommela Chahida.

— Tu parles comme mon père. Lui aussi n'appréciait pas trop. Depuis que ma mère l'a rejoint, il doit se sentir moins seul là-haut.

Il ajouta dans la foulée :

— Drôle d’histoire, nous deux...

— Belle tout de même, tu ne crois pas ?

— Sans aucun doute.

— Tu crois que j’ai merdé ?

— On merde tous quand c’est trop fusionnel.

— Alors, où est la solution ? Vivre tièdement ? Sans passion ?

— Si seulement j’avais la réponse...

Il demanda, comme si l’idée venait de lui traverser l’esprit :

— Tu m’as beaucoup trompé ?

— Trompé ? Nous étions séparés, que je sache.

— D’accord. Je corrige... As-tu fait beaucoup de conquêtes ? Je ne t’imagine pas vivre hors d’un contexte amoureux.

— Parce que tu me connais mal.

Elle avoua aussitôt en souriant :

— Je ne suis tombée que sur des cons.

— Tant mieux.

— Et de ton côté ?

— L’ascétisme absolu.

— Je ne te crois pas.

— Parce que tu me connais mal.

Il changea de sujet.

— Je te félicite pour ton flair... Il a fait un beau parcours, ton ami Assad.

Chahida répondit, sans enthousiasme.

— En quelque sorte, oui. Mais je n’apprécie pas plus les dictateurs que les médecins. À peine au pouvoir, les hommes politiques deviennent fous. De toute façon, j’ai fait mon deuil de la politique.

Il secoua la tête, très las tout à coup.

— Nous sommes tous plus ou moins fous. Nous...

Il porta la main à sa poitrine.

Chahida s’affola :

— Hicham ?

Il ouvrit la bouche pour répondre, mais ne put formuler aucun son. Sa figure était à nouveau déformée par la souffrance. Il cherchait son souffle.

Elle appuya sur la sonnette et fonça vers la porte.

— Vite ! Au secours ! Un médecin !

Elle retourna vers le lit, prit la main de Hicham et la porta contre sa poitrine.

— Mon amour, je suis là. Respire calmement. Respire...

Il ne réagit pas. L’avait-il entendue ?

Ses lèvres remuèrent. Il essayait de lui dire quelque chose. Alors elle posa son oreille contre son visage.

Il chuchota d’une voix sourde, presque inintelligible :

— Je t’aime... encore.

Ses doigts se recroquevillèrent.

Les signaux sonores émis par le moniteur cardiaque s’affolaient. Maintenant on eût dit qu’ils se livraient à une sarabande. Puis, à la série de bips de plus en plus faibles, succéda le silence, et sur

L'écran s'afficha une ligne horizontale, désespérément plate.

1- 17 septembre 1978. Ils consistaient en deux accords-cadres qui furent signés entre Menahem Begin et Anouar el-Sadate à la Maison Blanche après treize jours de négociations secrètes.

2- Il fera partie du groupe de terroristes qui planifera, le 26 février 1993, une première attaque contre l'une des tours du World Trade Center. La voiture piégée était chargée de 680 kilos d'explosif. L'attentat échoua, le véhicule n'ayant pas été garé suffisamment près de la base, mais l'explosion fit six morts et des centaines de blessés.

3- Haut lieu du chiisme. C'est là que Hussein ibn Ali, petit-fils du Prophète et fils d'Ali, livra bataille, en 680 de l'Hégire, pour y faire valoir ses droits au califat. Il y trouva la mort. Son corps fut mutilé, décapité. Certains affirment que sa tête est enterrée actuellement dans la mosquée de Sayyedna el-Hussein, au Caire.

4- Vente qui sera à l'origine du scandale de l'Iragate. L'argent récolté par les ventes d'armes fut utilisé par l'administration Reagan pour lutter contre les Contras, un mouvement contre-révolutionnaire nicaraguayen.

5- Selon les estimations, les contrats israéliens porteraient sur des sommes allant de 100 à 500 millions de dollars par an. Cf. Le Grand Aveuglement, Charles Henderlin, Albin Michel, 2009, p. 9.

6- Quelques semaines plus tôt, François Mitterrand, alors président de la République, s'était engagé auprès de Shimon Pérès à ne pas fournir d'uranium enrichi aux Irakiens.

7- Cent mille de ces enfants trouvèrent la mort au cours des huit années que dura le conflit.

Dans le crime il suffit qu'une fois on débute ;
Une chute toujours attire une autre chute.

Nicolas Boileau, Les Satires, X.

Beyrouth, 15 septembre 1982

Depuis le 6 juin 1982, soixante mille soldats de Tsahal avaient franchi la frontière libanaise.

L'opération « Paix pour la Galilée », tant rêvée par Menahem Begin, fut conçue et orchestrée par le général Ariel Sharon, ministre de la Défense. Le motif officiel déclaré était de neutraliser les batteries de l'OLP qui pilonnaient de manière sporadique le nord d'Israël. Plus vraisemblablement, il s'agissait d'une véritable invasion du Liban. En quelques jours, Tsahal balaya l'armée nationale et détruisit les bases de missiles soviétiques installées par les Syriens à l'est du pays.

Le 1^{er} août, l'assaut fut donné à la capitale, avec l'appui de l'aviation et des chars. Déloger à tout prix l'OLP des camps palestiniens installés à Beyrouth-Ouest, la partie musulmane de la ville, tel était le véritable but poursuivi par Sharon. Incapables de s'opposer au rouleau compresseur qui les menaçait, l'OLP et ses quelque quinze mille combattants repartirent pour un nouvel exil. Le 1^{er} septembre, ses dirigeants, Yasser Arafat en tête, se replièrent sur Tunis.

Ce même jour, Ronald Reagan publia le plan de paix concocté par la Maison Blanche. Il disait en substance ceci : « L'évacuation des Palestiniens de Beyrouth rend plus dramatique encore l'absence de foyer dont souffre ce peuple [...]. L'accord de Camp David reconnaît ce fait en évoquant les droits légitimes du peuple palestinien et sa juste revendication. Les États-Unis ne soutiendront pas la réquisition de terres supplémentaires en vue de la construction de nouvelles colonies durant la période transitoire de l'autonomie palestinienne. L'adoption immédiate d'un gel des implantations par Israël, plus que toute autre action, restaurera la confiance nécessaire à l'élargissement des pourparlers. De nouvelles colonies ne sont en aucun cas nécessaires à la sécurité d'Israël et ne feraient que réduire la confiance des Arabes dans l'issue des pourparlers. [...] La paix ne peut être assurée ni par la formation d'un État palestinien indépendant ni par l'instauration de la souveraineté israélienne ou le contrôle permanent de la Cisjordanie et de Gaza par Israël. Le résultat final doit être déterminé par la négociation. »

En prenant connaissance de ce texte, Menahem Begin piqua une colère monstre et répondit au président des États-Unis : « La Cisjordanie, comme certains l'appellent, n'est autre que la Judée et la Samarie, et cette vérité historique est immuable... » Il précisa qu'il n'entendait aucunement renoncer à ce qui était, pour lui, la terre d'Israël. Pas question non plus d'interrompre le développement et la construction de nouvelles implantations.

Le 23 août 1982, le parlement libanais porta à la présidence de la République Bachir Gemayel, le chef des Phalanges. Celui-ci n'eut d'autre solution que de reconnaître la victoire israélienne et d'accepter un traité – honni par la Syrie – qui fit des chrétiens libanais les protégés de l'État hébreu.

On imagine alors que ce serait la fin de sept ans de guerre civile et d'horreurs. C'était sans compter avec la résurgence d'un nouveau mouvement : le Hezbollah, ou parti de Dieu, créé au cours du mois de juin précisément en réaction à l'invasion du Liban. L'un de ses fondateurs était à peine âgé de vingt-deux ans. Son nom : Hassan Nasrallah.

Le 14 septembre 1982, soit trois semaines après son élection, le président Gemayel fut assassiné par un membre du Parti social nationaliste syrien, sans avoir eu le temps de prêter serment. Sa mort remit aussitôt en question l'équilibre des forces. Craignant que la situation n'échappe à leur contrôle, les dirigeants israéliens décidèrent de rompre le cessez-le-feu, et Tsahal s'engouffra dans Beyrouth-Ouest, violant du même coup tous les engagements pris auprès de l'OLP par l'envoyé américain Philip Habib.

En effet, en échange du départ d'Arafat et de ses quinze mille combattants, le représentant de Ronald Reagan avait obtenu l'assurance du Premier ministre israélien que ses soldats n'entreraient pas dans Beyrouth-Ouest et ne s'attaqueraient pas aux Palestiniens des camps ; l'assurance aussi du futur président libanais, Bachir Gemayel, que les phalangistes ne bougeraient pas ; l'assurance, enfin, du Pentagone que les marines seraient les garants ultimes de ces engagements. Fort de ces promesses, M. Habib s'était engagé par écrit sur la sécurité des civils.

Lettre morte.

*

Beyrouth, 16 septembre, 17 h 55, camp de Sabra et Chatila

Hussein alluma une Marlboro et la tendit à Zeyd.

— Tiens. Il ne t'en reste plus.

— Partageons. Demain je me faufile pour en acheter.

— Tu es malade !

Il pointa son doigt vers la sortie du camp.

— Les Israéliens se feront un plaisir de t'abattre.

— Mourir ici ou là ? Quelle différence, puisque, tôt ou tard, nous allons tous crever.

— Arrête, Zeyd ! Tu nous fais une crise de déprime ou quoi ?

— Pas du tout !

Il ricana :

— Vois où nous sommes réduits ! D'un côté les Phalanges, de l'autre les chars sionistes ! Et pour nous défendre ?

Il souleva sa kalachnikov.

— Ça ! oui, je déprime !

— Trêves de conneries ! Dis-moi plutôt... tu ne juges pas étrange que les soldats israéliens n'aient pas tenté d'investir le camp ?

— Pourquoi le feraient-ils ? Ils attendent que nous mourions de faim. C'est plus long, mais au moins ils ne risqueront pas une vie.

— Je trouve quand même ça bizarre. Ils sont là, à quelques mètres, et ne bougent pas. Vraiment bizarre.

Hussein n'aurait pu imaginer que Tsahal s'était interdit de pénétrer dans les camps palestiniens : dans le plus grand secret, à la suite d'une rencontre qui avait eu lieu entre Gemayel et

Sharon, quelques jours auparavant, cette tâche avait été réservée aux Forces libanaises et à leurs milices phalangistes^[1].

*

Élie Hobeïka, le chef des miliciens, surgit sur le toit du poste de commandement israélien. Le général Amos Yaron le salua.

— Êtes-vous prêts ? s'informa-t-il.

— Absolument.

— Combien êtes-vous ?

— Cent cinquante. Vous avez bien le feu vert de Sharon ? s'assura Hobeïka.

— Évidemment.

— Il est rentré en Israël ?

— Oui, ainsi que le général Eytan. Je vous rappelle qu'aucun tort ne doit être fait aux civils. Votre mission est uniquement de neutraliser les hommes armés. C'est la condition sine qua non. C'est bien clair ?

— Parfaitement.

— Il me faut votre parole !

— Puisque je vous le dis, répliqua le chef des Phalanges avec humeur.

Et il enchaîna :

— Nous vous demandons de tirer des fusées éclairantes pour faciliter notre progression dans le camp.

— C'est prévu.

— J'aurais aussi besoin d'utiliser votre téléphone de campagne pour transmettre mes ordres.

— Il est à vous. Foncez ! Goodluck !

*

18 h 05

D'abord Hussein et Zeyd crurent que les coups de feu provenaient de l'extérieur du camp. Mais, très vite, ils comprirent qu'ils se trompaient. On tirait à quelques mètres de leur mansarde. Ils se jetèrent sur leurs armes et foncèrent au-dehors.

— Les Israéliens attaquent ! cria une voix de femme.

— Où voit-elle des Israéliens ? grommela Hussein.

Tout à coup, ils aperçurent des miliciens à l'extrémité de la ruelle.

— Ce sont les phalangistes ! se récria Zeyd. Vite, filons !

Ils firent demi-tour à toute allure et regagnèrent la pièce qu'ils venaient de quitter, se barricadèrent, déterminés à livrer combat. Trop tard. Mitraillettes au poing, une dizaine de miliciens avaient déjà pris position. En quelques secondes, un déluge de feu s'abattit sur les deux hommes. Ils n'eurent même pas le temps d'utiliser leurs armes. Le corps éclaté, Zeyd s'écroula sur son ami. Celui-ci n'avait plus d'yeux, plus de bouche, son visage était devenu une boule gélatineuse, hideuse.

Là-bas, du haut du poste de commandement, le général Yaron constata que les tirs palestiniens, jusque-là dirigés contre les forces israéliennes, visaient désormais les combattants chrétiens qui

avaient commencé leur progression dans Sabra et Chatila. Rien de plus. De là où il était situé, même avec des jumelles, il lui était impossible de discerner le carnage qui était en train de se dérouler dans le camp.

Il ne voyait pas les piles de corps qui commençaient à joncher les rues poussiéreuses.

Il ne voyait pas, dans le quartier d'Orsal, les femmes et les enfants forcés d'enjamber les morts pour trouver le salut.

Ni les femmes éventrées.

Ni ce gamin défiguré par les coups de crosse.

Ni ces jeunes filles, poings liés.

Ni les restes d'un bébé incrustés dans les chenilles d'un char.

Ceux qui étaient parvenus à s'échapper vers un hôpital furent rattrapés. Comment reconnaître un civil d'un combattant ? Un milicien ordonna aux hommes de ramper. Ceux qui rampaient le mieux ne pouvaient être que des combattants. Ils furent abattus sur-le-champ.

À l'aube, une nouvelle vague de phalangistes s'engouffra par les entrées sud et ouest. Cette fois, les hommes étaient munis de Jeep, de camions et de bulldozers. Destructures et dévastations s'enchaînèrent. L'unité commandée par Élie Hobeïka en personne s'infiltra à travers le labyrinthe des ruelles et se lança dans une véritable chasse à l'homme. On tirait à bout portant sur tout ce qui bougeait. Une femme eut les seins découpés avant d'être achevée à coups de couteau.

Un caméraman de la télévision danoise vit passer des camions bondés de civils roulant vers une destination inconnue ; parmi eux de nombreux enfants.

Le général Amos Yaron appela alors depuis son QG le général Amir Drori.

— Amir, des rumeurs circulent qui font état d'actions anormales. Que fait-on ?

— Appelle immédiatement l'officier de liaison phalangiste, « Jessy », et demande des explications.

Yaron s'exécuta.

Le dénommé « Jessy » répondit : « Il semble que certains de nos chefs ont perdu le contrôle de leurs hommes. »

Yaron raccrocha.

Lorsqu'il exigera enfin de Hobeïka^[2] qu'il retire ses miliciens. Il sera 8 heures du matin.

Le massacre avait fait plus d'un millier de victimes^[3].

Dès les faits connus, l'émotion fut immense dans le monde et en Israël. Si Menahem Begin dénonça « la conspiration sanguinaire menée contre l'État juif et son gouvernement » et refusa toute commission d'enquête, quatre cent mille personnes manifestèrent en sens contraire, le 25 septembre, à Tel Aviv. Elles obtinrent gain de cause, et, le 28, la commission Kahane fut chargée de faire toute la vérité sur les événements.

Ses conclusions levèrent le voile sur une partie du déroulement des opérations et dégagèrent « un certain degré de responsabilité » de Menahem Begin. En revanche, elles suggérèrent le limogeage du ministre de la Défense, Ariel Sharon, lui imputant la « responsabilité de n'avoir pas ordonné que les mesures adéquates soient prises pour empêcher d'éventuels massacres », et mirent en cause plusieurs responsables militaires, dont Raphaël Eytan, le chef d'état-major.

À Jérusalem, en apprenant la nouvelle, Joumana pleura et décida de porter le deuil.

Avram ne fit qu'une seule constatation. Elle était amère :

— On nous reproche d'être les bourreaux de ce peuple, mais les Arabes ont aujourd'hui bien plus de sang palestinien sur les mains qu'Israël n'en aura sans doute jamais...

¹- Historiens et journalistes s'accordent pour admettre que c'est probablement lors d'une rencontre à Bikfaya, le 12 septembre, que l'accord fut conclu, autorisant les forces libanaises à « nettoyer » ces camps palestiniens.

²- Élie Hobeika sera assassiné le 24 janvier 2002, dans un attentat à la voiture piégée à quelques mètres de son domicile. D'après certaines sources, il aurait été un agent syrien, et sa mort, téléguidée par Damas parce que devenu « trop gênant ». De leurs côtés, les Libanais et les Palestiniens imputent la responsabilité de ce meurtre aux services de renseignement de l'État hébreu. Selon eux, Élie Hobeika a été tué parce qu'il s'apprêtait à témoigner en Belgique dans le cadre de l'enquête sur les massacres.

³- Huit cents morts, selon la commission d'enquête israélienne présidée par le juge Kahane ; mille cinq cents, suivant l'OLP.

Quelque part en Méditerranée, 7 octobre 1985, 13 h 05

Le navire s'éloignait des côtes égyptiennes et filait vers le port israélien d'Ashdod, ultime escale avant son retour à Gênes. De Naples à Alexandrie, la croisière avait été sans histoire, le temps, sublime. Nul doute que les cinq cents passagers, des Italiens pour la plupart, et des retraités, en garderaient un magnifique souvenir.

Seymour et Viola venaient tout juste de finir de déjeuner lorsque retentirent les premiers coups de feu. Ils n'eurent pas le temps de s'interroger sur leur origine. Trois jeunes gens armés avaient fait irruption dans la salle à manger. Hirsutes, l'air exalté, ils se mirent à tirer par-dessus la tête des passagers en criant des ordres confus dans un mélange d'arabe et d'anglais.

Viola poussa un cri de terreur.

Son mari la saisit par le bras et la força à se jeter à terre.

Sophia Kubacki, prise de panique, essaya de s'enfuir par l'une des portes qui ouvraient sur le pont, mais elle fut immédiatement stoppée par un quatrième homme qui la repoussa violemment en arrière. Une autre femme, Anna Hoeranter, autrichienne, fit la même tentative et subit le même sort.

— Don't move ! vociféra l'un des terroristes. Lay down^[1] !

Les passagers obéirent, pétrifiés.

Au même instant, vers le gaillard d'avant, un marin, visage décomposé, faisait irruption dans le poste de commandement où se trouvait le capitaine Gerardo da Rosa.

— Des terroristes ! Dans la salle à manger ! Ils tiennent les passagers en otage. Ils sont quatre ! Ils menacent de tuer tout le monde.

Après quelques secondes de stupeur, da Rosa fonça.

À peine eut-il franchi le seuil de la salle à manger qu'il se retrouva avec le canon d'un revolver plaqué sur le front. Celui qui le menaçait lui ordonna de le mener immédiatement au poste de commandement.

Une fois là-haut, il aboya :

— Direction Tartus !

— C'est un port syrien, fit observer le capitaine.

— Tartus !

Gerardo da Rosa transmet les instructions. L'Achille Lauro vira au nord-est.

— Puis-je savoir qui vous êtes et ce que vous voulez ?

— Nous appartenons au FLP !

— Le FLP... ?

À moins d'être au fait de la pléthore d'organisations terroristes qui fleurissaient régulièrement, da Rosa ne pouvait savoir que ces trois lettres figuraient le Front de libération de la Palestine, un mouvement paramilitaire fondé quelque trente années auparavant par un dénommé Ahmed Jibril, lui-

même secondé par un Palestinien qui se faisait appeler Abou Abbas^[2].

— Quelles sont vos demandes ?

— Que les Israéliens libèrent cinquante de nos frères qui sont détenus dans leurs prisons !

— Vous êtes conscients, j’imagine, que mes passagers sont...

— Shut up !

Le capitaine serra les dents.

Que Dieu nous garde, songea-t-il.

Il faillit se signer, mais se retint, in extremis.

Une question le taraudait qu’il n’osa évidemment pas poser : combien de terroristes précisément se trouvaient à bord ? Certainement, bien plus que quatre. Sinon, jamais ils n’auraient jamais pris le risque de s’attaquer à quatre cent cinquante passagers et deux cents membres d’équipage. Où étaient donc les autres^[3] ?

Six heures plus tard, ils étaient en vue de Tartus. Le Palestinien entra aussitôt en contact avec les autorités syriennes, leur décrivit la situation et exigea d’accoster.

— Autorisation refusée ! lui répliqua sèchement un militaire.

— Vous devez nous accueillir ! Nous sommes arabes, des révolutionnaires !

— Autorisation refusée !

— Nous abattons les otages !

— Quittez les eaux syriennes immédiatement ! Ou la marine interviendra.

Youssef el-Molki, c’était le nom du terroriste, venait d’être rejoint par l’un de ses camarades : Bassam el-Asker.

— Ils refusent ! annonça-t-il, lèvres tremblantes.

L’autre s’empara du micro et réitéra la menace proférée par son compagnon :

— Nous n’hésiterons pas à les tuer tous, si vous ne cédez pas !

La voix laconique, mais ferme, de son interlocuteur résonna dans le haut-parleur :

— Demi-tour, immédiatement !

Les deux Palestiniens échangèrent un regard éperdu.

— Que fait-on ? questionna El-Molki.

L’autre réfléchit quelques secondes.

— Ils ne nous prennent pas au sérieux. Eh bien, nous allons leur prouver qu’ils ont tort !

Il retourna dans la salle à manger et commanda à ses deux autres compagnons :

— Vérifiez les identités ! Trouvez-moi un Juif !

Un frémissement d’horreur parcourut les visages des passagers. Au bout de quelques minutes, une voix claqua :

— J’en ai un !

L’homme brandit le passeport et lut :

— Leon Klinghoffer ! C’est bien juif, ça !

Il était effectivement juif, américain et il avait soixante-neuf ans.

Au bord de l’évanouissement, Sophia Kubacki chuchota à sa voisine :

— Ce n’est pas possible, pas lui...

Leon Klinghoffer était dans un fauteuil roulant.

Bassam el-Asker fit signe à l’un de ses acolytes :

— Viens ! Aide-moi !

— Ce n'est pas possible, balbutia à nouveau Sophia.

Sous l'œil horrifié des passagers, les deux Palestiniens poussèrent le fauteuil jusqu'à l'extérieur. Une fois sur le pont, ils placèrent Klinghoffer bien en vue, de manière qu'il soit clairement visible par les autorités portuaires.

El-Molki, qui à aucun moment n'avait lâché son arme, la pointa sur la nuque de Klinghoffer.

Alors, ce dernier leva les yeux vers le ciel et récita : « Chmâ, Israël, Adonaï Elohenou, Adonaï Ehad. » Écoute Israël, l'Éternel notre Dieu, l'Éternel est un.

La détonation claqua, fit s'envoler un essaim de mouettes, alors qu'un jet de sang éclaboussait le pantalon du terroriste. Il pesta, rangea son arme, et jeta un coup d'œil autour de lui.

— On va le balancer !

Les deux hommes soulevèrent le cadavre et le jetèrent par-dessus bord.

— Et son fauteuil, aussi ! reprit le Palestinien. Il va en avoir sûrement besoin en enfer !

*

Jérusalem, 13 octobre 1985

Installé devant son poste de télévision, Samuel Bronstein avait du mal à cacher sa fureur. Il se récria :

— Le président du Conseil italien est un lâche !

Il scanda :

— Un lâche !

Avi Fraenkel confirma.

— Il s'est déculotté devant les Palestiniens. C'est une infamie !

Irina, qui venait de les rejoindre dans le salon, demanda :

— Pourriez-vous me dire ce qui s'est passé ?

Fraenkel expliqua :

— Face au refus persistant des Syriens, le chef des terroristes, cet Abou Abbas, leur a ordonné de se diriger vers l'Égypte. Une fois à Port-Saïd, il leur a assuré une voie de sortie diplomatique, garantie par l'OLP d'Arafat, mais aussi par le gouvernement italien, à condition – aurait-il précisé – qu'il n'y ait pas eu de victimes à bord.

— Et Klinghoffer ? se récria Irina. Ce n'était pas une victime ?

— Bien sûr. Mais les terroristes se sont bien gardés de révéler qu'ils l'avaient assassiné.

Ce fut Samuel qui poursuivit :

— En dépit des protestations des Américains, un sauf-conduit a été signé par l'ambassadeur italien en Égypte, les otages furent libérés, et les terroristes autorisés à s'envoler à bord d'un Boeing en partance pour la Tunisie.

Irina fit des yeux ronds.

— En toute impunité ?

— Attends, ce n'est pas fini, rétorqua son mari. À peine les otages libérés, le président du Conseil italien, Bettino Craxi, est entré contact avec le commandant du bateau, da Rosa, lequel l'a immédiatement informé de l'assassinat de Klinghoffer. L'ambassadeur américain en Égypte, prévenu à son tour, exigea du gouvernement égyptien qu'il retienne les pirates. C'était trop tard. L'avion

avait déjà décollé.

Il marqua une pause, et poursuivit :

— C'est là que l'affaire devient encore plus affligeante. Mis au courant des événements, Ronald Reagan a donné l'ordre à l'aviation américaine d'intercepter l'appareil. Deux chasseurs ont alors décollé d'un porte-avions qui croisait en Méditerranée et, après avoir repéré le Boeing, l'ont contraint à atterrir sur une base américaine en Sicile.

— La base de Sigonella, précisa Fraenkel. Et, dès cet instant, nous tombons en pleine commedia dell'arte ! Une vraie bouffonnerie ! Une honte !

Irina sourcilla.

— On a peine à y croire, observa Samuel et pourtant, imagine : à peine l'avion immobilisé sur la piste, il est entouré par des soldats de la vigilance aéronautique italienne. Presque immédiatement, ceux-ci sont encerclés par des militaires américains qui réclament qu'on leur livre les terroristes. Refus catégorique des Italiens. Arrive alors une colonne de carabinieri qui encerclent à leur tour les Américains, obéissant ainsi aux ordres de Craxi et du président de la République. On est à deux doigts de l'affrontement. Furieux, Reagan appelle le président du Conseil et le somme de lui remettre les terroristes. Craxi s'y oppose. Pour lui, la situation est sans équivoque : le crime a été commis sur un territoire italien – l'Achille Lauro –, c'est donc à l'Italie de statuer. Reagan a été obligé de céder.

Irina, assommée, se laissa choir dans un fauteuil.

— Et à présent ? où sont les terroristes.

— En prison en Italie. Mais leur chef, Abbas, est en liberté. Le gouvernement italien a estimé qu'il n'était aucunement responsable de détournement^[4].

Fraenkel se leva. On le sentait à bout de nerfs.

— Et c'est avec des individus de la sorte qu'on nous demande de négocier ? Nous devrions nous asseoir à la même table que ces êtres sanguinaires, sans foi ni loi ? C'est nous que l'on montre du doigt ? Nous, que l'opinion condamne ?

Il se tut, fixa un point invisible et conclut avec amertume :

— Vous voulez que je vous dise ? J'ai la nausée...

*

Quelque part en Afghanistan, 8 janvier 1986

Fadel Loutfi remonta le col de son manteau et examina la maison.

Modeste, en pisé, elle n'était cossue que par ses dimensions ; elle comportait, en effet, deux étages, contre un seul pour la plupart des autres. On était bien loin des luxueuses demeures victoriennes, plus loin encore de l'hôtel particulier qu'il occupait depuis trente ans dans le quartier de Belgravia. Depuis qu'il avait épousé Lila Tarabzian, la sœur bien-aimée de lady Foster Westgate. Et, surtout, depuis qu'il avait décidé de fuir l'Égypte, tel un enfant honteux, et de s'exiler pour l'Angleterre, abandonnant sa famille.

Son cœur se serra. Aujourd'hui ils étaient tous morts. Son père Taymour, sa mère Nour, et tout récemment Hicham, son frère abattu stupidement par une balle perdue.

Il se tourna vers le jeune homme au visage tanné qui l'accompagnait.

— C'est ici ?

Le garçon fit oui et toqua à la porte.

Un judas s'ouvrit, et un œil s'y encastra.

— Sayed, dit le jeune homme.

Des ferrures cliquetèrent. Un individu armé conduisit le visiteur vers la grande pièce centrale où cinq hommes, accroupis sur deux épaisseurs de tapis, sirotaient un thé noir. Une forte odeur de bois aromatique flottait dans la pièce, chauffée par des braseros. Engoncé dans son costume trois pièces sorti tout droit de chez son tailleur de Savile Row, Fadel se sentit ridicule devant ce groupe vêtu de sharwal et de dhôtis^[5], gilet long, turban, les pieds dans des sandales éculées.

— Sois le bienvenu, mon frère, déclara une voix. Viens, approche-toi.

Fadel reconnut aussitôt celui à qui il devait d'être reçu : Ayman el-Zawahiri. Un médecin égyptien qui, quelques années auparavant, avait intégré le Djihad islamique égyptien, un groupe radical qui puisait son inspiration dans ce fameux mouvement né au Caire dans les années 1960 : Takfir wal Hijra, Excommunication et exode.

Ayman se leva pour donner l'accolade à Fadel, puis, le prenant par la main, il le conduisit vers un personnage, âgé d'une trentaine d'années, le crâne couvert d'un turban blanc, le corps drapé dans un manteau brun sombre. À ses côtés était posé un fusil-mitrailleur. Il avait un visage long et pensif.

— Je te présente maître Oussama.

Fadel s'inclina respectueusement.

Il savait peu de chose sur le « maître ». Simplement qu'il était né à Ryadh, en Arabie Saoudite. Qu'il faisait partie d'une des plus riches familles du pays, où son père avait érigé un empire consacré aux travaux publics : Ben Laden Construction Group. Il avait suivi des études d'ingénieur et, au lendemain de l'invasion de l'Afghanistan par les Soviétiques, avait brusquement tout abandonné, à l'instar de milliers de musulmans, pour rejoindre la résistance afghane.

— Assieds-toi, proposa le maître. Notre frère Ayman m'a longuement parlé de toi. Tu arrives de Londres, est-ce exact ?

Fadel Loutfi confirma.

— Une cité agréable. Je n'y ai fait qu'un bref séjour. Agréable, oui. Mais le temps y est triste...

Il ajouta :

— Comme ses habitants.

Tendant la main vers l'homme assis à ses côtés, il enchaîna :

— Je te présente notre compagnon, le frère Abdallah Azzam. Il est palestinien. Mon maître. Je lui dois tout ce que je sais, et il sait tout ce que je pense^[6].

Fadel s'inclina à nouveau et prit place.

— Ainsi, tu souhaites te joindre à nous ?

La question avait été posée par le Palestinien. Fadel crut y détecter une pointe de soupçon.

— Absolument. Je suis résolu.

— Étrange. Tu n'es plus très jeune pourtant.

— Pour défendre une cause, l'âge serait-il un handicap ?

— Ce n'est pas ce que mon frère Azzam a voulu dire, rectifia Ben Laden. Mais on imagine qu'une fois parvenu à un stade de son existence l'être humain n'aspire qu'à couler des jours paisibles. Un désir ô combien légitime !

— Je comprends, maître. Mais j'ai passé beaucoup trop de jours paisibles. J'ai trop longtemps vécu en spectateur, dans le confort. Passant mes heures de loisir à jouer au golf, au bridge, à me disperser dans des mondanités stériles, tout en assistant d'un œil distrait à l'humiliation des fils de l'Islam. Comme je l'ai expliqué au frère Ayman, j'ai amassé une fortune au fil des années. Mon

épouse, qui elle-même avait hérité de sa sœur, lady Foster, m'a légué tous ses biens. Ils sont à votre disposition.

Fadel, quelque peu surpris de n'être pas coupé, s'arrêta avant de poursuivre :

— Vous avez mentionné mon âge. Et vous avez raison. Je n'ai pas la capacité physique de suivre l'entraînement des moudjahidin. Mais il existe mille autres façons de servir la cause. Ma fortune entre autres : elle vous appartient.

Un bref silence succéda à l'exposé de l'Égyptien.

— Pourquoi ? questionna Ben Laden.

— Pourquoi ?

Le mentor du maître précisa :

— Qu'est-ce qui, tout d'un coup, a motivé ta détermination ? Un demi-siècle endormi, c'est long.

— Une succession d'événements. Dois-je vous les citer tous ? Je vous ai parlé d'humiliations tout à l'heure. Alors, vous avez la réponse. Mais je crois que le dernier élément qui a fait déborder ma coupe, c'est le massacre de Sabra et Chatila. Mon cœur a saigné, mon âme a saigné. Alors que l'Occident restait immobile, que les Américains couvraient, comme toujours, leurs amis sionistes. Je suis écoeuré.

Ben Laden secoua la tête à plusieurs reprises, avant de déclarer :

— Je t'aime bien, mon frère. Tes mots sont de miel. Quant aux Américains... Souviens-toi qu'il est écrit...

Sa voix se fit étonnamment douce :

— « Quiconque fait un bien, fût-ce du poids d'un atome, le verra, et quiconque fait un mal, fût-ce du poids d'un atome, le verra. »

— Al zalzala, murmura Fadel. Ce sont les versets 7 et 8.

Oussama afficha une moue satisfaite.

— Bien, mon frère, bien. Tu sembles connaître le livre sacré.

— Depuis peu, je l'avoue. Mais il ne me quitte plus.

— Le problème principal, intervint soudain Ayman el-Zawahiri, est qu'à peine les Arabes se retournent-ils pour ajuster leur manteau qu'ils trouvent un Américain derrière eux. Quand leurs femmes balayaient sous le lit, qu'est-ce qu'elles trouvent ? Un Américain. Quand ils veulent s'essuyer après les ablutions, ils cherchent la serviette et ne la trouvent pas. Ils demandent aux domestiques : « Où est ma serviette ? » et les domestiques répondent : « Les Américains l'ont prise. »

Un rire silencieux secoua les côtes d'Oussama Ben Laden et d'Azzam.

La soudaine légèreté des propos contrastait avec l'austérité de la pièce. Et plus encore avec le décor alentour. En arrivant ici, Fadel s'était dit que ce n'était pas un pays, mais une planète qui ne répondait à aucune règle connue sur Terre, aucune loi. Et, plus loin que Kaboul, existait un autre monde encore, qui n'était constitué que de montagnes. De montagnes et de grottes. On pouvait s'y cacher sans peine des indiscretions des armées soviétiques et de leurs machines infernales à épier la planète depuis le ciel. En ce lieu enténébré, on ne craignait pas leurs bombes aux étoiles rouges parce qu'elles ne pouvaient traverser des dizaines de mètres de roche compacte.

Son guide lui avait révélé que, parfois, ô miséricordieuse ironie du Tout-Puissant, ces bombes enrichissaient les fidèles quand elles tombaient sur un gisement de pierres précieuses, des

émeraudes, des saphirs, des rubis, très abondants dans la région. Il suffisait alors de ramasser les pierres brutes pour aller les vendre à Kaboul. La dernière fois qu'une bombe de ces poux de marxistes avait éventré un gisement, les fidèles de maître Oussama avaient recueilli des saphirs bruts qu'ils avaient ensuite cédés à un grossiste pour 300 000 dollars. Il y en avait trois, gros comme des noix.

Çà et là, dans les vallées, on trouvait un hameau de pasteurs qui se suffisaient de leurs chèvres et de leurs moutons, de riz, de blé, de dattes et d'eau pure. Ils ignoraient ce qu'était la télévision, parce qu'il n'existait dans les parages ni émetteurs ni récepteurs, et si quelques-uns le savaient par extraordinaire, c'est parce qu'ils avaient été acheter des armes à Kaboul. Alors, ils avaient aussitôt remercié le ciel de leur avoir épargné ces boîtes qui faisaient défiler à longueur de journée des images de femmes impudiques, de godelureaux fardés braillant des inepties, de politiciens véreux par nature ou, pis encore, d'Américains qui couraient sur des chevaux, un lasso à bout de bras, ou dans des voitures en tirant des coups de feu. Bientôt, lui avait confié son guide, lorsque les talibans, Dieu les bénisse et les protège, auront chassé les Soviétiques et repris le pays en main, ils pendront ces boîtes aux arbres.

— Les Anglais, aujourd'hui domestiques des Américains, poursuivit El-Zawahiri, étaient tout de même plus fins. Au moins quelques-uns se donnaient la peine d'apprendre l'arabe. Aussi les a-t-on supportés plus longtemps. Mais les Américains ! Écoutez ce qu'a écrit d'eux l'un de mes maîtres, Sayed Quotb^[7], qui a vécu longtemps chez eux, après la Seconde Guerre des Occidentaux.

Il prit un livre près de lui et le brandit.

Fadel eut le temps d'apercevoir le titre : Mouchkilâte Al-hadhâra « les problèmes de la civilisation ».

À la lumière d'une lampe électrique, Ayman lut d'une voix ironique :

— « Il est étonnant de constater combien, en dépit de son éducation avancée et de son perfectionnisme, l'Américain est réellement primitif dans sa vision de la vie. Son comportement rappelle l'âge des cavernes. Il est primitif dans la façon dont il aspire au pouvoir, dont il méprise les idéaux, les principes et les bonnes manières. »

Un murmure approbateur parcourut la pièce.

— Tout à fait comme les Russes, dit quelqu'un.

— Ces gens n'ont pas de religion, reprit El-Zawahiri en posant le livre sur ses genoux. Quotb a vécu à Greeley, dans le Colorado. C'est une toute petite ville. Il y a compté vingt églises. Il a voulu vérifier ce que les habitants faisaient dans ces églises. Il s'est rendu dans l'une d'elles et qu'est-ce qu'il a vu, mes frères ? Qu'est-ce qu'il a vu ! Dans la cour de cette église, le soir, des couples dansaient ! Il a même noté la musique : Baby, It's Cold outside !

L'assistance parut horrifiée par la vision de femmes et d'hommes virevoltant dans un lieu de culte. Dans une mosquée, les danseurs se feraient tailler en pièces, et leurs restes seraient jetés aux chiens.

— Et ce sont ces gens sans morale qui occupent des bases dans la terre sacrée de mon pays, commenta Ben Laden, d'une voix pleine de lassitude.

Il appela un disciple et le pria d'aller vérifier le niveau du carburant dans le groupe électrogène qu'on entendait bourdonner.

Sur quoi il tira une boussole du sac près de lui, l'examina soigneusement, indiqua la direction de La Mecque et donna le signal de la prière du soir.

Le lendemain, en repartant, Fadel interrogea le guide sur l'utilité d'un groupe électrogène puisque tout le monde s'éclairait aux bougies et avec des torches.

L'homme chuchota :

— Le groupe alimente en électricité la machine à dialyse indispensable à la survie du maître...

[1](#)- « Ne bougez plus ! » « Couchez-vous à terre ! »

[2](#)- Son vrai patronyme était Mohamed Zeydan.

[3](#)- Ils n'étaient effectivement que quatre.

[4](#)- Abou Abbas a été capturé par les Américains en avril 2003, au moment où il tentait de fuir Bagdad pour la Syrie. Il est décédé en prison d'une crise cardiaque, à l'âge de cinquante-six ans, le 8 mars 2004.

[5](#)- Chemise ample et longue et braies.

[6](#)- Diplômé en jurisprudence islamique de l'université d'Al-Azhar, installé à Kaboul à partir de 1984, il y créa un bureau, le MAK (Maktab el-Khidamat), ou Afghan Services Bureau, qui joua le rôle de plaque tournante pour les volontaires internationaux qui se rendaient en Afghanistan. Ses prédications exercèrent une très grande influence sur Ben Laden.

[7](#)- Sayed Qotb était un poète, essayiste, critique littéraire égyptien, et militant membre des Frères musulmans. Accusé d'avoir constitué un groupe armé, il sera condamné à mort et pendu au Caire le 29 août 1966. C'est en prison qu'il écrivit son livre majeur : Sous l'ombre du Coran.

Hébron, Cisjordanie, juin 1990

Avram évita de justesse les enfants qui lançaient des pierres sur sa voiture et fit une marche arrière effrénée. Un projectile fendit son pare-brise qui se craquela, se rompit et se déversa en une pluie de verres sur Joumana. Elle poussa un hurlement de terreur.

— Ils vont nous tuer !

— Calme-toi, la rassura son époux. Ça ira.

Dans un épouvantable crissement de freins, soulevant un nuage de poussière, il opéra un demi-tour sur place et repartit dans le sens opposé.

— C'est de la folie, dit-il, lèvres serrées. Cette intifada^[1] n'aura donc jamais de fin ! Trois ans que dure cette tragédie !

En effet, tout avait commencé dans le courant du mois de mai 1987.

Six détenus, condamnés pour les meurtres de trois Israéliens étaient parvenus à s'évader de la prison de Gaza. Le 6 octobre, ils étaient repérés. Ils furent tués sur-le-champ, et leur maison, rasée à coups de bulldozer. Aux yeux de la population palestinienne, ces hommes faisaient figure de héros et de martyrs.

La tension déjà vive monta alors d'un cran.

Le vendredi 10 août, à l'appel du Djihad islamique, toute la ville de Gaza observa une grève générale. Boutiques, commerces, stations d'essence, les rues ne furent plus que de longues allées bordées de rideaux de fer.

Une semaine plus tard, au cours d'un meeting qui rassembla des dizaines de milliers de manifestants devant l'université islamique, le cheikh Abdel Aziz Oudeh, l'un des deux responsables du Djihad, lança un appel afin que les morts du 6 octobre fussent vengés.

Au cours des accrochages avec l'armée, une vingtaine d'émeutiers furent blessés par balles.

Le ciel s'assombrit un peu plus. Le crépuscule prit des couleurs rouge sang. L'agitation commença à s'étendre.

À Jérusalem, après la prière, deux mille fidèles musulmans s'attaquèrent aux forces de police ; à Hébron, des bagarres opposèrent les deux communautés. À Bethléem, la mort d'un jeune étudiant abattu par un policier eut pour conséquence la fermeture de l'université.

La terre de Palestine brûlait, et personne, dans aucun des deux camps, ne semblait en mesure de maîtriser l'incendie.

Le 10 novembre dans la bande de Gaza, une écolière tomba sous les balles d'un colon, lui-même attaqué par des lanceurs de pierres. Le même jour, le gouverneur militaire annonça

l'expulsion du cheikh Abdel Aziz Oudeh. Le Djihad réagit en organisant de nouvelles émeutes et décréta, pour le 21, une autre grève générale.

L'ensemble des territoires occupés glissait inexorablement dans une spirale meurtrière.

Le 25, un membre du Front de libération de la Palestine arriva clandestinement du Liban à l'aide d'un ULM et atterrit en Haute-Galilée. Il réussit à s'infiltrer dans un camp militaire où il abattit six soldats avant de succomber. Le 1^{er} décembre, un commerçant, venu faire ses achats à Gaza, fut assassiné à coups de poignard. Le 6, un autre civil fut tué dans les mêmes circonstances.

L'armée imposa alors le couvre-feu. Mais il était trop tard. La première intifada était en marche, et plus rien ne pouvait l'arrêter.

Le 8 décembre, un semi-remorque conduit par un Israélien heurta de plein fouet un taxi dans lequel se trouvaient sept ouvriers du camp de réfugiés de Jabaly'ah au nord de Gaza. Quatre d'entre eux moururent sur le coup. Quelqu'un fit alors courir la rumeur que le conducteur n'était autre que le frère de l'un des deux Israéliens poignardés deux jours plus tôt, qu'il ne s'agissait pas d'un accident de la circulation, mais d'une vengeance.

Le cri des pierres s'éleva jusqu'au ciel.

Vingt-quatre heures plus tard, après avoir assisté aux obsèques des ouvriers, des milliers de personnes se ruèrent sur le premier poste israélien de Jabaly'ah. Des morts, des blessés. Durant la nuit, on dressa des barricades un peu partout dans la bande de Gaza. Le lendemain, une patrouille, débordée par la foule, ouvrit le feu et fit des dizaines de morts.

La fronde était devenue l'arme de prédilection de milliers d'adolescents. Certains émeutiers avaient moins de dix ans. Comme par sortilège, le récit biblique s'inversait : David était devenu palestinien, et l'on eût juré que les spectres de Sabra et Chatila marchaient aux côtés des révoltés. Les forces israéliennes, totalement dépassées, conscientes que le contrôle de la rue palestinienne était en train de leur échapper, décrétèrent bouclages et couvre-feu. Ni l'un ni l'autre ne furent respectés.

La désobéissance civile devint le maître mot : boycott des marchandises israéliennes, limitation de l'ouverture des commerces à deux ou trois heures par jour. Les ateliers furent appelés à observer les mots d'ordre de grève nationale pour, en revanche, travailler à plein régime les autres jours afin de permettre précisément l'élargissement du boycott. Non-paiement des amendes infligées par les tribunaux israéliens aux détenus ou à leurs proches. Appel à la démission des fonctionnaires civils et des policiers palestiniens. À Gaza, deux cents fonctionnaires sur trois cents répondirent à l'appel.

Au cours des semaines qui suivirent, des milliers de Palestiniens furent arrêtés ; la plupart d'entre eux avaient entre quinze et vingt-quatre ans. Quand on les interrogea, ils crièrent à leurs geôliers leur refus des humiliations quotidiennes, les heures passées devant les check points, les fouilles au corps, debout, jambes écartées, mains en l'air, les cartes d'identité confisquées sans raison, les perquisitions nocturnes, le comportement sadique de certains militaires.

Le 22 décembre 1987, le Conseil de sécurité de l'ONU, saisi par la Ligue arabe, vota à l'unanimité la résolution 605, s'appuyant sur la charte de l'ONU et sur la Déclaration universelle des droits de l'homme. Le Conseil déplora l'usage des armes à feu par l'armée israélienne, qui avait eu pour conséquence la mort de civils innocents, et réaffirma que les conventions de Genève devaient être appliquées dans les territoires occupés. Contrairement à son habitude, l'administration américaine ne fit pas usage de son droit de veto. Le porte-parole de la Maison Blanche publia même un communiqué critiquant « l'inacceptable sévérité des mesures de sécurité et l'excessif usage des armes à feu » dans la dispersion des manifestations.

Les mois passèrent. Les balles réelles furent remplacées par des balles en métal caoutchouté, mais ne réduisirent pas le nombre de tués dans les rangs palestiniens : fin février 1988, le bilan s'élevait à soixante-quinze morts.

Le 8 mars, trois hommes du Fatah s'infiltrèrent en Israël depuis la frontière égyptienne. Ils réussirent à prendre le contrôle d'un autobus transportant des employés du centre nucléaire de Dimona. L'armée installa des barrages et les intercepta. Le commando détenait huit otages. Une unité d'élite prit le bus d'assaut. Cinq victimes, parmi lesquelles deux civils.

Progressivement, l'intifada changea de visage, se transforma en guérilla urbaine et redoubla de violence. Les manifestations de masse des premiers temps cédèrent la place à des combats de rue menés par des groupes de choc qui harcelèrent les militaires à coups de pierres, toujours les pierres, mais aussi de cocktails Molotov

Le 16 avril, un commando israélien débarqua sur une plage de Tunis, pénétra dans une maison et liquida Abou Jihad, le compagnon d'Arafat de la première heure, celui qui avait accueilli une trentaine d'années auparavant deux jeunes futurs adhérents : Hussein Husseini et Zeyd el-Qassam.

— Comment tout cela va-t-il se terminer ? gémit Joumana. Je ne peux plus le supporter, Avram ! Je n'en peux plus de voir mes frères mourir. Je n'en peux plus !

Sans quitter la route des yeux, Avram répondit :

— Je sais, je te comprends. Moi non plus, je ne peux plus voir tant d'horreur de ton côté comme du mien. Je partage ta douleur et j'ai la nausée. Mais il faut garder l'espoir. Je garde espoir pour toi et moi.

— L'espoir, se récria la femme en sanglotant, de quel espoir parles-tu ?

— Bientôt, nous aurons des élections législatives. Je suis persuadé que le parti travailliste l'emportera. C'en sera fini de Shamir. Cet extrémiste de droite débarrassera le plancher.

— Qu'est-ce que cela changera ? Tu rêves, Avram !

— Peut-être, mais, si mes prédictions se révèlent exactes, Yitzhak Rabin sera le futur Premier ministre. C'est un homme de bien. Un homme juste. Je sais qu'il aspire à la paix. Tu verras. Aie confiance. Rabin sera le sauveur d'Israël, et celui de ton peuple.

*

Paris, 2 août 1990

Le Café de la Paix était noir de monde. Des touristes essentiellement. Mais Fawaz et Majida ne se considéraient plus comme faisant partie de cette faune. Depuis bientôt neuf ans qu'ils résidaient dans la capitale, ils se voyaient comme de vrais Parisiens. Certes, le couple éprouvait encore quelques difficultés à s'exprimer en français, ce qui n'était pas le cas de leurs enfants, Ghassan et Adel, qui maniaient désormais cette langue aussi bien, sinon mieux que l'arabe.

Rendraient-ils jamais assez grâce à la générosité de Dounia ? Cette femme qu'ils n'avaient croisée que quelques heures leur avait donné le meilleur : la chance de vivre loin du sang et des tortures, de la peur, devenus monnaies courantes sous le régime de l'homme de Tikrit.

Qadissiya, avait-il proclamé !

La guerre avec l'Iran, prévue pour durer huit jours, avait duré huit ans, fait quelque un million deux cent mille morts, des centaines de milliers de blessés ou d'invalides, cinquante mille prisonniers de guerre irakiens. Le pays était sorti du conflit exsangue et ruiné. Et, durant tout ce temps, ce monstre froid avait continué de parader, cape sur les épaules, cigare à la bouche. Il avait continué à boire tranquillement son whisky, à aller à la chasse et à cuisiner pour certains hôtes privilégiés. Dans le même temps, il s'était construit des palais absurdes, dont l'architecture de certains s'inspirait des mythiques jardins suspendus de Babylone. Et voilà qu'aujourd'hui, dans une crise de mégalomanie aiguë, il entraînait le peuple irakien dans une nouvelle tragédie.

Fawaz posa l'exemplaire du Monde sur la table et proposa à son épouse :

— Veux-tu un autre café ?

Majida fit non et demanda :

— Quelles sont les nouvelles ?

— Rien qui ne fût prévisible. Notre bien-aimé Saddam vient d'envahir le Koweït.

— Que Dieu nous garde ! Qu'est-ce qui lui a pris ? Sous quel prétexte s'autorise-t-il à attaquer un pays frère ?

Fawaz commanda un second café au garçon.

— Oh ! tu sais. Avec un dément comme lui, tous les prétextes sont bons. D'abord, il n'a jamais reconnu l'émirat, qu'il a toujours considéré comme étant une partie intégrante de l'Irak, que les Anglais lui avaient dérobée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, afin de fabriquer un état de toutes pièces, et dans le seul but de satisfaire les intérêts de la couronne britannique. Il reproche également au Koweït de ne pas respecter les quotas en surproduisant son pétrole, contribuant à faire chuter le prix du baril, ce qui n'arrange absolument pas les affaires de Saddam, surendetté par la guerre. Néanmoins, je crois que la raison principale est ailleurs. Le Président a vu rouge le jour où le cheikh Jaber III a eu l'impertinence de lui réclamer le remboursement intégral des prêts pharamineux accordés pendant la guerre contre l'Iran. Par conséquent, je présume qu'en se livrant à ce hold-up Saddam s'imagine faire d'une pierre deux coups : d'une part, il annule de facto la dette qu'il a contractée ; de l'autre, il s'offre les puits de pétrole koweïtiens.

— Les Américains ne le laisseront jamais faire ! Il court à la catastrophe ! Comment peut-il croire qu'il se sortira indemne d'une telle opération ?

Fawaz sourit :

— Ma chérie, parce qu'un fou, c'est un homme qui croit tout ce qui lui vient à l'esprit.

¹- Terme arabe qui signifie « soulèvement ».

Jérusalem, 4 novembre 1995, 22 h 25, place des Rois-d'Israël

Avram et Joumana avaient du mal à respirer tant la foule était dense, mais pour tout l'or du monde ils n'auraient voulu manquer cet instant historique. La paix ! La paix ! Enfin la paix avait fini par surgir, balayant l'horizon noirci par près d'un demi-siècle de folie meurtrière et de sang inutilement versé. La paix ! La paix ! Quelques minutes plus tôt, le Premier ministre Yitzhak Rabin et Shimon Pérès, son ministre des Affaires étrangères, avaient entonné avec des milliers de personnes un hymne à la paix. L'impensable s'était réalisé, le rêve impossible se trouvait à portée de main. À présent, des haut-parleurs diffusaient des airs de rock sous les étoiles. La place s'était transformée en une gigantesque piste de danse où des centaines de jeunes chantaient et dansaient l'espoir retrouvé.

Soudain, une rumeur enfla qui couvrit la musique, elle enfla, elle courut tel un torrent le long de l'assemblée, elle submergea la place.

Une voix de femme cria la nouvelle impossible, intolérable :

— ILS ONT TIRÉ SUR RABIN !

Il était 22 h 30.

— Il n'est que blessé, rassura quelqu'un. Non. Il n'est que blessé !

Avram se retourna et scruta le décor.

Une ambulance venait d'arriver ou alors avait-elle toujours été là en prévision d'une tragédie ?

Il vit des dizaines de policiers qui plaquaient un jeune homme contre un mur. Pourquoi ? Qu'avait-il fait ? Qui était-il ?

— Ils ont tiré sur Rabin ? répéta Joumana incrédule, au bord des larmes.

— Il semble que oui, bredouilla Avram, mais il ne serait que blessé.

— Ils ont tiré sur Rabin ?

La Palestinienne semblait ne plus avoir d'autres mots dans la bouche.

— Viens, rentrons. La radio doit sûrement en parler. Viens.

Quelques minutes plus tard, en effet, on entendit la voix brisée par l'émotion d'Eytan Haber, le chef de cabinet.

— Après avoir été transporté à l'hôpital Ikhilov, le Premier ministre Yitzhak Rabin vient de succomber à ses blessures. La police a appréhendé son assassin, sur les lieux mêmes du crime. Il s'appelle Yigal Amir. C'est un étudiant de l'université religieuse Bar-Ilan. Aujourd'hui, Eretz Israël vit son plus grand jour de deuil.

Avram se prit la tête entre les mains. Des larmes coulaient sur ses joues.

Joumana s'effondra dans un fauteuil.

Le lendemain, les funérailles du martyr se déroulèrent sur le mont Herzl.

Les ennemis d'hier s'étaient rassemblés autour du cercueil.

Hussein de Jordanie retenait à peine ses larmes. Hosni Moubarak, le président égyptien ; Abdel Latif Filali, le chef du gouvernement marocain ; plusieurs ministres arabes venus du golfe Persique ; Yasser Arafat, qui, pour des raisons de sécurité, n'avait pas été autorisé à assister à la cérémonie, s'était fait représenter par une délégation palestinienne conduite par son adjoint, Mahmoud Abbas, dit Abou Mazel.

On apercevait aussi Bill Clinton, Jacques Chirac, le prince Charles d'Angleterre. Les délégués de plus de quatre-vingts pays avaient fait le déplacement.

Dans la ville trois fois sainte, la place des Rois-d'Israël était devenue un immense mémorial. Les murs, les trottoirs, les devantures des magasins, les cabines téléphoniques étaient recouverts d'inscriptions, de poèmes à la gloire du martyr de la paix.

Pourtant, tout semblait si proche. Si probable.

Tous avaient encore en mémoire la scène solennelle, qui faisait suite aux accords d'Oslo^[1], représentant Arafat, Rabin et Pères apposant leurs signatures sur le document qui scellait la fin d'un demi-siècle de souffrance. Un État palestinien allait naître, Israël serait reconnu dans ses frontières, et ce serait la fin d'une tragédie qui n'avait que trop duré ! Enfin ! Plus de morts, plus de douleurs, plus de familles en deuil. Un homme de bonne volonté avait vaincu la haine.

Ce jour-là, à Washington, Rabin avait interpellé le peuple palestinien :

« Nous qui avons tué et avons été tués, marchons à vos côtés pour bâtir un avenir commun. Je viens vous dire, président Arafat, qu'ensemble nous ne devons plus laisser la terre où coulent le lait et le miel être inondée par les larmes. Si tous les partenaires de la paix ne s'unissent pas contre l'ange de la mort qu'est le terrorisme, seule une photo-souvenir restera de cette cérémonie, et, bientôt, des rivières de haine inonderont le Proche-Orient. »

Eytan Haber, fidèle compagnon de route de Rabin, s'approcha du cercueil.

— Yitzhak, c'est le dernier discours. Il n'y en aura pas d'autres. Durant une génération, plus de trente-cinq ans, tu auras été comme un second père pour moi. Cinq minutes avant que l'homme qui a tiré sorte son pistolet, tu as chanté la « chanson de la paix » en suivant les paroles sur la feuille que l'on t'avait remise, afin, comme tu disais toujours, de ne pas marmonner les mots. Yitzhak, tu sais que tu avais mille qualités. Tu étais formidable, mais le chant n'était pas ton fort. Tu as un peu faussé les notes pendant la chanson, ensuite, tu as plié la page en quatre, comme toujours, avant de la mettre dans la poche de ta veste. À l'hôpital, les médecins me l'ont remise. Elle était toujours pliée en quatre. À présent, je veux lire ce texte. Mais cela m'est difficile. Ton sang, ton sang Yitzhak, recouvre certains mots. Ton sang, sur la « chanson de la paix ».

Il récita d'une voix étranglée :

Laisse le soleil se lever, luire la lueur de l'aube.
La prière la plus pure ne nous ramènera pas
celui dont la chandelle a été soufflée,
qui a été enterré dans la poussière.
Un cri de douleur ne le réveillera pas, ne le ramènera pas.
Nul ne nous ramènera de la sombre fosse, ici.
Ni les cris de victoire ni les louanges n'apportent secours.
Alors, ne chante qu'un chant de paix, ne murmure aucune prière.
Chante une chanson de paix avec un grand cri !

Eytan Haber replia la feuille et la rangea dans sa poche en murmurant :

— Yitzhak, tu nous manques déjà...

FIN

[1](#)- Ils furent le résultat d'un ensemble de discussions menées en secret, entre des négociateurs israéliens et palestiniens en Norvège, pour poser les premières pierres à une résolution du conflit israélo-palestinien. Ils ne furent jamais vraiment mis en pratique après la mort de Rabin.

Épilogue

À partir de 10 heures, partant du 42^e degré de longitude ouest, le 11 septembre 2001, une onde de choc courut de fuseau horaire en fuseau horaire, secouant la planète. Elle était matérialisée par des images irréelles : deux avions s'écrasaient contre les tours du World Trade Center, à New York.

Quelques minutes plus tard, les deux monuments du capitalisme contemporain, symbolisés par leurs noms mêmes, s'effondraient dans des ouragans de poussière. Peu après, un autre appareil se fracassait sur le Pentagone, à Washington, et un dernier, en rase campagne à Shanksville, en Pennsylvanie, après que des passagers et des membres d'équipage eurent essayé en vain d'en reprendre le contrôle.

À Londres, à Rome, à Moscou, mais aussi au Caire, à Brazzaville, à Shanghai, à Sydney, les télévisions passèrent en boucle ces images qui défiaient la vraisemblance. Des milliards d'yeux les perçurent, bien peu de cervelles les assimilèrent. Elles étaient, en effet, aussi peu crédibles qu'un reportage sur l'Apocalypse.

L'ennemi fut désigné dès le lendemain par le secrétaire d'État à la Défense Colin Powell comme l'organisation terroriste islamique ou islamiste – mais l'heure n'était pas à pareilles nuances – Al-Qaïda, La Fondation ou La Base, selon les dictionnaires. Son chef était un Saoudien âgé de quarante-quatre ans, Oussama Ben Laden.

L'enquête sur l'attentat brisa aussi un certain nombre de notions très répandues sur la logique américaine. Et l'on entra dans le royaume de l'absurde.

En effet, il apparut tout d'abord que le dénommé Ben Laden avait été recruté par la CIA à Istanbul, en 1980, aux fins d'approvisionner les milices afghanes en lutte contre les Soviétiques qui occupaient l'Afghanistan : installé à Kaboul, c'est lui qui avait été chargé de distribuer les fonds américains et Saoudiens aux futurs talibans.

Les Américains eux-mêmes avaient donc forgé et chauffé les fers de l'islamisme qui venaient de les transpercer.

L'absurde s'aggrava rapidement. Deux jours après l'attentat, le FBI diffusa les noms et les photos des terroristes responsables de l'attaque. Dix-sept d'entre eux sur vingt étaient saoudiens et avaient été repérés depuis plusieurs mois dans des écoles de pilotage ; ils avaient éveillé les soupçons parce que, bizarrement, ils ne s'intéressaient pas aux phases les plus critiques du vol, celles du décollage et de l'atterrissage, mais aux commandes d'un avion en vol. Le FBI avait recommandé de les expulser, mais le président George W. Bush s'y était opposé ; entretenant des rapports privilégiés avec l'Arabie Saoudite et ne voulant pas offenser des amis par des expulsions immotivées.

Les services de renseignement américains avaient donc eu les moyens de prévenir les attentats, mais n'avaient pas agi, soit par pusillanimité, soit parce qu'ils en avaient été empêchés.

L'humiliation était cuisante.

Le trouble s'empara des esprits.

Et la machine infernale, dans laquelle le monde politique s'était enfermé, près d'un siècle auparavant, reprit sa course folle.

Remerciements

Toute ma gratitude va à Tyma Daoudy, sans qui ce livre ne serait jamais paru dans des délais raisonnables. Je lui suis infiniment reconnaissant pour son soutien sans faille, la richesse des documents qu'elle a bien voulu me confier, et le formidable travail de recherches effectué, m'épargnant ainsi des mois de travail supplémentaire.

Une pensée pour Thierry Billard, dit « Pattes de mouche », ma conscience littéraire. Je le remercie pour la constance de sa bonne humeur et la patience manifestées tout au long de cette épopée.

Mes remerciements vont aussi à Virginie Plantard, pour sa disponibilité et l'acuité dont elle a fait preuve lors de la relecture du manuscrit.

Et je n'oublie pas mon éditeur, Gilles Haeri, pour la confiance qu'il m'a témoignée.

Bibliographie

- À la recherche d'une identité, Anouar el-Sadate, Éditions Fayard.
- Arafat, Terrorist or Peacemaker ? Alan Hart, Éditions Sidgwick & Jackson Ltd.
- Ces malades qui nous gouvernent, P. Accarce, D. Rentchnick, Éditions Stock.
- Comment le peuple juif fut inventé, Shlomo Sand, Éditions Fayard.
- Du rêve à la réalité, David Ben Gourion, Éditions Stock.
- Entre le socialisme de Nasser et l'infatigable de Sadate (1952-1981), Mohamed H. Heikal.
- Fayçal, roi d'Arabie, Jacques Benoist-Méchin, Éditions Albin Michel.
- Gamal Abdel Nasser et son équipe, Georges Vaucher, Tomes I et II, Éditions Julliard.
- Ibn-Seoud ou la Naissance d'un royaume, Jacques Benoist-Méchin, Éditions Albin Michel.
- Islam from the Prophet Muhammad to the Capture of Constantinople : Politics and War, Bernard Lewis, Oxford University Press Inc.
- Israël, Palestine, Alain Gresh, Éditions Fayard.
- L'Égypte en mouvement, Jean et Simone Lacouture, Éditions du Seuil.
- L'Identité palestinienne, Rashid Khalidi, Éditions La Fabrique.
- La Formation de l'Irak contemporain, Pierre-Jean Luizard, Éditions du CNRS.
- La Grande Guerre pour la civilisation, Robert Fisk, Éditions La Découverte.
- La Guerre du Liban, Samir Kassir, Éditions Karthala-Cermoc.
- La Question de Palestine, Henry Laurens, Éditions Fayard.
- La Syrie : politiques et stratégies de 1966 à nos jours, Catherine Kaminsky, Simon Kruk, PUF.
- Le Grand Aveuglement, Charles Enderlin, Éditions Fayard.
- Le Grand Mufti et le nationalisme palestinien, Louis Denisty, Éditions L'Harmattan.
- Le Proche-Orient éclaté, Georges Corm, Éditions Gallimard.
- Le Retour des exilés, Henry Laurens, Éditions Robert Laffont.
- Le Rêve brisé, Charles Enderlin, Éditions Fayard
- Les Arabes et la Shoah, Gilbert Achcar, Éditions Sindbad.
- Les Documents du Caire, H. Heikal, Éditions Flammarion.
- Les Sept Piliers de la sagesse, T. E. Lawrence, Éditions Phébus.
- Lion of Jordan, the Life of King Hussein in War and Peace, Avi Shlaim, Allen Lane.
- Ma vie pour Israël, Yitzhak Shamir, Éditions Ramsay.
- Mémoires du grand mufti, Éditions El-Ahali.
- My People Shall Live, Leila Khaled, Georges Hajjar Éditeur.
- Nasser, Jean Lacouture, Éditions du Seuil.
- Ô Jérusalem, Dominique Lapierre et Larry Collins, Éditions Robert Laffont.
- Orient-Occident, la fracture imaginaire, Georges Corm, Éditions La Découverte.
- Palestine, 1948, l'Expulsion, Les Livres de la Revue d'études palestiniennes.
- Palestine, histoire d'un État introuvable, Rashid Khalidi, Éditions Actes-Sud.
- Palestiniens, 1948-1998, de la lutte armée à l'autonomie, Christian Chesnot, Joséphine Lam, Éditions Autrement.
- Par le feu et par le sang, Charles Enderlin, Édition Fayard.
- Revue d'études palestiniennes, 1948-1988, « Le choix des puissants ».
- Suez, Marc Ferro, Éditions Complexe.
- The Letters of Gertrude Bell, Lady Gertrude, Ernest Benn (deux volumes).

Too Rich, William Stadiem, Éditions Carroll & Graf.

Un printemps arabe, Jacques Benoist-Méchin, Éditions Albin Michel.

Un siècle pour rien, Jean Lacouture, Ghassan Tuéni, Gérard D. Khoury, Éditions Albin Michel.

Une femme d'Égypte, Jehane Sadate, Éditions Presse de la Renaissance.

Une terre pour deux peuples, Ilan Pappé, Éditions Fayard.

Winston Churchill, Martin Gilbert, Dial Press Inc.



Flammari on